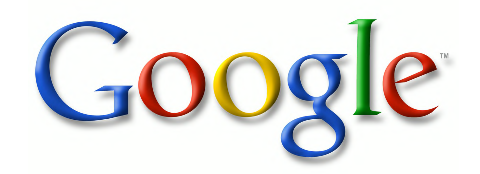
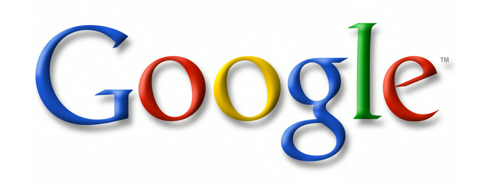
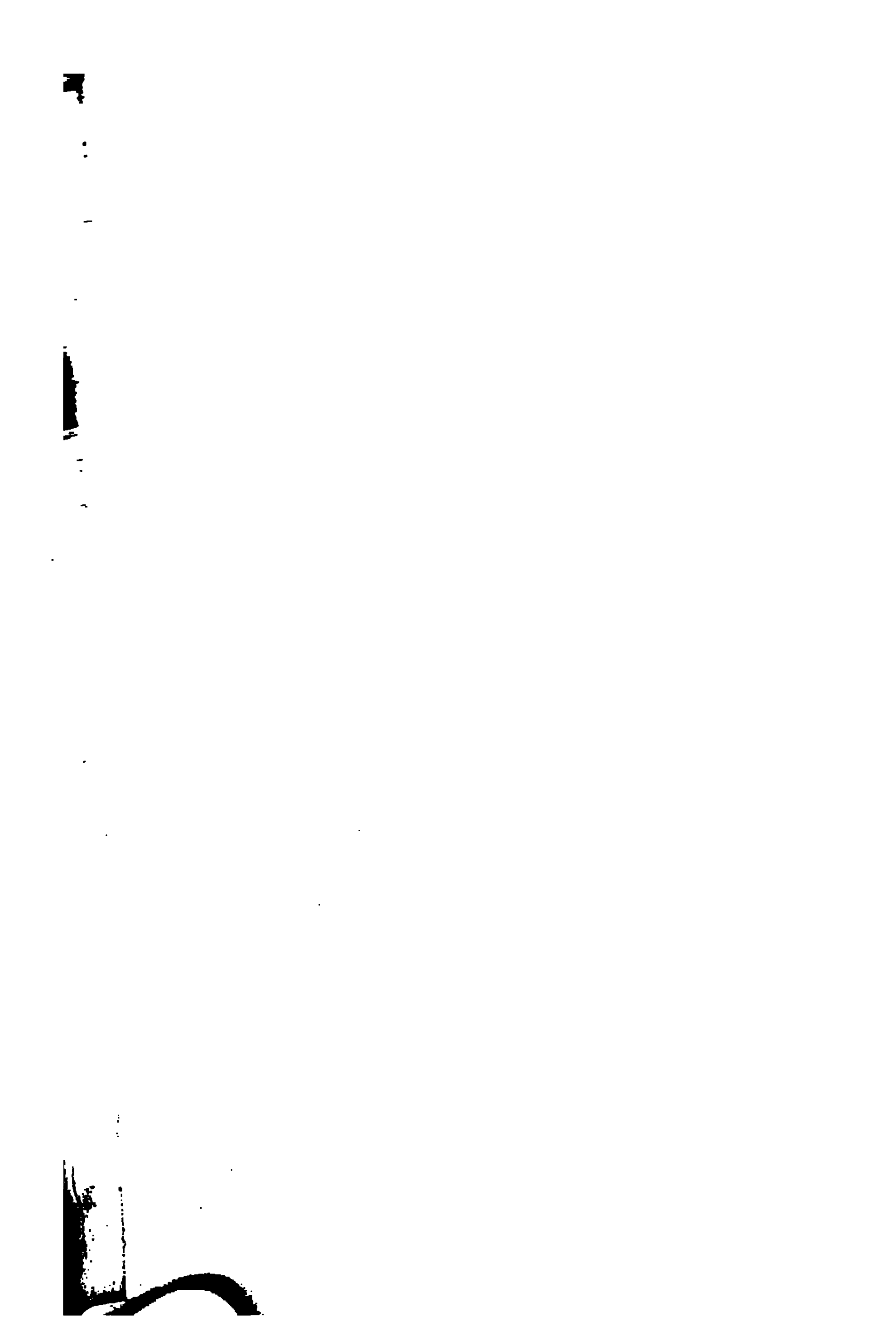







NEC TEMERE NEC TIMIDE







VOYAGE

DANS

LA RUSSIE

MÉRIDIONALE,

ET

PARTICULIÈREMENT DANS LES PROVINCES

SITUÉES

AU-DELÀ DU CAUCASE,

FAIT DEPUIS 1820 JUSQU'EN 1824;

PAR LE CHEVALIER GAMBA,

CONSUL DU ROI A TIFLIS.

Avec quatre Cartes géographiques.

TOME SECOND.

DEUXIÈME ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ C. J. TROUVÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE NOTRE-DAME-DES-VICTOIRES N° 16.

1826.

VOYAGE

DANS

LA RUSSIE

MÉRIDIONALE.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Paris.—Arrivée à Mozdok.—Description de cette ville.— Passage du Terek.—Vladi-Caucase.—Balta.—
—Laars.—Défilé de Dariel.—Renseignements sur cette position.—Kasbek.—Arrivée à Koby.

Parti de Paris le 12 octobre 1819, je traversai l'Autriche, la Moravie, la Galicie, la Podolie et la Volhinie, pour me rendre à Odessa, où je passai l'hiver. Je quittai cette ville au mois de mai 1820, et, après avoir séjourné à Taganrog et à Novotcherkask, ville capitale des cosaques du Don, je traversai avec beaucoup de difficulté, à Axaï, le Don qui, dans ce moment,

étoit débordé à plus d'une lieue de s
naire, et j'arrivai à Mozdok le 8-20 n

Mozdok, située au 43° 43' 40" lati
et au 61° 30' longitude de l'île de
qu'un grand village, dont les maiso
part bâties en bois ou en clayonnag
parées les unes des autres par des ja
enclos. Elle fut construite par les
1763, deux ans après que Mouza-Kou
chokin, prince de la petite Cabardah.
la Russie ce territoire qui faisoit pa
domaines.

Les ruines du vieux Mozdok sont s
un bois, à sept werstes de la nouvell
fort qu'on y a construit suffit pou
cette position contre les incursions d
gnards; mais il seroit de peu de défe
une armée européenne. Pour ajouter
de la place, on a voulu détourner le
le faire passer autour de l'enceinte.
fait avec peu de soin, n'a eu d'aut
que de former aux environs de cett
marais qui en rendent le climat insa
déterminent en été et en automne
intermittentes parmi les étrangers qui
momentanément. La ville est élevée
ques toises au-dessus du Terek. Le



l'environne est plat; les terres sont fertiles : on y cultive du blé, de l'orge, beaucoup de millet et du tabac. On y élève des chevaux et des bestiaux.

La population de Mozdok est d'environ cinq mille âmes : elle se compose de Géorgiens, d'Arméniens et d'anciens habitants du Caucase, indépendamment d'une garnison russe assez nombreuse. Les Géorgiens et les Arméniens s'occupent de la culture des terres et du commerce. Le plus grand nombre est venu se fixer à Mozdok, lorsque le féroce eunuque Mahomed-Aga, vint, en 1795, ravager la Géorgie, et particulièrement Tiflis. Presque tous les Ossétes, les Kabardiens et les Lesghis qui habitent Mozdok y sont venus pour se soustraire à la mort dont ils étoient menacés dans leur patrie, en représailles de meurtres qu'eux ou quelques-uns des leurs avoient commis : car, parmi ces montagnards, comme dans la Corse, et dans la plus grande partie de l'Asie, le sang ne peut être vengé que par le sang, et, à défaut du coupable, un membre de sa famille est frappé à sa place. Sous le gouvernement de la Russie, ces barbares sont tranquilles, et l'on n'a que peu d'exemples d'assassinats dans une ville dont peut-être un vingtième de la population est

coupable de meurtres. Ces montagnards trouvent dans l'agriculture et le commerce les ressources suffisantes pour subvenir à leur existence. Dans ce pays, le tchetwert de blé ne vaut souvent que 7 ou 8 francs; une livre de viande se paye moins de 2 sous; un habit circassien, de drap couleur vigogne, fait avec du poil de chameau, garni d'un petit galon, coûte, tout fait, 25 francs, et une paire de bottines 4 francs au plus.

Les habitants de Mozdok diffèrent entre eux de religion, de mœurs et de langage. Les Russes et les Géorgiens suivent le rite grec. Les montagnards sont la plupart mahométans chites; mais ils entremêlent des cérémonies chrétiennes à celles que leur prescrit le coran. Les catholiques, parmi lesquels on compte un assez grand nombre d'Arméniens, quelques Géorgiens, des Polonais militaires ou attachés à l'administration de l'armée Russe, ont une église desservie par deux jésuites. L'un, le P. Voichevila-Polowi, est un homme d'une piété et d'une vertu exemplaires; il est pour tous les peuples de la ligne (1), quelle que soit leur religion, un objet

(1) On appelle dans cette contrée *la ligne*, la frontière garnie de forteresses placées le long du Terek et du Kouban.

de vénération et de respect : il voyage sans cesse pour distribuer les secours spirituels aux Polonais disséminés dans les divers cantonnements, et se livre à des jeûnes et à des macérations qui altèrent sa santé. L'autre est le P. Henri, né à Namur. Le major Johnson, qui a passé à Mozdok en 1817, en venant de l'Inde, rend une éclatante justice au courage héroïque de ce religieux qui, pendant la peste de 1812, affronta tous les dangers pour porter aux pestiférés les secours de la religion et ceux de la médecine. Lorsque la crainte avoit glacé tous les cœurs, et que, selon l'usage presque général dans l'Asie, un homme attaqué de la contagion avoit été abandonné par ses parents et ses amis, le P. Henri seul, ne craignoit pas de s'approcher de lui, et ses soins s'étendoient jusque sur ceux que la mort avoit frappés. Pour éviter au pays le danger de voir augmenter la contagion par l'abandon des cadavres, il les enterroit lui-même ou veilloit à leur inhumation.

M. Klaproth, qui voyagea dans cette contrée en 1807 et 1808, donne une preuve évidente de la facilité avec laquelle le P. Henri avoit appris l'arménien, en racontant qu'au bout de neuf mois de séjour à Mozdok, ce religieux étoit en état de prêcher dans cette langue. De-

puis ce temps, afin d'exécuter son projet de ramener les peuples du Caucase au christianisme, il a étudié le kabardien, l'ossétien, et quelques autres idiomes en usage dans le Caucase. N'ayant pas été appuyé dans ses vues, et ayant même reçu la défense de pénétrer dans les montagnes, il a renoncé à cette étude, et j'ai même lieu de croire qu'il a brûlé, comme inutiles, des matériaux précieux pour les philologues.

Le P. Henri a su tellement exciter le zèle et la générosité de ses ouailles, et même des officiers Russes, qu'il a fait bâtir à Mozdok une église surmontée d'un dôme : c'est une construction merveilleuse pour le pays. Il a aussi fait élever dans son enclos un bâtiment assez vaste pour y loger les voyageurs qui vont en Géorgie. Ordinairement ils font ménage commun avec les Pères. En partant, ils ne sont assujétis à aucune rétribution; mais on ne refuse pas les témoignages de leur libéralité.

Pendant que nous étions à Mozdok, les deux majors Anglais, Lindsey et Mackintosh, y arrivèrent. Ils venoient de Tauris, et avoient traversé le Caucase. Le premier, officier d'artillerie, au service du prince Abbas-Mirza, avoit formé à Tauris une école d'artilleurs. Le prince

lui avoit fait présent d'une Géorgienne prise dans son harem, et il en avoit eu trois enfants. Deux étoient restés avec la mère, et il emmenoit avec lui le troisième (1). Il retournoit en Angleterre pour la succession d'un de ses oncles de la famille illustre de Béthune, et en devoit prendre le nom.

Le major Mackintosh est un officier d'infanterie très-distingué. On prétend qu'étant monté le premier à l'assaut de Séringapatam, son ardeur excessive mécontenta un officier supérieur, et qu'à la suite d'une affaire d'honneur, il fut obligé de quitter le service de la compagnie, et entra à celui d'Abbas-Mirza. Il fut chargé par ce prince d'exercer l'infanterie persane selon la tactique européenne.

(1) J'ai logé à Tiflis dans la même maison que cette Géorgienne; elle étoit belle, et paroissoit fort attachée au major Lindsey. Au moment où je la vis, elle avoit à déplorer l'éloignement de son amant et la mort de sa mère. Emmenée par les Persans en 1795, elle fut élevée dans le harem de Feth-Ali-Châh, et transportée ensuite dans celui du prince héréditaire. Revenue à Tiflis avec le major Lindsey, elle s'informe de la demeure de sa mère, dont le souvenir n'étoit pas sorti de sa mémoire, et se présente chez elle sans précaution : la mère expire de joie en retrouvant une fille chérie, dont, depuis long-temps, elle pleuroit la perte.

M. Lindsey et M. Mackintosh étoient prévenants et affables : trois jours suffirent pour établir entre nous une sorte d'intimité. Le major Mackintosh qui dessine très-bien, me fit voir deux vues du Caucase, et des costumes des divers peuples qu'il avoit visités dans ses voyages. Ces deux Anglais avoient passé à Persépolis, et ne parloient qu'avec admiration de ses magnifiques ruines. Ils m'ont donné quelques fragments de la pierre qui avoit servi à ces constructions : c'est un basalte qui prend le plus beau poli.

Ils avoient avec eux divers modèles des uniformes adoptés par l'armée Persane. Le drap bleu de l'habit, l'écarlate des parements, la doublure, les boutons, tout sortoit des fabriques de l'Angleterre; enfin les habits mêmes arrivent tout faits par Bender-Boucher, port sur le golfe Persique.

Chez cette nation industrieuse, les relations extérieures, les voyages, les mesures administratives, toutes les actions, toutes les pensées, et jusqu'à la philanthropie, sont dirigés vers le commerce, véritable source de sa puissance.

J'étois arrivé à Mozdok avec une calèche trop lourde pour les mauvais chemins du Caucase; le major Lindsey m'engagea à la lui céder, et je me

trouvai très-bien du conseil qu'il me donna de ne me servir que des voitures du pays. Pour aller à Tiflis avec un britchka (1) et un pavosque (petite charrette à roues basses), nous avions besoin de huit chevaux; nous payâmes, par accord particulier, 76 roubles 80 copecs pour nous conduire jusqu'à Vladi-Caucase, à quatre-vingt-dix werstes de Mozdok.

M. Moro, négociant d'Odessa, M. Guibal, interprète pour le russe, et moi, nous étions placés dans le britchka. Mon fils et un jeune Géorgien, interprète pour les langues orientales, occupoient le pavosque où se trouvoit aussi une partie de nos bagages.

Le samedi 15-27 mai 1820, jour indiqué pour notre départ, le général d'artillerie Merlini, dont j'avois fait la connoissance à mon passage à Georgievsk, arriva à Mozdok : il alloit inspecter les postes jusqu'à Koby. Nous lui avons beaucoup d'obligations pour les services qu'il nous a rendus pendant notre voyage.

Le convoi, qui part ordinairement dans la matinée du samedi de chaque semaine, ne put

(1) Moscou et Pétersbourg sont les deux villes les plus renommées pour la construction des britchkas. Ces voitures se paient de 800 à 1,000 roubles, ou 1,000 fr. : on y peut placer tout ce qui est nécessaire pour les longs voyages.

ce jour-là se mettre en route qu'à cinq heures du soir, pour aller coucher à la redoute située à deux werstes de Mozdok, au-delà du Terek (1). Ce fleuve est extrêmement rapide; il descend des plus hautes cimes du Caucase; ses eaux, quoique généralement troubles, passent pour être saines, lorsqu'on les a laissé reposer pendant quelques jours, et que les parties calcaires et métalliques qu'elles contiennent se sont précipitées au fond du vase où on les a versées.

A cette époque de l'année, le Terek, grossi par la fonte des neiges, avoit emporté un des deux bacs. Nous traversâmes le fleuve dans l'autre. Ces bacs appartiennent au Gouvernement : le passage est gratuit (2). Ici, comme en beaucoup d'autres circonstances, j'ai eu l'occasion de remarquer que l'administration Russe est peut-être la moins fiscale de toutes celles d'Europe.

(1) Par suite d'une nouvelle disposition du général en chef Yermoloff, le convoi, au lieu de partir régulièrement tous les samedis, se met à présent en route deux heures après l'arrivée du courrier de Pétersbourg pour la Géorgie.

(2) Depuis trois ans le passage du Terek a été placé à six werstes à l'ouest de Mozdok, entre cette ville et la staniste (*) d'Erochta. On a construit de l'autre côté du

(*) On appelle *stanistes* les villages habités par des cosaques.

Toute la journée, le bac avoit été employé à passer environ cent charriots chargés de farine, destinés à l'armée de Géorgie, et beaucoup d'autres voitures qui profitoient du convoi pour se rendre à Tiflis.

Au moment de notre arrivée sur les bords du Terek, les bœufs qui servoient au transport traversoient ce fleuve à la nage; quelques-uns de leurs conducteurs, très-habiles nageurs, les poussoient à l'eau, et s'y jetoient ensuite, les excitant par leurs cris, et les frappant avec de longues gaules pour les empêcher de retourner en arrière. Du moment où ces animaux approchoient du milieu de la rivière, ils étoient entraînés par le courant, et alloient descendre de l'autre côté sur une plage assez plate; ensuite chaque bœuf venoit retrouver son charriot et son maître. C'est ainsi que, dans l'intérieur de l'Afrique, les Maures et les Nègres, suivant le témoignage de Golbéry, traversent les fleuves,

Terek une forteresse avec des casernes, et un hôpital. Ces bâtiments sont placés sur une hauteur, et on a tracé une route nouvelle pour aller à Constantinofskoï. On évite ainsi de traverser les forêts qu'on trouve sur l'autre route, et qui présentent constamment quelques dangers. Malgré ces changements, l'escorte est toujours aussi nombreuse qu'au temps de mon voyage, en 1820.

soit avec leurs bœufs, soit avec leurs chevaux et leurs chameaux.

Lorsque tous les voyageurs qui devoient composer le convoi furent réunis, la caravane se mit en route. Une dixaine de cosaques à cheval formoient l'avant-garde. Ils précédoient deux pièces d'artillerie, attelées chacune de quatre chevaux, et escortées par les canonniers et par cinquante soldats d'infanterie. Venoient ensuite les voitures des voyageurs; enfin cinquante chevaux de la Kabarda conduits par des Circassiens, et les cent charriots de farine. La marche étoit fermée par un détachèment de cinquante fantassins et de quelques cosaques.

Nous ne fîmes ce jour-là que deux werstes pour arriver à la redoute où nous devions passer la nuit; elle ne renfermoit que trois maisons. Le général nous y fit donner une chambre. Selon l'usage de tous ceux qui voyagent dans la Russie méridionale, et surtout dans les provinces d'Asie, nous avions eu soin d'emporter avec nous les matelas et les approvisionnements nécessaires. Au moyen de ces précautions, nous éprouvâmes peu de privations en route.

C'est une chose assez remarquable que le contraste que présentent à cet égard deux pays nouveaux, les États-Unis d'Amérique et la Russie mé-

ridionale. En Amérique, lorsqu'une contrée est défrichée et occupée par des colons, on y établit immédiatement des auberges et des voitures publiques, et ainsi les voyageurs ne sont jamais dans l'obligation d'avoir une seconde voiture, et un attirail cher et embarrassant. En Russie, après vingt ans d'établissement, on ne trouve aucunes facilités, aucuns moyens de voyager sans fatigues et avec économie.

On ne peut se dissimuler que cette différence tient en grande partie à ce que les colons de l'une de ces contrées sortent d'un pays où la civilisation est parvenue au plus haut degré; tandis que les colons de la Russie méridionale sont les uns tirés de la Russie même, où l'on trouve sans cesse les habitudes et les goûts des peuples nomades, les autres des hommes affaissés par le malheur, que la misère a forcés d'abandonner l'Allemagne, ou enfin des commerçants, des agriculteurs, qui presque tous venus dans la seule intention d'un séjour temporaire, s'inquiètent peu des améliorations dont ils ne pourroient pas jouir.

Je pourrois ajouter qu'une des choses qui s'opposent le plus aux améliorations dont cette contrée seroit susceptible, c'est le peu d'appui qu'on trouve près des administrations infé-

rieures. Ainsi, pendant que le plus grand nombre des gouverneurs généraux et les chefs d'administration se distinguent par leur caractère d'équité, par leur zèle pour le service; pendant que les souverains de ce vaste Empire ne négligent aucun moyen pour empêcher tout abus de pouvoir, les employés des treizième et quatorzième classes abusent sans cesse de la foible portion d'autorité qui leur est confiée; et ces vexations obscures, précisément parce qu'elles sont inaperçues, sont par cela même continuelles, et parviennent à échapper à toute inspection, à toute surveillance.

Le général Merlini voulant aller coucher le dimanche à Elisabeth-Skhoï, redoute à soixante werstes de Mozdok, et notre escorte étant composée en grande partie d'infanterie qui faisoit à peine quatre werstes à l'heure, nous partîmes à deux heures du matin. Nous étions favorisés par le clair de lune, et nous traversâmes sans aucun obstacle la première chaîne de montagnes peu élevées qu'on rencontre à trois werstes du Terek. Nous parcourûmes ensuite un terrain assez uni, et de bonne qualité. On y voit quelques plantations. Après avoir franchi une seconde chaîne de montagnes qui, sans être beaucoup plus hautes que les premières, offroient cependant

quelques difficultés, la route étant presque à pic en quelques endroits, nous fîmes halte pour déjeûner près d'une source de très-bonne eau : devant nous s'ouvroit, dans le lointain, une vallée garnie de très-beaux arbres.

Un prince Kabardien, soumis à la Russie, qui conduisoit un troupeau de chevaux, nous vendit pour 14 ducats un assez bon cheval, âgé de huit ans; il servit à mon fils pour aller jusqu'à Tiflis. Notre interprète conclut le marché, et le Kabardien lui prit la main en signe de ratification.

Après avoir marché pendant cinq heures dans une vallée, nous nous arrêtâmes à Constantinofskoï. Cette redoute n'est qu'un enclos entouré d'une levée en terre, haute de sept ou huit pieds, et d'une simple palissade. C'est ainsi que sont construites presque toutes les forteresses de la ligne du Terck, et celles que l'on a placées dans les pays au-delà du Caucase. Si, au milieu des montagnes, on eût établi des forts construits en pierre, et en état de résister également à une attaque et aux injures du temps, peut-être les peuples de la Circassie eussent-ils pris de la nation Russe une plus haute opinion que celle qu'ils doivent concevoir à la vue de ces frêles remparts, qui doivent leur donner l'idée d'une occupation momentanée.

Presqu'en sortant de Constantinofskoï, on traverse, l'espace de sept werstes, une forêt assez épaisse. Les arbres les plus communs sont le chêne, le frêne, le peuplier, l'érable et le tremble. La plaine qu'on rencontre ensuite s'étend jusqu'à Vladi-Caucase. Le terrain en est très-bon. On regrette de la voir inculte et inhabitée. Sa largeur est d'environ soixante werstes; vraisemblablement sa longueur est très-considérable.

Dans un pays où les convois sont sans cesse exposés à être assaillis de coups de fusil par les montagnards embusqués dans les forêts, on feroit sagement de couper les arbres à une werste de distance de chaque côté de la route. Au commencement du dix-huitième siècle, cette mesure fut adoptée en France, lorsqu'à la suite des guerres de la succession et du licenciement d'une partie de l'armée, les forêts d'Orléans et de Senlis étoient devenues le repaire d'une foule de brigands.

On passa la nuit à Élisabethskhoï. Le lundi, nous partîmes à sept heures du matin, et à midi nous avions parcouru les vingt-deux werstes qui nous séparoient de Vladi-Caucase.

Cette forteresse diffère de toutes celles qu'on rencontre entre Mozdok et Tiflis. Elle est soli-

dement construite, et située dans une très-belle plaine, au pied de la grande chaîne du mont Caucase. Elle occupe un carré-long. La rue principale est très-large et décorée d'une assez belle porte. Elle se termine par un tertre peu élevé, sur lequel est bâtie la maison du commandant, qui domine sur toute la plaine. Nous avons eu beaucoup à nous louer de l'accueil que nous fit cet officier. Il occupe ce poste depuis cinq ans, et reçoit avec aménité tous les étrangers qui chaque semaine vont, par convois, de Tiflis à Mozdok, ou de Russie en Géorgie.

Le nombre de voitures qui se rendent de Mozdok à Tiflis est si peu considérable, qu'on ne trouve sur cette route que des chevaux de selle aux stations de cosaques. Heureusement nous trouvâmes à louer à Vladi-Caucase huit chevaux pour le prix de 400 roubles assignations (400 fr.), pour nous conduire à Tiflis, qui en est à cent quatre-vingts werstes. Dans l'intérieur de la Russie, nous n'eussions pas payé la moitié de cette somme pour faire le chemin; mais les chevaux étoient très-bons, le cocher adroit et intrépide, et nous ne regrettâmes pas le prix que nous avions payé.

Vladi-Caucase est situé sur l'emplacement d'un antique château; l'immense plaine en avant

de cette forteresse fut jadis habitée par les Huns : on y nourrissoit d'excellents chevaux.

Si le gouvernement Russe exécutoit le projet qu'on lui suppose, de fonder une colonie de soldats vétérans dans cette plaine fertile, aujourd'hui inculte; s'il y faisoit construire des forts de distance en distance, pour contenir les montagnards et empêcher leurs incursions; si enfin il transportoit la population de Mozdok sur la droite du Terek, alors le convoi de deux cents hommes et de deux pièces d'artillerie, nécessaires pour traverser cette partie des montagnes avec sûreté, deviendroit inutile.

Après avoir passé vingt-quatre heures à Vladi-Caucase, nous en repartîmes le 18-30 à deux heures après midi. Presqu'en sortant de la forteresse, on traverse le Terek sur un pont de bois, et on côtoie ensuite ce fleuve en le remontant le long de sa rive gauche. Au bout de sept werstes, on rencontre le village de Balta, situé sur le sommet d'une montagne. On y voit une tour carrée, dont la construction est très-ancienne. Elle est bâtie en briques, et ne manque pas de solidité. Le pont en bois dont parle M. Klaproth n'existe plus. Le village de Balta appartient à un des princes de la maison de Dondar. Leur père étoit célèbre, parmi les mon-

tagnards, par ses brigandages et ses cruautés. Ses fils sont soumis à la Russie; quelques-uns ont des grades dans l'armée. Cette famille est assez nombreuse.

De Balta à Laars, on compte quinze werstes. A mesure qu'on approche de ce dernier village, la vallée se rétrécit. Au lieu de montagnes couvertes de bois, on n'aperçoit plus que des rochers stériles. Laars est situé dans une position élevée qui domine le chemin; il appartient à un prince de la maison de Dondar, nommé Djancotte, qui, en se soumettant à la Russie, a pris le nom de Dondaroff.

Laars est à sept werstes de Dariel. Entre ces villages, la vallée est encaissée entre deux chaînes de rochers à pic, tantôt schisteux, tantôt calcaires; quelquefois les pierres sont superposées, et entremêlées par couches d'une épaisseur plus ou moins grande. Le Terek occupe presque toute la largeur de la vallée, et s'y précipite avec un bruit effroyable. Une route étroite existoit sur la droite du fleuve; elle a été enlevée par la violence du courant, à l'époque de l'avalanche de 1817. Pour rétablir la communication, on a coupé dans les rochers, sur la gauche du fleuve, à quelques pieds au-dessus du niveau des plus hautes eaux, un chemin de dix à douze pieds de

largeur, dont on a garanti la base par des digues en clayonnage. Au moment où nous passions, la route étoit couverte de pierres provenant d'éboulements. Sur les points où le rocher est de granit pur, souvent, au lieu d'être horizontal, le chemin est penché vers la rivière, à cause de la difficulté du travail qu'exige cette roche quand on la taille, et du peu de soin avec lequel il a été fait. Ici, on a été obligé de creuser une large voûte ouverte; là, le chemin est pratiqué au travers d'une grotte longue de trois toises, et à peine assez élevée pour que notre voiture y pût passer. On nomme cette grotte la grotte de la Sainte-Trinité.

Cette portion de la route étoit si étroite que nos chevaux ne pouvoient passer que deux de front. On y a placé un parapet, dont une partie fut renversée par notre britchka. Nous eussions infailliblement été précipités dans la rivière, si huit soldats qui le soutenoient n'eussent prévenu la chute. Deux voitures qui se rencontreroient sur cette route seroient dans le plus grand embarras, parce qu'on n'a pas eu la précaution de pratiquer de distance en distance dans le rocher, comme sur la route d'Aussig à Lowosits, en Bohême, des enfoncements où une voiture se place en attendant que l'autre ait passé.

Autrefois, le chemin continuoit sur la gauche du Terek, entre la montagne et les ruines du château élevé de Dariel. Aujourd'hui, avant d'y arriver, on traverse pour la troisième fois le fleuve sur un pont de bois, et on entre par un défilé dans une forteresse qui est occupée par une garnison d'environ trois cents hommes d'infanterie et quelques cosaques. Elle est entourée de tous côtés de hautes montagnes à pic et presque nues : on y est comme dans un puits. Ces montagnes sont tellement rapprochées les unes des autres, que le soleil ne s'y montre, dans les plus longs jours d'été, que pendant quelques heures. Nous fûmes très-bien accueillis par l'officier commandant du poste. Le logement étoit commode, et nous trouvâmes à acheter, à un prix modique, les provisions qui nous étoient nécessaires.

La forteresse actuelle est séparée par le Terek du vieux château de Dariel; on y voit les débris d'un escalier en pierre, par lequel on descendoit à la rivière sans être exposé aux flèches des ennemis qui se seroient placés de l'autre côté du fleuve. S'il faut en croire la tradition du pays, ce château appartenoit, dans le moyen âge, à une princesse Daria, qui exigeoit de forts péages de tous les passagers, retenoit ceux qui

lui plaisoient pour partager sa couche, et faisoit précipiter dans le Terek les amants dont elle croyoit avoir à se plaindre. Ce qui est plus important que cette tradition, c'est qu'il suffit de voir Dariel pour reconnoître dans sa position les Pylœ ou portes caucasiennes. La vallée, qui s'étend sur une longueur de près de deux lieues de Laars à Dariel, étoit évidemment celle dont la défense avoit été confiée aux rois des Huns, qui recevoient à cet effet une rétribution annuelle des monarques byzantins. Léon Ier refusa de payer ce tribut. Un peu plus tard, ce poste important fut proposé à Anastase pour un prix très-modique; mais pendant que cet empereur calculoit la somme qu'on exigeoit de lui, et la distance, un rival plus vigilant survint au milieu des négociations : Cabade, roi de Perse, occupa par force ce passage du Caucase (1). Ce défilé, la porte Caspienne et la muraille que ce même Cabade fit placer, assure-t-on, sur le front entier des montagnes du Caucase, garantissoient la Perse et les provinces Romaines en Asie contre les incursions des Scythes. Aussi Justinien et Cabade convinrent que la dépense en seroit payée en commun. Procope dit que le

(1) Voyez Gibbon, tome 9, page 446.

premier payoit en or au roi de Perse une somme énorme, et cet arrangement continua sous Chosroës I[er] et son fils, si célèbre et si cher aux Orientaux sous le nom de Nourschirvan.

Avant que les Russes eussent établi la route de Mozdok à Tiflis, le pays qu'elle traverse étoit si peu connu, qu'on supposoit généralement que le défilé de Dariel se trouvoit, non sur le Terek, mais sur l'Aragvi, rivière qui coule en sens contraire, puisqu'elle prend sa source au revers de celle du Terek, et va se jeter dans le Kour, près de l'ancienne ville de Mtskhetha (1). Dans les montagnes qui entourent Dariel, on trouve assez souvent le touri ou bouquetin du Caucase. Le vautour et l'aigle de la grande espèce sont très-communs au milieu des rochers élevés de toute cette contrée. Dans les environs de Dariel il existe de riches mines de plomb, que la situation du pays ne permet pas d'exploiter.

Nous avions, depuis Vladi-Caucase, voyagé avec le baron d'Hungarn, Livonien, major dans les ponts et chaussées, et qui, depuis cinq ans, habite Vladi-Caucase; il est chargé de la construction et de la réparation des routes jusqu'au-

(1) M. Klaproth dit que dans quelques cantons des montagnes, on donne aussi le nom d'Aragvi au Terek.

delà de Koby. Je lui dois quelques-unes des notions que j'ai recueillies sur cette portion du Caucase.

Partis de Dariel le mercredi 19-31 mai, nous entrâmes dans une vallée un peu plus large que celle que nous avions suivie la veille, laissant le Terek sur notre droite, et nous continuâmes de traverser un pays fertile, mais qui n'offroit aucune sûreté : il est inculte et peu habité. A chaque moment les points de vue varioient, ainsi que la nature des montagnes. A deux werstes de Dariel nous vîmes à droite, de l'autre côté du Terek, des monceaux de glace, débris de la terrible avalanche descendue du Kazbek en 1817 : elle couvrit plus de deux werstes de pays, et arrêta le cours du Terek. Ce fleuve déborda alors de tous côtés, et rendit, pendant deux ans, la route impraticable aux voitures. Il paroît que cette catastrophe se renouvelle tous les sept ou huit ans. Le Kazbek se charge, pendant cet intervalle, d'une masse énorme de neige et de glaces, dont l'accumulation finit par perdre son équilibre, et qui couvre, par sa chute, une vaste étendue de pays.

Un peu avant d'arriver à la redoute de Kasbek ou Stephan-Tzminda, nous rencontrâmes le général Merlini, qui nous avoit quitté à Vladi-

Caucase pour aller faire son inspection. Il avoit eu l'attention de donner à Koby les ordres nécessaires pour l'escorte dont j'avois besoin, et pour rendre la route praticable à nos voitures.

Nous étions partis à six heures de Dariel; à neuf heures, nous arrivâmes à Kazbek, où nous nous arrêtâmes trois heures pour laisser reposer nos chevaux. On nous donna, dans la maison de la veuve du général Kazbek, une chambre commode, la seule de toute la route où l'on trouve des sofas et des tables.

Le général Kazbek, qui a donné son nom au village et à la montagne connus dans le pays sous le nom de Mqinwari, avoit servi avec distinction dans les armées russes. Il étoit Géorgien de naissance, et avoit épousé une Circassienne de la Kabarda : il a laissé trois enfants, deux filles et un fils qui sert dans l'armée russe, sous les ordres du général Yermoloff. Sa veuve jouit d'une fortune considérable. Elle a fait bâtir, en dehors de la forteresse de Kazbek, une église d'un assez bon goût, remarquable surtout par sa solidité, et par le toit qui est en pierres de très-bonne qualité, qu'on trouve en abondance dans toutes les montagnes voisines. Ces pierres sont plates, d'une couleur grisâtre, et ont environ un pouce d'épaisseur. Nous vîmes à Kazbek de

très-belle ardoise. On en tire des tables longues d'une toise, qui n'ont que deux lignes d'épaisseur, et sont d'un très-beau bleu. L'ardoise est peu friable. Le temps viendra sans doute où la Russie tirera parti des richesses minérales que renferment les montagnes du Caucase; et elle préférera, pour couvrir les maisons, l'ardoise au chaume, qui expose continuellement les villes et les villages au danger des incendies. Dans les environs de Kazbek, on trouve du cristal de roche en grande abondance. Les paysans le ramassent ordinairement en automne, lorsque les neiges sont fondues. Il y en a de grande dimensions et d'une transparence extrême. Je ne pus m'en procurer que quelques morceaux, dont les prismes avoient environ deux pouces sur chaque face, et pour lesquels je donnai 1 rouble d'argent (4 francs). On m'apporta aussi des pyrites ferrugineuses, dont ces montagnes sont remplies. Les nombreuses eaux minérales qu'on rencontre dans toutes les vallées que nous avons parcourues, annoncent assez la présence du soufre, du fer, et de beaucoup d'autres minéraux.

Vis-à-vis de la maison du général Kazbek, on aperçoit sur une haute montagne une église avec deux clochers assez élevés. L'architec-

ture en est bonne, à en juger par le dessin que m'en a montré un officier de mérite employé dans les ponts et chaussées, M. Hauy, neveu du fameux minéralogiste. On attribue la construction de cet édifice à la reine Thamar. Cette église porte le nom de Sainte-Trinité. Quelques soldats y sont aujourd'hui placés pour la défense du pays. Elle est à cinq werstes du village, et comme nous étions un peu fatigués, nous n'acceptâmes pas l'invitation du commandant de la forteresse qui offroit de nous y conduire. Vis-à-vis la maison du général, s'élève le Kazbek. C'est le rocher auquel on suppose qu'étoit attaché Prométhée.

Avant de partir, nous fîmes demander à la veuve du général la permission de la voir. Elle nous reçut assise sur un divan, les jambes croisées à l'asiatique. Elle avoit auprès d'elle sa fille, âgée de seize à dix-sept ans, et remarquable par la beauté de ses traits. Nous lui témoignâmes notre reconnoissance pour l'hospitalité que nous avions reçue chez elle, et qu'elle accorde avec beaucoup d'obligeance à tous les étrangers qui traversent le Caucase.

De Kazbek à Koby, on compte seize werstes, que nous parcourûmes en quatre heures et demie. Le chemin étoit assez bon; il traversoit

une vallée beaucoup plus large que les précédentes, où nous avions passé depuis Vladi-Caucase. Elle étoit cultivée avec soin dans quelques parties, et bien peuplée.

CHAPITRE II.

Détails sur les Ossètes et les Ingouches. — Koby. — Mont Saint-Christophe. — Cachaour. — Vallée de l'Aragvi. — Passanaour. — Ananour. — Quarantaine. — Douchett. — Gharthis-Kari. — Mtskhetha. — Description de cette ville. — Église remarquable. — Arrivée à Tiflis.

Depuis Dariel, nous étions entrés dans la partie du pays des Ossètes et des Ingouches qui dépend de la Géorgie. Les Ingouches sont sur la gauche du chemin, les Ossètes sur la droite. La figure de ces derniers est peu agréable et leur taille petite. Ils sont généralement paresseux, et présentent l'image d'un peuple abâtardi. M. Klaproth est convaincu que les Ossètes appartiennent à la même souche que les Mèdes et les Perses, c'est-à-dire à l'Indo-Germanique. Il trouve les preuves de cette origine dans l'histoire, la tradition, et dans leur langue même.

Au milieu de leur ignorance, ils ont deux genres d'industrie qu'on s'attend peu à trouver dans ces montagnes : ils fabriquent des tapis remarquables par leur tissu et la solidité de leurs couleurs, et ils ont appris vraisemblablement de quelques Russes, prisonniers dans leurs montagnes, à faire de la bière qu'ils transportent jusqu'à Tiflis, où ils la vendent par échange contre une quantité égale de vin.

Les Ingouches sont comptés parmi les peuples du Caucase soumis à la Russie. M. Klaproth, qui a passé quelques semaines parmi eux, donne sur cette nation des détails pleins d'intérêt. Les Ingouches ne sont pas musulmans, et ont cessé d'être chrétiens : leur religion est aujourd'hui un pur déisme, mêlé de quelques pratiques de la religion chrétienne qu'ils avoient adoptée au temps de la célèbre Thamar, reine de Géorgie, qui régna de 1171 à 1198. Leur semaine est divisée en sept jours, et le dimanche est encore le jour de repos. Comme les Abazes et les Circassiens, ils ont beaucoup de vénération pour les croix et pour les vieilles églises qu'on rencontre dans leurs montagnes : ils y font fréquemment des pélerinages. Dans ces occasions, ils sacrifient des moutons et d'autres animaux. Un vieillard d'une conduite irrépro-

chable, toujours choisi dans la même famille, leur tient lieu de prêtre; seul il est chargé de faire les prières, et d'immoler les victimes dans les lieux consacrés. Les Ingouches ont une grande haine pour les mahométans. Ce peuple seroit facilement ramené au christianisme, à cette religion dont la sublime morale est celle des peuples civilisés. Cette conversion seroit favorisée par le caractère même de ce peuple et par ses souvenirs.

On le divise en grands et petits Ingouches : les premiers habitent la plaine, les autres les montagnes. Tous se distinguent par leur caractère laborieux et leur intelligence. Ceux des montagnes connoissent l'art des irrigations; ils savent soutenir les terres sur les pentes par des murs plus ou moins élevés; enfin, ils ont établi sur les cours d'eau qui se rencontrent dans leurs cantons des moulins d'une construction simple, et dont je copie d'autant plus volontiers la description qu'en donne M. Klaproth, que je les ai retrouvés en Géorgie, entre Mtskhetha et Gori.

« Ce moulin, dit ce savant voyageur, consiste » en une meule qui est mise en mouvement par » l'essieu d'une petite roue horizontale, sur la- » quelle l'eau tombe par un angle très-oblique,

» en sortant d'un arbre creux ou d'une rigole.
» La trémie, en forme d'entonnoir et en écorce
» d'arbre, est suspendue à quatre cordes, et suf-
» fisamment secouée par un bâton que la meule
» fait soulever. Une pierre pointue, passée dans
» le trou d'une autre pierre, sert de bouchon
» au rouet, et une poutre en forme de fourche
» au-dessous de l'essieu soulève et arrête la
» pierre du moulin par le moyen d'une autre
» pierre mise au-dessous. Il n'entre pas de fer
» dans cette machine. »

Lorsqu'une famille change l'emplacement de son habitation, elle emporte avec elle les pièces principales de ces moulins, pour les replacer sur d'autres cours d'eau. Les Ingouches possèdent aussi, comme les Ossètes, l'art de faire la bière. Ceux qui habitent la plaine cultivent le millet, le froment et l'orge. Ils élèvent principalement des moutons, des cochons et des ânes : ils ont peu de chevaux et de bœufs. Les femmes Ingouches sont très-laborieuses, et savent tisser quelques étoffes, et surtout des tapis. Les Ingouches sont maigres, robustes, vifs et infatigables. C'est parmi eux que les Européens établis dans les provinces Russes au-delà du Caucase, pourroient facilement trouver de bons ouvriers pour le défrichement des bois et la culture des terres. Ce

peuple, d'un caractère indépendant, porte quelquefois le courage jusqu'à l'héroïsme.

Koby, où nous nous arrêtâmes la nuit du mercredi au jeudi, est une redoute située entre des montagnes, et qui renferme trois ou quatre maisons bâties en terre et en bois, comme presque toutes celles que nous avions rencontrées depuis Vladi-Caucase. La maison que nous occupâmes étoit extrêmement humide, et quoique nous fussions au 1er juin, nous eûmes beaucoup de peine pendant la nuit à nous garantir du froid. L'officier qui commandoit le fort avoit eu la complaisance de nous offrir son logement, que nous ne crûmes pas devoir accepter. Le soir, un Ossète, qui avoit la figure et l'accoutrement d'un brigand, vint nous offrir ses services de toute espèce. Nous nous contentâmes de lui acheter, moyennant 2 roubles (2 f.), un jeune agneau qu'il tua et écorcha lui-même. Les sources d'eaux minérales abondent dans les environs de Koby. Parmi les acidulées, il en est une qui, mêlée avec du vin rouge et du sucre, nous fournit une boisson qui ressembloit parfaitement au vin mousseux du Don, connu sous le nom de Simiansk.

On nous avoit parlé à Vladi-Caucase du chemin affreux que nous devions trouver entre

Koby et Cachaour, et je dois convenir que la description qu'on nous en avoit faite n'étoit nullement exagérée.

D'après les ordres que le général en chef avoit bien voulu donner, on avoit débarrassé la route d'une partie des neiges et des glaces dont elle étoit encore obstruée peu de jours auparavant. Pour nous aider dans les passages les plus difficiles, on avoit mis à notre disposition cinq paires de bœufs, trente-quatre Ossètes, et trente soldats d'infanterie, indépendamment de dix cosaques qui servoient d'escorte, et pouvoient aussi, au besoin, nous porter secours.

Après avoir pris toutes ces précautions, nous nous mîmes en route, le jeudi 20 mai 1er juin, à six heures du matin. Peu après notre départ, et à mesure que nous avancions dans les montagnes, le chemin devenoit de plus en plus difficile. Nous étions forcés de suivre le penchant d'un coteau, sur lequel le britchka étoit sans cesse dans une position oblique, et n'évitoit d'être renversé dans un précipice, que parce qu'il étoit soutenu par un grand nombre de soldats et d'Ossètes. Nos chevaux enfonçoient continuellement dans la neige et la glace, et nous fûmes obligés de recourir aux bœufs qu'on avoit mis en réquisition, et qui, après quatre werstes

d'une marche lente et pénible, nous conduisirent jusqu'au haut de la montagne Saint-Christophe, point le plus élevé que nous devions atteindre. Sur la droite, on voit un petit monument surmonté d'une croix, sous l'invocation de ce saint.

A Saint-Christophe, nous renvoyâmes nos Ossètes, qui furent très-contents de trouver, en dédommagement de la corvée pour laquelle on les avoit réunis, 25 copecs de gratification pour chacun d'eux.

Cependant nous n'avions pas encore surmonté toutes les difficultés de la route. Elle étoit quelquefois obstruée, souvent entièrement couverte de pierres énormes entraînées par les avalanches. On étoit forcé, pour pratiquer un passage, de briser les pierres, ou de les transporter hors de la voie, et ce travail pénible fut cause que nous mîmes neuf heures pour parcourir les dix werstes qui nous séparoient de Cachaour, où nous arrivâmes à trois heures après midi.

Par suite des obstacles que présente cette route, tous les transports du commerce se font, pendant neuf mois de l'année, à dos de cheval; ce n'est qu'en août, septembre et octobre, qu'on voit arriver à Tiflis des charriots russes et tartares chargés de marchandises.

Un peu avant d'arriver à Cachaour, nous rencontrâmes des Ossètes à cheval; quelques-uns étoient armés de sabres, de fusils, de pistolets; plus loin, des Géorgiens escortoient un convoi de chevaux chargés chacun de deux ballots renfermant des cotons, des soies et d'autres productions de la Perse, expédiées pour la foire de Makariew.

Cachaour est une petite forteresse située à l'extrémité de la vallée que nous avions parcourue le matin. Nous en partîmes le lendemain de bonne heure pour Passanaour, qui est éloigné de dix-huit werstes. Pendant les huit premières, on descend continuellement par un chemin étroit et très-difficile : il est bordé, d'un côté, par le revers d'une haute montagne; de l'autre côté, se trouve un précipice de plus de cent toises de profondeur.

Au milieu des dangers continuels de cette route, nous jouissions de la vue d'une magnifique vallée que traverse l'Aragvi, rivière qui, descendant du mont Saint-Christophe dans le sens opposé au Terek, n'a cependant pas une rapidité égale à celle de ce dernier fleuve.

Nous avions pris le parti de marcher jusqu'au bas de la montagne. Pendant que nous nous reposions en attendant la voiture, nous vîmes

passer un seigneur Ingouche, suivi de quelques vassaux. Ils étoient tous à cheval. Le seigneur étoit revêtu d'une cotte de mailles et d'une cuirasse de fer; il portoit sur la tête un casque qui se terminoit en pointe, et au bras gauche un petit bouclier de cuir d'environ un pied de diamètre; un fusil en bandoulière, un sabre, un pistolet et un poignard complétoient son armure. Ses serviteurs n'étoient pas équipés d'une manière moins formidable. Ils étoient suivis de six chiens lévriers d'une très-grande espèce. Comme nous étions nous-mêmes bien escortés, la rencontre d'une pareille troupe n'eut pour nous rien d'alarmant : elle nous eût peut-être inquiétés en d'autres circonstances.

Après avoir laissé sur la droite un très-beau village nommé Melety, remarquable par sa position à mi-côte, et par la beauté des pâturages dont il est environné, nous nous arrêtâmes à un ancien monastère bâti en pierre, qui sert aujourd'hui de caserne, et dépend de la forteresse de Cachaour. L'Italie, le Tyrol et la Suisse n'offrent rien de plus admirable et de plus romantique que la vallée de l'Aragvi, qu'on traverse, à peu de distance du monastère, sur un pont assez bien construit en pierre et en bois. Aux rochers escarpés qui menacent sans cesse

d'écraser les voyageurs de leurs débris; aux montagnes couvertes de neiges et de glaces que nous parcourions depuis deux jours, succédoient des collines et des prairies de la plus belle verdure. D'un côté, nous apercevions les montagnes colossales que nous venions de traverser, et qui elles-mêmes étoient dominées par les cimes couvertes de neiges de deux pics isolés. De l'autre côté, le paysage étoit animé par une foule de villages, dont les terres environnantes étoient cultivées avec beaucoup de soin.

Le contraste entre les habitants des deux contrées n'étoit pas moins remarquable. A la figure distinguée et à la taille élevée de ceux qui occupoient la vallée de l'Aragvi, il étoit facile de juger que nous avions quitté le pays des Ossètes, et que nous nous trouvions en Géorgie. De temps en temps nous apercevions, soit isolément, soit près des villages, des tours carrées, des débris de murs et de forteresses, presque tous en pierre ou en brique, et qui, situés presque toujours sur le sommet des montagnes, de même que sur les bords du Rhin, indiquoient que cette contrée avoit été souvent exposée aux envahissements et aux brigandages de ses voisins.

Nous fîmes halte à dix werstes de Cachaour,

au bord de l'Aragvi, dans une position admirable, vis-à-vis d'un très-beau village, avec lequel on communiquoit par un pont en clayonnage, et soutenu par trois poutres. Un berger qui y passoit s'arrêta au milieu du pont pour jeter successivement à l'eau tous les moutons de son troupeau. Cet usage, que les pasteurs de ce canton suivent régulièrement tous les jours, débarrasse les moutons du suint, et contribue à la beauté de leur toison. L'Aragvi est, dans cet endroit, si rapide, que souvent ces animaux sont entraînés à cent ou cent cinquante pas, avant de pouvoir atteindre le bord opposé : cependant jamais aucun d'eux ne se noie. Ces moutons sont d'une petite taille; la laine en est frisée et soyeuse. Les vaches et les bœufs qu'on rencontre dans toutes les montagnes du Caucase sont aussi d'une petite espèce.

Dans cette contrée, surtout dans le pays occupé par les Ossètes, on voit un assez grand nombre d'ânes. Cet animal utile semble rejété de la Russie méridionale en deçà du Caucase. Lorsque nous rencontrâmes le premier, notre domestique, né dans les plaines de Cataneo en Sicile, exprima par des exclamations tout le plaisir qu'il éprouvoit en revoyant un animal qui lui rappeloit sa patrie. On se souvient encore

de la joie que manifesta le Sauvage de Taïti, amené en France par M. de Bougainville, lorsqu'il reconnut dans le Jardin-du-Roi, à Paris, un arbre commun dans l'île qui l'avoit vu naître. Ainsi, sur tous les points du globe, l'homme tient toujours à sa patrie.

Après une heure de repos, nous nous remîmes en route. Le chemin étoit assez bon; mais, comme on avoit négligé de réparer un pont placé sur un des torrents qui se jettent dans l'Aragvi, il fallut prendre un détour par une route très-difficile, où notre voiture faillit d'être brisée. Nous en fûmes quittes pour le timon, qu'on raccommoda le mieux qu'on put avec des cordes.

Avant d'arriver à Passanaour où l'on dîna, la vallée devient une gorge assez étroite, qui se prolonge en spirale sur une longueur de trois werstes, et s'élargit près de la forteresse. Nous trouvâmes à Passanaour un assez bon charron, qui, moyennant deux roubles, nous remit un timon neuf. C'est le premier charron que nous ayons rencontré depuis Vladi-Caucase.

Après le dîner, nous nous promenâmes sur les bords de l'Aragvi. Cette rivière est poissonneuse. Un assez grand nombre de Géorgiens qui y pêchoient à la ligne prenoient fréquem-

ment de très-belles truites. Lorsque le moment de la fonte des neiges est passé, et que la rivière a perdu de sa rapidité, on pêche au filet.

Ayant consommé tout le pain dont nous avions fait provision à Vladi-Caucase, nous fûmes réduits à acheter à Passanaour du pain de seigle très-noir que l'on fait pour les soldats. En revanche, nous trouvâmes d'assez bon vin de Géorgie, qu'on nous fit payer 15 copecs assignations (15 centimes) la bouteille.

Partis à deux heures de Passanaour, il en étoit six quand nous arrivâmes à la quarantaine d'Ananour, qui en est éloignée de vingt-trois werstes.

En sortant de Passanaour, on entre dans une vallée étroite, qui se prolonge presque sans interruption jusqu'à la quarantaine d'Ananour. Dans toutes ces gorges, les voyageurs sont exposés à être enlevés par les montagnards, s'ils ne sont pas en nombre ou bien escortés. Sur cette route, on a continuellement à sa gauche l'Aragvi, et à sa droite des montagnes très-élevées, presque toutes granitiques et schisteuses. Au moment de notre passage, la chute des eaux qui se précipitoient de toutes parts à la suite d'un orage violent que nous essuyâmes dans l'après-midi, augmentoit le danger de notre position.

Cet orage avoit emporté deux ponts placés sur des torrents, que nous eûmes beaucoup de peine à traverser à gué. Enfin, après avoir échappé à tous ces périls, nous arrivâmes à la quarantaine d'Ananour.

Cette ville est située en travers de la route étroite que nous venions de parcourir. Cette position permet au gouvernement Russe de prendre les mesures convenables pour que les voyageurs qui viennent du Caucase ne puissent pénétrer en Géorgie sans avoir fait quarantaine. A gauche, un torrent rapide s'oppose à tout passage, et à droite, des soldats surveillent les montagnes, et augmentent ainsi les difficultés qu'elles opposent déjà par elles-mêmes à ceux qui voudroient les franchir. D'ailleurs, les peines sévères dont est menacé quiconque pénétreroit en Géorgie sans être muni de certificats de santé, préservent de ce côté cette province du danger de la peste qui règne fréquemment dans les montagnes, où elle est importée par les Turcs d'Anapa.

L'établissement de la quarantaine se compose d'abord de bâtiments extérieurs renfermés dans un enclos. On y loge les hommes de basse classe et soupçonnés de contagion. Ils sont sous la surveillance immédiate d'un corps-de-garde.

L'intérieur de la quarantaine est renfermé, sur la droite, par l'Arkala, qui se jette à très-peu de distance dans l'Aragvi; sur la gauche et aux deux extrémités, par des barrières de bois entourées de soldats qui empêchent de sortir et de communiquer au dehors. Dans cet intérieur, il y a sept maisons séparées les unes des autres, et composées chacune de deux ou trois chambres. On y voit aussi deux grands hangars pour les voitures et les logements des domestiques.

Lorsque la peste étend ses ravages dans les montagnes, les précautions sont sévères, et le séjour des voyageurs se prolonge. Lorsqu'elle ne s'y fait sentir que foiblement, on ne passe au lazaret que quatre jours. Nous n'eûmes qu'à nous louer de nos rapports avec l'inspecteur et le médecin de cet établissement. Un entrepreneur y fournit à très-bon compte tout ce dont on a besoin. Les vivres étoient de bonne qualité; le pain seul étoit noir et mauvais, comme tout celui que nous avions trouvé depuis Vladi-Caucase.

Dans un bâtiment isolé, placé au milieu de la quarantaine, on a établi un massif en maçonnerie de neuf pieds carrés, qui est garni d'un grand nombre de fourneaux à l'usage des voyageurs. Si les bâtiments d'Ananour sont com-

modes pour y faire la quarantaine en été, il n'en est pas de même pour l'hiver, les fenêtres n'étant pas garnies de carreaux, et les chambres ayant rarement de porte. Il est vrai que cet établissement n'est que provisoire, l'intention du général en chef étant d'y faire construire une quarantaine nouvelle, dont le plan est très-beau, et dont la dépense s'élevera, dit-on, à 120,000 roubles (1).

Ananour est une ville ancienne, construite à mi-côte sur le revers d'une haute montagne. Quoique citée parmi les villes principales de la Géorgie, elle ne renferme cependant qu'une quarantaine de maisons, indépendamment du château. Sa population s'élève à deux cents âmes. Presque toutes les demeures sont creusées en terre, selon l'usage de la Géorgie. On y voit une tour carrée bâtie en pierres avec beaucoup de solidité.

L'air est extrêmement sain à Ananour. Le médecin de la quarantaine m'a assuré que, depuis sept ans qu'il exerce sa profession dans cette ville, la mortalité annuelle n'a jamais été au-delà de trois personnes, et dans quelques

(1) Depuis trois ans cette quarantaine est achevée, et ne laisse rien à desirer pour la commodité des voyageurs et pour la surveillance.

années elle ne s'est élevée qu'à deux. Il n'est aucun pays en Europe qui présente une aussi foible mortalité relative : la fièvre et les maux de poitrine sont des maladies inconnues dans ce canton.

Nous restâmes quatre jours en quarantaine. Notre dépense, pour six personnes, ne s'éleva qu'à la modique somme de 22 roubles assignations. Les chevaux du voiturier et celui de mon fils trouvoient leur nourriture dans l'intérieur même de la quarantaine et de l'autre côté de l'Arkala : heureusement la saison étoit favorable pour le fourrage vert, car nous ne pûmes trouver ni foin ni orge. La veille de notre départ, un pêcheur étoit venu nous apporter, pour une abaze (80 c.), une assez grande quantité de truites et d'autres poissons dont la peau étoit noirâtre et jaspée, et la chair d'un très-bon goût.

Nous quittâmes la quarantaine le 24 mai 5 juin, à six heures du matin. En sortant, on fait le tour de la forteresse d'Ananour, dont la construction est ancienne et très-solide, et, après avoir quitté les bords de l'Aragvi, on traverse des vallées assez larges et couvertes d'arbres, ainsi que les montagnes peu élevées dont elles sont encadrées.

Douchett, qui est à onze werstes d'Ananour, n'a aucune importance ; la ville proprement

dite n'a qu'une longue rue bordée de boutiques : toute la population y paroît concentrée. Le jour où nous y passions étoit un jour de marché; il y vint beaucoup de monde. Parmi les femmes, nous en remarquâmes quelques-unes qui justifioient la réputation de beauté dont jouissent les Géorgiennes.

La forteresse de Douchett est située sur la droite du chemin : le poste des Cosaques, qui fournit des escortes aux voyageurs, y est placé. A une werste de cette ville, une partie des terres est cultivée en vignobles : on tient les ceps très-bas; ils ne sont jamais soutenus par des échalas. Nous y observâmes un assez grand nombre de treilles en berceaux.

La route qui conduit d'Ananour à Gharthis-Kari, qui en est éloignée de trente-quatre werstes, tantôt suit les rives de l'Aragvi, tantôt s'en éloigne et traverse des plaines fertiles et des vallées couvertes d'arbres, ou elle suit la pente des coteaux.

Gharthis-Kari est un village qui ne contient qu'un très-petit nombre de maisons : c'est l'embranchement de la route de Tiflis et de l'Immirette. Kotaïs n'en est qu'à deux cent vingt werstes de distance. De ce poste à Mtskhetha on compte six werstes, que nous parcourûmes dans une heure. A moitié chemin de Gharthis-

Kari, on voit sur la gauche, au haut d'une montagne, les ruines considérables d'une ancienne forteresse.

Mtskhetha étoit autrefois la capitale de la Géorgie et la résidence de ses rois. Selon les traditions du pays, elle a été bâtie par Mtskhithos, fils de K'harthlos, qui vivoit quelques générations après Noé (1). Ses ruines couvrent un terrain immense, et s'étendent sur la rive gauche du Kour (2), au confluent de ce fleuve et de l'Aragvi, que nous avions cotoyé si long-temps. L'étendue de ces ruines fait présumer que la ville devoit être considérable; la forteresse en occupoit le centre et dominoit tous les environs: elle est encore assez bien conservée. C'est là qu'est située la cathédrale, dans laquelle on sacroit les rois et les archevêques de Géorgie. L'architecture de ce monument est assez remarquable. Un grand nombre des pierres incrustées dans les murailles extérieures portent des inscriptions en caractères géorgiens : ces pierres sont un tuf verdâtre qui durcit à l'air. Le por-

(1) Voyez les *Mémoires sur l'Arménie*, du savant M. de Saint-Martin, tome 2, page 59.

(2) Chardin dit que dans toute la Géorgie on nomme le Kour ou Cyrus Chah-Bahman, nom que les chroniques persanes donnent à Cyrus.

tail, les chapiteaux, les corniches, sont ornés de sculptures assez élégantes, dans le genre gothique.

L'archiprêtre qui demeure dans l'intérieur de la forteresse, eut la bonté de nous offrir l'hospitalité (1). En attendant qu'on nous préparât notre dîner, il nous proposa d'aller voir une belle église située hors de la forteresse, et placée près d'une chapelle dont on attribue la fondation à sainte Nine, qui, dans le quatrième siècle, vint prêcher la religion chrétienne en Géorgie. Cette chapelle, ou plutôt cet oratoire, porte en effet tous les caractères de la plus haute antiquité.

L'église est bâtie sur le même modèle que celle de la forteresse. Mtskhetha a commencé à déchoir lorsque les rois de Géorgie, en 469, eurent transféré leur capitale à Tiflis. Dans les siècles suivants, elle fut ravagée par les Persans : l'implacable Tamerlan acheva sa destruction. En vain, depuis l'époque où régnoit ce conquérant, époque si malheureusement célèbre dans les annales de l'Asie, les souverains de la Géorgie

(1) Cet ecclésiastique est mort depuis trois ans, peu de temps après l'archevêque de Tiflis, Philarète, dont il possédoit toute la confiance, et auquel il étoit sincèrement attaché.

cherchèrent-ils à rétablir cette ville, elle n'a jamais pu se relever de l'état de misère et de ruine dans lequel elle étoit tombée. Cependant sa situation étoit au moins aussi avantageuse que celle de Tiflis, pour en faire la capitale du royaume et le centre d'un grand commerce : elle avoit sur celle-ci l'avantage d'être entourée de terres plus fertiles. Sa population est aujourd'hui de deux cents familles, composant environ mille personnes. Les habitans sont actifs et laborîeux; ils se livrent à l'agriculture, au commerce et à la pêche. Ils entreprennent aussi le transport des marchandises destinées pour Mozdok, pour Kotaïs et pour Bakou. On leur paie 2 roubles d'argent (8 fr.) par quintal pour aller à Kotaïs.

Après nous être reposés pendant quelques heures à Mtskhetha, nous en repartîmes pour Tiflis. Deux routes mènent à cette ville; l'une est sur la rive gauche du Kour, l'autre sur la droite : nous choisîmes celle-ci, qu'on nous dépeignit comme plus commode pour les voitures.

En sortant de la forteresse, on parcourt environ une werste au milieu des ruines de l'ancienne ville avant d'arriver à un pont en partie détruit par les invasions. On attribue sa fondation à Pompée. Il n'en reste que quelques arches, sur lesquelles on a placé des poutres et

un plancher très-étroit qui n'avoit pas de balustrade (1).

Après avoir traversé le Kour, on revient sur ses pas pendant plus d'une werste jusque vis-à-vis de l'ancienne forteresse. Il n'est pas douteux que dans les temps reculés il y avoit sur ce point un second pont : il devoit former la communication entre Mtskhetha et le mont Armaz, où K'harthlos, le fondateur de la nation géorgienne, fixa sa résidence. On voit sur la gauche du chemin, près du confluent du Kour et de l'Aragvi, des ruines considérables qui couvrent le mont Armaz (2).

Nous n'étions qu'au 5 juin, et déjà les vallées et les plaines que nous parcourions étoient desséchées. Les arbres y étoient beaucoup moins nombreux que dans les pays que nous avions traversés depuis Mozdok. Pendant plusieurs werstes, nos postillons, pour éviter quelques mauvais pas, avoient suivi une route placée sur le penchant d'une colline. Notre britchka s'y soutint en équilibre, mais le pavosque fut renversé au bas de la montagne. Notre jeune interprète

(1) Depuis mon voyage en 1820, on a construit sur les anciennes arches un pont solide.

(2) *Mém. sur l'Arménie*, tome 2, page 177.

géorgien fut jeté à dix pas; par bonheur il ne reçut aucune blessure.

A cinq werstes de Tiflis, on traverse sur un pont en pierre un torrent qui, dans le temps des grandes eaux, se précipite avec fracas dans le Kour. On cotoye ensuite ce fleuve sans interruption jusqu'à Tiflis. Sur la gauche, des colons allemands occupent un village entouré de jardins. Ils sont venus se fixer en Géorgie après avoir quitté les terres fertiles qu'ils cultivoient dans les environs d'Odessa. Ces colons se sont servis avec assez d'intelligence du Kour pour l'arrosement de leurs jardins.

A l'entrée de Tiflis, nous présentâmes au corps-de-garde notre attestation de la quarantaine d'Ananour. On exigea que ce papier fût communiqué au commandant et à la police avant de nous permettre d'aller plus loin. Nous eussions sûrement attendu long-temps, si, dans ce moment même, le lieutenant-général Williaminoff, sous-gouverneur de la Géorgie, de qui j'avois fait la connoissance à Mozdok en 1818, ne s'étoit trouvé à la barrière. Il eut la bonté de donner immédiatement l'ordre de nous laisser passer. Cette difficulté levée, il en restoit une autre à surmonter, celle de nous procurer un logement dans une ville encore trop récemment

administrée par des Européens, pour qu'on pût s'attendre à y trouver beaucoup de ressources.

Nous nous arrêtâmes chez un Provençal nommé Paul, grenadier dans l'armée française, et fait prisonnier dans la campagne de 1812. Il étoit venu en Géorgie avec un général Russe, comme cuisinier, et venoit d'élever à Tiflis un établissement de restaurateur, véritable nouveauté en Asie. C'est un homme honnête et estimé. Comme il n'avoit pas de chambre à nous donner, nous eûmes recours au maître de police, qui, sachant que le général en chef m'honoroit de sa bienveillance, s'empressa de nous procurer le seul logement dont il pouvoit disposer : il étoit situé sur le bord du fleuve.

Peu de jours après, l'Arménien Jakobskhan, banquier de tous les Anglais qui traversent la Géorgie à leur retour de l'Inde, et à qui le major Lindsey m'avoit recommandé, étant venu me proposer chez lui un appartement très-commode, je l'acceptai. Je ne puis assez me louer des attentions de notre hôte pendant notre séjour à Tiflis.

Le lendemain de mon arrivée, j'allai chez Son Excellence le général en chef Yermoloff : il m'accueillit avec la plus grande affabilité. Il étoit instruit du but de mon voyage, qui étoit

de visiter les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne, et d'examiner avec attention la position de la Géorgie, ses relations actuelles avec l'intérieur de l'Asie, et celles qu'il seroit facile d'y établir. Le général voulut bien me promettre de me fournir les escortes et de m'accorder les secours et la protection dont j'avois besoin pour faire mon voyage avec sûreté.

J'aurois voulu commencer mes excursions par l'ancienne Colchide; mais depuis deux mois il s'étoit manifesté quelques troubles dans ces provinces, et les routes étoient peu sûres. Le général m'engagea donc à différer ce voyage jusqu'à ce que je pusse l'effectuer sans danger. Après avoir passé une quinzaine de jours à Tiflis, je me décidai à aller visiter la Kakétie, la plus riche province de la Géorgie.

CHAPITRE III.

Départ de Tiflis pour la Kakétie.—Colonies allemandes.—Camp du régiment des grenadiers de Géorgie.—Passage de l'Iori (*Cambysus*).—Sinac.—Camp du régiment des dragons.—Vachery.—Tchenidaly.—Beau domaine du prince Tchiftchivadze.—Telaw.—Retour à Tiflis.—Notice sur les Lesghis.

Nous partîmes de Tiflis pour la Kakétie le samedi 8–20 juin, à deux heures après midi. Les chevaux de poste n'étant pas établis sur cette route, nous louâmes pour notre britchka, moyennant un ducat, quatre chevaux appartenans à des Allemands, pour faire les trente werstes qu'on compte de Tiflis aux colonies wurtembergeoises. Mon fils et mon interprète Russe étoient à cheval. Nous étions escortés par trois cosaques destinés à nous défendre contre les Lesghines ou Lesghis, qui, il y a quelques années encore, venoient enlever les Géorgiens jusque sous les murs de Tiflis.

Après avoir traversé le Kour sur un pont très-ancien qui sépare la ville du faubourg d'Avlabari, et après avoir monté un chemin escarpé pour sortir de la ceinture des montagnes qui entourent Tiflis de trois côtés, on traverse pendant dix werstes un pays plat; on entre ensuite dans des montagnes plus ou moins élevées, dont on ne sort qu'après vingt-quatre werstes de marche.

Toute cette contrée étoit extrêmement aride; le peu de blé qu'on y voyoit étoit tellement clair-semé, et les épis si maigres, qu'ils valoient à peine les frais de la récolte; quelques portions de ces terres avoient été ravagées par les sauterelles, fléau qui, cette année, s'étoit étendu dans une grande partie des provinces de la Géorgie, et auquel cette contrée est souvent exposée.

A six werstes des montagnes que nous venions de quitter, on trouve deux villages allemands, éloignés d'une werste l'un de l'autre, et situés sur les bords de l'Iori, autrefois le *Cambysus*, nom sous lequel cette rivière est connue dans les écrivains anciens, et qui lui fut donné par Cyrus, en l'honneur de son père. L'un de ces villages se nomme Pétersdorf; il ne renferme que vingt-sept maisons; sa population est

de quatre-vingt-onze âmes. L'autre, Marienfeld, contient trente-une familles, formant ensemble cent soixante habitants. C'est dans ce dernier village que nous nous arrêtâmes.

Les maisons occupées par les colons sont bâties en pierres blanches et tendres et en bois, plâtrées extérieurement; elles sont distribuées d'une manière commode, et presque toutes décorées d'un péristyle à colonnes : elles ont une cour assez grande et des étables. Chaque famille a obtenu trente-cinq disséatines de terres en toute propriété, environ quatre-vingt-dix arpents; les maisons n'ont coûté à la couronne que 125 roubles d'argent, ou 500 francs. Cette avance doit être remboursée au bout de dix ans, sans intérêt : alors seulement les colons seront assujétis à une imposition de 20 copecs par disséatine, c'est-à-dire 7 roubles par propriété: jusques-là ils seront exempts de toutes charges et impositions quelconques.

Avec les avantages attachés à la proximité de la ville de Tiflis, les Allemands qui composent ces colonies doivent prospérer; mais la première année de leur établissement la sécheresse a été excessive, et les foibles productions qu'ils ont récoltées ont obligé le gouvernement de la Russie à venir au secours des colons.

L'air du pays occupé par les deux villages est généralement sain; l'eau de l'Iori est très-bonne, et cependant la mortalité a été assez considérable dans le village de Marienfeld, qui a perdu, dans une seule année, onze personnes sur cent soixante. Les renseignements que j'ai pris sur les causes de cette mortalité m'ont prouvé qu'elle n'a tenu qu'à l'ignorance de quelques circonstances locales. Dans tout ce canton, pendant l'été, les jours sont excessivement chauds et les nuits très-froides : cette différence de température détermine des pleurésies et des fièvres pour ceux qui n'ont pas l'attention de prendre des précautions contre le froid. Une autre cause de cette mortalité tient à la nature des eaux de l'Iori, qui, descendant des montagnes du Caucase, couvertes de neiges, sont excessivement froides, et dont l'usage en été est très-dangereux. Les historiens Romains disent que Pompée, étant à la poursuite de Porose, roi des Albaniens, traversa le Cambysus, et que quelques-uns de ses soldats ayant bu de l'eau de ce fleuve pendant la chaleur du jour, moururent victimes de leur imprudence. A Pétersdorf, la mortalité n'a été que de trois sur quatre-vingt-onze; et, avec quelques précautions, les fièvres dont les habitants ont été attaqués eussent pu être évitées.

Parmi les colons de ces deux villages, qui viennent du Wurtemberg, on compte quatre familles hongroises : ces colons sont déjà propriétaires d'un assez grand nombre de chevaux. Leurs vaches sont généralement petites; leurs moutons, de l'espèce qu'on nomme *chamtouk*, mais dégénérée, sont beaucoup moins gros que ceux de la race primitive. Presque tous ces colons, comme ceux des environs de Tiflis, sont venus d'Odessa, et la superstition a seule déterminé leur demande de translation.

Le voisinage des Lesghis expose souvent les Allemands à se voir enlever quelques bestiaux; mais, grâce aux mesures énergiques adoptées par le gouverneur général, ils seront bientôt à l'abri de tous dangers.

Nous reçûmes à Marienfeld l'hospitalité chez le directeur de la colonie : c'est un gentilhomme polonais de la Lithuanie.

Les Wurtembergeois ont un moulin sur l'Iori : ils voudroient qu'on appliquât une partie des eaux de cette rivière à l'arrosement de leurs terres; mais les travaux nécessaires pour y parvenir exigeroient de nouvelles avances, que le gouvernement Russe n'est pas disposé à ajouter à tous les sacrifices déjà faits pour ces colons, et dont jusqu'ici il a retiré très-peu d'avantage.

Il y a à Marienfeld un poste de douze cosaques, destinés en même temps à garantir les propriétés des habitants contre les incursions des Lesghis, et à mettre le chef de la colonie à l'abri du mécontentement que les colons avoient manifesté dans le principe de leur établissement. Ils refusèrent de travailler, prétendant que la Russie n'avoit pas tenu les conditions auxquelles elle s'étoit engagée envers eux. Depuis cette époque, ils se sont livrés à la culture avec zèle, et tout annonce un commencement de prospérité.

Nous partîmes le lendemain, vers neuf heures, de Marienfeld pour Moucravane, camp du régiment des grenadiers de Géorgie, que commande le colonel Yermoloff, parent du général en chef. Pour s'y rendre, on traverse une vallée pierreuse, dans laquelle coule l'Iori.

Le camp occupé par les grenadiers de Géorgie paroît destiné à devenir un jour une ville. Sa situation est à mi-côte, sous un climat salubre, à peu de distance des montagnes qu'habitent les Lesghis. On ne pouvoit choisir un point de défense plus convenable. D'ailleurs il n'est qu'à quelques werstes du chemin qui, de Tiflis, conduit dans la Kakétie, et qu'on se propose de continuer, d'un côté, jusqu'à Der-

bent, et de l'autre jusqu'à Bakou. Toutes les reconnoissances de cette nouvelle route ont été faites. Ainsi Moucravane pourra un jour participer au riche commerce qui peut s'ouvrir entre les deux mers et ses habitants, et les Lesghis eux-mêmes pourront trouver de l'occupation dans le transport des vins et des autres marchandises qui proviendront de la Kakétie, ou qui traverseront cette province.

On voit avec satisfaction des bâtiments solides remplacer successivement les tentes et les barraques qui servoient de logement aux grenadiers de Géorgie. Les maçons, les charpentiers, les serruriers et les peintres employés à ces constructions sont des soldats qui, pour leur travail, reçoivent une haute-paie de 10 copecs (2 sous) par jour. Ils coupent les bois dans les montagnes voisines; les pierres se trouvent sur les lieux; ils font eux-mêmes les briques et la chaux, et comme le colonel leur livre le fer à ses frais, les déboursés en argent pour cette nouvelle ville ne sont que d'une foible importance.

Dans le régiment, non-seulement on trouve des ouvriers de tous les métiers, dont le travail n'exige qu'une intelligence bornée; mais nous y avons vu un atelier de carrossier complet, et, ce qui est plus remarquable, une fabrique de

schakos, et une autre pour toutes sortes d'instrumemts de musique.

On conçoit combien cette organisation des soldats Russes facilite les conquêtes dans les pays où, comme en Asie, il est nécessaire de fonder de nouvelles villes pour maîtriser et contenir des peuples nombreux nouvellement soumis. Cette organisation devoit être celle des armées commandées par Alexandre. Elle nous explique comment, dans les deux années qui suivirent l'invasion de ce conquérant en Asie, il fonda plus de quarante villes, auxquelles il donna son nom; elle devoit être aussi celle des armées romaines.

Il est impossible d'être accueilli avec plus d'amitié que nous le fûmes par M. le colonel Yermoloff. Selon l'usage des colonels Russes dans les provinces au-delà du Caucase, tous ses officiers mangeoient à sa table, et cette noble hospitalité n'éprouve pas même d'interruption lorsqu'il est absent.

Le lieutenant-colonel de son régiment, M. de Schwetschoff, fut enlevé, il y a trois ans, par les montagnards du Daghestan, près de Kasiourte, sur le chemin de Derbent à Kislaer. Les deux cosaques qui formoient son escorte ayant été tués, cet officier fut obligé de céder

au nombre, après avoir mis hors de combat deux de ces brigands. On exigeoit 30,000 roub. d'argent pour son rachat (120,000 fr.). Il étoit pauvre; un de ses amis annonça dans les papiers publics sa captivité, et quelques mois suffirent pour remplir une souscription qui acquitta sa rançon. Plus tard, de dures représailles firent restituer cette somme, et beaucoup au-delà (1).

Les officiers qui sont campés à Moucravane s'occupent beaucoup de chasse, et ont fourni au colonel les moyens de commencer une ménagerie. Déjà on y voit un ours, des chamois, des gerames, des renards et des chacals.

Lorsque nous étions à Moucravane, nous y vîmes arriver un détachement de deux cents hommes d'un des régiments qui, pendant deux ans, sont restés en France : ils devoient être incorporés au régiment des grenadiers de Géorgie. Les soldats étoient surpris de retrouver des Français à une si grande distance des cantonnements de Maubeuge, qu'il venoient de quitter.

L'après-midi, nous allâmes, avec le colonel, visiter les ruines d'une ancienne église taillée

(1) M. de Schwetschoff étoit un officier distingué et généralement aimé. Il a été nommé, en 1821, colonel d'un régiment sur la ligne, et est mort peu après. Il réunissoit beaucoup de gaîté à une grande bravoure.

dans le roc, et qui sert aujourd'hui de magasin à poudre. Elle est évidemment de la plus haute antiquité, comme plusieurs autres églises en ruines, qu'on trouve dans le pays occupé par les Lesghis.

Nous partîmes de Moucravane le lundi de bonne heure. Le colonel et le lieutenant-colonel nous accompagnèrent jusqu'au village de Catchema, bâti sur la rive gauche de l'Iori, qui se jette dans l'Alazan, non loin de son embouchure dans le Kour. L'Iori est plutôt un torrent qu'une rivière; il entraîne une immense quantité de pierres; et comme il change de lit à chaque moment, selon la direction des orages et l'écoulement des eaux qui en est la suite, ces pierres couvrent la vallée entière.

Le village de Catchema est peu considérable; les terres qui l'environnent sont médiocres : d'ailleurs, la sécheresse excessive de l'été avoit contribué à leur stérilité.

Le colonel avoit eu la bonté de nous prêter six chevaux pour notre excursion dans la Kakétie, et le service qu'il nous rendoit étoit d'autant plus important, qu'une grande partie de notre voyage devoit avoir lieu sur des routes de traverse.

Nous mîmes quatre heures pour parcourir les

dix-huit werstes de Moucravane à l'établissement des écuries du régiment des grenadiers de Géorgie. Ici, le pays est beaucoup meilleur, et les fourrages sont plus abondants. On y place, à l'époque des grandes sécheresses, les chevaux du colonel et une partie de ceux qui appartiennent au régiment. Nous nous y arrêtâmes deux heures pour faire rafraîchir nos chevaux et pour dîner, et nous vînmes coucher au poste cosaque de Dampali, qui en est à trente-sept werstes. Entre ces deux points, on trouve un autre poste cosaque, où nous changeâmes notre escorte.

Le poste de Dampali, comme presque tous ceux que les cosaques occupent dans la Géorgie et dans les autres provinces au-delà du Caucase, n'est qu'un enclos entouré de palissades et de fossés, auquel on donne le nom de fort. Ces enclos renferment ordinairement trois ou quatre barraques : l'une pour loger l'officier, et les autres pour les simples cosaques et les voyageurs. On y trouve aussi des écuries en clayonnage.

Un cosaque nous y vendit, pour 1 rouble 50 copecs (1 fr. 50 cent.), une douzaine de petits faisans un peu plus gros que des cailles. Il venoit de les prendre, de les tuer et de les

plumer : c'étoit un mets très-bon ; cependant nous n'en regrettâmes pas moins cette destruction inutile d'un oiseau rare et recherché en France, mais qui est très-commun en Géorgie et dans tous les pays qui avoisinent le Phase. Les faisans dans cette contrée sont de deux espèces : le faisan ordinaire et le faisan doré. Celui-ci se trouve plus communément sur les bords de la mer Caspienne.

Après avoir passé la nuit à Dampali, nous en partîmes de bonne heure pour Sinac. On compte près de quarante werstes entre ces deux postes ; nous les fîmes en cinq heures.

Tout ce pays est entremêlé de plaines, de vallées et de montagnes. Les villages qu'on traverse sont en assez grand nombre, et presque toujours entourés de belles plantations.

Cinq werstes avant d'arriver à Sinac, on monte pendant une heure pour parvenir au sommet d'une montagne, d'où on découvre cette ville à gauche. Elle est située sur un mamelon assez étendu, et a derrière elle une plaine immense, qui se termine par la chaîne la plus élevée du Caucase.

Sinac, capitale du district de Kizig et de toute la Kakétie, renferme environ quatre cents maisons et deux mille habitants. Ils passent pour

être les plus braves de la Géorgie. Cette supériorité de courage, dans un pays où cette qualité est générale, tient sans doute au climat, à l'air vif des montagnes, et surtout à la nécessité où ils sont constamment d'avoir à se défendre des attaques de leurs voisins.

La situation de Sinac est bien choisie sous le rapport du climat et des moyens de défense; mais on y manque d'eau. La seule fontaine qui existe dans la ville en fournit une si foible quantité, que chacun prend de l'eau à son tour, et ne peut en remplir qu'un seul vase.

Cet inconvénient a souvent occasionné des scènes sanglantes parmi les habitants, qui sont d'un caractère irascible et ne marchent jamais sans leur quindjal. Lorsque l'eau vient à manquer, ils sont forcés de l'aller chercher à l'Alazan; mais alors ils n'y vont jamais qu'en troupe et bien armés, pour se défendre contre les Lesghis. Ceux-ci, plus que tous les peuples qui habitent le Caucase, sont adonnés au pillage; et, malgré la crainte que leur inspirent les Russes, ils se défendent difficilement de la tentation d'exercer leur brigandage lorsqu'ils en trouvent l'occasion favorable.

Quelques jours avant notre arrivée à Sinac, dix Lesghis qui se baignoient dans l'Alazan,

rivière assez rapide qui sépare leur pays de la Kakétie, ayant aperçu quatre Arméniens occupés de leur récolte, étoient venus tout nus, armés de leurs quindjals, pour les enlever. Deux de ces Arméniens parvinrent à leur échapper; ils emmenèrent les deux autres, dont l'un se noya en traversant la rivière.

On venoit de donner avis au général en chef de cet acte d'hostilité, qui ne devoit pas rester long-temps impuni.

Nous logeâmes chez le major commandant la place de Sinac, qui nous accueillit avec la plus grande cordialité. La maison qu'il occupoit dominoit la belle contrée située entre cette ville et Telaw.

La difficulté de communiquer avec la plaine, à cause de la rapidité et de la longueur de la descente qui y conduit, a nui, sans aucun doute, à la prospérité des habitants, qui peuvent difficilement se livrer au commerce des abondantes productions de cette contrée. Ils s'occupent de la fabrication des toiles de coton, et se servent, pour les teindre en un très-beau rouge, de la garance sauvage qu'on trouve en abondance dans le pays. On m'en fit voir de très-grosse et de la meilleure qualité; mais quoiqu'elle ne coûte que la peine de l'arracher, on vouloit la vendre

humide à 4 roubles argent le poud, ce qui auroit porté le quintal de France à 48 francs. Le gouvernement Russe feroit bien d'encourager la culture de cette plante dans la Kakétie, la nature du sol lui étant très-convenable.

C'est à Sinac et dans son district que commença, en 1812, une terrible insurrection contre les Russes, dans laquelle plus de trois cents soldats furent massacrés. Un grand nombre de princes Géorgiens restèrent fidèles, et furent eux-mêmes exposés à la fureur populaire, qu'avoit surtout excitée l'incontinence des soldats. On se souvient que c'est ce vice si commun parmi les soldats Français qui détermina les vêpres Siciliennes; et Montesquieu, qui a si bien observé les causes de la grandeur et de la décadence des nations, rappelle que les Français avoient fait huit fois la conquête de l'Italie, et que huit fois ils en avoient été chassés pour leur incontinence et le mépris qu'ils témoignoient aux vaincus.

Les Arméniens, peuple entièrement agriculteur et commerçant, ne prirent aucune part à ce mouvement, qui ne tarda pas à être calmé, et depuis lors un gouverneur sage, uniquement occupé de la prospérité de la Géorgie et du bonheur de ces peuples, a successivement éteint

l'aversion des Géorgiens pour les Russes. Ils savent d'ailleurs que, sous le gouvernement de cette puissance, ils sont désormais en sûreté contre les Lesghis, les Persans et les Turcs, qui tour à tour ravageoient leurs champs, et emmenoient leurs femmes et leurs enfants en esclavage : aussi donnent-ils journellement à la Russie des preuves de dévouement.

Partis de Sinac le mercredi, le maréchal de la noblesse, suivi de son interprète, voulut se joindre à notre escorte, se proposant de ne nous quitter que quand nous serions sortis du district de Kizig. Ce prince Géorgien est un homme de près de soixante ans, renommé pour son intrépidité, son agilité dans les exercices du corps, et pour un grand nombre de faits d'armes remarquables; il est encore plein de force et la terreur des Lesghis : il en a tué un grand nombre de sa propre main.

En partant de Sinac, nous reprîmes, pendant trois werstes environ, la route que nous avions suivie la veille pour y arriver. Nos chevaux, quoique forts, éprouvèrent beaucoup de difficulté à traîner la voiture au sommet de la première montagne. Nous n'eûmes ensuite qu'à descendre jusqu'à un plateau orné de très-beaux noyers. Les voyageurs, comme au mont

Etna, sous le magnifique châtaignier nommé *le Cento Cavalli*, sont dans l'usage de se reposer à l'ombre de ces bois antiques. Nous nous détournâmes ensuite sur la gauche, et parcourûmes un pays beaucoup plus fertile et plus peuplé que celui que nous avions traversé la veille.

On nous avoit dit qu'il n'y avoit que vingt-sept werstes de Sinac à Czarzkey Poloden (la Source-du-Roi), camp d'été du régiment des dragons de Nijninovogorod; mais, partis à neuf heures, et n'ayant pu arriver qu'à deux, quoique nos chevaux fissent au moins sept werstes à l'heure, on peut compter cette distance pour plus de trente-cinq werstes.

Le colonel du régiment de Nijninovogorod étoit absent au moment où nous arrivions au camp. Le major Salikoff, qui commandoit à sa place, voulut bien le suppléer dans l'accueil que nous en attendions, d'après les lettres de recommandation que nous avoit remises le général en chef Yermoloff. Le major et ses officiers ne cessèrent, pendant les deux jours que nous passâmes avec eux, de nous prodiguer toutes les marques de la plus noble hospitalité.

La qualité de lieutenant de dragons qu'avoit mon fils étoit auprès d'eux un titre de plus, et

vingt-quatre heures n'étoient pas écoulées, qu'il se trouvoit parmi des camarades.

La position du camp des Sources-du-Roi, ainsi nommé, parce que le roi Héraclius buvoit toujours de cette eau qui passe pour la meilleure de la Géorgie, est véritablement admirable. L'air y est pur et sain, mais un peu froid : aussi, à l'époque des fenaisons et des grands exercices, il occasionne parmi les soldats un grand nombre de fièvres et de pleurésies.

Du haut du plateau sur lequel est placé le camp, on domine cette magnifique plaine que nous avions déjà admirée de Sinac. A quatre werstes du camp, on voit un château de la plus haute antiquité : il est presque en ruines, et placé au milieu des bois dans une position très-élevée et pittoresque. Il est d'une facile défense. Les rois de Géorgie venoient l'habiter pendant les grandes chaleurs de l'été, pour y jouir d'un air frais et pur, et pour surveiller de ce point les mouvements des Lesghis. Pendant l'insurrection de 1812, cette forteresse a servi de retraite à un grand nombre de soldats Russes.

Le lendemain de notre arrivée, le major Salikoff fit manœuvrer devant nous un escadron de dragons. Nous admirâmes la précision de tous ses mouvements. Les hommes étoient

jeunes et forts. Leurs chevaux, provenant des montagnes de la Kabarda, étoient généralement beaux; ils avoient les jambes fines, et étoient remarquables par leur vivacité. Ils reviennent au colonel, rendus au camp, à 200 roubles assignations : il n'en reçoit cependant que 120 du gouvernement, et supplée au reste. Ces chevaux vaudroient en France au moins 12 à 1,500 fr.; ils sont sobres, ne craignant ni le chaud ni le froid, et sont infatigables. Dans un pays absolument dénué de fourrages, un régiment ainsi monté peut faire jusqu'à quatre-vingts werstes dans sa journée.

Les officiers ont aussi des chevaux de la Kabarda, mais d'un premier choix. Un grand nombre possèdent des chevaux persans du Karabagh, province limitrophe de la Perse, aujourd'hui à la Russie. Malheureusement les chevaux de cette dernière race craignent beaucoup le froid et l'humidité, et ont besoin, dans le principe, de grands ménagements pour pouvoir s'acclimater en Europe.

Pendant notre séjour, nous mangions à la table du colonel, avec tous ses officiers. Durant le repas, les musiciens, au nombre de quarante, exécutoient des symphonies militaires, et nous firent juger de la musique des Les-

ghis par deux airs pleins de gaîté et de vivacité.

Le vendredi 14-26 juin, après dîner, nous quittâmes avec regret le camp des dragons, où nous avions si agréablement passé deux jours, pour aller au village de Vachery, où nous comptions coucher. Nous devions traverser le camp d'hiver des dragons. Le plus grand nombre des officiers, le major à leur tête, voulurent absolument nous y accompagner, pour nous faire leurs adieux. Notre cortége étoit cette fois beaucoup plus nombreux qu'à l'ordinaire, se composant de plus de trente cavaliers qui, en signe de réjouissance, s'amusoient à faire manœuvrer leurs chevaux à la manière des Persans et des Géorgiens, tirant, en courant au grand galop, des coups de fusil et de pistolet, et rechargeant leurs armes, sans diminuer l'allure de leurs chevaux. Le maréchal de la noblesse se faisoit remarquer, au milieu de tous, par la précision et la vivacité de ses exercices. Arrivés au camp, nous fûmes surpris de trouver des maisons bâties avec solidité; elles étoient couvertes en bois, en roseaux et en terre. Les maisons sont isolées, et presque toutes accompagnées d'un jardin : elles sont alignées, et ne forment qu'une seule rue assez large.

Le camp des dragons se nomme Caravach : il

est situé à trente werstes de Vachery. Avant de nous mettre en route, les officiers nous avoient fait préparer un zakouska, espèce de collation qui précède le dîner, et ils nous firent boire assez abondamment le vin de l'étrier.

Au milieu de la gaîté qui avoit accompagné le repas d'adieu, il prit fantaisie à mon fils de descendre de son cheval pour monter sur un buffle. Cet animal ne fit aucune difficulté pour avancer; mais du moment que le cavalier voulut lui faire accélérer le pas, il s'emporta avec fureur, et se débattit de telle manière, qu'il eut bientôt jeté bas son homme, peu accoutumé à pareille monture.

Nous mîmes quatre heures pour gagner Vachery; nous parcourûmes la belle plaine de Telaw, si renommée pour la fertilité du sol et la force de la végétation. Nous revenions sur nos pas, cotoyant cette chaîne de montagnes d'inégale élévation, sur laquelle est bâtie la ville de Sinac, que nous laissâmes à quatre werstes de notre route. Cette plaine est parsemée d'un grand nombre de beaux villages.

Vachery n'est qu'à huit werstes de Sinac. On avoit envoyé un exprès à ce village pour nous y faire préparer un logement. Faute de maison assez commode et convenable, le maire nous

avoit destiné l'emplacement qui sert à presser et à conserver le vin. Il étoit environné de murailles de trois côtés, et entièrement ouvert au nord.

Le toit étoit en planches; ce hangar avoit environ six toises de longueur et quatre de largeur. Le fond en étoit occupé par une grande auge en pierre, dans laquelle on presse le raisin; on fait ensuite couler le vin dans de grandes jarres maçonnées dans la terre, et placées dans ce hangar à peu de distance les unes des autres. On y conserve le vin pendant plusieurs années; mais n'ayant pas subi une fermentation convenable, il est sujet à s'aigrir, lorsqu'on le retire des jarres pour le verser dans des outres.

Vachery est situé à mi-côte, au milieu d'une forêt d'arbres fruitiers magnifiques. Les terres qui l'entourent sont extrêmement fertiles: elles étoient couvertes de très-beau blé, et surtout de vignes d'une grosseur remarquable. Les noyers et les figuiers y sont de la plus grande beauté: ces derniers arbres avoient des feuilles de plus d'un pied de longueur sur dix pouces de largeur. On en recueille deux fois le fruit, en juillet et en octobre: les fruits de la dernière récolte sont les meilleurs.

Le maire eut pour nous beaucoup d'atten-

tions : il nous procura pour notre souper des haricots rouges, des œufs et des poules. Ici, comme dans tous les villages de la Géorgie, le pain étoit très-mauvais : on y suit encore pour le faire la méthode usitée en Asie de temps immémorial.

Les fours sont construits dans la terre même : ce sont des puits de cinq à six pieds de diamètre et de cinq pieds de profondeur, bâtis en pierre et en chaux. Le feu est placé au milieu, et lorsque le four est échauffé, on en retire le charbon et les cendres. L'homme qui fait le pain a auprès de lui une planche et un baquet rempli de farine; il en prend deux ou trois poignées qu'il mouille avec un peu d'eau, et qu'il pétrit sur la planche, de manière à lui donner quelque consistance. Il jette ensuite cette pâte informe contre les parois du four, où il l'étend et l'aplatit à peu près comme nos maçons étendent le mortier contre les murs. Il en remplit successivement tout l'intérieur, et recouvre le four avec des planches. Au bout de quinze ou vingt minutes, il retire de mauvaises galettes, qui servent en même temps d'assiettes et de pain. Le levain n'est point en usage dans cette contrée.

Nous dormîmes assez bien sous ce hangar, quoique nous fussions souvent tourmentés de

la crainte d'être assaillis par les phalanges, espèce d'araignée énorme assez commune dans les vieux bâtimens de Tiflis et dans une partie de la Géorgie.

La phalange a quelque chose de dégoûtant, et on peut même dire d'effrayant au premier aspect : son corps est gros comme le pouce, et monté sur des pattes assez courtes. Cet insecte est très-agile; son cou est allongé; sa bouche est armée de dents, qui lui servent à saisir sa proie avec un sentiment de fureur inexprimable.

On nous avoit envoyé, par curiosité, deux phalanges dans des vases séparés; nous les mîmes toutes deux dans le même bocal : aussitôt elles se précipitèrent l'une sur l'autre et se saisirent réciproquement par la bouche. Dans cette situation, qui ne pouvoit avoir une issue dangereuse, elles restèrent attachées, la plus forte traînant de temps en temps la plus foible, qui ne lâchoit pas prise; mais à la fin, de guerre-lasse, la plus petite, fuyant son ennemie, monta avec une rapidité extraordinaire le long des parois glissants du bocal. Un mouvement que nous donnâmes au verre la fit retomber; la plus grosse vint immédiatement à elle, et cette fois, la saisissant sous le cou, et se mettant ainsi hors de ses atteintes, en moins de cinq minutes elle lui

détacha la tête du corps, en la faisant expirer au milieu d'affreuses convulsions. Elle se jeta alors sur sa victime, qu'elle dévora en un instant avec la plus grande voracité.

On s'amuse quelquefois à mettre en présence un scorpion et une phalange. Le combat est acharné; presque toujours la phalange reste victorieuse; mais son succès lui coûte souvent cher, car si elle est piquée dans le combat par le scorpion, elle meurt d'ordinaire une demi-heure après. Ces phalanges sont assez communes en Perse. Lorsqu'elles tombent sur quelqu'un, on doit avoir assez de sang-froid pour ne faire aucun mouvement, de crainte que l'insecte irrité ne morde. Du reste, sa morsure, dangereuse si on n'y porte immédiatement remède, n'offre aucun péril, lorsque, dans le quart-d'heure qui suit, on frotte pendant long-temps la partie blessée avec un corps gras, et surtout avec de l'huile dont beaucoup de Géorgiens ont toujours une petite fiole sur eux.

Outre les phalanges et les scorpions, on trouve en Géorgie des mille-pieds, des tarentules et des serpens dont la piqûre est plus ou moins venimeuse.

Le maréchal de la noblesse et son interprète continuoient à voyager avec nous, obligeance à

laquelle nous fûmes redevables de toutes les facilités et de la sûreté que nous pouvions desirer.

Partis de Vachery à sept heures du matin, nous vînmes dîner à un très-beau village à mi-côte, situé à trois werstes de Mokozange. On nous logea, comme la veille, sous un grand péristyle, où on avoit étendu des tapis et des coussins. Le maire, quelques nobles du voisinage et le maréchal dînèrent avec nous; mais, comme nous étions encore dans le carême grec, qui se termine le jour de la Saint-Pierre, ils refusèrent de manger des mets qu'on nous avoit préparés, et se contentèrent de poisson sec et salé qui provient des pêches de Bakou.

Nous bûmes à la géorgienne dans de grandes cuillères à soupe d'argent, nommées hazarpeches, qu'on passe successivement à chacun des convives. Le vin étoit bon : comme ceux de Médoc, avec lesquels il a beaucoup de rapport, il ne porte pas à la tête.

A quelques werstes du village de Mokozange que nous traversâmes peu après notre dîner, nous prîmes congé du maréchal, et nous continuâmes notre route dans des forêts où le chêne dominoit, et où l'on voyoit aussi de très-beaux érables, des sycomores, des peupliers, des trem-

bles, des noyers des charmes, et de très-beaux frênes.

Il étoit huit heures lorsque nous arrivâmes au château du prince de Tchiftchivadze, pour qui nous avions des lettres de recommandation du général en chef. Ce riche propriétaire nous accueillit avec la plus grande cordialité. Envoyé très-jeune à Pétersbourg, où son père se trouvoit comme ôtage, il a reçu une très-bonne éducation, et il ne peut manquer, par son exemple, de contribuer puissamment aux progrès de la civilisation de la Géorgie. Déjà son château, qu'il achève dans ce moment, est une véritable merveille dans un pays où la plupart des habitations sont bâties en argile, et souvent sous terre. La distribution intérieure est celle des châteaux de l'Europe. L'architecture extérieure est adaptée aux climats de l'Asie. Dans un pays où, pendant trois mois, la chaleur est presque insupportable, il étoit sage de ne pas se priver de ces larges galeries couvertes et extérieures qui longent le rez-de-chaussée et le premier étage, et où l'on est dans l'usage de coucher pour que la fraîcheur de la nuit contribue à procurer le sommeil.

Les cours qui entourent le château sont vastes; le jardin est dans une position admirable,

et une plaine de près de trente arpens, qui s'élève en pente douce derrière le mur de clôture jusqu'au pied d'une montagne, permettra au prince de réaliser son projet de faire un jardin anglais, dont le dessin sera favorisé par la nature du terrain.

La mère du prince Tchiftchivadze est une femme de beaucoup de mérite : elle est de la famille des princes Andronic, qui, établis en Géorgie depuis trois siècles, et venus de Constantinople, ont la prétention de descendre de l'empereur grec de ce nom. La jeune princesse Tchiftchivadze est de la famille des princes Orbelianoff, maison de la plus haute antiquité; il est même bien difficile qu'aucune autre puisse lutter avec elle sur ce point, s'il est vrai, comme on le voit dans les *Mémoires sur l'Arménie*, par M. de Saint-Martin, qu'ils sont de la race des rois de la Chine, et que leurs ancêtres arrivèrent en Géorgie un siècle avant l'invasion de la Perse par Alexandre, roi de Macédoine.

Le prince Tchiftchivadze est colonel à la suite du régiment des dragons Nijninovogorod. Il avoit autrefois le même grade dans les gardes de l'empereur de Russie; mais le desir de revoir sa patrie dont il étoit éloigné depuis longtemps, et d'administrer lui-même ses terres,

l'a déterminé à demander son changement.

Ses domaines sont très-étendus. Les deux principaux sont celui de Tchenedaly et celui de Mokozange, tous deux célèbres pour la qualité de leurs vins, qui tiennent le premier rang parmi ceux de la Géorgie. Vient ensuite le vignoble de Condol, appartenant au gouvernement, dépendant également du district de Telaw, et enfin les vignobles du prince Jean Apkasow.

Le prince nous fit goûter de ses vins de trois et huit ans : ils étoient de bonne qualité, et n'avoient pas, comme un grand nombre de vins de la Géorgie, le défaut d'être un peu acides.

Le vin ordinaire vaut dans le pays à peine 1 abaze (80 cent.) la tounga (six bouteilles et demie de Bordeaux); c'est même le prix auquel les marchands de Tiflis et des autres villes le vendent, après y avoir ajouté les frais de transport et leur bénéfice.

On ne se sert en Géorgie ni de barriques ni de bouteilles : tout le vin se transporte dans des outres. On emploie à cet usage cinq sortes de peaux, savoir : celles de buffle, de bœuf, de cochon, de bouc et de chèvre. Les trois premières sont les plus convenables, et le goût qu'elles laissent au vin est moins désagréable

que celui que leur donne la peau de chèvre et de bouc, généralement employée en Espagne, en Portugal et dans les Calabres. Ces peaux ont le poil en dedans, et sont entièrement enduites de naphte. Cette substance donne un mauvais goût au vin, mais on prétend qu'elle contribue à sa conservation.

L'ouvrage de M. le comte Chaptal sur la culture de la vigne et l'art de fabriquer les vins, a déjà pénétré dans ces contrées, et sans doute produira un jour de l'amélioration dans le vin de la Géorgie. Ce savant considère l'Ibérie, aujourd'hui la Géorgie, voisine du mont Ararat, comme le pays où la vigne fut d'abord cultivée. D'après cette observation, on est étonné du peu de progrès qu'a fait dans cette contrée la fabrication du vin.

Le prince Tchiftchivadze s'occupe avec beaucoup de soin de tout ce qui tient à la culture de la vigne et à la fabrication de ses vins : c'est sur cette production que repose son principal revenu. Dans les bonnes années, comme l'année actuelle (1820), il peut récolter dans ses divers vignobles jusqu'à trente mille toungas de vin. Il récolte aussi du blé, et, à l'exemple des Lesghis leurs voisins, ses vassaux, au nombre d'environ quinze cents, commencent à s'adonner avec

succès, à la culture du mûrier et à l'éducation des vers à soie.

Les deux princesses s'occupent beaucoup à la campagne de la récolte de la soie; elles la font filer sous leurs yeux; elles transforment, par une lessive, ces soies grossières en soies fines, moelleuses et brillantes; elles en obtiennent des organsins, les teignent en diverses couleurs, et en fabriquent de jolies étoffes.

Le ministre de l'intérieur, peu de temps avant mon départ de Paris, m'ayant engagé à prendre des renseignements sur les procédés en usage parmi les Orientaux pour la teinture de la soie, j'ai été assez heureux pour obtenir à ce sujet quelques détails de la princesse Tchiftchivadze elle-même. Je les ai adressés en France, et ils ont paru assez intéressants pour qu'on m'ait engagé à continuer ces recherches dans l'intérêt de nos fabriques.

Les terres du prince sont cultivées par ses vassaux et par quelques Immirétiens. Les premiers sont tenus à un jour de travail par semaine pour leur maître. Les cinq autres jours sont employés pour eux-mêmes sur des terres que le prince leur donne à loyer, et dont le septième du produit lui revient. Ces deux espèces de contributions équivalent à la contribution des serfs

Russes, qui donnent trois journées par semaine à leurs seigneurs, mais qui peuvent cultiver pour leur compte autant de terres qu'ils le veulent, sans aucune rétribution.

Lorsque le prince prend à son service des vassaux à l'année, il leur paie 30 roubles d'argent par an, et les nourrit. Il ne donne aux Immirétiens que 20 roubles d'argent, quoiqu'ils soient meilleurs ouvriers. Autrefois on en trouvoit un grand nombre; mais sur les représentations qui ont été faites par les propriétaires de la Mingrelie et de l'Immirette au sujet de la désertion de leurs esclaves, ils ne sont plus admis en Géorgie. Le motif de cette mesure a été la crainte de la dépopulation de ces deux provinces déjà trop peu habitées.

Nous étions à l'époque des récoltes. En Géorgie, on fauche le blé à la faucille. Les ouvriers occupés de ce travail s'excitent les uns les autres en poussant des cris. Déjà nous avions remarqué cet usage en Mingrelie et en Immirette.

La manière dont on bat le grain est assez singulière. On se sert d'une espèce de triangle composé de trois planches de six à sept pieds de longueur, sur deux pieds et demi de largeur; le dessous est garni de cailloux qu'on y a enchâssés. A l'un des angles, on attèle des bœufs

ou des buffles qu'on fait tourner sur les gerbes de blé. Des hommes ou des enfants s'assèyent sur le triangle pour faciliter la pression des épis.

Nous avions projeté d'aller de Tchenedaly à Telaw, et de retourner de cette dernière ville à Tiflis par la montagne de Gomboro, ce qui nous eût épargné cinquante werstes; mais comme le prince nous assura que cette route étoit impraticable pour notre britchka, nous acceptâmes l'offre qu'il nous fit de nous accompagner jusqu'à Telaw, qui n'est qu'à sept werstes du château, et de revenir ensuite y coucher.

Le pays qui sépare Tchenedaly de Telaw, et le district entier de ce nom, sont remarquables par la beauté du paysage et la fertilité des terres. Après être descendu du plateau élevé sur lequel est situé le château, on traverse le torrent qui coule à ses pieds. Son lit a plus de cent toises de largeur, et est couvert d'une immense quantité de cailloux que les eaux entraînent des montagnes. On trouve ensuite une très-belle vallée couverte de plantations en chênes et en frênes, et d'autres arbres forestiers, dont un grand nombre sont entourés de ceps de vignes.

Telaw est située sur une hauteur, à quinze werstes de l'Alazan. Elle renferme deux ou trois

cents maisons. On y voit des restes de murs, de tours et d'églises : cette ville étoit la seconde de la Kakétie.

Le commandant habite le château, qui est presque en ruines. La chambre préparée pour le général en chef qu'on attendoit, est celle où est mort Héraclius, cet avant dernier roi de Géorgie, si célèbre par son long règne, par les événements qui l'ont signalé, et par le courage héroïque qu'il a déployé contre ses ennemis, et surtout contre les Persans qui envahirent souvent son pays. Dans les dernières années de sa vie, la division qui s'étoit mise parmi ses fils lui avoit enlevé tous ses moyens de puissance. S'il fut contraint de se réfugier au fond de la Kakétie, loin de sa capitale encore couverte de cendres et de ruines, du moins il eut la gloire d'avoir, pendant cinquante ans, à l'exemple du vieux Mithridate, à qui on l'a quelquefois comparé, défendu ses États peu étendus, et dénués de places fortes, contre les ennemis formidables dont il étoit environné. Avec une population à peine de cinq cent mille âmes, il obtint souvent l'avantage contre les Persans, avec lesquels il ne cessa jamais d'être en guerre. Lorsque je rencontrois des princes Géorgiens, assez âgés pour avoir combattu sous ce roi, ils me parloient avec

admiration de son intrépidité vaiment héroïque au milieu des combats.

Le major de Pieters, qui commandoit depuis six mois le district de Telaw, est Livonien. Il a long-temps fait la guerre, et est couvert de blessures. Ses occupations sont nombreuses, étant sans cesse forcé de parcourir un pays où les Lesghis font de continuelles incursions. Le major, qui est grand chasseur, avoit, comme le colonel Yermoloff, une petite ménagerie, qu'il nous fit voir. Elle se composoit de deux jeunes loups, qui étoient renfermés dans une cour, dont ils cherchoient vainement à escalader les murs. Sans cesse ils étoient en mouvement pour y parvenir; et l'un d'eux en étoit presque estropié. Il avoit aussi un cerf, une biche, une chèvre sauvage d'une très-petite espèce : enfin, un renard, et un chacal remarquable par sa vivacité et les caresses qu'il faisoit à son maître. Il étoit libre, et passoit presque tout son temps avec le renard, son voisin, qu'il sembloit aimer beaucoup. Celui-ci ne supportoit pas aussi gaîment la perte de sa liberté. Ces deux animaux, qui ont une grande ressemblance entre eux, diffèrent par la forme de la queue et de la tête. Ils ont l'un et l'autre les inclinations rapaces. Seulement le renard aime le sang, et se

repaît de la chair de sa victime : le chacal préfère les cadavres.

La Géorgie renferme un très-grand nombre de chacals, et presque toutes les nuits, même à Tiflis, nous entendions leurs cris aigus et perçants, qui ressemblent à celui des enfants. Il faut lire dans Olearius ce qu'il dit de l'impression profonde que les cris de ces animaux produisirent sur le secrétaire particulier de l'ambassadeur du duc de Holstein, qui, ayant fait naufrage sur la côte du Daghestan, s'égara dans les bois, et fut forcé de passer la nuit sur un arbre. Lorsqu'après beaucoup de recherches on l'y eut découvert, il affirma sérieusement avoir vu une grande quantité de ces animaux qui avoient tenu une conversation suivie sous l'arbre sur lequel il s'étoit réfugié. Aucun raisonnement ne put le convaincre de son erreur ni guérir son imagination, et il resta fou : cependant, ajoute Olearius, jusque-là il avoit été homme de beaucoup d'esprit et d'instruction.

On trouve aussi quelques ours dans les forêts de cette contrée; ils sont roux et d'une petite taille. Le major espéroit en enrichir bientôt sa ménagerie.

Après avoir pris congé de lui, nous revînmes passer le reste de la journée chez le prince

Tchiftchivadze, et le lendemain de bonne heure nous quittâmes avec beaucoup de regret cet hôte aimable. Il nous avoit engagés à aller dîner à son village de Mokozange. Nous y fûmes reçus par son intendant dans une maison dont le rez-de-chaussée servoit de hangar pour la fabrication du vin. Dans le même emplacement, se trouvoient les jarres dans lesquelles on le conservoit. Le vin de Mokozange nous parut beaucoup moins bon que celui de Tcheniedaly.

Pendant notre dîner, un musicien Tartare vint nous proposer de nous chanter quelques airs en s'accompagnant d'un mauvais instrument en forme de mandoline, garni de simples ficelles de chanvre, au lieu de cordes à boyaux. S'etant assis les jambes croisées à la manière des Turcs, il se livra bientôt à une sorte d'enthousiasme, et chanta sur le ton le plus élevé et le plus discordant, mais toujours sur le même air, comme c'est l'usage en Espagne. Ses paroles étoient improvisées, et rouloient sur toutes les difficultés et les dangers qu'il supposoit avoir dû accompagner notre voyage.

Dans ce même village et dans celui de Vachery, nous reçûmes la visite de quelques Géorgiens qui servoient chez les Mamelucks à l'époque de notre invasion en Egypte. Faits prison-

niers par les Français, ils se louoient beaucoup de la manière dont ils avoient été traités; ils paroissoient très-contents de nous voir, et savoient quelques mots de notre langue.

De Mokozange, au lieu de prendre le chemin de Vachery, nous nous détournâmes sur la gauche, et, après avoir traversé avec la plus grande difficulté des défilés et des montagnes fort élevées et couvertes de très-beaux bois, nous arrivâmes vers les sept heures du soir à Dehary, village appartenant au vieux prince Andronic, frère de la mère du prince Tchiftchivadze. Il n'étoit que depuis deux ans de retour de la Russie, où il avoit été long-temps retenu comme ôtage. Sa maison avoit été brûlée à l'époque des troubles de la Kakétie. Elle n'étoit pas encore rétablie. Ne pouvant nous y recevoir, il nous procura chez son régisseur un logement, où il eut l'attention de nous envoyer dans la soirée de très-bon vin rouge et blanc, et les approvisionnements dont nous avions besoin.

Les terres qui environnent le village du prince Andronic sont très-fertiles. Dix werstes plus loin, on entre dans la partie de la Kakétie, découverte, plate, privée d'arbres, et où l'on cultive beaucoup de céréales. L'aspect en étoit peu agréable, l'excessive sécheresse de l'année ayant

nui aux grains, qui partout annonçoient une pauvre récolte.

Après nous être arrêtés à Dampali pour dîner, nous vînmes coucher au poste où sont placées les écuries du régiment des grenadiers de Géorgie, et le lendemain nous étions de bonne heure au camp de Moncravange. La surveille de notre arrivée, on avoit célébré la fête du colonel Yermoloff, et nous trouvâmes encore chez lui quelques-uns de nos amis de Tiflis, qui étoient venus passer quelques jours avec lui.

L'après-dîner, le colonel nous engagea à une partie de chasse. Un assez grand nombre d'officiers nous accompagnoient. Des soldats placés autour de la forêt effrayoient le gibier avec le bruit de leurs tambours, et le poussoient vers un vallon où les chasseurs l'attendoient. Cependant on ne tùa qu'un seul chevreuil qu'on nous servit à souper.

Le lendemain, nous partîmes après dîner, et nous vînmes coucher à Tiflis, le 2-14 juillet 1820. Notre logement chez Jacobskhan étant occupé par le capitaine Willock, frère du chargé d'affaires d'Angleterre à Téhéran, qui revenoit malade de Mozdok, nous trouvâmes un appartement aussi commode chez le prince Toumanoff, Arménien, dont la famille est nombreuse,

et de qui nous eûmes beaucoup à nous louer.

Dans mon excursion, j'ai parlé des Lesghis : on me saura gré peut-être de donner quelques notions sur ce peuple guerrier.

Le pays occupé par les Lesghis, appelé aussi communément Lesguines, a pour limites, au levant, le Daghestan, et au midi, le Noucha; il s'étend vers le nord dans les hautes montagnes du Caucase, et est séparé de la Kakétie par l'Alazan, rivière qui se jette dans le Kour, un peu au-dessus de Mingatchaour.

Cette contrée se fait remarquer par un mélange heureux de montagnes, de vallées et de plaines, par la forte dimension des arbres qui la couvrent, par l'excessive fertilité de ses terres, l'abondance des fruits qu'on y recueille, et par le grand nombre de ses sources. L'air y est très-salubre. Malgré les avantages dont jouit cette contrée, elle est généralement pauvre, n'ayant ni commerce ni débouchés pour ses productions.

Le Lesghis est moins grand et moins beau que le Géorgien; sa figure est cependant assez régulière. Son nez est droit et pointu; il a les yeux noirs et le regard dur. Paresseux et sobre, il vit de brigandages et de la culture de ses terres. S'il falloit chercher la ressemblance du

Avec un tel caractère, leur alliance a toujours été recherchée par leurs voisins. Ils se louent volontiers comme soldats, sans s'inquiéter si la nation qui les engage est chrétienne ou musulmane. Ils ont, à diverses époques, fourni des corps de troupes aux Turcs, aux Persans et aux Géorgiens; et le vieil Héraclius, dans les dernières années de son règne, en avoit toujours à son service. Comme ce roi de Géorgie étoit souvent hors d'état de les payer, et que les seigneurs refusoient de lui donner l'argent qu'il en exigeoit, il leur envoyoit un certain nombre de Lesghis, qui restoient chez eux jusqu'à ce que ces seigneurs eussent acquitté leur contribution. On voit par ce fait assez curieux, que cette manière de faire payer les contribuables n'est pas d'invention nouvelle, et que dans tous les pays, la violence produit en administration le même mode de perception et les mêmes résultats.

Pour compléter ces renseignements sur les Lesghis, je ne puis mieux faire que donner ici la notice d'un homme instruit, qui connoissoit bien la contrée habitée par ce peuple (1).

« En quittant la Kakétie, sur la rive gauche

(1) Cette notice a été insérée dans les *Annales* de MM. Éyries et Malte-Brun, à qui je l'avois remise.

» de l'Alazan (anciennement *Alaxone vel Le-*
» *bas*, en tartare Canichu), descendant cette
» rivière, le dernier village géorgien est Gavaze.
» De là, pendant un espace de soixante werstes
» environ, on parcourt un pays abandonné,
» mais où l'on voit encore des traces d'anciennes
» habitations. En effet, ce magnifique pays étoit
» habité par les Géorgiens, que les brigandages
» des Lesghis ont anéantis. Aujourd'hui les Les-
» ghis Didoïzy et Conzoukoory y mènent leurs
» troupeaux pendant l'hiver, quand les monta-
» gnes se couvrent de neige : l'été, c'est le ré-
» ceptacle des brigands qui s'assemblent pour
» aller piller la Kakétie, et surtout le Kizik.

» Différents sentiers conduisent aux monta-
» gnes. Pour arriver à Belakany, premier vil-
» lage Lesghis, on trouve sur la route les restes
» d'anciens villages Géorgiens, dans l'ordre sui-
» vant :

» Le premier, Cartoubany, seize werstes;

» Le deuxième, Lagodechki, douze werstes;

» Le troisième, Tschiaoury, dix werstes;

» Le quatrième, Mezemi ou Perikala, sept
» werstes;

» Enfin, Belakany, quinze werstes.

» Depuis Belakany jusqu'à la rivière Capits-
» chay qui les sépare des Etats du sultan d'Eli-

» souy, la plaine renfermée entre les monta-
» gnes du Caucase et la rivière Alazan, appartient
» aux Lesghis. Leurs principaux villages sont
» Belakany, Sablouaky, Katechy, Kapiz-Dora,
» Coradjilli, Mezechki, Gogami, Tschory, avec
» Zacatali, Tala, Mouchkachki, Tscherdachki,
» Sapintschi, Aliascari, Mamrichki, Djenih-
» ki, etc., etc.

» Une partie de ces villages sont dans des dé-
» filés que forment les montagnes, et l'autre
» dans la plaine. Les Lesghis proprement dits
» habitent les montagnes. Près de l'Alazan, il y
» a des Tartares, sujets des premiers, ainsi que
» des Géorgiens, qui ont embrassé le mahomé-
» tisme. Ces Géorgiens s'appellent Ingalos ou
» nouveaux, c'est-à-dire depuis peu convertis.

» Les Tartares sont des fuyards de Borts-
» chaly, de Kazachk et de Schamschadit, qui,
» par haine pour les Russes, ou pour échapper
» aux châtiments qu'ils avoient mérités, allèrent
» chercher un refuge en se faisant esclaves des
» Lesghis. Aujourd'hui le gouvernement a plus
» de pouvoir et de loisir, et ne souffriroit plus
» qu'on retînt les transfuges.

Du Gouvernement.

» Les Lesghis sont véritablement libres : ils

» n'ont ni bechks ni princes. Se disant sujets de
» la Russie, ils payent une légère contribution
» en soie ou en argent; mais ils sont gouvernés
» par leurs propres lois. Chaque village choisit
» un homme entre les plus respectables, et quel-
» quefois davantage, d'après la population. Ils
» l'appellent kemchki : il est chargé de tous les
» détails d'administration et de justice. Ces ma-
» gistrats sont nommés tous les ans dans une
» assemblée générale, appelée *djamate;* mais
» lorsqu'ils savent plaire au peuple, ou par leur
» conduite irréprochable, ou souvent par l'in-
» trigue, alors ils restent dans cette fonction,
» non-seulement pendant leur vie, mais ils la
» laissent comme héréditaire dans leurs familles.
» Les richesses, une nombreuse famille, les al-
» liances, un grand âge, la bravoure, donnent
» beaucoup d'influence dans ces assemblées.

» Il n'est pas inutile de remarquer qu'aujour-
» d'hui le gouvernement Russe influe sur ce
» choix, et si le peuple choisit un homme re-
» connu par son peu d'attachement pour ce gou-
» vernement, on le force de le changer, et on lui
» indique celui qu'il doit nommer. Ainsi le gé-
» néral-major, prince Eristoff, a changé le kem-
» chki de Belakany, et leur en a donné un autre,
» sans demander leur consentement. Tous les

» jours les kemchki et quelques vieillards des plus
» respectables se réunissent auprès de la mos-
» quée pour juger les différends qu'il pourroit
» y avoir entre les habitants, pour lire les pa-
» piers qu'on reçoit de la part des Russes, etc.
» Leurs délibérations sont rédigées par un écri-
» vain appelé *dibiria*, qui appose son cachet.
» Dans les petits villages, c'est le *mollah* qui
» remplit cette charge. Si l'affaire est de haute
» importance, on attend le vendredi, et on l'a-
» gite devant toute la communauté. Souvent les
» petits villages portent leurs différends au juge-
» ment des djamates des villages les plus grands
» et les plus riches, et se soumettent à leurs dé-
» cisions : Tschory surtout jouit de cet honneur.

» Lorsqu'il s'agit de quelque affaire regardant
» toutes les communautés, alors il se forme une
» assemblée générale de tous les kemchkis et
» de tous les gens les plus marquants, qui se
» réunissent dans un endroit appelé *Achkdom*,
» entre Mouchkachky et Tscherdachki. Là on
» agite les affaires regardant la guerre, la paix
» et les finances. Quelquefois ils s'assemblent
» pour terminer les différends qui surviennent
» entre eux et les querelles de village à village.

» Le criminel accusé de brigandage et d'as-
» sassinat, doit comparoître devant le djamate

» de son village, où il est condamné ou absous,
» d'après les preuves qu'on a en sa faveur ou
» contre lui. Les peines sont la mort ou l'a-
» mende qu'on proportionne au crime. Si un
» Lesghis accusé d'assassinat ne comparoît pas
» devant le djamate, et se sauve, comme il
» arrive souvent, alors on le juge par contu-
» mace ; on le condamne à mort, sa maison est
» rasée et ses jardins détruits.

» La vengeance est un devoir, et le sang doit
» être payé par le sang. Partant de ce principe,
» un homme qui en auroit tué un autre pour
» venger la mort d'un de ses parents ou amis
» (konac), seroit absous. Il n'y a donc que les
» assassinats qui n'ont pas la vengeance pour but
» qui sont punis par la société.

» Il paroîtroit au premier coup-d'œil qu'une
» pareille impunité devroit augmenter les meur-
» tres d'une manière effrayante; mais ils sont
» aussi rares pour le moins que dans nos pays
» civilisés. La crainte d'avoir pour ennemis tous
» les parents et les amis du défunt, la certitude
» même de ne pas échapper, tôt ou tard, à
» leurs embûches (car, pour se venger, tout
» moyen est bon), est un frein aussi puissant
» que la sévérité de nos lois.

» L'adultère est aussi puni très-sévèrement.

» D'abord, le mari qui trouveroit sa femme en
» flagrant délit est autorisé à la tuer, ainsi que
» l'amant; mais s'il porte sa plainte au djamate,
» la femme convaincue est lapidée, et l'amant
» tué d'un coup de fusil.

» Les vieillards ou kemchkis qui composent
» le djamate sont assis en cercle, les jambes
» croisées, et observant la plus grande étiquette
» pour occuper les places. Les jeunes gens, qui
» peuvent aussi s'y trouver, sont placés derrière,
» debout, appuyés sur leurs fusils ou sur des
» gros bâtons qu'ils ont constamment à la
» main quand ils sont sans armes. Le plus âgé,
» ou celui que l'affaire regarde, propose la
» question dont il s'agit. Si c'est quelque de-
» mande du gouvernement Russe, il l'annonce
» en montrant le papier : alors chacun parle par
» rang d'ancienneté et donne son avis. On con-
» çoit que cet ordre ne dure pas long-temps : on
» s'échauffe, on crie; le bruit devient épouvan-
» table. Les jeunes gens, qui sont toujours pour
» les partis extrêmes, s'emportent contre la pru-
» dence des vieillards : il y a souvent des coups
» donnés, et quelquefois du sang répandu. Ceux
» qui se sentent coupables de quelques crimes,
» ceux surtout qui sont suspects au gouverne-
» ment Russe, tâchent par tous les moyens pos-

» sibles de se faire un parti entre la jeunesse,
» qui, en cas de besoin, les défend contre la
» justice du djamate. C'est ce qui est arrivé en
» 1822, et a causé la destruction de Katechy,
» Kapiz-Dora, etc. Le gouvernement Russe de-
» mandoit qu'on remît en ses mains, pour être
» punis, ceux qui avoient insulté les envoyés du
» général Eristoff. Le djamate assemblé avoit
» résolu d'exécuter ces ordres; mais jamais la
» jeunesse n'y voulut consentir. *Comment re-*
» *mettre en des mains infidèles des bons Mu-*
» *sulmans? Comment se déshonorer à un tel*
» *point?* c'étoit leur cri. Ils annullèrent la décision
» du djamate, et les Russes furent obligés d'aller
» prendre les coupables les armes à la main.

» Leur correspondance se fait en arabe. Pour
» parler au djamate, ils se servent de la langue
» tartare appelée *turki*, quoiqu'ils aient diffé-
» rents dialectes qui leur sont particuliers.

Des Revenus, Commerce, etc.

» Le pays est très-fertile; il abonde en fruits
» de toute espèce, que les Lesghis savent con-
» server pendant l'hiver. Ils ont quantité de rai-
» sin, duquel ils ne font pas de vin, parce que
» c'est une boisson défendue; mais, en revanche,
» ils en font du *buza* (espèce de vin cuit), qui

» est extrêmement fort. De ce buza, ils tirent un
» vinaigre excellent.

» Le blé de toute espèce, le riz, et le coton
» même, dans quelques cantons, viennent en
» abondance; mais ce qui attire le plus leurs
» soins, et ce qu'ils cultivent le mieux, est le
» mûrier. Les vers à soie ne demandant pas
» autant de travail que la culture des grains, et
» donnant à proportion plus de revenu, favo-
» risent leur paresse et les enrichissent. Ils
» vendent la soie le plus souvent à des Armé-
» niens qui viennent l'acheter sur les lieux;
» quant au blé et au riz, ils n'en cultivent que
» ce qui leur est nécessaire. Cependant ils en
» font passer un peu aux montagnes, chez les
» Levorzi et autres Lesghis, connus en Géorgie
» sous le nom générique de Glonkadorzy. Ils
» envoient beaucoup de fruits, des pommes, des
» poires, des châtaignes, des noix, etc., à Tiflis
» et dans les autres districts de Géorgie.

» En cas de disette ou de quelque demande
» inattendue de la part du gouvernement Russe
» pour fournir du blé (comme il est arrivé en
» 1821), ils ont recours à leurs sujets les In-
» galos, dont la ruine leur est indifférente.

» Ils s'occupent aussi de l'éducation des bes-
» tiaux. Les moutons ont la préférence; vien-

» nent ensuite les buffles. Il y a peu ou presque
» pas de bœufs dans cette contrée.

» Tout ce qui est nécessaire à leur habille-
» ment, ils le reçoivent de Noucha ou de la
» Géorgie. Ils vont quelquefois l'acheter eux-
» mêmes; mais le plus souvent ce sont les Ar-
» méniens qui le leur apportent. On trouve ce-
» pendant du drap grossier, connu en Géorgie
» sous le nom de drap lesghis. Il se fabrique
» avec la laine de leurs moutons. Ce sont les
» femmes qui s'occupent de ce travail pendant
» l'automne et l'hiver, ainsi qu'à faire des tapis,
» dont elles ornent leurs maisons ou qu'elles
» vendent. En général, tous ces tapis qui se
» travaillent dans les montagnes ne sont remar-
» quables que par l'éclat des couleurs et le bon
» marché : du reste, ils sont tout-à-fait dépour-
» vus de goût.

De leur manière de vivre.

» Le premier bonheur pour un Lesghis c'est
» l'oisiveté : s'il peut vivre sans travailler, il est
» le plus heureux des hommes, et il s'en vante
» à chaque instant. Leurs femmes, au contraire,
» sont très-laborieuses, et remplissent les em-
» plois les plus abjects dans la maison. Elles ne

» se voilent ni se cachent pas devant les étran-
» gers, comme les femmes Persanes.

» Lorsque le mari arrive de voyage, c'est la
» femme qui prend le cheval, le met à l'écurie,
» aide son mari à se déshabiller, et remplit en-
» vers lui plutôt les fonctions d'une servante
» que celles d'une épouse.

» Lorsque des étrangers arrivent chez un
» Lesghis, sa femme prend leurs chevaux et les
» soigne, ainsi que leurs armes : ce qui veut
» dire qu'ils sont en sûreté dans cette maison,
» et sous la sauvegarde de l'hospitalité. Depuis
» ce moment, le maître de la maison, tous ses
» parents et ses amis donneroient plutôt leur vie
» vingt fois, que de souffrir qu'il fût fait la
» moindre insulte à leur hôte. Quand il part, il
» est reconduit par le maître de la maison, ou par
» un de ses parents, jusqu'au prochain village.

» Les maisons des Lesghis sont en pierres;
» elles sont couvertes d'un toit en chaume très-
» haut, pour y élever des vers à soie. D'autres
» habitants vivent dans des tours très-élevées, où
» ils se défendent souvent avec succès contre leurs
» ennemis. On étend des tapis sur le plancher.
» Des enfoncements pratiqués dans les murs
» sont remplis de coussins, de matelas et de
» couvertures. Quelquefois, chez les plus riches,

» la faïence et les verres ornent aussi ces de-
» meures; du reste, point de chaise ni de table,
» puisqu'on s'asseoit et que l'on mange par terre.

» Comme ils ne connoissent pas l'usage des
» carreaux de vitre aux fenêtres, lorsqu'il fait
» mauvais temps, on ferme les volets en plein
» jour, on est obligé d'avoir du feu, encore les
» volets et les portes ne se ferment jamais bien.
» Leurs mets sont simples, mais abondants. On
» ne se sert ni de fourchettes ni de cuillères, on
» mange avec les doigts. Le dîner se compose
» ordinairement d'un pilau, d'un rôti, de mou-
» ton fumé, d'une soupe, d'une omelette, et de
» divers légumes confits dans le vinaigre: on com-
» mence par les fruits. L'eau et le buza (ou vin
» cuit fermenté) sont les seules boissons qu'on
» présente.

» Les Lesghis sont Mahométans, de la secte des
» Sunnis ou d'Omar; leurs mollahs se marient, et
» toutes les qualités qu'on exige d'eux, c'est
» qu'ils sachent l'arabe. Le voyage de la Mecque
» étant le but où tendent tous les vœux des bons
» Musulmans, il se trouve aussi entre les Les-
» ghis des vieillards qui ont fait ce voyage. On
» les distingue par un bandeau blanc, dont ils
» entourent leur bonnet : ils s'appellent hadgy,
» et ils jouissent d'une grande considération.

De la Population, de la Force armée, et des Contributions qu'ils paient à la Russie.

» Il est difficile d'indiquer au juste leur popu-
» lation, puisqu'eux-mêmes ne le savent pas.
» On compte cinq mille cinq cents à cinq mille
» six cents maisons de Lesghis proprement dits,
» dans les villages dont nous avons parlé plus
» haut, ce qui en feroit monter la population,
» d'après mon calcul, à vingt-sept mille cinq
» cents ou vingt-huit mille âmes. Ils peuvent
» mettre sous les armes, en cas de besoin, en y
» ajoutant leurs sujets les Tartares (car ils ne
» doivent pas compter sur les Ingalos), tout au
» plus six mille hommes : ils sont bien armés,
» et ils ont joui jusqu'à présent d'une grande
» réputation de bravoure.

» Pour toute rétribution, ils payoient mille bat-
» mans de soie (le batman équivaut à six ocques,
» qui font dix-huit livres de Russie). Mais le gé-
» néral Éristoff, pour avoir moins d'embarras et
» donner du profit à la couronne, se fait payer
» aujourd'hui cette rétribution en argent : elle a
» été fixée à 8,400 roubles d'argent par an.

Des Ingalos.

» Les Ingalos sont de malheureux Géorgiens

» qui ne voulurent pas abandonner leurs pro-
» priétés lorsque les Lesghis s'emparèrent de ce
» pays. Ils étoient chrétiens, mais on les força
» par la suite à embrasser le mahométisme. Ils
» sont aujourd'hui musulmans et de la même
» secte que leurs maîtres. Cependant les an-
» ciennes habitudes ne se perdent pas facile-
» ment, et quoiqu'il y ait plus d'un siècle qu'ils
» soient sujets des Lesghis, la tradition leur a
» conservé le souvenir de leur ancienne religion,
» dont en secret ils observent encore quelques
» cérémonies. Ils parlent le géorgien, et on m'as-
» sura qu'encore aujourd'hui beaucoup d'entre
» eux alloient secrètement en Kakétie faire bapti-
» ser leurs enfants et faire leurs pâques. Malheur
» à celui qui seroit convaincu d'un pareil forfait!
» toute sa fortune et le travail de plusieurs an-
» nées ne lui suffiroient pas pour assouvir la cu-
» pidité d'un maître barbare que le fanatisme
» conduit. Les Lesghis savent que les Ingalos
» tiennent encore à quelques anciens usages :
» aussi ils les épient, et pour le moindre écart,
» ils les punissent par de fortes amendes. Il est
» inutile de dire combien leur situation est mal-
» heureuse : il suffit de savoir qu'ils dépendent
» du caprice de ces barbares.

» Les Lesghis, qui se disent les seuls proprié-

» taires des terres, exigent le tiers du produit.
» Un Ingalo ne peut pas marier sa fille ou son
» fils sans la permission de son maître. Lorsque
» cette permission est accordée, la famille de la
» future et celle du fiancé sont obligées de payer
» une rétribution proportionnée à leur fortune :
» elle monte quelquefois à plus de 50 ducats. Il
» y a encore beaucoup d'autres charges de cette
» espèce; mais la plus terrible et la plus acca-
» blante, c'est que, lorsque leur maître vient
» chez eux avec une nombreuse suite d'amis et
» de domestiques, ils sont obligés de le nourrir
» et de le défrayer lui et tous ceux qui l'accom-
» pagnent. Il reste aussi long-temps qu'il lui
» plaît, et en s'en allant, il emporte de la maison
» ce qu'il trouve à son gré.

» Les contributions, et surtout le blé que les
» Russes exigent des Lesghis, sont toujours à la
» charge de ces malheureux et des Tartares
» leurs sujets, dont nous avons parlé. Les dja-
» mates en ayant fait le partage, envoient des
» *isaouls* pour exiger ces contributions en na-
» ture. Ces isaouls exercent toute sorte d'op-
» pressions. Ces malheureux, fatigués des maux
» qu'ils souffrent, abandonnent quelquefois
» leurs maisons, et se sauvent chez le sultan
» d'Élisouy, où la même destinée les attend.

» Si jamais le gouvernement Russe s'établit
» d'un pied ferme dans ces contrées, il ôtera, il
» n'y a pas de doute, cette propriété aux Lesghis,
» et alors les Ingalos libres embrasseront avec
» joie le christianisme.

» Propriétaires d'une terre féconde, à l'abri
» des vexations, plus laborieux que les Géor-
» giens, l'aisance, pour ne pas dire la richesse,
» en sera le résultat, et le pays deviendra d'une
» grande ressource pour nourrir les troupes de
» la Géorgie.

» Voici le nom des principaux villages In-
» galos :

» Aliabati, Mosouli, Werchkany, Epgani et
» Tannalo.

» La plus grande partie, pour ne pas dire le
» tout, appartient aux Tschory. Cependant ils
» n'ont pas le droit de les vendre séparément et
» un à un; ils ne peuvent vendre les hommes
» qu'avec la terre qu'ils labourent, puisque leurs
» personnes ne sont pas une propriété : ce n'est
» que la terre que les Lesghis se sont appropriée
» par droit de conquête. »

CHAPITRE IV.

Départ de Tiflis pour l'Immirette.—Moukhran.—Gori.—Souram.—Novo-Malinski.—La Quirila.—Arrivée à Kotaïs.— Retour sur Tiflis.—Maladie de mes compagnons de voyage.—Mort de l'un d'eux.

Les troubles survenus en Immirette étant entièrement apaisés, et rien ne s'opposant plus à mon départ pour cette contrée, nous partîmes de Tiflis pour Kotaïs, le dimanche 30 juillet 11 août 1820. Nous vînmes ce même jour coucher à Gharthis-Kari, qui en est éloigné de vingt-sept werstes. J'ai décrit cette partie de ma route jusqu'à ce poste, qui est placé à l'embranchement de la route de Mozdok et de celle de l'Immirette. Laissant la première sur notre droite, pour marcher au couchant, nous entrâmes dans une vallée d'une largeur inégale. Les montagnes qui la bordent vers le sud sont peu élevées; celles du nord le sont davantage, et sont elles-mêmes dominées par les hautes cimes du Caucase.

Dans toute cette contrée, on trouve peu de prairies et peu de bestiaux : on y cultive le froment, le seigle et l'orge. Les fourrages y sont assez rares, et cependant on y coupoit des blés avec si peu de soin, que la moitié du chaume restoit sur le sol.

A droite, un immense terrain carré, entouré de monticules, m'a paru, par sa ressemblance avec le camp de César près d'Avesnes, avoir été un camp romain; le passage de Pompée dans cette même contrée, lorsqu'il se rendoit en Albanie, donne de la vraisemblable à cette conjecture.

De Gharthis-Kari à Moukhran on compte treize werstes; mais comme nous mîmes près de trois heures pour les parcourir, j'évalue cette distance à près de dix-huit werstes.

Avant d'entrer dans ce village, où des tours et des murs assez solides indiquent qu'il y avoit anciennement une ville, on trouve un terrain bas et humide, d'environ une demi-werste de longueur. Après les pluies, le trajet doit en être difficile; il faut, au reste, en accuser moins la localité que les abus de l'arrosement, les paysans étendant leurs digues et leurs fossés jusque sur la route.

Nous eûmes beaucoup de peine à trouver à

Moukhran les vivres dont nous avions besoin : nous proposions cependant de les payer le prix qu'on nous en demanderoit. Le village de Moukhran appartient à un prince Éristoff, chef d'une famille moins riche que nombreuse. Elle est d'origine Ossétienne, et a long-temps exercé, dit-on, le pouvoir souverain dans cette contrée. Ce prince avoit eu le projet d'établir une verrerie sur ses terres, et il avoit fait venir à cet effet de la Russie un maître ouvrier qui avoit plus d'amour-propre que de talent. Aussi cette entreprise a-t-elle échoué, au grand regret du général en chef, qui la protégeoit particulièrement, comme toute innovation qu'il croit avantageuse au pays. Les propriétaires de vignobles, à qui cet établissement eût été utile, en desiroient aussi très-vivement le succès (1).

Après avoir traversé Moukhran, nous parcourûmes un pays plus mal cultivé que celui que nous avions vu dans la matinée. Une grande partie est couverte de buissons, au milieu desquels on trouve de temps en temps des chênes, des saules et des peupliers.

(1) En 1823, l'archevêque Arménien Narsès a établi une verrerie à Tiflis. Les cailloux du Kour entrent dans la composition du verre. Les bouteilles qui sortent de ses creusets, ont une très-belle couleur violette-foncée.

Un peu avant d'arriver à Tchala, le pays devient meilleur; la plaine, qu'on cotoie sur la gauche, renferme quelques villages; ils sont, je pense, de construction moderne; au sommet des montagnes qui dominent la vallée, on aperçoit des bâtiments assez considérables, parmi lesquels on distingue une église ancienne. Le poste des cosaques est à quatre werstes du village de Tchala, qu'on laisse sur la droite. Les casernes qu'ils occupoient précédemment avoient été brûlées au mois de février; et, comme ils n'avoient pas encore eu le temps de les rebâtir, nous fûmes obligés de nous coucher dans une écurie fermée par un simple clayonnage de roseau. Au moyen de nos tapis et de nos couvertures, nous parvînmes à nous garantir du vent et de l'air humide qui est dangereux dans cette contrée. La basse-cour des cosaques étoit bien approvisionnée, et le chef du poste eut pour nous beaucoup de complaisances.

Partis de Tchala le mardi 1-13 août, nous ne mîmes que deux heures pour parcourir les seize werstes qui nous séparoient de Gori. La position de cette ville indique l'ancienne *Gorsenna*, dont Strabon fait mention. Gori est située sur la Pchani, petite rivière qui se jette à peu de distance dans le Kour, qui n'est qu'à une werste

de la ville. La forteresse occupe une montagne en forme de parallèlograme, et absolument isolée au milieu d'une vaste plaine, comme si les terres étoient rapportées. On y trouve une église dont la fondation est attribuée à la reine Thamar.

Gori est la seconde ville de la Géorgie, sous le rapport de la population et du commerce. On y compte environ six cents maisons et quatre mille habitants, indépendamment de la garnison, qui est assez nombreuse. Elle possède huit églises : celle du rit catholique n'est achevée que depuis un an; elle est bâtie en briques; de riches Arméniens en ont fait la dépense; elle est plus vaste que ne l'exige le nombre des fidèles, qui ne s'élève pas à deux cents. Cette église est desservie par des Capucins italiens. Ils sont établis dans cette ville depuis 1615. Chardin se loue beaucoup des services qu'ils lui ont rendus. Aujourd'hui, comme de son temps, ils exercent gratuitement la médecine. Les Européens et les habitants du pays rendent également justice à leur caractère obligeant.

Les terres des environs de Gori sont assez bonnes. Près de la ville, une mesure équivalant à un arpent se vend jusqu'à 100 roubles d'argent. Plus loin, elle ne se paye souvent que 2

ou 3 roubles. Presque toutes les terres ont été données à cens, en quantité plus ou moins grande, aux familles de laboureurs, à charge de redevance, soit en argent, soit en nature. Ce dernier mode devoit être le plus généralement adopté dans une contrée où jamais le cultivateur n'étoit certain de conserver le produit de ses récoltes. Lorsque les redevances en nature ont été transformées en une prestation en argent, le taux de celle-ci a dû être très-modéré, puisque sans cesse le pays étoit exposé aux invasions, et que, sur quatre récoltes, on étoit rarement assuré d'en conserver une. Il en est résulté qu'un homme qui cultive une terre de cent arpens ne paye souvent à son seigneur que 6 à 7 roubles d'argent pour la valeur primitive de la location; mais à cette première redevance, il faut ajouter les servitudes du temps féodal. Un laboureur en Géorgie est tenu de partager avec son seigneur les produits de sa basse-cour : il lui fait un présent à la naissance d'un fils; au décès du seigneur, il en fait à son héritier. Si le cultivateur ne laisse pas d'enfants, ses frères ou ses neveux ne peuvent s'approprier la terre qu'après avoir consenti à une augmentation de redevance, parce qu'alors cette prise de possession est considérée, non comme

le résultat d'un droit, mais comme un acte de bienveillance, une véritable concession pour la famille. D'après ces détails, on juge facilement que, si le seigneur a le droit de vendre ses propriétés et ses cens, le paysan, au contraire, ne peut ni vendre ni aliéner sa possession. De plus, quiconque, sans y être autorisé par le seigneur, feroit au cultivateur un crédit qui excéderoit 5 roubles d'argent (20 francs), n'auroit aucun recours en justice contre son débiteur, parce que la propriété de celui-ci ne lui appartient pas, et que sa personne même est dans la dépendance de son seigneur, qui, au temps des semailles, de la récolte et du battage, peut exiger gratuitement de lui deux ou trois jours de travail par semaine.

Sans rechercher si la féodalité a été introduite en Europe par les nations barbares qui l'ont envahie dans le quatrième et le ciuquième siècles, et qui venoient en partie des environs du Caucase, il est facile de voir que, dans un pays ouvert comme la Géorgie, et constamment exposé aux incursions de ses voisins, le gouvernement féodal a été dicté par le besoin où se trouvoient les hommes foibles de chercher l'appui des hommes courageux et puissants. Les premiers achetoient la protection à laquelle on

s'engageoit envers eux par une obéissance qui a dégénéré en servitude.

Le commerce de la ville de Gori est peu considérable; il consiste principalement en laine, cuirs, cire et miel: un cuir de buffle, qui est remarquable par son épaisseur et sa force, pèse jusqu'à deux pouds et demi (quatre-vingt-trois livres, poids de marc), et se vend 6 à 7 roubles d'argent (24 à 28 francs).

L'Arménien chez qui on nous logea étoit allé plusieurs fois avec des marchandises jusqu'à Tauris, et même jusqu'à Yezd. Dans son dernier voyage en Perse, où il acheta du coton et des étoffes de soie, il eut occasion de remarquer combien la crainte que la Russie inspire aux Persans avoit contribué à lui obtenir partout des égards et de la protection.

Les marchandises qu'on tire de ce royaume sont assujéties à d'énormes droits tout le long de la route. Je pense qu'il seroit facile à la Russie d'obtenir du chah de Perse, sinon une exemption entière, du moins une grande diminution des droits que perçoivent les gouverneurs des villes, et de s'assurer ainsi, de plus en plus, les moyens d'attirer dans la Géorgie une partie du commerce de la Perse.

Nous avions souffert à Tiflis de la continuité

de la chaleur et d'une sécheresse excessive. Pendant notre séjour à Gori, la pluie tomba par torrent pendant vingt-quatre heures consécutives, et nous craignîmes avec raison qu'elle ne gâtât à tel point les chemins que notre voiture n'y pût passer qu'avec beaucoup de difficulté. Malgré le mauvais temps, nous partîmes de Gori le 3-15 août, à huit heures du matin.

En sortant de la ville, le terrain est entièrement couvert de broussailles et de cailloux jusqu'à une werste de distance : il fallut traverser sept à huit bras d'une rivière ou torrent, d'autant plus rapide alors, que les eaux qui arrivoient des montagnes avoient été fortement grossies par la pluie. Nos chevaux avoient de l'eau jusqu'au-dessus du poitrail ; le passage devoit être impossible pour les piétons, au moins pendant quelques jours.

A quatre werstes de Gori, sur la droite, presqu'au pied des montagnes qui, de ce côté, sont les dernières ramifications du Caucase, on trouve un village qui ne renferme qu'un petit nombre d'habitations, mais qui doit avoir été très-considérable, si on en juge par des tours, les unes carrées, les autres rondes, éparses au milieu de beaucoup de ruines. Après dix werstes de marche, on arrive dans une très-belle plaine,

qui m'a paru mieux cultivée que la partie de la Kartalinie que nous avions déjà parcourue. On rencontre quelques villages, et le haut des montagnes est, sur plusieurs points, couvert de débris de châteaux forts. Parmi ces villages, il faut distinguer celui de Rouissy, dont la population est considérable. La culture des terres fertiles qui l'environnent est favorisée par une petite rivière qui le baigne, et qui sert aux arrosements. L'église de Rouissy est assez belle; sa fondation m'a paru du moyen âge.

Le poste des cosaques, entre Gori et Souram, est placé dans un fond entouré de montagnes, et près d'un marais; aussi presque tous les cosaques étoient attaqués de la fièvre : il se nomme Gargareb, du nom d'un village qui en est à peu de distance. De ce poste à Souram, on compte vingt-deux werstes. Pendant les cinq premières, on traverse une forêt dont le terrain est maigre; les arbres y sont généralement rabougris. Plus loin, la terre est assez fertile et mieux cultivée. De distance en distance, on trouve des villages dont les maisons sont bâties avec peu de soin, quelques-unes en terre, d'autres en clayonnage. Elles contrastent avec de vieux châteaux, des églises, et des tours bâties en pierre avec assez de solidité pour avoir échappé à la dévastation

qui suivoit les irruptions continuelles des Persans et des Lesghis.

Le pays qui environne Souram est assez beau. Du haut de la forteresse, la vue embrasse les vallées et les collines qu'on doit traverser pour entrer en Immirette; et elle n'est arrêtée que par la crête des montagnes élevées qui lient le Caucase aux montagnes du pachalick d'Akhaltzikhe. A une werste de Souram, sur la gauche, on aperçoit, au milieu de quelques peupliers, un assemblage de maisons en bois. Les voyageurs arrivant d'Akhaltzikhe, qui n'est qu'à quatre-vingt-six werstes de Souram, y font quarantaine. Celle à laquelle sont assujétis dans ce moment les voyageurs et les marchands, n'est que de quatorze jours. D'ailleurs, il n'existe que très-peu de relations entre Akhaltzikhe et l'Immirette. Les marchands qui arrivent à la quarantaine de Souram payent un droit modique sur les objets qu'ils importent.

Nous fûmes assez heureux pour trouver à Souram le major Titoff, commandant du district de Gori, pour qui nous avions des lettres de recommandation, et qui alloit partir de cette dernière ville au moment où nous y entrions. Il nous fit donner un très-bon logement chez un officier de la garnison, qui nous accueillit avec

beaucoup d'empressement. Le château de Souram est situé sur une montagne élevée et isolée, comme à Gori, et domine tout le pays. Il a été construit sous la reine Thamar, à laquelle on attribue presque tout ce qu'il y a d'un peu remarquable en Géorgie.

Souram est entourée de villages, dont les habitants jouissent d'une grande aisance. Nous payâmes cinq roubles en assignations pour un mouton assez gros. Tous les vivres étoient généralement à bas prix.

Il y a à Souram quelques familles juives, parmi lesquelles il en est d'esclaves. Ces Juifs sont dans cette contrée de temps immémorial. Ils s'occupent d'un commerce de détail, et de la vente des productions du pays.

Le 4-16 août, à quatre heures du matin, nous partîmes de Souram. Quoique les troubles fussent apaisés dans le Gouriel et l'Immirette, on nous fit cependant donner, par précaution, une escorte de trente soldats d'infanterie et de quatre cosaques; et comme le chemin que nous avions à parcourir pour aller à Novo-Malinski étoit très-mauvais, on nous amena quatre paires de bœufs pour remplacer nos chevaux, qu'on jugeoit hors d'état de conduire notre britchka. Nous payâmes ces bœufs à raison de

2 copecs d'argent (8 centimes) la paire, pour chaque werste.

Presqu'en sortant de la ville, on aperçoit à droite des ruines de fortifications, et on entre dans une vallée qui, après une werste de distance, devient extrêmement étroite. Elle est entourée de hautes montagnes couvertes de forêts épaisses. Ces forêts règnent sans interruption pendant les vingt-une werstes qui séparent Souram du poste des cosaques de Malinski. On y reconnoît le chêne, le hêtre, le frêne, l'érable, le platane et des peupliers de plusieurs espèces. Les arbres fruitiers n'y étoient pas moins multipliés. On ne trouve pas à ces forêts les caractères de la vétusté. Cette observation vient à l'appui de l'opinion des personnes qui assurent qu'autrefois le terrain dont les arbres se sont emparés étoit cultivé et très-peuplé. Les dissentions civiles, les invasions étrangères ont dispersé ou détruit les hommes et anéanti la culture. Ces bois appartiennent les uns à la couronne, les autres à des Géorgiens et à des Immirétiens qui n'en tirent aucun parti.

A quelques werstes de Souram, nous rencontrâmes la veuve du colonel Pousileski, assassiné au mois d'avril dernier, à l'instant où commen-

cèrent les troubles du Gouriel. Nous changeâmes d'escorte avec elle.

Sur toute la route depuis Souram, il n'y a ni auberge ni refuge pour les voyageurs. Les Immirétiens qui transportent, soit à dos de cheval ou de bœuf, soit sur des arabats les marchandises qui s'expédient de Redoute-Kalé à Tiflis, campent au milieu des forêts, dans les endroits où ils trouvent des pâturages, et presque toujours dans le voisinage des sources qu'ils connoissent. Ils se couchent par terre près d'un grand feu, et évitent par cette précaution le danger qu'ils courroient pour leur santé en bivouaquant au milieu de ces forêts humides, dans lesquelles le soleil pénètre rarement.

C'est à une lieue de Souram qu'on trouve la crête des montagnes qui séparent la Kartalinie de l'Immirette. Dès qu'on est sur le revers occidental, les montagnes et les vallées se succèdent, les sources et les torrents se multiplient. A chaque demi-heure, le point de vue change, et quelquefois le paysage est admirable. M. Fontanier, voyageur naturaliste du Gouvernement français, a reconnu des produits volcaniques sur quelques points de ces montagnes qu'il a traversées en se rendant, en 1822, de Redoute-Kalé à Tiflis. Nos bœufs ne faisant, à cause du

mauvais état des chemins, que deux à quatre werstes par heure, il étoit six heures lorsque nous arrivâmes à Novo-Malinski.

Les cosaques ont leur poste à mi-côte, sur la rive gauche de la Molita, à peu de distance du village du même nom. Près des barraques qu'ils occupent, on a construit un corps de casernes où sont logés cinq cents hommes d'infanterie; quelques artilleurs campent dans la même vallée avec quatre pièces d'artillerie. On y a bâti aussi deux cabanes destinées aux étrangers : celle où on nous logea se composoit d'une chambre assez petite et d'une pièce en avant si mal couverte que l'eau y tomboit de tous côtés. Elle étoit entièrement dépourvue de meubles. En compensation de ce mauvais gîte et d'un temps affreux, nous eûmes beaucoup à nous louer du caractère plein d'obligeance du lieutenant qui commandoit le poste : il pourvut à tous nos besoins, et nous procura le lendemain de bonne heure six paires de bœufs pour conduire notre voiture. Pendant les huit premières werstes, les plus mauvaises du chemin que nous avions à parcourir pour gagner le poste de Zakarakède, le cantinier chargé de l'approvisionnement des troupes nous vendit, moyennant 2 roubles et demi d'argent

(10 francs), huit tonques de vin, faisant environ cinquante-deux bouteilles. Nous en remplîmes notre outre pour notre provision de route.

Lorsque nous partîmes de Novo-Malinski, le lieutenant du poste voulut nous accompagner, afin de veiller aux mesures à prendre par les soldats qui nous servoient d'escorte, dans les chemins escarpés et dangereux qu'on rencontre pendant les six premières werstes. A cette distance, nous nous arrêtâmes une heure chez un noble Immirétien, dont la maison est peu éloignée de la Molita, qui, tombant en cascade du haut des montagnes, coule sur ce point avec assez de rapidité.

Cet Immirétien étoit venu nous inviter la veille à prendre chez lui une collation que nous avions acceptée : elle fut servie dans un bosquet entouré de beaux arbres et de plantations de maïs. J'adressai à cet homme quelques questions sur sa propriété. Elle avoit quatre werstes de longueur, sur quatre de largeur, environ trois mille arpents de France, et consistoit uniquement en forêt : il l'avoit payée 1050 ducats. Les bois étoient très-beaux ; malheureusement ils sont éloignés de toute rivière navigable, et on n'en pourroit tirer parti que par l'établissement

d'une usine : une pareille terre vaudroit en France au moins un million.

Les anciens disoient qu'il falloit attendre la fin de la vie d'un homme pour décider s'il avoit été heureux ou malheureux : nôtre hôte offroit un exemple de cet adage. Immirétien de la classe des nobles qui dépendent de leur seigneur, et n'ont aucune fortune, il avoit été enlevé très-jeune par des Turcs d'Akhaltzikhe, qui l'avoient vendu à des marchands de Constantinople. Devenu esclave du capitan-pacha, il le servit avec fidélité, et reçut au bout de quelques années sa liberté avec un présent de 500 ducats. Il s'embarqua alors sur un bâtiment grec, fit le commerce en Egypte, à Smyrne, à Marseille, et revint encore assez jeune dans sa patrie, après avoir augmenté par son industrie le capital primitif que lui avoit mérité sa bonne conduite. Il a eu la sagesse de placer ses fonds dans cette propriété. Il vit heureux au milieu de sa famille et d'une quinzaine de serfs. Cet homme, qui avoit voyagé en France en 1794, n'avoit retenu de la langue française que le mot de citoyen : il fut très-étonné lorsque nous lui apprîmes que cette dénomination n'étoit plus en usage.

Après avoir pris congé de notre hôte, nous continuâmes notre route. A peu de distance,

on trouve à droite une rivière très-rapide qui se jette dans la Quirila au-dessous de Schorapana. Les ingénieurs ont dirigé ce chemin par les montagnes les plus escarpées, tandis qu'en lui faisant décrire un détour peu considérable, il eût traversé des vallées, ou suivi le cours de la rivière. Il suffiroit de la construction de deux ponts de bois pour éviter un passage extrêmement dangereux (1). Avant d'y arriver, on s'arrête au poste de cosaques placé dans une situation très-agréable, presque au bord de la rivière. A peu de distance de ce poste, on voit, sur le haut d'une montagne qui domine tout le pays, les ruines assez importantes d'un ancien château.

A la dix-huitième werste, on se trouve dans une partie des forêts où l'on aperçoit des traces de culture, et de temps en temps des maisons isolées. La beauté du maïs qu'on y cultive en grande quantité, la force de la végétation des figuiers, des noyers, des cognassiers et des grenadiers épars au milieu des arbres forestiers, presque tous entourés de ceps de vigne et de houblon sauvages, nous frappèrent d'admira-

(1) En 1823, ce chemin a été refait en entier. C'est un travail dû au baron de Fritz, et qui lui fait véritablement honneur, ainsi qu'au général Gortschakoff, sous les ordres de qui il est employé.

tion. La plus grande partie des raisins reste sur les arbres, et on ne récolte pas le houblon : en Géorgie, l'usage en est inconnu.

Il étoit huit heures lorsque nous arrivâmes à Zakarakede. Ce poste est dans une assez belle position, au milieu de plusieurs vallées séparées par des monticules : de hautes montagnes l'entourent de tous côtés. Nous n'y trouvâmes rien ni pour nos chevaux, ni pour nous-mêmes. Comme nous n'avions que douze werstes à faire pour arriver au poste de la Quirila, nous ne partîmes qu'à midi de Zakarakede. Le pays que nous parcourûmes étoit moins montagneux et moins boisé que celui que nous avions traversé la veille. La plupart des habitations étoient bâties au milieu des bois, et sur le penchant des montagnes. Nous n'étions pas en route depuis long-temps, lorsque nous rencontrâmes une troupe d'Immirétiens qui alloient à une noce. Cinq à six hommes à cheval, richement vêtus en velours bleu et cramoisi galonnés en or, entouroient la jeune mariée, sa mère et quelques femmes de leur suite. Plusieurs enfants de douze à quinze ans suivoient à pied le pas des chevaux, qui alloient assez vite.

Arrivés à la Quirila, au lieu de nous arrêter à un camp de deux cents hommes d'infanterie qui

y est établi, nous préférâmes traverser à l'instant la rivière sur un ponton placé sur deux cayouques, et conduit par des Immirétiens. Mon fils et l'interprète Tartare passèrent plus bas à gué, non sans quelque danger, à cause de la rapidité du fleuve, déterminée par les pluies de la veille. Un Arménien y avoit péri le matin avec son cheval.

Nous passâmes la nuit au poste des cosaques, où nous fûmes mieux logés que nous ne l'avions été depuis plusieurs jours. Dans la soirée, nous nous promenâmes sur les bords de la Quirila; nous y remarquâmes, au milieu des nombreux cailloux amenés par les orages, des morceaux de granit rouge, de marbre blanc statuaire, sans aucune tache, de la pierre meulière et du talc.

Vers les dix heures, arriva le général Vlazoff attaman des cosaques au-delà du Caucase. Nous voulûmes lui rendre son logement, et, quoiqu'il eût la fièvre, il refusa de l'occuper, et se coucha sous sa tente. Il alloit faire l'inspection générale de ses troupes.

Partis le lendemain de bonne heure, nous mîmes quatre heures pour atteindre les bords de la Tchelabory, où nous déjeûnâmes; de là, nous arrivâmes en trois heures à Kotaïs.

Après avoir passé quelques jours dans cette ville avec le prince Pierre Gortschakoff, alors

gouverneur provisoire de l'Immirette, nous partîmes pour Maragne sur la Tskeniskal. Le but de ce voyage, dans une saison dangereuse pour les étrangers, étoit de voir le port de débarquement des marchandises qui, venant d'Europe, en remontant le Phase, sont destinées pour la Géorgie. On m'avoit donné à cet égard des renseignements que je voulois vérifier par moi-même, afin de pouvoir répondre aux objections auxquelles je devois m'attendre, du moment qu'il s'agissoit d'ouvrir une nouvelle route au commerce.

A notre retour de cette excursion, nous repartîmes pour Tiflis, et vînmes coucher le premier jour à la poste de la Quirila, si renommée pour son insalubrité en juillet, août et septembre, qu'à cette époque de l'année les Arméniens ne s'y arrêtent jamais, pas même pour y faire rafraîchir leurs chevaux.

Le lendemain, M. Moro, qui déjà, avant son départ de Tiflis, avoit éprouvé quelques accès de fièvre, en fut de nouveau atteint. Arrivés à Gori, mon fils et tous mes compagnons de voyage tombèrent également malades, et nous fûmes obligés de nous arrêter pendant quelques jours dans cette ville. Cependant M. Moro desiroit notre départ pour Tiflis, n'ayant de con-

fiance que dans le docteur Briebel, médecin généralement aimé et estimé. Pour nous y rendre en un jour, nous nous décidâmes à prendre la route d'Alkhalaka, qui cotoie la rive droite du Kour, et qui, disoit-on, étoit beaucoup plus courte que la route ordinaire.

L'Arménien chez qui nous étions logés à Gori voulut nous accompagner jusqu'au fleuve, qui est éloigné d'environ une werste de la ville, nous assurant que les difficultés du passage à gué étoient plus grandes qu'on ne nous les avoit représentées. En effet, en arrivant sur les bords du Kour, nous le trouvâmes débordé. Nos cosaques, qui cherchèrent long-temps un gué facile, trouvoient toujours l'eau trop profonde. Enfin, l'un d'eux reconnut un passage par où son cheval parvint à l'autre bord sans perdre terre. Nous le suivîmes, mais dans un bas-fond qu'on ne pouvoit apercevoir; tout-à-coup la voiture pencha de telle manière, que peu s'en fallut qu'elle ne fût renversée dans le fleuve. Si cet accident étoit survenu, nous nous serions tous infailliblement noyés. Enfin, nous parvînmes avec beaucoup de difficultés de l'autre côté du Kour, et nous arrivâmes vers midi au village d'Alkhalaka (1).

(1) Chardin est venu de Gori à Tiflis par Alkhalaka. Il

Le maire nous y avoit fait préparer à dîner. M. Moro, qui avoit été très-saisi au passage du fleuve, ne mangea pas; il pouvoit à peine se soutenir. Après deux heures de repos, nous nous remîmes en route. Les chemins étoient affreux; jamais ils n'avoient été parcourus par aucune voiture. A chaque pas nous étions près d'être jetés dans des précipices. C'est dans ce moment que notre domestique Sicilien, placé sur le siége, poussa un cri d'effroi en nous faisant apercevoir M. Moro tombé dans un état d'apoplexie. Ses yeux étoient fixes, et il ne pouvoit prononcer que des mots mal articulés. Nous étions loin de tous villages, de tous secours, et nos efforts pour le retirer de cet état alarmant furent infructueux. Il nous falloit encore plus de quatre heures pour sortir des routes difficiles dans lesquelles nous étions engagés. Enfin, à neuf heures du soir, nous arrivâmes à un village à sept werstes de Mtskhetha, et nous fûmes long-temps avant de pouvoir obtenir un logement. Nous transportâmes de suite M. Moro sur un matelas qu'on avoit étendu à l'entrée de la maison; et à peine y étoit-il placé, qu'il expira.

Il est difficile de dépeindre la douleur que

parle des ruines anciennes qu'il y a vues. Je n'ai pu les reconnoître.

nous éprouvâmes de la perte de cet ami. Longtemps administrateur des hôpitaux à Marseille, il y jouissoit de l'estime générale. Venu à Odessa pour y être associé d'une maison française, il avoit desiré m'accompagner pour connoître les ressources de commerce que présentoit la Géorgie; et il terminoit sa vie dans une terre étrangère, loin de sa femme et de trois filles distinguées par leurs qualités aimables, et dont il étoit le seul soutien.

M. Moro fut gardé la nuit par un prêtre Grec et par notre domestique Sicilien. Dès la pointe du jour, une foule de femmes, selon l'usage du pays, vinrent entourer le mort en poussant des cris et des sanglots. Dans l'après-midi, mon interprète, M. Guibal, arriva de Tiflis, où il étoit allé annoncer ce cruel événement au général en chef, et demander quelles étoient les formalités à remplir relativement au décès de M. Moro. Nous nous occupâmes alors des derniers devoirs à rendre à cet ami, et, parmi les cérémonies, nous n'oubliâmes point le repas obligé qu'on donne après l'enterrement aux prêtres et aux pleureuses.

Nous partîmes ensuite pour Tiflis, où notre arrivée inspira un véritable intérêt. Je fus obligé de rester quinze jours dans cette ville pour laisser

à tous mes malades le temps de se rétablir et de nous mettre en état de partir pour Bakou. Mais avant de décrire cette partie de mon voyage, je crois devoir donner la description de la Géorgie, parler de son agriculture, de sa population, et indiquer toutes les ressources que cette contrée présente aux négociants, depuis qu'un ukase impérial lui a accordé une franchise commerciale illimitée, moyennant un droit de cinq pour cent.

CHAPITRE V.

Limites de la Géorgie.—Sa division.—Détails historiques. —Cession de ce royaume à la Russie.—Difficultés de l'administration jusqu'au traité de Gulistan.—Le général en chef Yermoloff est nommé gouverneur général.—Caractère de cet administrateur. — Réunion des Kanats à la Géorgie.—Limites actuelles de cette contrée.—Détails sur les frontières à établir entre la Russie et la Perse.

La Géorgie proprement dite est située entre le 40° 30' et le 42° de latitude nord, et entre le 41° et le 43° longitude du méridien de Paris. Elle a pour limite : au nord, le mont Caucase; au midi, le Karabagh, le Ghendje, et une partie de l'Arménie; à l'orient, le pays des Lesghis et le Noucha; à l'occident, l'Arménie, le pachalick d'Akhaltzikhe et l'Immirette.

La Géorgie se compose de trois provinces, la Kartalinie, la Kakétie et la Sumkétie. Quelquefois ces provinces ont été des royaumes distincts.

Du côté du Caucase et de l'Immirette, la Géorgie a des défenses naturelles; mais vers l'orient et le midi, elle a toujours été ouverte, et facilement envahie : aussi, il est peu de pays qui, ayant subsisté depuis si long-temps comme royaume, ait éprouvé plus de variations dans sa puissance et dans son étendue.

Sans admettre l'existence de Kartlos, qui vivoit six générations après Noé, de son fils Mtskhethos et de leurs descendants, il suffit de reconnoître, avec presque tous les historiens, pour le premier roi de Géorgie P'harnavaz de Schinak'harthli, qui vivoit peu après l'invasion d'Alexandre-le-Grand, pour convenir que ce royaume est l'un des plus anciens du globe.

M. Klaproth, qui a fait de si grandes recherches sur ces contrées, parle, à l'occasion de Mtskhethos, d'un roi, Mirian, qui régna de 265 à 318 de Jésus-Christ. Il cite Mirdet, en 375, comme le vingt-sixième roi; en 1304, un Ghiorghi pour le soixante-onzième; et Wagtang, célèbre par son code, qui a régné de 1703 à 1722, en étoit le quatre-vingt-quatorzième.

Quoi qu'il en soit, il seroit bien difficile d'écrire, je ne dis pas seulement l'histoire de tous ces rois, mais même celle d'un seul règne : le peu de notions qu'on pourroit réunir se trouvent

éparses dans les historiens Persans et Arméniens, ou dans ceux du Bas-Empire. Toutefois, au milieu de l'obscurité qui couvre les annales de la Géorgie, on ne peut s'empêcher d'admirer une nation qui, occupant un pays circonscrit, ouvert à des peuples puissants, ravagé par tous les conquérants de l'Asie, ne perd jamais que momentanément son indépendance, se conserve pendant plus de deux mille ans en royaume, et qui, pendant quatorze cents ans, reste chrétienne au milieu de contrées entièrement soumises à la religion de Mahomet. Nouchirwan, au commencement du règne de Justinien, fait la conquête de l'Ibérie, la Géorgie actuelle. Plus tard, elle fait partie des États de Mahmoud le Garnevide. Alep Arselan, cité comme un des plus grands rois de Perse, et qui unissoit la valeur à la générosité, le goût des lettres à celui des sciences, fit une invasion dans cette contrée, et y exerça une cruelle persécution contre les chrétiens; action qui souille sa vie, et que les écrivains mahométans considèrent comme la plus louable.

En 1305, la Géorgie fut ravagée plutôt que soumise par Tamerlan. En 1547, elle fut conquise par Tamasp. Chah-Abbas la reprit sur les Turcs, qui en avoient été les maîtres pendant vingt ans, et qui avoient construit la citadelle

de Tiflis, dont les ruines sont si bien conservées. Après la mort de Chah-Abbas, tantôt la Géorgie fut entièrement indépendante, tantôt elle fut tributaire de la Perse; et comme elle lui fournissoit ses meilleures troupes et ses plus habiles généraux, elle étoit traitée avec beaucoup de ménagements.

Durant la première moitié du dix-huitième siècle, elle fut fréquemment ravagée. Après la mort de Thamas-Kouli-Kan, Héraclius, qui avoit servi dans les armées de ce conquérant, se fit proclamer roi de Géorgie. Son règne fut continuellement troublé par la guerre que lui firent les Persans.

Lorsque, pendant tant de siècles, toute l'Asie, depuis la Boukarie et le Caucase jusqu'à l'Océan indien, depuis la rive droite de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, étoit sans cesse envahie, divisée entre un grand nombre de souverains, ou sous la dépendance d'un seul, on conçoit facilement que les limites de la Géorgie n'ont jamais été bien fixes; que quelquefois ses rois étoient réduits à une seule de leurs trois provinces, qui prenoit alors le titre de royaume; que quelquefois aussi ces États se sont étendus depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire, depuis le Caucase jusqu'à l'Araxe, et ont même compris la

plus grande partie de l'Arménie. Tel paroît avoir été le royaume de cette reine Thamar, si célèbre dans les annales de la Géorgie, de cette reine qui, ayant le sentiment de sa force, de ses talents et de son courage, se faisoit fièrement appeler le roi Thamar.

Sous l'avant dernier roi de Géorgie, Héraclius, dont le long règne a été illustré par tant de combats et de faits d'armes extraordinaires, les limites de la Géorgie changeoient chaque année.

Ce prince, peu de temps avant sa mort, voyant son pays épuisé d'hommes et d'argent, et ne pouvant plus résister à ses ennemis, mit son royaume sous la protection de la célèbre Catherine II.

Son fils George, tout occupé du bonheur de ses sujets, et pénétré de l'impossibilité de soustraire la Géorgie aux continuelles invasions des Persans et des Lesghis, céda, par son testament, ses États à l'empereur de Russie. Paul régnoit alors, et il accepta le nouveau royaume qui lui étoit offert.

Au surplus, la démarche d'Héraclius, la mesure plus décisive prise par son fils, n'étoient pas les premières de cette nature faites en faveur de la Russie.

Dès 1586, Alexandre, czar de Kakétie, une

des trois provinces qui composent aujourd'hui la Géorgie, avoit prêté serment de fidélité à Feodor Ivanovitch. A cette époque, George, czar de Kartalinie, prêta le même serment pour lui et ses enfants. En 1618, en 1639, en 1674, en 1708 et 1712, les souverains de divers royaumes qui composoient la Géorgie, et ceux de l'Immirette, tous Chrétiens du rit grec, ne pouvant se passer de protecteurs et d'appui contre les Lesghis, les Persans et les Turcs, reconnurent la suzeraineté des empereurs de Russie qui régnoient à ces diverses époques.

Cependant la prise de possession de la Géorgie par l'empereur Paul éprouva quelque opposition, non de la part du fils de George, alors en bas-âge, mais de celle d'un des frères du roi défunt, nommé Alexandre, qui, après avoir fomenté pendant quelque temps des troubles, s'est ensuite retiré en Perse, où il vit encore. A cette époque, un peu avant la mort de Titianoff, dont je parlerai plus tard à l'article de Bakou, ce général avoit été chargé, par le gouvernement Russe, de faire partir pour Moscou Marie, veuve du roi George, et qui étoit de sa famille. On la considéroit comme l'âme et l'appui des mécontents. Le prince veut mettre dans l'exécution de cet ordre toute la déférence et les

égards propres à en adoucir la rigueur; il en charge le général Lazareff, né aussi Géorgien, et qui passoit pour avoir été l'amant de la reine. Celui-ci se présente à son lever, et, après de grandes protestations de respect et de dévouement, il lui fait connoître à regret la commission dont il est chargé. Marie le regarde fixement, et lui dit : « *Lazareff, n'oublie pas que* » *tu es mon sujet, et ne te permets pas de me* » *répéter un pareil ordre, ou je saurai t'en* » *punir.* » Le général s'excuse, mais insiste; et dans le moment même Marie tire son quindjal, et le jette mort à ses pieds (1).

Après cette vengeance, que l'empereur crut ne devoir pas punir, elle se laissa conduire en Russie, où elle fut enfermée dans un couvent. Plus tard, on lui rendit la liberté, et elle demeure aujourd'hui à Moscou, où le Gouvernement lui fait une pension.

Depuis le jour où la Géorgie a été réunie à l'empire de Russie, l'histoire de cet ancien royaume n'est plus que celle de ses gouverneurs-géné-

(1) Telle étoit la version généralement adoptée (et que la reine Marie confirma par son témoignage). Mais on assure qu'environ dix ans après, un des officiers de la reine, au moment de mourir, avoua que c'étoit lui qui, d'après ses ordres, avoit poignardé le général Lazareff.

raux qui se sont succédé avec rapidité. Doués de plus ou de moins de talents, aucun d'eux (1) ne vouloit, en suivant une route tenue par celui qui l'avoit précédé, paroître son imitateur. Ainsi l'administration avoit le grand défaut de manquer d'ensemble, et de n'avoir aucune suite dans sa marche.

Ces inconvéniens tenoient au temps et aux circonstances. Il étoit en effet bien difficile à l'empereur Alexandre, au moment où ses armées étoient employées en Europe à des expéditions guerrières, et ses revenus absorbés, de donner une sérieuse attention à une contrée éloignée, et dont la réunion à l'empire n'avoit pas reçu l'approbation générale. La Géorgie, séparée de la Russie par le Caucase, comme l'Espagne l'est de la France par les Pyrénées, étoit considérée par beaucoup de bons esprits comme une possession parasite, d'autant plus nuisible, qu'on étoit forcé d'y laisser une armée considérable, dont la privation se faisoit à tout moment sentir, et qui, par l'effet du climat et des guerres des montagnes, perdoit tous les ans un cinquième, et quelquefois un quart de ses soldats. D'après

(1) Parmi les gouverneurs généraux de la Géorgie, nul n'a laissé un plus grand nom que Titianoff, Géorgien, à qui l'administration de ce royaume a d'abord été confiée.

ces observations, et le dénuement d'hommes et d'argent dans lequel on laissoit la Géorgie, on peut dire que l'administration n'a pu se faire remarquer par quelques succès que depuis le moment où la paix générale en Europe, et le traité de Gulistan, signé entre la Russie et la Perse, ont permis à l'empereur Alexandre de s'occuper de ce royaume (1). C'est à cette époque que le général en chef Yermoloff, au retour de sa brillante ambassade à Teheran, fut nommé gouverneur général des provinces Russes au-delà du Caucase, de l'ancien royaume d'Astrakan, et des contrées situées entre la rive gauche du Don et le Caucase : il arrivoit en Géorgie précédé d'une haute réputation, et entouré d'un grand nombre d'officiers de mérite. Les deux généraux Williaminoff qui l'accompagnoient, étoient des hommes distingués, l'un dans l'ad-

(1) Manstein, dans ses Mémoires, parle de l'empressement avec lequel la cour de Russie saisit l'occasion de faire à Thamas-Kouli-Kan la rétrocession du Ghilan et du Mazanderan, provinces sur la mer Caspienne, acquises par Pierre-le-Grand. Ce prince, d'un génie si remarquable, avoit envisagé ces provinces sous le point de vue commercial; mais à sa mort, ses grands et utiles projets furent oubliés. Dès-lors on ne considéra plus ces pays que comme une possession onéreuse, où chaque année on perdoit sans utilité douze à quinze mille hommes et beaucoup d'argent.

ministration militaire, l'autre comme chef d'état-major. De jeunes officiers des premières familles de la Russie s'étoient empressés de se ranger sous les drapeaux d'un général qui avoit déployé beaucoup de talents et de courage dans les terribles campagnes de 1812, 1813 et 1814, et ils n'avoient pas hésité à servir dans une contrée où jusqu'alors, à l'exception des officiers supérieurs, on n'envoyoit presque toujours que les militaires en disgrâce.

Le général Yermoloff est d'une taille élevée et d'une force de corps prodigieuse, avantage que j'ai cru devoir citer, parce qu'il a contribué à la première impression de terreur que son arrivée a causée parmi les peuplades du Caucase. Bien différent des satrapes de l'Asie, il a les habitudes d'un Scythe. Méprisant le luxe de l'Orient, il voyage presque toujours dans une voiture non suspendue; il couche sur un simple tapis, et porte la sobriété jusqu'à l'excès. A côté de ces mœurs sévères, il réunit aux manières les plus distinguées une grande affabilité et un caractère plein d'obligeance; à la fois habile tactitien et bon littérateur, il passe alternativement de la lecture de Polybe et des ouvrages de stratégie à celle de Virgile et de Cicéron : si l'on ajoute qu'il réunit à ces qualités une grande

fermeté, une scrupuleuse justice, le plus noble désintéressement, un grand amour pour ses souverains et sa patrie, on reconnoîtra que l'empereur Alexandre ne pouvoit faire un choix plus propre à assurer la prospérité de ses provinces au-delà du Caucase et le bonheur de leurs peuples.

Cet administrateur, en prenant possession de son gouvernement, ne s'est pas dissimulé combien il lui faudroit de soins et de temps pour établir l'ordre dans un pays qui, pendant plusieurs siècles, avoit été livré à de continuelles invasions, et où l'administration, comme les hommes, ne vivoient, pour ainsi dire, qu'au jour le jour. Dans la Géorgie proprement dite, le besoin dans lequel s'étoient sans cesse trouvés les seigneurs de recourir à leurs vassaux pour la défense commune, avoit produit chez les uns et les autres un caractère d'indépendance qui augmentoit la difficulté de l'administration, et la mettoit dans l'alternative, ou de perpétuer l'état d'anarchie par trop de douceur et de condescendance, ou de se faire haïr par trop de sévérité.

La dernière invasion de Tiflis par les Persans, le pillage de cette ville et l'enlèvement de seize mille habitants, encore esclaves à Teheran et dans d'autres villes de la Perse, avoient causé la

ruine d'un grand nombre de Géorgiens. La plupart, accoutumés à une vie aventureuse sous leur roi Héraclius, n'avoient encore nul attachement pour un Gouvernement qui, il est vrai, les mettoit à l'abri des invasions étrangères, mais qui aussi les condamnoit au repos, et ils se voyoient ainsi obligés de renoncer aux armes et à la gloire.

Le général en chef ne tarda pas à découvrir ce trait du caractère national. Les guerres avec les montagnards lui donnoient les moyens d'occuper les princes Géorgiens, les plus impatiens de leur inaction, et les plus portés au métier des armes. Il leur donna de l'emploi, des grades, des commandements, et joignant à ces dispositions, en faveur de la classe élevée, tous les encouragements propres à assurer la prospérité de l'agriculture et du commerce, il a changé insensiblement l'aversion de ces peuples dans une sorte d'affection pour leur nouveau souverain.

La Russie, en se mettant en possession de la Géorgie et de l'Immirette, avoit conservé dans les provinces cédées par la Perse les droits des princes régnants. Le Chirvan, le Karabagh, le Noucha étoient gouvernés par leurs anciens kans, qui reconnoissoient l'empereur Alexandre

pour leur suzerain, mais qui n'avoient rien changé à leurs anciennes lois et à leurs coutumes. La Russie s'étoit bornée à placer des postes de cosaques sur toutes les routes, et à soumettre l'exécution des jugements portant peine capitale à sa ratification : disposition bienfaisante qui honore le souverain de ce vaste empire.

Un tel état de choses occasionnoit beaucoup de confusion et de difficulté dans l'administration, et en même temps il environnoit l'armée Russe de périls, à cause de l'intimité des liaisons qui régnoient entre ces divers kans et les souverains de la Perse, dont ils étoient les alliés et les coreligionnaires.

Au milieu de ces obstacles, les améliorations pouvoient difficilement s'étendre au-delà de la Géorgie proprement dite, et le Gouvernement devoit nécessairement manquer d'ensemble tant que les cantons administrés par la Russie seroient entremêlés de contrées soumises à d'autres lois et à un régime différent.

Ainsi, pour citer un exemple entre un grand nombre d'autres, avant la promulgation de l'ukase du 8-20 octobre 1821, les marchandises fabriquées en Perse payoient à Bakou vingt-cinq pour cent de droit d'entrée, pendant que dans

le Chirvan, qui en est limitrophe, ces mêmes marchandises étoient admises moyennant un simple droit de six pour cent. Ici le peuple étoit soumis à un gouvernement régulier; là, il l'étoit au despotisme et à l'arbitraire le plus absolu. Pour traverser le territoire des kans de Noucha et du Chirvan, il falloit payer des droits de diverses natures; tout varioit d'un canton à l'autre, et, sur tant d'États divers, le Gouvernement ne pouvoit exercer sa surveillance. Depuis six ans, la mort du kan de Noucha, la fuite de ceux du Chirvan et du Karabagh sur le territoire persan, ont eu pour résultat la réunion de ces provinces à l'Empire. Ainsi laissant de côté le bassin de la Colchide, séparée de la Géorgie par une chaîne de montagnes, et qui forme une sorte de gouvernement à part, la Géorgie, dans son extension actuelle, a pour limite, au nord, le Caucase; à l'orient, la mer Caspienne; à l'occident, les montagnes de l'Immirette. Mais pendant que de ces trois côtés les frontières sont bien distinctes, vers le midi, elles sont incertaines et continuellement sujettes à contestation, parce qu'à l'époque du traité de Gulistan on a adopté comme limites entre les deux États les positions respectives des armées.

En 1823, le général en chef a paru desirer

qu'on s'occupât de fixer les limites entre les deux empires. Abbas-Mirza a nommé à cet effet des commissaires, et le général-major Yermoloff, parent du général en chef, a été chargé, avec quelques ingénieurs et chefs d'état-major, de cette opération importante, et dont l'exécution présente beaucoup de difficultés.

Les limites, telles que les mentionne le traité, ne sont indiquées par aucune rivière, par aucune montagne; elles n'ont ni forteresse ni ville pour point d'appui : aussi existe-t-il entre les deux États une contrée assez étendue, dont la souveraineté est incertaine. Elle sert de refuge à des tribus de Turcomans et de Kourdes, qui souvent exercent des brigandages sur l'un ou l'autre territoire, excitent des plaintes réciproques, et occasionnent des réclamations mutuelles.

Quel que soit au surplus le résultat de ce travail, on ne doit le considérer que comme provisoire.

Les frontières naturelles entre cette puissance et la Russie sont indiquées par le cours d'un grand fleuve, l'Araxe; et, bien qu'il en résulteroit pour la Perse la perte du kanat d'Érivan, dont les Russes ont assiégé vainement la capitale en 1812, cette démarcation n'en est pas moins la seule véritable, et tout porte à croire

qu'à la mort de Feth-Ali-Chah elle sera adoptée sans réclamation, s'il est vrai surtout, comme on l'assure, que l'empereur de Russie se soit engagé par un article secret du traité du Gulistan à reconnoître Abbas-Mirza pour roi de Perse, et à l'aider au besoin d'un corps d'armée.

Dans un ouvrage estimé, qui a paru à Paris en 1822, on a écrit par erreur que les Russes occupoient une ligne militaire depuis Tiflis jusqu'au golfe Persique, et qu'ils possédoient Enzeli et Asterabad.

La vérité est que le dernier poste de la Russie du côté de la Perse est à Gomeri, à cent vingt-six werstes (trente-deux lieues) d'Érivan, et que la ligne militaire dont on parle, non-seulement n'a jamais existé, mais même eût été sans objet pour la Russie, qui n'a aucune relation avec le golfe Persique. D'ailleurs, très-sûrement, la légation anglaise à Teheran se seroit opposée à la concession d'une pareille demande, si jamais elle eût été faite par la Russie à la cour de Perse, puisqu'elle eût inquiété la Grande-Bretagne sur ses possessions de l'Inde.

Quant à Enzeli et Asterabad, non-seulement la Russie ne s'est pas emparée de ces deux ports, mais même le consul, qu'en vertu de ses traités avec la Perse, elle a nommé en 1822 pour ré-

sider à Enzeli, étoit encore à Bakou en 1824, attendant du chah de Perse, sinon l'autorisation d'y résider, au moins l'assurance que sa personne seroit entièrement en sûreté dans le Ghilan, où il y avoit eu quelques troubles.

J'ai cru convenable de donner ces renseignements sur l'exactitude desquels on peut compter, parce qu'ils sont propres à redresser l'opinion sur un reproche d'envahissement que la Russie a souvent mérité, sans doute, mais qui du moins n'étoit pas fondé dans cette circonstance.

CHAPITRE VI.

Description de Tiflis. — Constructions nouvelles. — Établissements fondés par l'archevêque Narsès. — Bazar et caravanserail. — Industrie des Géorgiens. — État de la population. — Climat. — Cultes divers. — Détails sur les Catholiques à Tiflis et en Perse. — Chaldéens. — Nestoriens des monts Gordiens. — Dipositions prises par le général Yermoloff en faveur du commerce de la Géorgie. — Bains d'eaux sulfureuses. — Jardins. — Cimetière des Catholiques. — Villages Allemands des environs de Tiflis.

Le Cyrus ou Kour divise Tiflis en deux parties. Sur la droite, sont situés la ville ancienne, les bains d'eaux sulfureuses, et la ville neuve; sur la gauche, on trouve le faubourg d'Awlabari, celui d'Isni, et un village habité par des Allemands. Le pont qui servoit de communication menaçoit ruine : on en a, depuis trois ans, construit un autre en bois et d'une seule arche : il est placé sur d'énormes culées de briques assez solidement bâties pour n'avoi rien à craindre de la rapidité du courant (1).

Lorsque j'ai vu la ville vieille en 1820, pre-

(1) Les fondations de ce nouveau pont appartiennenà une ancienne construction.

que toutes les rues étoient obstruées de décombres, tristes souvenirs de l'invasion des Persans, et sur lesquels on passoit souvent avec beaucoup de difficultés pour parvenir à des portes de quatre pieds de hauteur, par où on pénétroit dans les maisons à peu près souterraines qui servoient de demeures aux habitants. Quelques-unes de ces maisons avoient leurs terrasses presque de niveau avec les rues étroites et tortueuses de la ville. Trois ans ont suffi pour donner à cette antique cité, dont l'air de délabrement annonçoit le régime oppresseur des gouvernements arbitraires de l'Asie, l'aspect qui distingue les cités régies d'après les principes de l'Europe civilisée.

Pour opérer ce changement important, le maître de police, accompagné d'un ingénieur et de quelques agens, traçoit successivement la largeur des rues, de manière à ce qu'une voiture pût y passer. L'alignement étoit soigneusement observé, et l'on accordoit aux habitants un délai assez court pour rebâtir en briques leurs maisons, qui n'ont, en général, que douze ou quinze pieds de hauteur. Pour avancer ces opérations, un immense terrain fut consacré à la fabrication des briques. Un grand nombre de soldats étoient employés à ces travaux; d'autres

abattoient les chênes dans les forêts, les faisant flotter en train sur le Kour, depuis Gori jusqu'à Tiflis, et ainsi les constructions de la ville ancienne s'élevoient avec une rapidité dont on peut difficilement se faire une idée (1).

Peu à peu les fossés qui entouroient la ville ancienne se comblent, et, dans quelques années, elle se trouvera réunie à la ville neuve. Pour celle-ci, comme on pouvoit disposer du terrain, on a donné aux rues une largeur d'environ soixante pieds. De belles places, des casernes construites avec beaucoup de soins, partie en briques cuites, partie en briques séchées au soleil, des hôpitaux, des bâtiments pour les administrations, complettent l'ensemble des travaux publics, effectués par le général Yermoloff, dont rien n'égale les soins et l'activité pour l'embellissement, on peut dire pour la reconstruction entière de la capitale de son Gouvernement.

(1) Les principaux maîtres maçons sont Persans. Il est impossible de trouver des ouvriers plus actifs et plus intelligents : j'oserais à peine parler de la masse de construction qu'un maçon Persan termine en peu d'heures. Aussi il en est qui gagnent 6 francs par jour ; je parle de ceux qui calculent si bien le travail de leurs voûtes et de leurs cintres, qu'ils les établissent en briques, sans appui de bois ni soutiens, et sans que jamais il leur arrive d'accidents.

On sait avec quel plaisir il voit l'agrandissement de Tiflis; et les généraux, les princes du pays les riches Arméniens s'empressent, à l'envi, à se distinguer par l'élégance de leurs bâtiments. On remarque surtout dans la nouvelle ville une maison construite avec beaucoup de goût par le général, prince Arménien, Mandatoff, qui reçut en donation du kan de Karabagh, en 1820, peu de temps avant la fuite de ce dernier en Perse, deux cent mille disséatines (cinq cent mille arpents) de terre, et une partie des esclaves nécessaires pour les cultiver.

Mais, parmi les fondateurs de grands travaux, il n'en est pas de plus recommandable que Narsès, archevêque Arménien, à Tiflis. Cet illustre prélat a fait bâtir dans la ville neuve un immense caravanserail, qui semble prophétiser la grandeur commerciale de cette ville. Il y a joint une école, dans laquelle il se propose d'avoir des professeurs pour les principales langues de l'Asie et de l'Europe, afin de donner à ses compatriotes une instruction dont jusqu'ici ils avoient généralement été privés.

Ainsi, peu à peu la civilisation marche comme par échelon de l'Europe vers l'Asie, et elle ne peut manquer d'avoir un jour une heureuse influence sur la prospérité des contrées où elle s'étendra.

Par un bonheur singulier, le soin d'éclairer ces pays lointains a été confié à deux hommes d'un rare mérite, et qui, l'un et l'autre, sont doués d'un caractère de bonté et de tolérance bien propre à assurer le succès de leur glorieuse tâche.

L'un, M. l'abbé Nicole, aumônier du Roi, quelque temps en France à la tête de l'instruction publique, et qui est encore compté parmi ses plus illustres conseillers, après avoir opéré sur les bords de la Newa une sorte de révolution dans l'instruction particulière, après avoir formé des hommes distingués parmi les généraux les plus habiles et les administrateurs les plus recommandables de la Russie, est venu sur les bords de la mer Noire, à Odessa, qui, trente ans auparavant, étoit encore un pauvre village tartare, fonder un lycée dont l'administration étoit parfaite, et où l'instruction embrassoit toutes les connoissances utiles.

L'autre (le vénérable Narsès), considérant une nation autrefois grande et honorée, aujourd'hui dépendante, dispersée et avilie, non-seulement comme archevêque, mais encore comme le chef d'un peuple, a cru devoir joindre à l'instruction religieuse l'instruction civile; et peut-être, jetant sur l'avenir le coup-d'œil du génie,

conservant l'espérance que Dieu n'abandonnera pas pour toujours les descendants des anciens patriarches, il a voulu du moins les préparer d'avance à devenir à la fois des hommes vertueux, éclairés, et dignes d'être comptés parmi les plus estimables sujets de l'empereur de Russie.

La population de Tiflis s'accroît successivement par l'arrivée des Arméniens qui viennent y chercher un refuge contre la tyrannie des Turcs et les vexations des Persans. Dans la Turquie d'Asie, tout est anarchie, violence et désordre; rien n'est respecté par les pachas et les hommes armés. En Perse, les exactions et les violences tiennent au mode de contribution adopté dans cette contrée.

Les impôts de chaque kanat sont abandonnés au prince qui en est le gouverneur, à charge de verser une somme fixe dans le trésor du chah de Perse. Afin d'augmenter le taux de cette contribution, on laisse au kan, devenu le fermier des revenus de sa province, le soin de les percevoir comme il le juge à propos; et, pour arracher de l'argent aux malheureux Persans, on emploie tous les moyens que l'avidité peut inventer. Chacun, de peur d'être taxé au-delà de ses moyens, est forcé d'afficher une grande pauvreté. Par suite de cette crainte, tout Per-

san, tout Arménien évite les opérations de commerce trop étendues, celles qui, par leur éclat, pourroient donner une trop haute idée de son opulence. Depuis deux siècles, le Persan thésaurise, dérobe son argent à tous les regards, et l'industrie, l'agriculture et le commerce tombent dans une décadence complète (1) : aussi tous ceux qui peuvent réaliser leur fortune, et la transporter sur le territoire russe, ne manquent pas de s'y retirer.

Parmi les Arméniens qui sont arrivés à Tiflis en 1820, l'un d'eux a fait construire un vaste caravanserail dont il a payé le terrain, qui est à peine de huit toises de largeur sur trente ou quarante de longueur, 81,000 roubles assignations (81,000 fr.), et encore a-t-il été obligé, pour garantir sa propriété contre l'inondation

(1) Ce mode de contribution étoit encore en usage en France sous Louis XIII. Stuart, qui, dans son *Traité sur l'Économie politique*, entre dans de grands détails à ce sujet, dit que lorsque les partisans, nom qu'on donnoit alors aux entrepreneurs et aux fermiers, abusoient trop du mode de perception dont on les laissoit les maîtres, souvent leurs employés étoient massacrés par le peuple; et il ajoute que rarement on poursuivoit pour ces sortes d'assassinats, parce que la crainte d'être victime de la fureur des contribuables étoit le seul frein qui arrêtoit l'avidité excessive des traitants.

du Kour, d'élever un mur et une large terrasse. Ce caravanserail est beaucoup plus considérable que deux autres qui se trouvent aussi dans l'ancienne ville.

L'entrée et la sortie continuelles des chameaux et des chevaux, la vivacité des marchands persans, en contraste avec la tranquillité des Turcs et des Arméniens, enfin le transport des marchandises de tant de sortes différentes, et provenant de pays si éloignés, tout donne un aspect singulier et un mouvement extrêmement actif à ces espèces d'hôtelleries, où les marchands de tant de pays et de langues si diverses semblent vivre dans une sorte de communauté. On n'y paye rien pour le logement, ni pour le magasinage des marchandises; mais on alloue au propriétaire un pour cent de commission sur les ventes et sur les achats.

Les trois caravanserails sont situés au milieu du bazar, qui est divisé en plusieurs rues et places, et toujours remplis de promeneurs. Un quartier particulier du bazar est affecté à chaque genre d'industrie manufacturière.

A l'approche d'une petite place entourée de boutiques, un tintamarre horrible annonce qu'on est dans le quartier des chaudronniers. Le cuivre, qui leur est vendu brut par le gouvernement,

provient des riches mines de la Somkétie; ils le mettent eux-mêmes en feuilles avant de le façonner. A peu de distance, un grand nombre de potiers étalent des vases d'argile, dont les formes, conservées d'âge en âge, sont généralement élégantes. Une vingtaine de boutiques sont consacrées aux orfèvres. Ces ouvriers ont toujours du travail, l'argenterie étant un des objets de luxe de cette contrée; ils excellent dans l'art d'émailler. Près des bains d'eaux sulfureuses, on trouve les fourbisseurs les plus renommés. Pour donner à leurs sabres et à leurs quindjals une trempe supérieure, ils se servent d'un acier qu'ils tirent du Khorassan, et qui est devenu tellement rare, qu'on le paye aujourd'hui au poids de l'or. Ils savent aussi parfaitement damasquiner les armes. Dans l'intérieur du bazar, quelques ouvriers fabriquent des couvertures de feutre, ornées de dessins bizarres, pour les chevaux persans; non loin de là, se trouvent des fileurs de soie qui ont le talent de lui donner, avec les fleurs et les plantes du pays, des couleurs brillantes et solides. Des corroyeurs, au lieu de tanner le cuir, l'apprêtent en le passant continuellement en lanières entre deux cylindres de bois, et finissent par lui donner une élasticité et une force très-supérieures aux

cuirs préparés dans nos ateliers. Enfin, un grand nombre de boutiques sont occupées par des bottiers et des fourreurs. Ceux-ci fabriquent les bonnets de peau de mouton et d'agneau d'Astrakhan, noirs et gris, également en usage en Perse et en Géorgie, et ne différant chez les deux peuples que par la forme plus ou moins élevée.

Les marchands de draps, de soieries, de toiles, d'épices et d'aromates de l'Orient, sont réunis dans une partie du bazar. Sur une petite place voisine qui forme l'entrée du pont, la foule se presse; des Lesghis, des Tartares, des Ossètes, cherchent à y vendre quelques fourrures, des tapis, des chaussettes en laine, dont les dessins en couleurs variées ne manquent pas de goût, ou à les échanger contre des marchandises de Perse ou d'Europe. Au milieu de cette agitation, des bœufs, des chameaux, chargés de marchandises, venant de Bakou et de la Perse, traversent la place pour aller de l'autre côté du fleuve, où ils s'arrêtent sur un pacage commun. Les marchands y trouvent un caravanserail construit depuis quatre ans, et qui leur offre des logements moins chers qu'en ville.

Un des deux anciens caravanserails de la ville est spécialement habité par des Persans; les

Arméniens de Kars, d'Erzeroum et de la Perse, fréquentent habituellement l'autre.

La population de Tiflis a pris depuis quelques années un accroissement remarquable. En 1820, Tiflis renfermoit environ vingt-quatre mille habitants. En 1825, sa population étoit évaluée au moins à trente-trois mille âmes. On comptoit alors, tant dans la ville que dans les faubourgs,

2,500 familles arméniennes,
1,500 géorgiennes,
500 tartares et persanes,

4,500 familles, qui ne peuvent s'estimer à moins de six personnes par famille; ce qui feroit........................ 27,000 âmes.

Garnison, employés de l'administration, étrangers......... 6,000

33,000 âmes.

J'ai lieu de croire que l'augmentation a constamment continué, à cause de l'émigration des chrétiens de la Perse et de la Turquie, qui n'ont pas cessé d'arriver.

D'après les renseignements que l'archevêque Narsès a bien voulu me communiquer, il paroît que la mortalité annuelle parmi les Arméniens

ne s'écarte pas des proportions des pays les plus salubres en Europe, et le nombre des naissances surpasse de beaucoup celui des décès.

On remarquoit autrefois que, chez ce peuple, il mouroit beaucoup plus de femmes que d'hommes, et surtout de jeunes filles, vers l'âge de dix à douze ans. On croit en avoir trouvé la cause dans l'usage des Arméniens et des Géorgiens de marier leurs filles quelquefois lorsqu'elles avoient à peine dix ans. Ces mariages précoces tenoient à la crainte continuelle des chrétiens de cette contrée de voir leurs filles, généralement belles, demandées par les souverains de la Perse aux rois de Géorgie, qui, presque toujours dans leur dépendance, osoient rarement les refuser. Elles échappoient à ce danger du moment où, selon les préjugés orientaux, le mariage les avoit rendues indignes d'entrer dans le harem du grand roi.

La crainte d'être pour toujours séparés de leurs filles, et surtout de les voir changer de religion, déterminoient souvent les Arméniens de Tiflis à leur trouver un protecteur respecté des rois de Géorgie et de la Perse, en les fiançant, dès leur plus jeune âge, aux Russes que leurs affaires appeloient dans cette contrée. Ces deux causes de mariages prématurés n'existant plus, le pa-

triarche a défendu aux évêques et aux prêtres de marier les jeunes filles avant l'âge de douze ans. Cependant l'archevêque Narsès est persuadé que, malgré toutes les précautions qu'il prend pour constater l'âge des mariées, souvent les parents éludent cette disposition, lorsque leur intérêt les détermine à avancer l'établissement de leurs enfants.

Le ciel est presque toujours pur à Tiflis; on y compte à peine trente à quarante jours de pluie dans l'année. L'hiver commence ordinairement vers le 10 décembre, et ne dure qu'environ deux mois, pendant lesquels le thermomètre baisse rarement de 3 à 4 degrés. Pendant l'été, la chaleur, concentrée dans le bassin qui environne Tiflis, est quelquefois excessive, surtout dans la ville vieille. J'y ai vu, en 1820, le thermomètre s'élever à 33 degrés à l'ombre. Dans les années ordinaires, il se maintient pendant tout l'été entre 22 et 28 degrés. Dans la partie élevée de la ville neuve, où est le palais du gouvernement, la chaleur est beaucoup moins forte, et diffère quelquefois de 3 à 4 degrés de celle qu'on éprouve dans la ville basse.

Pendant les grandes chaleurs, les étrangers qui manquent de sobriété sont quelquefois exposés à des fièvres chaudes et cérébrales, et le plus

fréquemment à des fièvres intermittentes qu'on traite à présent à la manière de l'Inde, d'abord par le calamel et l'ipécacuanha, ensuite avec le quinquina, auquel ces fièvres résistent rarement. On évite les rechutes par beaucoup de frugalité. Au reste, si les Européens avoient de grands établissements dans cette contrée, il leur seroit très-facile d'éviter les effets des chaleurs excessives, en faisant bâtir des maisons en bois dans les montagnes, éloignées seulement de deux à trois lieues de Tiflis, et en y passant les mois de juillet, août et septembre. La température de cette région haute est douce, l'air très-sain; le thermomètre s'y maintient habituellement entre 18 et 22 degrés.

Dans une ville dont la population se compose de tant de nations différentes, et sous un gouvernement aussi tolérant que celui de la Russie, on doit s'attendre à trouver à Tiflis une grande diversité dans les édifices religieux. Les musulmans chites et sunnites y ont chacun une mosquée: l'une est placée à peu de distance d'un ancien pyrée ou temple des mages. Le dôme, qui servoit au culte du feu, remplacé en Perse par la religion de Mahomet, à l'époque de la conquête par Mahmoud le Gasnevide, est aujourd'hui la demeure d'une pauvre famille géorgienne.

Le rit grec, que suivent les Géorgiens, et le rit arménien ont un grand nombre de temples. C'est dans la cathédrale, à laquelle on donne le nom de Sion, que les Russes assistent aux offices.

Les catholiques ont une église à Tiflis; elle est bâtie vis-à-vis de l'emplacement de l'ancien couvent qui a été détruit à l'époque de l'invasion des Persans, en 1795. Cette paroisse est desservie par des Capucins italiens. Leur établissement en Géorgie date de 1635. Ils étoient alors médecins et chirurgiens des rois de cette contrée, qui avoient pour eux une estime et un attachement particuliers; et comme ils étoient aussi les médecins des ministres et de tous les princes, et qu'ils donnoient gratuitement leurs soins et leurs remèdes aux gens du peuple, leur crédit étoit très-grand. Ces religieux ont toujours vécu en très-bonne intelligence et dans une sorte d'intimité avec les prêtres géorgiens et arméniens.

L'église de Tiflis n'est plus assez vaste pour le nombre des catholiques, qu'on peut évaluer aujourd'hui à environ six cents. Elle est assez bien ornée, et l'office divin s'y célèbre avec beaucoup de décence. Il est assez curieux d'y observer, parmi les cérémonies, d'abord le baiser de

paix, institution si touchante et si politique, dans une contrée où la vengeance étoit placée parmi les devoirs; ensuite, l'usage de donner au fidèle quelques gouttes de vin après la communion.

Le couvent des Capucins n'est séparé que par un mur du préau qui entoure l'église des Arméniens. Tous les dimanches, ceux-ci sacrifient tantôt une brebis, tantôt un jeune agneau. La victime est bénite par le prêtre; on en dépèce les chairs, et on les distribue entre les assistants. Ainsi, dans cette contrée, où le christianisme a été prêché presque dès sa naissance, on a conservé dans le temple catholique des cérémonies qui rappellent la primitive Eglise; et chez les Arméniens, séparés du rit romain, des sacrifices qui se rattachent à la religion d'Abraham et de Jacob.

Le père Philippe, supérieur du couvent de Tiflis, a été nommé par le pape préfet apostolique dans les provinces au-delà du Caucase : il a sous sa juridiction ecclésiastique les paroisses de Gori et de Kotaïs, toutes deux desservies par des Capucins italiens, et celle d'Akhaltzikhe, qui dans ce moment n'a pas de desservant.

En 1822 et 1823, quatre cents familles arméniennes ont fui avec sept prêtres le territoire turc, et ont été accueillies par le gouvernement

Russe. Elles occupent, dans le district de Bambac, en Somkétie, les villages de Karacli, Chatzigali, Kopanoltchy, Kopuli et Kactarli.

Dans toute la Géorgie, comme je l'ai observé ailleurs, les personnes attaquées de maladies supposées contagieuses, sont ordinairement abandonnées, et exposées à mourir faute de secours.

Pour éviter ces malheurs, qui n'étoient que trop fréquents, le père Philippe vient de faire bâtir dans un passage attenant à son monastère un petit hôpital, où les malades de toutes nations et de toutes religions sont reçus et traités. Il est convenu avec deux femmes charitables qu'elles se chargeroient de les soigner, en s'engageant à ne recevoir une rétribution que de ceux qui seroient en état de payer leurs dépenses, et à donner gratuitement leurs soins aux pauvres.

De tels traits font mieux l'éloge du père Philippe que tout ce que je pourrois dire de ce religieux, qui trouve dans la générosité de ses ouailles les moyens de subvenir à une bienfaisance inépuisable pour les indigents.

Les missions étrangères, bien que d'institution religieuse, sont tellement liées aux intérêts du commerce, qu'on me saura gré, je pense, de donner quelques renseignements sur le nombre

et la situation des chrétiens dans la Perse. Le philosophe lui-même est forcé de convenir que la religion chrétienne est celle des peuples civilisés, qui connoissent les droits de l'humanité; tandis que la religion de Mahomet est celle de l'ignorance, du fanatisme et de la barbarie. Envisagée sous ce seul rapport, il n'est pas sans intérêt d'avoir du moins un aperçu des points d'appui de la civilisation en Asie.

Sous Abbas-le-Grand, lorsque l'empire de Perse s'étendoit depuis le Tigre jusqu'à l'Indus, ces contrées renfermoient un assez grand nombre de couvents catholiques, presque tous occupés par les Capucins et les Dominicains. Il y en avoit à Ispahan, à Tauris, et même dans quelques villes du Candahar. Lorsque, sous Louis XIV, Colbert envoya une ambassade, dont le but étoit d'obtenir un traité de commerce entre la France et la Perse, les religieux du couvent d'Ispahan rendirent de très-grands services aux négociateurs. Pendant le siècle dernier, la Perse ayant été le théâtre de guerres sanglantes, les couvents ont été abandonnés, et le plus grand nombre des chrétiens a fui dans des contrées plus tranquilles, et particulièrement dans l'Inde.

On ne connoît plus un seul couvent habité ni dans la Perse ni dans l'Afghanistan. Celui

d'Ispahan, dont Chardin et Tavernier font mention, existe encore, et le soin de sa conservation et de son entretien est confié à cinq familles arméniennes catholiques, mais qui n'ont pas de prêtre.

Pendant que les Arméniens du rit romain, presque tous marchands, ont eu le bonheur d'abandonner cette terre de désolation, et ont transporté sur les bords du Gange, à Bombay, à Madras, à Calcuta, les débris de leurs richesses et leur intelligence en commerce, et que quelques-uns d'entr'eux y ont fait des fortunes considérables, une population chaldéenne catholique, échappée aux pillages continuels des Kourdes, est venue de la Mésopotamie habiter le canton de Kostroya, à peu de distance de Koy, sur les frontières de l'Arménie et de l'Aderbijan. Elle se compose de trois mille familles, formant environ dix-huit mille âmes.

Ces Chaldéens sont cultivateurs, et soumis à de très-fortes contributions, relativement à leur peu d'aisance. Ils étoient taxés à 1,300 tomans; mais, sous prétexte de retard de payement, et par suite d'abus de pouvoir, cet impôt s'élève ordinairement à plus de 2,000 tomans (32,000 fr.), indépendamment des rétributions en grains et autres productions. Ces Chaldéens ont pour

archevêque un prêtre âgé de plus de soixante-dix ans. Il parle presque toutes les langues de l'Orient, et s'exprime très-bien en italien.

Avant l'arrivée de M. le colonel Mazarovitch, dalmate catholique, chargé d'affaires de Russie à Teheran, et protecteur zélé de tous les Européens, l'archevêque chaldéen avoit fréquemment été soumis aux plus affreuses vexations. Son âge et ses vertus n'avoient pu lui éviter la punition du bâton toutes les fois que les contributions étoient en retard; mais depuis que le colonel a accueilli ce prélat avec distinction, lui a donné à sa table la place d'honneur, au milieu des plus grands personnages Persans, il jouit du moins de quelques égards, et ses ouailles ont beaucoup gagné à cet heureux changement dans sa situation.

J'ai parlé du caractère d'obligeance de M. le colonel Mazarovitch : il a eu l'occasion de l'exercer envers une Française, qui, déjà dans un âge assez avancé, s'est trouvée transportée à Tauris, et y a vécu quelque temps des bienfaits de l'empereur de Russie. Depuis cette époque, elle a dû à son appui la place d'institutrice des princesses filles d'Abbas-Mirza. Ainsi, au même moment, M. Cormac, médecin anglais, est attaché au prince héréditaire et à son harem; des Anglais

instruisent les troupes persanes, dirigent leur artillerie, et une femme née à Saint-Domingue, filleule de la princesse de Lamballe, est chargée d'enseigner aux princesses la langue française, et de leur donner une éducation si éloignée de leurs anciennes mœurs et de leurs préjugés.

Je n'ai pu me procurer des renseignements suffisants pour parler des chrétiens dispersés en Turquie; mais entre cet empire et la Perse, à peu de distance de la ville d'Amadie, sur la chaîne des monts Gordiens, entre l'Arménie et la Syrie, des chrétiens Nestoriens en grand nombre ont su conserver à la fois, au milieu des sectateurs d'Omar et d'Ali, leur religion et leur indépendance : leur chef, Simon, réunit le pouvoir spirituel et temporel; son peuple, agriculteur et nomade, défendu par des montagnes et par son courage naturel, n'a jamais pu être subjugué. Eloigné de l'Europe, il n'a pu connoître ses arts, participer à ses lumières; mais du moins il n'en est pas séparé par des préjugés invincibles; et déjà l'établissement des écoles dans un grand nombre de villages dépendants de ce chef, annonce qu'il éprouve le besoin de donner de l'instruction à ses compatriotes.

Je reviens à Tiflis, dont cette digression m'a éloigné. Cette ville est devenue depuis quelques

années le passage ordinaire d'un grand nombre d'Anglais qui vont de l'Inde en Europe : ils s'embarquent à Bombay, et arrivent en quinze ou vingt jours à Bender-Boucher, sur le golfe Persique. Ils ont dans ce port un consul général, et y font un assez grand commerce, répandant par cette voie dans la Perse les produits de l'Inde et de leurs manufactures.

En partant de Bender-Boucher, les Anglais, voyageant avec un mehmender (1), effectuent facilement, en six semaines, le trajet du golfe Persique à Tiflis. Les caravanes font cette route en soixante jours. De Tiflis, les Anglais gagnent l'Europe, soit en s'embarquant à Redoute-Kalé pour Odessa, soit en traversant le Caucase, une partie de la Russie et l'Autriche.

On voit quelquefois dans le même jour arriver à Tiflis des négociants de Paris, des courriers de Pétersbourg, des marchands de Constantinople, des Anglais partis de Calcuta ou de Madras, enfin des Arméniens de Smyrne et de Yezd, et des Ousbeks de Boukhara; ainsi, cette ville peut être considérée comme le point central entre l'Europe et l'Asie. Lorsque le com-

(1) Officier persan qui accompagne les voyageurs de marque, leur fait donner des logements et des vivres; et répond sur sa tête de leur sûreté pendant le voyage.

merce y aura pris les développements dont il est susceptible, des Boukhares, arrivant de Samarcande, du Tibet, et des frontières de la Chine, se rencontreront sur le marché de Tiflis avec les Hindoux du Lahor et du Guzurate.

Le gouvernement de Tiflis est confié au général Vanhœven, Livonien. Il se distingue par un caractère de bonté et d'affabilité, et accueille de la manière la plus aimable les étrangers qui passent par cette ville, ou qui s'y fixent.

Le général en chef Yermoloff favorise le développement du commerce de la Géorgie par une suite de mesures sages, telles qu'on pouvoit les attendre de cet habile administrateur.

J'ai déjà parlé, à l'article de Redoute-Kalé, des bâtiments qu'à la fin de 1822 il y a fait construire pour loger les voyageurs et les marchandises qui doivent y subir la quarantaine.

Il a fait réparer et refaire en entier une partie de la route de Tiflis à Kotaïs, qui aujourd'hui, en toute saison, est praticable aux voitures. Cette communication exige encore un assez grand nombre de ponts sur les torrents et les rivières qu'on est aujourd'hui forcé de passer à gué : le général en chef donne tous ses soins à l'exécution successive de ces travaux. Les postes de cosaques étoient garnis d'un nombre suffisant

de chevaux pour le service public; mais ils n'en pouvoient fournir aux particuliers, qui d'ailleurs, dans cette contrée, et avant que les étrangers arrivassent, voyageoient toujours avec leurs propres chevaux; il a fait, avec l'hetman des cosaques, un arrangement qui assure en tout temps aux négociants les chevaux de poste dont ils ont besoin pour eux et pour leurs marchandises, lorsqu'ils vont de Redoute-Kalé à Tiflis, et de cette ville, soit aux frontières de Perse, soit à Mozdok, en traversant le Caucase.

Lorsque le commerce de Tiflis étoit circonscrit, le petit nombre de bâtiments de la douane suffisoit à son service. Depuis que l'ukase du 8-20 octobre 1821, en accordant la franchise commerciale, a donné une grande impulsion aux relations de cette ville avec l'Europe et l'Asie, le général en chef a obtenu du Gouvernement l'autorisation de faire bâtir sur les bords du Kour de vastes magasins où toutes les marchandises peuvent être déposées avant d'acquitter les droits.

Sous le gouvernement des rois d'Immirette et de Géorgie, et sous celui des kans, des villes, des églises percevoient divers droits de passage extrêmement onéreux.

Le général en chef a fait rechercher soigneu-

sement les titres en vertu desquels ces droits étoient exigés. Il doit examiner jusqu'à quel point ils nuisent au commerce, pour en provoquer ensuite la réduction ou la suppression. La police étoit exigeante à l'excès : les voyageurs, fatigués, quelquefois malades, étoient forcés de se présenter immédiatement à ses bureaux, et y étoient assujétis à une longue enquête : le général leur a fait accorder vingt-quatre heures de repos, en se contentant de la déclaration de leur consul ou de leur hôte.

La ferme du tabac établie à Tiflis s'opposoit, sous le prétexte de possibilité de versement frauduleux, au passage du tabac qui arrivoit de Schyras pour être expédié à Constantinople. Il a autorisé le transit, en prenant les précautions qu'exigent les intérêts du fisc. Enfin, en attendant qu'on ait établi un tribunal de commerce à Tiflis, le général en chef a usé de toute son influence pour déterminer ceux qui avoient entre eux des contestations, à adopter le mode de jugement par arbitres nommés par les parties réciproques.

Le courrier d'Europe arrive à Tiflis régulièrement une fois par semaine : en vingt-huit jours, de Pétersbourg et d'Odessa, et en cinquante ou cinquante-cinq, de Paris. Le jour

de son arrivée est incertain, parce qu'il dépend de l'état des routes, et surtout du passage du Caucase : celui de son départ est fixé invariablement au mardi soir de chaque semaine. De tous les avantages dont jouit le commerce à Tiflis, le plus important, c'est de pouvoir recevoir des parties les plus éloignées de la Russie, ou d'y expédier des fonds, moyennant un simple droit d'un pour cent, le Gouvernement russe étant garant des sommes, même contre les vols à main armée. On ajoute seulement au droit d'un pour cent autant de fois le prix du port de lettres de Tiflis aux villes pour lesquelles l'argent est destiné, qu'il y a de livres pesant dans l'envoi. On voit, d'après ces règles, que, si l'expédition se fait en assignations de banque, cette augmentation du prix de port de lettres est insensible; que si elle se porte sur des ducats ou des tomans, comme la livre d'or vaut 1,500 fr., et un port de lettres pour Pétersbourg 1 rouble assignation, cette différence est insignifiante, et que l'augmentation sur un transport en argent qui vaut 100 fr. la livre, est d'environ un pour cent. La poste se charge des paquets qui ne pèsent pas plus d'un poud (trente-trois livres un tiers, poids de marc).

Dans un voyage que je ne me suis décidé à

publier que dans le seul but d'être utile au commerce, on excusera l'aridité de ces détails minutieux, mais indispensables pour juger des ressources et des facilités que présente ce pays (1).

L'établissement des bains d'eaux sulfureuses à Tiflis est, en général, bien organisé; ils sont très-nombreux, et tenus par des particuliers. Le Gouvernement en a fait, depuis cinq ans, construire un très-vaste et commode; les employés connoissent tous les procédés en usage dans les bains de Constantinople. Les eaux sulfureuses de Tiflis ont divers degrés de chaleur, et sont très-fréquentés par les habitants du pays et par les étrangers.

Les femmes surtout vont souvent aux bains; quelques-unes y passent la moitié de la journée, et y font même leurs repas.

Depuis quelques années, les princes Géorgiens s'occupent de plantations. Le beau jardin d'Héraclius, remarquable par les platanes et les peupliers qui l'ombrageoient, est destiné à être transformé en un nouveau quartier. En 1820, le gouvernement Russe l'avoit mis en vente, et n'en avoit trouvé que 5,000 roubles d'argent (20,000 fr.). En 1823, il a été adjugé pour 20

(1) J'ai renvoyé parmi les pièces justificatives les détails sur les poids, mesures et monnoies en usage à Tiflis.

ou 21,000 roubles d'argent (84,000 fr.). La passion de bâtir se manifestoit sur les bords du Cyrus au même moment où elle se développoit sur les bords de la Seine. A de si grandes distances, elle annonçoit un accroissement de prospérité commerciale, les mêmes causes produisant presque toujours les mêmes effets.

Sur le coteau du midi qui domine Tiflis, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique, un général, le prince Beboutoff, a fait bâtir une jolie maison de campagne, et tracer avec goût des jardins en terrasse. L'exemple lui en avoit été donné depuis long-temps par le général Akverdoff, homme de beaucoup de mérite, et mort gouverneur de Tiflis. Dans le même canton, le jardin attenant au palais occupé par le général en chef est ouvert au public; il est vaste, bien planté, et distribué avec goût. Un peu plus haut est placé le nouveau cimetière des catholiques; il est devenu un lieu de promenade, où l'on va admirer la belle végétation des vignes de Schyras plantées depuis trois ans. Ces vignes ont été envoyées par le lieutenant-colonel Monthieth, officier de génie anglais au service d'Abbas-Mirza, et qui a long-temps demeuré dans l'Inde. Il est difficile de trouver un homme plus obligeant. A l'extrémité du cimetière des catho-

liques on trouve un joli kiosque, dont une partie sert de lieu de repos aux promeneurs, et l'autre de chapelle.

On ne connoissoit, il y a vingt ans, à Tiflis, que les usages et les habitudes de l'Asie : chacun s'empressoit d'offrir l'hospitalité aux voyageurs, qui rarement visitoient cette ville. Les marchands étoient logés dans les caravanserails : on trouve aujourd'hui dans cette capitale quelques auberges tenues par des Arméniens, un restaurateur et deux boulangers français.

Ces améliorations successives, ce mouvement, cette activité, ces innovations, annoncent les progrès encore inaperçus en Europe du commerce de Tiflis. Ces progrès sont tels, que le produit de la poste aux lettres, qui, en 1820, ne montoit qu'à environ 22,000 roubles assignations (22,000 fr.), s'est élevé, en 1823, à 88,000 roubles. Les revenus de la douane, dans cet intervalle, ont été portés de 100,000 à près de 400,000 roubles assignations; ce qui suppose une importation de marchandises étrangères, tant de la Perse que de l'Europe, de 8,000,000, à raison de 5 p. 100, taux du droit d'entrée.

Dans une ville naissante on ne peut s'attendre à trouver encore un spectacle; mais des danseurs de corde Allemands, et des bayadères

Tartares de Chamakhie viennent de temps en temps, les uns exercer leur agilité et leur adresse, les autres attirer par leurs danses voluptueuses les Géorgiens et les étrangers fixés à Tiflis.

Les travaux pénibles, ceux qui exigent de la force, le soin d'aller chercher de l'eau au Kour, pour la distribuer dans toutes les maisons de la ville, celui de transporter les marchandises, sont, en général, confiés à des Immirétiens. Ce sont les Auvergnats des provinces Russes au-delà du Caucase.

Les Allemands qui occupent le village attenant aux faubourgs sur la gauche du Kour, fournissent à la ville des légumes, du beurre, des jambons et d'autres salaisons de porc. La plupart de ces Allemands sont du Wurtemberg. C'est à eux et à une autre colonie de cette nation, également située sur la gauche du Kour, à cinq werstes de Tiflis, qu'est due la culture des pommes de terre en Géorgie. Lorsque je suis arrivé dans cette ville, en 1820, on les payoit jusqu'à 10 sous la livre : leur prix, comme celui de beaucoup de plantes potagères en Géorgie, est aujourd'hui très-modéré. Les Allemands dont je viens de parler paroissent satisfaits de leur sort, et ne peuvent manquer de prospérer.

CHAPITRE VII.

Population actuelle de la Géorgie.—Caractère des Géorgiens, des Arméniens, des Tartares, des Persans et des Kourdes.—Arrivée du patriarche Arménien sur le territoire russe. — Refus de le renvoyer au couvent d'Etchmiadzin.—Jeux et exercices des Géorgiens.—Danses des Géorgiennes sur leurs terrasses.

On évalue la population de la Géorgie proprement dite à soixante mille familles, qu'on peut porter à trois cent soixante mille âmes; ce qui fait environ cent vingt habitants par lieue carrée : ce sont les débris d'une population assez considérable, détruite par les invasions successives auxquelles cette malheureuse contrée a été en proie. Ainsi, lorsqu'en 1618, Chah-Abbas s'empara de la Géorgie sur les Turcs qui l'occupoient depuis environ vingt ans, il en enleva quatre-vingt mille familles, ou près de cinq cent mille habitants qu'il dissémina dans les provinces de la Perse les plus éloignées. Sous Nadir-Chah, la dépopulation de cette contrée

fut très-considérable; et j'ai souvent cité l'invasion d'Aga-Mahomet-Kan, en 1795, qui emmena vingt mille Géorgiens encore existants en Perse. Si nous ajoutons la vente continuelle que les rois de Géorgie et les princes de ce pays faisoient de leurs sujets aux marchands musulmans, on concevra sans peine les causes qui ont rendu cette contrée presque déserte. Comme ces causes n'existent plus, tout annonce un accroissement rapide dans la population de la Géorgie.

Je n'oserois donner, même par aperçu, l'état de la population des anciennes provinces persanes qui font aujourd'hui partie des Etats de l'empereur de Russie. Au moment où ce souverain a pris possession de ces contrées, beaucoup de Musulmans se sont enfuis sur le territoire persan; mais, depuis cette époque, la douceur du gouvernement Russe a ramené vers ces contrées un grand nombre de fugitifs.

La population de la Géorgie, dans ses limites actuelles, se compose de Géorgiens, d'Arméniens, de Tartares et de Persans.

Qu'on me permette ici de tracer le portrait de ces divers peuples, tels que je les ai vus, et tels qu'ils m'ont été dépeints par des hommes qui, ayant long-temps vécu parmi eux, étoient capables de les bien connoître.

Le Géorgien est de haute stature et d'une forte constitution. Ses traits sont généralement beaux et très-prononcés. Il a les yeux noirs et bien fendus, le nez long et souvent aquilin, moins à la manière des Romains qu'à celle des Juifs, avec lesquels il a souvent été confondu. Sa démarche est fière, quelquefois accompagnée d'une sorte de balancement de corps qui la rend presque insolente. Habitant un pays sans cesse exposé aux invasions, il étoit dans la nécessité de se tenir continuellement sur la défensive, soit contre les Turcs qui sortoient des pachalicks de Kars et d'Akhaltzikhe, ou contre les Persans qui traversoient l'Araxe, ou contre les Tartares et les Lesghis qui descendoient du Caucase. Sa position l'a donc rendu guerrier; mais, appartenant à une nation peu nombreuse, obligé de se battre contre des armées innombrables, il s'est plutôt accoutumé à la guerre de partisans qu'à des batailles régulières. Nul peuple de l'Asie ne fournissoit de plus braves soldats, ni de meilleurs cavaliers. Dans les armées persanes, le corps des Géorgiens formoit toujours une division d'élite, celle sur laquelle les rois de Perse comptoient le plus, celle qui ordinairement leur assuroit la victoire. Brave, mais quelquefois dur; hospitalier, mais peu affable;

intelligent, mais plein d'ignorance, le Géorgien a tout à la fois les vices et les vertus du soldat.

Les princes Géorgiens, accoutumés à une guerre continuelle sous leurs rois, commencent à se lasser de leur vie oisive et monotone. Si jamais les circonstances obligeoient la Russie à attaquer les Musulmans, Chytes ou Sunnites, dans le centre de leur empire, en Asie, il seroit facile à cette puissance de lever en peu de temps, en Géorgie, des armées nombreuses, qui, distinguées par leur courage et exercées à l'européenne, vaudroient les meilleures troupes de l'Empire.

Le peuple est généralement agriculteur ou artisan, il néglige le commerce. S'il n'a pas l'air d'arrogance des seigneurs, son ton et ses manières indiquent l'humeur martiale.

Les Géorgiennes ne sont pas au-dessous de leur haute réputation de beauté; cette régularité de traits, dont les belles statues grecques nous ont laissé le modèle, une taille élancée, la blancheur de la peau, la douceur des regards, distinguent une Géorgienne. En rapports continuels avec des hommes accoutumés à la vie des camps, elles ont su obtenir l'empire que donnent toujours l'aménité de l'esprit et la gaîté du caractère.

Les Arméniens, très-nombreux en Géorgie, n'ont, pour les mœurs et les inclinations, nulle ressemblance avec les Géorgiens. L'humeur belliqueuse de ces derniers offre un contraste frappant avec le naturel pacifique des premiers.

L'Arménien est un peu moins grand, mais plus gros que le Géorgien ; il a les traits aussi réguliers, le nez plus droit, le regard sérieux, l'air réfléchi et soumis ; il réunit deux choses qui semblent opposées : les mœurs des patriarches, et les vices attachés au long état de dépendance sous lequel il a vécu.

Comme au temps d'Abraham et de Jacob, le premier né est, après le père, le maître, le chef héréditaire de la maison. Ses frères puînés lui sont soumis ; ses sœurs sont presque ses servantes. Les uns et les autres sont pleins de respect pour leur père ; rarement ils s'asseyent devant lui, et se mettent à sa table. Ils sont ses serviteurs les plus dévoués ; et c'est l'aîné des fils chez ce peuple hospitalier qui sert les étrangers admis à la table de son père, ou qui offre la collation, dans le cas où une visite arriveroit hors de l'heure du repas.

J'avois été recommandé à un négociant Arménien de Nackchivan. A mon arrivée, il vint m'embrasser comme une ancienne connoissance,

me conduisit dans la chambre qui m'étoit destinée, me fit préparer un bain, fit tuer un mouton, et invita tous ses amis au festin. Je me rappelois alors les usages des peuples pasteurs, ceux de cette époque voisine du berceau du monde, où on s'accueilloit d'autant plus, qu'on se croyoit plus rapproché d'une tige commune.

Si l'on ajoute à ce tableau des goûts simples, une sévère économie, un esprit d'ordre admirable, une grande intelligence pour les affaires de commerce, on verra le beau côté des Arméniens. Peut-être n'y auroit-il nul contraste à leur opposer, si, nation indépendante, ils avoient toujours vécu dans une situation tranquille, et n'avoient eu à obéir qu'à leurs lois; mais, semblables aux Juifs, se liant, comme eux, par les souvenirs historiques, à l'origine du monde, comme eux, dispersés depuis plusieurs siècles dans toute l'Asie, ils ont toujours été soumis à des gouvernements despotiques, assujétis dans la Turquie, dans l'ancienne Arménie, dans toute la Perse, à des maîtres de religion différente, qui n'ont eu d'autres guides que leurs passions, d'autres lois que leur volonté.

Leur luxe, leurs richesses eussent tenté leurs tyrans, et ils ont été thésauriseurs et avares.

Une seule parole hasardée, une seule indiscrétion pouvoit souvent les perdre, ils sont devenus taciturnes et dissimulés. La reconnoissance pour des bienfaiteurs en disgrâce pouvoit les compromettre, ils ont été quelquefois ingrats. Ne pouvant aspirer aux places et aux honneurs dans les pays musulmans, l'amour du gain est devenu le mobile de toutes leurs actions.

Le commerce de Tiflis et de toute la Géorgie est presque entièrement entre les mains des Arméniens, et tout porte à croire qu'avant peu d'années, ils auront oublié les pertes que le pillage de Tiflis leur a fait éprouver.

Les Tartares, qui sont très-nombreux dans les provinces Russes au-delà du Caucase, fournissent au commerce des voituriers de confiance. Ils se louent volontiers comme bergers et conducteurs de haras. La plupart mènent par inclination une vie moitié sédentaire, moitié nomade. A l'entrée du printemps, ils abandonnent leurs villages pour respirer l'air pur des montagnes, et y trouver des fourrages pour leurs troupeaux : ils rentrent dans leurs habitations vers la fin de septembre. Leur nourriture est frugale et consiste surtout en laitage et en pilau. Le lait de jument fermenté est leur boisson ordinaire.

Leurs femmes filent la laine de leurs troupeaux, et tissent des tapis remarquables par la solidité des couleurs, et par le bas prix auquel ils les vendent. Les Tartares sont généralement doux et très-soumis au gouvernement Russe. Vivant dans un pays ouvert, ils ne peuvent jamais songer à devenir sujets des Persans, pour lesquels, d'ailleurs, la différence de secte est un motif insurmontable d'aversion.

Indépendamment des trois peuples dont je viens de parler, on trouve, dans le Noucha, le Ghendjé, le Karabagh, le Chirvan, et même, dans le Daghestan, un grand nombre de Persans. Restés dans ces contrées depuis qu'elles sont soumises à la Russie, ayant conservé les mœurs et le caractère de leurs compatriotes, le tableau que j'en présenterai peut s'appliquer à une grande partie des habitants de ce vaste royaume.

Le Persan est basané, d'une taille au-dessus de la moyenne, et assez élancée. Il a le visage long, les yeux vifs et intelligents; il porte la barbe qui, presque toujours est longue et touffue; il a la démarche beaucoup plus vive et le maintien moins grave que le Turc. Si je voulois présenter le parallèle de ces deux nations, je dirois que le Turc, au milieu de son

entière résignation à la volonté du calife, a conservé tout le courage que donne le fatalisme. Il est soumis à un despote, mais non dégradé. Ses préjugés, le souvenir de ses anciennes victoires ont conservé chez lui l'esprit guerrier. Il est parfois cruel et barbare, mais il n'a pas le cœur fermé à la reconnoissance et aux plus nobles sentiments. Opposons au Turc le Persan, tel que le dépeignent tous les voyageurs, ceux qui ont habité parmi eux. Le Persan, depuis plus d'un siècle, accoutumé à voir son pays envahi, obéissant passivement à des chefs Tartares, Turcomans ou Afghans, s'est considéré comme destiné par la Providence à l'esclavage et à l'oppression. Chez lui, presque tous les souvenirs récents sont honteux; la résistance a toujours été nulle. Il a été témoin de la destruction et du pillage de ses villes, du massacre de ses frères; il s'est vu dépouillé de ses biens; condamné à une existence précaire, il a, pour la conserver, employé les moyens extrêmes, et souvent les plus honteux. Cet état de choses en a fait un peuple entièrement démoralisé. Chez lui, nulle parole n'est vraie, nul serment n'est sacré : il jure aujourd'hui une chose; demain il jure le contraire. Il est rampant devant le puissant, insolent et dur envers le foible. Qu'im-

porte son intelligence naturelle, sa facilité extrême pour apprendre, les progrès qu'il est susceptible de faire dans les arts mécaniques, dans les sciences, dans tout ce qui tient à l'instruction? Ces dons de la nature deviennent un malheur, lorsque celui qui les possède n'a ni principes ni vertu.

C'est à regret que j'ai dépeint les Persans sous des couleurs si défavorables; aussi je me hâte de reconnoître qu'il y a parmi eux des hommes dignes de la plus haute estime; et, dans ces exceptions, il est doux pour l'humanité de pouvoir citer le prince héréditaire Abbas-Mirza, dont les nobles intentions tendent continuellement à améliorer les mœurs et le sort d'un peuple qu'il est appelé à gouverner un jour.

J'ai parlé des Persans qui habitent les villes; le tableau doit recevoir quelques modifications quand il s'agit de ceux qui mènent une vie nomade.

Les Kourdes n'ont pas les mêmes mœurs que les Tartares ni les Turcomans; mais parmi les divers peuples qui parcourent la Perse avec leurs troupeaux, au milieu des différences qui tiennent à leur origine, on trouve constamment chez eux un caractère indépendant, un amour de pillage, et, comme compensation, un grand

respect pour les droits de l'hospitalité, des mœurs régulières, et quelquefois des sentiments élevés.

J'ai déjà parlé de l'arrivée successive d'un grand nombre d'Arméniens dans les provinces Russes au-delà du Caucase; mais, de toutes les migrations, la plus remarquable et la plus importante dans ses résultats, est celle du patriarche des Arméniens, échappé, en 1822, avec presque tout son clergé, du couvent d'Etchmiadzin, situé en Perse, dans la province d'Érivan, à peu de distance du mont Ararat. Pour rendre raison de cet événement extraordinaire, il est bon de rappeler que, depuis près de trois ans que la guerre dure entre la Perse et la Turquie, les Kourdes, placés sur l'extrême frontière, et qui, au milieu des désordres inséparables des hostilités entre barbares, ne respectoient ni amis ni ennemis, étoient venus plusieurs fois insulter le couvent des Arméniens, en avoient exigé des contributions, et même, dit-on, avoient tué deux religieux.

Cette raison étoit plus que suffisante pour justifier le patriarche arménien d'être venu chercher un asile chez une nation capable de le faire respecter. La Turquie ni la Perse ne purent voir avec indifférence le patriarche, ou plutôt

l'âme et le chef de la nation Arménienne, établir désormais sa résidence chez un peuple qui, pour l'une des nations, est un objet de haine implacable, et pour toutes les deux un sujet de terreur. Quoi qu'il en soit, le général en chef donna ordre d'accueillir avec distinction le patriarche, qui choisit son domicile au couvent de Sanaïn en Somkéthie.

Depuis ce temps, les instances du kan d'Erivan, et celles d'Abbas-Mirza lui-même, n'ont pu déterminer le général Yermoloff à consentir à laisser retourner le patriache à Etchmiadzin. En dernier lieu, un ambassadeur extraordinaire vint, de la part du prince héréditaire, solliciter de nouveau le retour du patriarche, en protestant qu'il seroit respecté, et jouiroit de la plus grande sûreté. Le général répondit avec sévérité, qu'il étoit étonnant que le prince insistât sur le retour du patriarche dans un couvent exposé à être pillé par les Kourdes, contre lesquels le prince n'avoit pu protéger les religieux.

J'ai parlé des divers peuples qui habitent le gouvernement de la Géorgie; qu'on me permette de dire quelques mots sur les jeux et les usages des Géorgiens mêmes.

Du temps d'Héraclius, et avant l'occupation

de cette contrée par les Russes, il étoit naturel que les plaisirs des Géorgiens se ressentissent de leur état habituel de guerre.

Les princes et les nobles, toujours à cheval, s'exerçoient, en courant au galop, à tirer au but avec leur fusil, à le recharger sans s'arrêter, et à tirer en arrière. Quelquefois, comme les Turcs à Constantinople, ils s'amusoient à lancer le gerid, ou la lance; et souvent on pouvoit dire de ce jeu meurtrier ce que disoit un ambassadeur Turc ou Persan qui assistoit à un de nos tournois : *Si c'est pour s'amuser, c'est trop; si c'est pour se battre, c'est trop peu.* Quoi qu'il en soit, le gouverneur-général Yermoloff, témoin des malheurs qui résultoient de l'ardeur des hommes qui entroient en lice, les a forcés de substituer une baguette au bâton autrefois en usage; et, malgré cette précaution, les accidents sont encore fréquents.

Ces jeux guerriers avoient passé des princes parmi le peuple; et si chez lui la manière de s'attaquer étoit moins noble, elle n'en étoit que plus meurtrière. Les dimanches et les jours de fêtes, les Géorgiens se réunissoient en grand nombre sur le revers de la montagne contiguë au faubourg d'Awlabari, et se divisoient en deux bandes. Bientôt les enfants se provoquoient et en ve-

noient aux mains à coups de fronde et de bâton. Lorsqu'un des partis s'avouoit vaincu, l'adolescence prenoit sa place, et étoit bientôt suivie par les hommes faits.

Le général en chef voulut un jour être témoin de cet exercice, et sa présence anima les Géorgiens à un tel point, qu'il y eut un grand nombre de blessés, et que trois hommes restèrent morts sur la place avant qu'on fût parvenu à mettre fin à un jeu qui avoit fini par dégénérer en véritable frénésie. Depuis, on a sévèrement défendu le renouvellement de ces divertissements dangereux. Cependant il est rare qu'il se passe un dimanche sans que ces exercices recommencent; et avant que la police ait eu le temps d'arriver et de séparer les combattants, il y a ordinairement quelques blessés.

A ces divertissements sanguinaires, on peut en opposer d'un genre plus doux : tous les soirs, pendant les beaux jours de l'année, si communs à Tiflis, les terrasses d'un grand nombre de maisons arméniennes et géorgiennes sont couvertes de jeunes filles, de femmes et d'enfants. Les premières dansent ordinairement une ou deux au plus à la fois, pendant que les mères et les femmes attachées au service de la maison les accompagnent du tambour de basque, et en

battant des mains en mesure. Cette danse est extrêmement lente : les danseuses ne s'élèvent jamais de terre, et se bornent à des mouvements de tête, de bras et de corps. La multitude de ces amusements donne en été à la ville de Tiflis un air de gaîté, emblême de la sûreté et du bonheur dont son peuple jouit depuis qu'il est à l'abri des invasions des Barbares.

CHAPITRE VIII.

Situation avantageuse de Tiflis pour le commerce. — Relations que cette ville peut établir par la mer Noire et par la mer Caspienne. — Sûreté de ce nouveau marché. — Détails sur Ormus. — Marche des caravanes à diverses époques. — Causes qui se sont long-temps opposées au commerce de Tiflis. — Changements survenus depuis que la Géorgie appartient à la Russie. — Arméniens à la foire de Léipsick. — Mesures indiquées pour l'avantage du commerce de Tiflis.

Il est difficile de nier que Tiflis, capitale de la Géorgie, ne possède au plus haut degré la première condition nécessaire pour devenir florissante par le commerce, celle d'être située avantageusement.

Eloignée d'environ cent lieues de la mer Noire et de la mer Caspienne, elle peut en tout temps entretenir avec ces deux mers des communications faciles, promptes, exemptes de tous dangers, et sujettes à peu de frais.

Par la mer Noire, elle peut établir des relations avec toute la côte de la Natolie, avec les

ports de la Russie méridionale, avec l'embouchure du Danube; et lorsque ces relations seront favorisées par l'établissement des bateaux à vapeur, elle communiquera en moins de huit jours avec les ports de cette mer les plus éloignés de l'embouchure du Phase et de celle de la Khopi, et avec Constantinople. Ces relations ont lieu sur une mer fermée, et sont conséquemment à l'abri des interruptions que pourroit causer la jalousie d'une puissance parvenue à la domination maritime. Elles embrassent toute la population de l'Asie occidentale, les cinquante-deux millions d'habitants de la Russie, enfin celle de tout le continent de l'Europe.

Lorsque toute cette partie du monde est en paix, nul obstacle ne s'oppose à ce que des navires partis des bords du Phase, chargés des productions de l'Asie et de celles de la Russie méridionale, déployent leur pavillon dans tous les ports de l'Amérique, et y soutiennent avantageusement la concurrence avec les bâtiments expédiés des ports d'Europe les plus convenablement situés pour ce commerce.

Par la mer Caspienne, domaine exclusif de la Russie, au moins pour la navigation, et qu'on peut appeler le *mare clausum* de cette puissance, les bâtiments chargés des produits des

manufactures européennes peuvent aller en trente-six heures de Bakou à la côte du Ghylan, à celle du Masanderan et d'Asterabad, ou dans le golfe de Balkan; en six jours, les navires se rendent de ce port à Astrakhan. Ainsi, les négocians établis à Tiflis peuvent embrasser dans leurs vastes combinaisons tout l'Afghanistan, la Boukharie, le Cachemire, le Tibet; rétablir l'ancienne route commerciale qui conduisoit en quatre-vingts ou cent jours les marchandises de la province de Chensi, la plus occidentale de la Chine, aux bords de l'Oxus, ou en deux cents jours aux rivages de la mer Caspienne; et afin qu'on ne considère pas cette indication comme hasardée, je rappellerai cette route, d'environ deux mille lieues, que parcourent les draps prussiens pour se rendre de la Silésie à Kiakhta, aux frontières de la Chine. Ces draps, qui payent à leur entrée en Russie un droit de transit de 15 copecs argent par archine, 1 franc par aune de France, ce qui équivaut à environ huit pour cent, supportent cette taxe, parce que les frais de transport ne sont rien en Russie et dans une grande partie de l'Asie, où les animaux s'arrêtent sur des pacages communs, et ne sont assujétis à aucune dépense d'auberge. Aussi ces expéditions laissent-

elles assez de bénéfice aux fabricants pour que ces envois se succèdent sans interruption depuis 1818, et s'élèvent quelquefois à quinze mille pièces de drap par an, dont la valeur peut être estimée de 4 millions à 4 millions 500,000 fr. (1).

Robertson, qui a fait tant de recherches sur le commerce de l'Asie, après avoir parlé de la route par Suez et de celle du golfe Persique, indique la communication entre la mer Noire et la mer Caspienne comme une des plus favorables. Il dit que Seleucus Nicator, le premier et le plus habile des rois de Syrie, au moment où il fut assassiné, s'occupoit de cette route nouvelle, et il ajoute : « Que la branche de » commerce que, par cette voie, il eût mise dans » ses mains, étoit assez importante, par son » étendue et son utilité, pour mériter qu'un » grand roi s'occupât des moyens de s'en assurer » la possession (2).

Les caravanes se rendent en quinze jours de Tiflis à Erzeroum, et il ne leur faut pas un temps

(1) J'ai cru utile de joindre parmi les pièces justificatives la copie de l'ukase concernant les draps de Prusse et l'itinéraire de la route de Moscou à Kiakhta sur les frontières de la Chine, route sur laquelle les postes sont régulièrement montées.

(2) Voyez *Recherches sur l'Inde*, par Robertson, p. 61.

plus long pour arriver à Tauris. En soixante jours, elles parviennent de Tiflis à Bender-Boucher, sur le golfe Persique. De ce port, les marchandises chargées sur les bâtiments qui se rendent fréquemment à Bombay, ne mettent ordinairement que quinze à vingt jours pour leur traversée. Ainsi, Tiflis communique avec l'Inde par une route courte, sûre et facile; mais ce n'est pas à sa situation seulement que Tiflis pourra être redevable de sa prospérité future.

Lorsque sir John Malcolm, dans son *Histoire de la Perse*, en parlant d'Ormus, dit que cette ville étoit devenue l'entrepôt où les marchands de toutes les parties du globe venoient en foule pour opérer les échanges entre les productions de l'Asie et les produits de l'Europe, parce que, dit-il, « leurs propriétés et leurs personnes » étoient protégées contre l'injustice et l'op- » pression, et que de cette ville ils pouvoient » faire un commerce avantageux avec la Perse, » avec l'Arabie et la Turquie, sans être exposés » aux dangers que présente toujours une rési- » dence fixe dans ces contrées barbares, » cet habile écrivain a mieux indiqué que je n'eusse pu le faire, le véritable avantage de Tiflis, celui de faire actuellement partie d'un empire chrétien et civilisé. C'est cet immense avantage qui

assure à Tiflis une prospérité égale à celle d'Ormus, qui en fera une nouvelle Palmyre, une nouvelle Alexandrie ; la force des choses sera plus grande que les hésitations, les obstacles, les oppositions qui jusqu'ici ont, sinon suspendu, au moins ralenti le mouvement qui doit entraîner les relations entre l'Europe et l'Asie vers cette nouvelle route.

« Si l'île d'Ormus, qui n'a ni végétation, ni » eau douce, qui n'a pas vingt mille de circon- » férence, où les montagnes et les plaines sont » également formées de sel, où tous les ruisseaux » en sont imprégnés, où il se condense même » à la surface comme de la neige glacée, où la » nature du sol, ou plutôt cette surface unie » qui la couvre, rend les chaleurs de l'été plus » intolérables que dans les îles brûlantes et dans » les provinces qui l'entourent, et qui n'a pour » elle que l'avantage de sa position, et un bon » port (1) » ; si cette île a été le centre d'un commerce extrêmement riche ; si elle a attiré des caravanes qui apportoient plus d'or, et donnoient lieu à un négoce plus étendu et plus important que celui d'aucun autre marché du

(1) Voyez l'*Histoire de Perse*, par Malcolm, tome 2, page 332.

monde, il est bien permis de croire que Tiflis, situé sur le bord d'un fleuve, dans un pays généralement salubre et fertile, sous un beau climat, est appelé à une pareille grandeur, lorsque surtout cette ville est à peu près à la même distance qu'Ormus de ces riches provinces du Pendjab, avec lesquelles celle-ci avoit établi un si vaste commerce.

En vain voudroit-on persuader que les caravanes de l'Asie qui vont à Alep, à Smyrne, à Constantinople, tiennent à leurs habitudes, et ne se détourneront jamais de leurs routes : en Asie, plus qu'ailleurs, les hommes cherchent leur intérêt et leur sûreté.

Sous Justinien, sous Chosroës, et sous leurs successeurs, les marchandises traversoient la Géorgie et la Colchide; sous Zénobie, elles parcouroient le désert qui entoure Palmyre pour arriver à la Méditerranée; sous les soudans d'Egypte, les marchandises de l'Inde débarquoient à Suez, et se rendoient à Alexandrie; les Vénitiens suivoient la route de Tana ou Azow, pendant que les Génois avoient rétabli celle de la Colchide. Ces changements, dont je pourrois encore multiplier les exemples, prouvent jusqu'à l'évidence que, si la situation d'une ville contribue puissamment à y attirer le com-

merce, la sûreté et une protection constante sont les principales conditions qu'avant tout il exige. Ainsi, lorsque les provinces Russes au-delà du Caucase réunissent à l'avantage d'une position favorable celui d'être soumises à un gouvernement régulier, elles ne peuvent manquer d'attirer la plus grande partie du commerce entre l'Europe et l'Asie.

Que l'on compare aujourd'hui le marché de Tiflis à ceux d'Alep, de Smyrne et de Constantinople, où depuis long-temps les étrangers ont usurpé nos anciennes relations : d'un côté, une tranquillité entière, une protection constante, des droits modérés, une exemption de toute imposition, l'abondance et le bas prix des vivres, une monnoie fixe.

De l'autre, un despotisme sans frein, les vexations des pachas, des assassinats impunis; le danger du pillage, des incendies, de la peste; nulle sûreté pour les personnes ni pour les marchandises; enfin, une monnoie dont la valeur intrinsèque se détériore journellement, et ne laisse aucun moyen de vendre à terme.

Lorsqu'il existe de tels contrastes entre Tiflis et les ports de l'Empire ottoman, il est sans objet de s'occuper des différences qui peuvent se trouver entre les frais de l'une ou de l'autre

route; il s'agit bien d'une si foible considération dans les opérations d'un grand commerce extérieur. Ce qui importe, avant tout, aux négocians, comme je l'ai déjà dit, c'est la sûreté d'un marché, et cette sûreté existe à Tiflis, sous les Russes, comme elle existoit à Ormus, sous le gouvernement des Portugais. Cette sûreté est tellement ici l'objet principal, que, sir John Malcolm observe que, par cela seul qu'Ormus passa des mains d'une nation chrétienne dans celles d'une nation musulmane, dès-lors les caravanes cessèrent immédiatement de s'y rendre.

Après avoir présenté, en faveur de Tiflis, toutes les raisons qui y attireront infailliblement une grande partie des caravanes de l'Asie, il est juste que je dise quelques mots sur la situation actuelle de son commerce, sur les causes qui en ont retardé les progrès, sur les moyens de les hâter.

Lorsque, en 1802, les Russes ont pris possession de la Géorgie, et successivement des provinces Persanes au-delà du Caucase, les cendrès de Tiflis fumoient encore. La ruine des habitants, commencée pendant les guerres intestines qui désolèrent la Perse pendant la première moitié du dix-huitième siècle, avoit été achevée

par les troupes du féroce eunuque dominateur de ce royaume. D'ailleurs, un pays ouvert et sans cesse exposé aux invasions, privé de communication avec l'Europe, n'avoit jamais pu être commerçant.

Ainsi le commerce, dans ces contrées, est de création entièrement récente, et ne date que de l'arrivée des Russes, et même de l'époque où le traité de Gulistan rendit la paix à la Géorgie.

Dans les premières années, et jusqu'à l'époque où l'empereur Alexandre accorda la franchise aux provinces Russes au-delà du Caucase, le seul négoce que faisoient les Arméniens consistoit dans l'achat de quelques marchandises d'un usage habituel, qu'ils venoient chercher à la foire de Makariew, aujourd'hui Nijni-Novgorod, pour la consommation de l'armée russe en Géorgie. Ordinairement ils transportoient à Nijni-Novgorod des étoffes de Perse, des soies écrues, de la noix de galle, et surtout des chals de Cachemire et des perles, et les échangeoient contre des draps, des toiles unies et peintes, du sucre en paine, et d'autres marchandises qu'ils amenoient à Tiflis. Assez souvent ils faisoient leurs achats en argent. A peine sortis de leurs ruines, un très-petit nombre de ces Arméniens

obtenoient des marchandises à crédit; et ainsi leur commerce étoit restreint par l'effet de leur pauvreté même. Il étoit d'ailleurs borné, parce que les produits des fabriques européennes qui conviennent à la Perse, et qu'ils alloient acheter à Makariew, y arrivant surchargés des droits d'entrée qu'ils ont acquittés en Russie, et de frais de toute espèce, ces marchandises ne pouvoient être vendues aux peuples de l'Asie en concurrence avec celles que les Persans alloient chercher à Smyrne et à Constantinople, et elles ne pouvoient être employées que pour la consommation du pays. Cependant, en peu d'années, par leur économie, quelques-uns de ces Arméniens avoient acquis de l'aisance; et il y avoit à Tiflis quelques marchands riches, lorsque l'ukase du 8-20 octobre 1821, qui accordoit la franchise commerciale à ces contrées, y fut promulgué.

La connoissance de cet ukase parvint en France au moment même où feu M. le duc de Richelieu, qui en avoit si bien apprécié les avantages, quittoit le ministère. Le commerce français fut privé par sa retraite d'un appui et d'un guide éclairé qui pouvoit le protéger et le diriger dans ses premières expéditions pour des pays inconnus. Depuis cette époque, les événements

extérieurs, les inquiétudes qui ont environné la Méditerranée, la crise commerciale dont l'effet se fait encore si fortement sentir, tout a contribué à détourner l'attention d'une contrée qui cependant ouvroit un immense débouché à nos fabriques, et un vaste champ aux grandes combinaisons commerciales.

Au milieu de nos hésitations, les Arméniens de la Géorgie ont pris l'initiative, et l'impulsion qu'ils ont donnée depuis trois ans à ce commerce est digne de remarque. L'Arménien Saratgeff, négociant de Tiflis, est venu le premier, en 1823, à Odessa, où il a acheté pour environ 100,000 fr. de marchandises d'Europe. Il les a lui-même accompagnées jusqu'à Redoute-Kalé, et de là à Tiflis, et les a vendues avec beaucoup d'avantages. L'année suivante, six Arméniens réunis ont paru pour la première fois à la foire de Léipsick, y ont acheté pour 600,000 francs de produits des manufactures d'Europe, les ont expédiés en transit par la Galicie et la Russie méridionale jusqu'à Odessa, où ils ont été embarqués pour Redoute-Kalé, en suivant la route que leur avoit indiquée Saratgeff. En 1825, la quantité des marchandises achetées à Léipsick s'est élevée à 1,290,000 francs; et s'il faut en croire un article de Francfort, en date du 20 juin

dernier, inséré dans *la Feuille du Commerce* du 24 du même mois, on porte à la somme de 700,000 thalers (2,800,000 francs) la valeur des achats faits par les négocians de Tiflis à la dernière foire de Leipsick.

L'exemple des Arméniens ne peut tarder d'être suivi par les Européens. Ils formeront bientôt à Tiflis un entrepôt de tous les produits manufacturés, réclamés par les besoins des peuples de l'Asie, et par le luxe de l'Orient, et dès-lors les caravanes du Cachemire, de la Boukharie, de l'Afghanistan, qui viennent à Tauris, à Yezd, à Ispahan, continueront leur voyage jusqu'à Tiflis, où elles trouveront des marchandises plus variées, plus assorties à leurs goûts, et des hommes riches pour acheter celles dont leurs chevaux et leurs chameaux sont chargés.

Lorsque le commerce est devenu pour les États européens le plus grand moyen de puissance, lorsque c'est sur cette base que reposent l'industrie manufacturière, et même le repos intérieur des États, on me pardonnera si je traite avec quelque étendue une question d'une si haute importance, puisqu'il s'agit du commerce de l'Asie, et d'une population plus que quadruple de celle de l'Amérique méridionale.

Tant que le commerce entre l'Asie occiden-

tale et l'Europe ne s'est fait que par l'intermédiaire des marchands Persans, il a dû nécessairement être borné. A une si grande distance, ils ne pouvoient apprécier quelles étoient les productions territoriales et industrielles de l'Asie susceptibles d'une augmentation de consommation en Europe, et encore moins deviner quels étoient, parmi les produits variés d'une industrie qui, depuis trente ans, a fait de si étonnants progrès, les objets qui trouveroient en Perse un grand débouché. Cette observation est bien autrement importante lorsqu'il s'agit, non des Persans, mais des habitants du Moultan, du Lahor, de Samarcande, du Cachemire, du Thibet et de l'Afghanistan, qui depuis des siècles ne reçoivent les marchandises européennes que de la troisième ou quatrième main par la Russie, par le golfe Persique, ou par les marchands de Tauris, d'Yezd et d'Ispahan.

Il est bien certain que le jour où Tiflis sera devenue un marché important, où les caravanes des bords de l'Indus, depuis le Pendjab jusqu'au Guzurate, arriveront en foule, il se formera de nouvelles combinaisons commerciales, des relations immenses entre l'Europe manufacturière et l'Asie, riche de toutes les matières premières indispensables à nos arts et à nos fabriques.

Cette nouvelle route, ce marché dans les États d'un peuple civilisé, cette Ormus nouvelle importe donc à la France, et mérite bien de fixer son attention; elle importe à la Russie, dont une des provinces est destinée à devenir le centre du plus vaste commerce; elle importe à l'Europe entière, qui partout cherche des débouchés pour son industrie, si peu d'accord avec le cercle étroit du commerce actuel.

Mais si on veut que rien n'arrête un essor favorisé par tant de circonstances, on doit se rappeler que les Portugais, pour attirer à Ormus les riches caravanes qui y affluèrent des parties de l'Asie les plus éloignées, prodiguoient aux étrangers les soins, les égards, tous les plaisirs, toutes les jouissances de l'Orient.

« Dans les saisons qui permettoient l'arrivée » des marchands étrangers à Ormus, cette ville » étoit la plus brillante et la plus agréable de » l'Orient. On y voyoit des hommes de presque » toutes les parties de la terre faire un échange » de leurs denrées, et traiter leurs affaires avec » une politesse et des égards peu connus dans » les autres places de commerce.

» Ce ton étoit donné par les marchands du » port qui communiquoient aux étrangers une » bonne partie de leur affabilité. Leurs ma-

» nières, le bon ordre qu'ils entretenoient dans
» leur ville, les commodités, les plaisirs de toute
» espèce qu'ils y rassembloient, tout concou-
» roit, avec les intérêts du commerce, à y atti-
» rer les négociants. Le pavé des rues étoit cou-
» vert de nattes très-propres, et en quelques
» endroits de tapis. Des toiles, qui s'avançoient
» du haut des maisons, rendoient les ardeurs
» du soleil supportables. On voyoit des cabinets
» à la façon des Indes, ornés de vases dorés ou
» de porcelaines qui contenoient des arbustes
» fleuris, ou des plantes aromatiques. On trou-
» voit dans les places des chameaux chargés
» d'eau. On prodiguoit les vins de Perse, ainsi
» que les parfums et les aliments les plus ex-
» quis. On entendoit la meilleure musique de
» l'Orient (1). »

Sans prétendre à cet excès de recherches, du moins les négociants étrangers peuvent être certains qu'ils trouveront en Géorgie, près d'un Gouvernement éclairé, les facilités qu'exige la marche du commerce, et les égards que réclament les usages et les habitudes des nations diverses qui se réuniront à Tiflis.

(1) *His. phil. et polit., etc., du Commerce européen dans les deux Indes*, tome 1er, page 163.

S'il m'étoit permis d'indiquer les premières mesures que nécessite un commerce naissant qui a besoin d'être encouragé, je proposerois d'abord l'établissement d'un tribunal de commerce, remplaçant par une justice prompte et immédiate la juridiction civile dont les lenteurs et les appels arrêtent toutes les transactions. Il est à desirer aussi qu'une franchise de quelques années soit remplacée par une franchise d'un demi-siècle, qui laisse à de grandes associations un temps suffisant pour se dédommager de la dépense qu'exigeroient les constructions réclamées par un vaste commerce.

Dans la situation actuelle de l'empire Ottoman, le marché de Tiflis est devenu d'un intérêt général pour toute l'Europe. Les négociants qui viendront s'y fixer jouiront, dans la Perse, d'un grand avantage, celui d'une sûreté entière. Elle sera due à l'influence d'une puissance qui a une armée de plus de soixante mille hommes dans ses provinces au-delà du Caucase. Pour appuyer cette observation par un exemple, je dirai qu'une caravane d'Arméniens de Tiflis ayant été pillée en 1821 du côté de Téheran, une simple réclamation de M. le colonel Mazarovitch, chargé d'affaires de Russie en Perse, fut suffisante pour obtenir immédiatement le

remboursement de la perte que les Arméniens avoient éprouvée, et on se contenta même de leur simple déclaration pour en constater la valeur.

CHAPITRE IX.

Culture en Kakétie. —Vignobles. — Observations sur leurs produits.—Somkétie et Kartalinie.—Récolte de grains.— Pâturages. — Moutons. — Améliorations de la soie de ces contrées. — Terres fertiles le long de l'Araxe. — Lin. — Riz. — Culture du coton, de l'indigo, canne à sucre. — Haras à établir.—Sauterelles.—Détails sur ce fléau.

Des trois provinces qui composent la Géorgie, la Kakétie est la plus riche par la fertilité de ses terres et par ses productions naturelles. J'ai déjà décrit la belle vallée de Sinac, et les nombreux villages qu'on y trouve. Dans les forêts, la vigne entoure presque tous les arbres : on peut la regarder comme la liane de la Kakétie et de l'ancienne Colchide, et la vigne primitive, si l'on en juge par la grosseur du cep. Comme les sarments atteignent la cime des arbres les plus élevés, la vendange présente tant de difficultés, que la moitié au moins des raisins pourrit sur pied. A côté de ces vignes sauvages, bienfait de la nature, qui n'exige de l'homme

aucuns soins, les habitants de la Kakétie ont planté un grand nombre de vignobles, parmi lesquels il en est d'assez renommés. Les vignes cultivées produisent beaucoup de raisins. Le vin qu'ils donnent se consomme en Géorgie. Pour en obtenir une plus grande quantité, on a adopté dans la Kakétie, comme dans les environs d'Astrakhan, l'usage d'arroser les vignes; ce qui contribue sans doute au défaut de ces vins, qui ne peuvent se conserver, et s'aigrissent promptement.

La consommation du vin en Géorgie, et surtout à Tiflis, est considérable, je puis même dire prodigieuse. Depuis l'artisan jusqu'au prince, la ration ordinaire d'un Géorgien est d'une tonque par jour (cinq bouteilles et demie de Bordeaux). La Kakétie fournit seule plus des quatre cinquièmes de l'approvisionnement de Tiflis. La tonque du meilleur vin, celui qui est destiné aux généraux et aux personnes notables, se paye une abaze à une un quart la tonque (20 sous). Les vins foibles et de qualité médiocre coûtent à peine un sou la bouteille.

Lorsque l'agriculture aura fait des progrès dans cette contrée, et qu'on aura substitué les cuves et les barriques aux jarres et aux outres, que l'usage des bouteilles et des caves y sera

connu, et que les procédés employés en Europe pour bien faire le vin auront pénétré en Géorgie, cette province pourra expédier des quantités très-grandes de vin à Bakou, où ils seront embarqués pour Astrakhan. De là, en remontant le Volga et ses affluents, ils pourront approvisionner une partie de la Russie et de la Sibérie : ils y remplaceront les vins de Moldavie et de la Grèce, dont les circonstances actuelles doivent rendre l'expédition en Russie assez difficile, et où d'ailleurs ils sont assujétis à un droit de 320 roubles assignations le tonneau, que ne payent pas les vins de la Géorgie, qui fait partie de l'Empire russe.

On a commencé dans la Kakétie à s'occuper de la culture du safran et de la garance, dont la graine se tire d'Elisabeth-Pol, l'ancienne Ghendjé. Il est reconnu que la garance de cette contrée est d'une très-bonne qualité. On a réussi en France à en extraire de très-beau carmin. La Kakétie fournit abondamment les grains nécessaires à la consommation de ses habitants.

Dans la Kartalinie et la Somkétie, la culture des céréales est la plus répandue; celle de la vigne n'y est qu'un accessoire. Dans ces deux provinces, plus sèches et moins fertiles que la Kakétie, on a recours aux arrosements, dans

tous les cantons où on peut en établir. Les bons pâturages y sont si peu nombreux, qu'on n'y élève pas de gros bétail; mais les moutons y sont très-multipliés, surtout dans le canton de Gori. La laine en est assez commune; cependant elle convient parfaitement au tissu des tapis, genre d'industrie très-ordinaire dans les provinces Russes au-delà du Caucase. En 1822, le général en chef a distribué quelques béliers mérinos à des cultivateurs de ces contrées; mais il paroît que, confondus parmi les troupeaux et confiés à des bergers insouciants, ils n'ont été d'aucune utilité pour l'amélioration des races.

Le labour des terres, dans toute la Géorgie, se fait avec des bœufs. La quantité qu'on en attèle aux charrues varie selon les cantons et la qualité des terres. La charrue en usage est l'araire. Le soc, qui est de bois dans l'Immirette, est de fer en Géorgie. J'ai décrit ailleurs les procédés employés, tant pour la fabrication du vin que pour séparer le blé de sa gerbe, et quelques autres qui sont relatifs à l'économie rurale. De même que l'industrie et le commerce, l'agriculture a souffert en Géorgie des obstacles qui tenoient à la situation politique de cette contrée; elle se ressentira également des changements qu'elle a éprouvés.

On voit des plantations de mûriers dans quelques cantons de la Géorgie, et surtout dans les anciennes provinces Persanes, dépendantes aujourd'hui de la Russie.

Le Ghendjé, le Noucha et le Chirvan fournissent des quantités très-considérables de soie. Mal filée sur des rouets d'un trop grand diamètre, elle étoit de qualité commune, et la difficulté de la dévider avoit contribué à la faire rejeter par les fabricants de Lyon. Elle étoit connue dans cette ville sous le nom de soie de Perse. Son prix correspondoit à sa qualité médiocre, et surtout à sa mauvaise réputation. Cependant, en 1740, Hanway, chef des comptoirs anglais sur la mer Caspienne, homme très-estimé sous le rapport de ses talents et de son noble caractère, avoit réussi à introduire dans le Ghilan et le Chirvan des rouets à diamètre étroit. Ces soies, dont jusqu'alors on n'avoit fait aucun cas en Angleterre, y furent estimées et reconnues très-convenables pour les fabriques. L'essai fait par les Anglais a été renouvelé par deux Français, MM. Ferté Didelot et Castelaz. Ils ont amené dans ces contrées quelques ouvriers du Vivarais, et le résultat qu'ils ont obtenu a complétement justifié l'opinion de ceux qui étoient convaincus que les soies de

Perse n'avoient besoin que d'être filées par des ouvriers habiles, pour valoir celles du Piémont.

En attendant que la France, par la multiplication des mûriers, ait réussi à augmenter ses approvisionnements de soie de manière à n'avoir plus besoin d'en tirer de l'étranger, comme elle achète tous les ans pour 25 à 30 millions de soie d'Italie et du Bengale, il n'est pas sans intérêt pour elle de trouver un nouveau marché où elle pourra se procurer cette matière première en échange de ses produits manufacturés.

Dans le Ghendjé, aujourd'hui Elisabeth-Pol, dans le Karabagh, et surtout dans les terres qui bordent l'Araxe, on cultive la garance, le riz et le lin. Le riz est d'une très-bonne qualité; il s'en consomme une quantité immense dans le pays, où il est l'aliment principal. Le prix en est quelquefois si bas, qu'il ne suffit pas pour couvrir les frais de culture. Dans les années de disette en Europe, le commerce pourroit avec avantage tirer du riz de ces contrées, l'expédier dans les ports de la Méditerranée; et si des arrangements avec l'Empire ottoman permettoient d'établir la navigation du Danube depuis Ulm jusqu'à son embouchure, ces grains seroient en tout temps expédiés avec avantage

pour la consommation de tous les Etats qui bordent ce fleuve.

On ne tire parti du lin que pour sa graine, dont on extrait de l'huile. On brûle ordinairement la tige qui pourroit devenir un objet d'exportation. Jusqu'ici on n'en a fait aucun usage dans le pays.

Le Karabagh est renommé pour son excellente race de chevaux qui tient le premier rang parmi les chevaux persans. Les principaux haras sont situés dans les montagnes de cet ancien kanat. Ces chevaux n'ont d'autre imperfection que d'être délicats, et d'exiger beaucoup de soins et de précautions après les longues courses auxquelles ils sont propres. Ils peuvent difficilement s'accoutumer à d'autres fourrages que l'orge et la paille hachée. Ils sont, en général, beaucoup moins propres au service de la cavalerie que les chevaux circassiens, qui ne craignent aucun climat, aucune fatigue, et se font à toutes les nourritures.

Il est peu de pays plus avantageusement situés que les provinces Russes au-delà du Caucase pour l'établissement des haras. J'ai déjà dit que tous les ans on amenoit au marché de Tiflis environ vingt mille chevaux circassiens, parmi lesquels on peut choisir des juments qui se payent

de 30 à 120 fr. On peut se procurer sur la côte du golfe de Balkan de beaux étalons turcomans; dans le Karabagh et le Khorassan, les étalons persans, et à Erzeroum les étalons arabes.

Le coton est cultivé dans le Chirvan, et surtout sur les bords de l'Araxe. La plantation de ce végétal pourroit prendre une grande extension dans toute cette contrée; mais il faudroit substituer au coton à courte soie, celui à longue soie, qui n'occasionneroit pas plus de frais de préparation que l'autre, et se vendroit infiniment plus cher. Cette amélioration dans l'agriculture, en enrichissant les propriétaires et les agriculteurs, auroit une grande influence sur le commerce, en lui assurant par cette marchandise les chargements de retour des bâtiments qui arriveroient de la Méditerranée à la côte de la Mingrelie. Cette innovation intéresseroit aussi tous les pays manufacturiers du continent de l'Europe, et particulièrement le Haut et Bas-Rhin, en ce qu'il leur donneroit, dans le cas d'une guerre maritime, les moyens de faire venir en transit par l'Allemagne cette matière première à beaucoup meilleur compte que par nos ports, où d'ordinaire elle augmente alors de cent pour cent, à cause de la cherté du fret et des assurances.

Les avantages dont jouissent les pays qui exportent leurs productions par les ports de la mer Noire, sont bien loin d'être partagés par ceux qui bordent la Méditerranée. Ainsi, lorsque nos armées occupoient l'Egypte, les Anglais réussirent, pendant une année, à en fermer si exactement toutes les issues, que nos généraux et nos soldats ne purent recevoir aucuns renseignements sur le sort de la France. Ce fut même cette contrariété qui contribua puissamment à inspirer à l'armée le desir d'abandonner un pays qui la séparoit de l'Europe entière. Il est donc facile de juger les inconvénients que pourroit éprouver l'industrie française, si elle avoit pour lieu principal d'approvisionnement en coton l'Egypte, dont les communications avec la France seroient interrompues le jour où l'Angleterre nous déclareroit la guerre.

La chaleur du climat sur les bords de l'Araxe et la fertilité des terres, ne permettent pas de douter que l'indigo ne réussît parfaitement dans une contrée où déjà l'on cultive le coton et d'autres plantes qui demandent au moins une température égale à celle qu'exige l'indigo. Cette culture seroit d'autant plus avantageuse, que ses produits trouveroient leurs débouchés dans la Perse et dans toute la Russie.

La canne à sucre est indigène dans le Mazanderan, qui n'est que de trois degrés plus méridional que le Karabagh. Tout fait donc présumer que cette plante croîtroit dans les plaines de cette dernière province; elle n'y seroit pas exposée à la gelée comme à la Louisiane, où l'on sait que la canne à sucre a réussi depuis que des colons de Saint-Domingue ont appliqué à sa culture leur expérience et leurs soins, et se sont déterminés à la couper tous les ans avant l'époque des gelées.

Le sesame est cultivé dans le Chirvan et dans le Daghistan. L'huile qui en provient approche, pour la qualité, de l'huile d'olive. J'ajouterai qu'il seroit facile de naturaliser dans presque toutes ces provinces le chêne à liége, le chêne aux noix de galle, l'olivier et le pistachier.

Après avoir donné quelques idées sur la culture actuelle du pays, et sur l'amélioration dont elle est susceptible, je ne puis passer sous silence que les provinces Russes au-delà du Caucase, depuis les montagnes qui séparent l'Immirette de la Kartalinie jusqu'à la mer Caspienne, sont depuis quelques années sujettes aux ravages des sauterelles.

J'ai déjà fait observer que, si ces insectes n'ont jamais pénétré dans les deux royaumes

qui composent l'ancienne Colchide, l'Immirette et la Mingrelie, c'est que ces contrées sont défendues contre leurs irruptions, au nord, au levant et au midi, par de hautes montagnes, et au couchant, par les forêts qui couvrent la Mingrelie.

Les sauterelles, qui font le désespoir des cultivateurs de la Géorgie, sont souvent aussi grosses que les cigales, et ont une portion du corps rose. Elles sont presque toujours amenées par les vents du midi, venant, tantôt de l'Aderbijan, tantôt du kanat d'Erivan. Elles forment d'immenses nuages, qu'on voit arriver avec un sentiment de terreur. Malheur au champ sur lequel ils fondent! car quelques heures suffisent pour ne laisser aucune trace d'une magnifique récolte en blé, en orge ou en maïs : la vigne elle-même n'est pas toujours exempte de la dévastation, bien que moins exposée au ravage de ces insectes.

Après avoir dévoré un champ, ils s'étendent sur un autre; et s'ils rencontrent un espace inculte, ils s'élèvent de nouveau pour aller se jeter sur un canton plus éloigné. Depuis quelques années, les sauterelles ont passé de la Géorgie dans le Daghistan, et, cotoyant la mer Caspienne, leurs ravages se sont étendus vers

Kizlar et Astrakhan, et jusque sur les bords du Don. Les récoltes de la Crimée ont même, depuis 1820, tellement souffert des sauterelles qui vraisemblablement, pour y arriver, ont traversé la mer Noire, que des cultivateurs Génois qui s'y étoient établis se sont disposés à abandonner cette terre de malheur, et ont le projet de venir cultiver des terres en Immirette.

Ordinairement les sauterelles ne paroissoient qu'en juillet et août. Pendant l'hiver de 1822 et 1823, qui a été assez doux en Géorgie, une partie de ces insectes destructeurs est restée dans le pays; et comme ils se sont montrés au commencement du printemps, lorsqu'ils n'avoient que peu de force, et que la terre n'étoit pas encore couverte de végétaux, les cultivateurs ont réussi à les rassembler en tas, et à en détruire le plus grand nombre.

Mais de nouvelles bandes de sauterelles n'ont pas tardé à arriver, et plusieurs champs cultivés ont été entièrement ravagés par leur dent meurtrière.

Les faits dont je viens de rendre compte sont conformes aux observations recueillies dans tous les pays qui, dans les temps anciens et modernes, ont été exposés à ce fléau. Mais les provinces Russes au-delà du Caucase sont, depuis

environ cinq ans, témoins d'une particularité qui mérite bien de fixer l'attention du naturaliste.

A la suite des sauterelles, apparoissent des nuées d'oiseaux qu'on nomme en géorgien tarby, et qu'on croit être le *paradisea tristis*, connu à l'île de Bourbon. On pourroit justement l'appeler oiseau libérateur, puisque la Providence semble l'avoir destiné à la destruction des sauterelles. Ces oiseaux, aussi gros que des grives, ont le vol rapide et agité de l'hirondelle; le dos et les ailes sont noirs, mais le ventre est d'un jaune foncé.

Lorsque les nuées de ces oiseaux arrivent, on les aperçoit à une très-grande distance, et on les entend aussi de très-loin, par le bruit que fait le mouvement de tant de milliers d'ailes réunies sur un même point. Ils s'arrêtent d'ordinaire près des champs occupés par les sauterelles; et après s'être reposés pendant quelques heures, ils se jettent en masse sur ces insectes. Toutes les observations faites jusqu'en 1823 s'accordoient sur un point: c'est que les tarbys ne mangeoient pas de sauterelles, et se bornoient, disoit-on, à les détruire. Cette opinion n'avoit pas peu contribué à entretenir une superstition dont ils sont encore l'objet, et dont je rendrai compte tout à l'heure.

L'acharnement avec lequel ces oiseaux détruisent les sauterelles fait jaillir sur leurs plumes le fluide qui circule dans le corps de ces insectes; il se coagule, et bientôt leur ôteroit la possibilité de voler, si de temps en temps ils n'abandonnoient le champ du carnage pour aller se plonger plusieurs fois dans le Cyrus, ou dans toute autre rivière voisine, jusqu'à ce qu'ayant débarrassé leurs plumes des ordures qui les souilloient, et les ayant séchées, ils puissent de nouveau tomber sur leurs ennemis.

En Egypte, l'ibis, destructeur des serpents, a mérité une place dans les temples; de nos jours, en Hollande, en Allemagne, dans plusieurs cantons même de la France, la cigogne, symbole de l'amour filial, et également ennemi mortel des reptiles, est un objet de respect. Quiconque, en Hollande, tireroit un coup de fusil sur un de ces oiseaux, échapperoit difficilement à la fureur populaire. Enfin, l'hirondelle, qui nourrit ses petits avec des araignées et des insectes, est considérée comme un oiseau de bonheur, et presque partout on lui laisse, avec une entière sûreté, former son nid à la portée de la main de l'homme.

Il n'est donc pas étonnant que le tarby, si utile en Géorgie, y soit considéré comme une

sorte d'oiseau sacré. Les chrétiens Arméniens et Grecs, et les Tartares eux-mêmes sont aujourd'hui convaincus que, pour faire venir les tarbys dans un canton où leur présence est utile, il faut nécessairement aller chercher dans une cruche de l'eau d'un puits voisin du couvent d'Etchmiadzin, où a résidé le patriarche de l'Arménie jusqu'en 1822, et où il ne reste plus que quelques moines.

Cette eau est bénite par les religieux; l'homme qui la porte ne pose jamais sa cruche à terre pendant tout le voyage; il la suspend, lorsqu'il s'arrête, à un arbre ou contre un mur. En arrivant, elle est de nouveau bénite par un prêtre; on en asperge un champ ravagé par des sauterelles; et deux fois vingt-quatre heures ne se sont pas écoulées, disent les habitants, que les nuées de tarbys apparoissent. En 1823, nous avons vu l'archevêque Narsès recevoir l'eau miraculeuse, et les tarbys n'ont pas tardé à arriver.

Dans les années précédentes, leur apparition a été courte. Cette année-là, arrivés vers le mois de juin, ils se sont d'abord placés sur les hauteurs près de l'hôpital, d'où ils alloient continuellement se jeter sur les champs d'orge et de maïs situés à la gauche du Kour, que les sauterelles avoient envahis. Bientôt on s'est aperçu

par leurs courses fréquentes au milieu des immenses décombres et des tas de pierres, résultant des ouvrages dont on s'occupoit au nouveau pont, que leur intention étoit d'y faire leurs nids. Aussitôt la prévoyance de l'administration a fait donner les ordres de suspendre momentanément le travail sur ce point. Alors des milliers de tarbys ont formé au milieu des pierres des nids mal liés avec de la chaux, de petites pierres et du foin, et ils y ont pondu leurs œufs. Dès que les petits sont éclos, ces oiseaux se sont occupés du soin de les nourrir, et on les voyoit pendant toute la journée passer par longues bandes pour aller se jeter sur les champs envahis par les sauterelles; chacun des oiseaux emportoit dans son bec deux ou trois de ces insectes, en prouvant ainsi combien l'opinion qui ne leur supposoit dans la destruction des sauterelles aucun motif intéressé, étoit mal fondée.

Pendant plusieurs semaines, nous étions témoins de leur manége, que nous annonçoit de loin le bruit de leurs ailes. Le 18 juillet, n'en ayant vu passer aucun, nous apprîmes que d'immenses nuées de tarbys étoient successivement parties depuis quatre heures du matin, se dirigeant vers le midi.

On excusera la longueur de ces détails, puis-

qu'il ne s'agit pas ici d'un simple objet d'histoire naturelle, mais d'un fait qui peut intéresser les agriculteurs. Volney, dans son *Voyage en Egypte*, rapporte sur les sauterelles et l'oiseau destructeur des faits à peu près analogues à ceux que j'ai observés en Géorgie.

CHAPITRE X.

Départ de Tiflis.—Saganloug.—Demourtchesali.—Salagli.—Astabéglou.—Gasanson.—Taouz.—Dzegam.—Chamkor.—Élisabeth-Pol ou Ghendjé.—Description de cette ville et de son district.

Le samedi 4-16 septembre 1820, à trois heures après midi, nous partîmes de Tiflis pour Bakou. En sortant de la ville, et après avoir passé sur le pont des bains, on cotoie pendant quelque temps la droite du Kour ou Cyrus. Son lit étroit et diminué à la suite des sécheresses, répondoit peu alors à la célébrité de son nom. Ses deux rives, sur une largeur d'environ cent toises, sont couvertes de plantations de saules et de peupliers; la partie de terrain arrosée par de fréquents débordements conservoit seule quelque verdure; il est presque entièrement composé d'un sable fin, qui produit quelques genévriers et une espèce de thuya.

A huit werstes de Tiflis, on aperçoit sur la

gauche du Kour des ruines assez considérables; elles consistent en murailles épaisses, au milieu desquelles s'élève une tour; sur la droite du fleuve, on en voit une seconde, et les restes d'une enceinte. Ces constructions, qui indiquent une ville ou une forteresse, communiquent entre elles par un pont dont les vestiges se remarquent sur les deux côtés du fleuve. Quatre werstes plus haut, on découvre du même côté les ruines d'une seconde forteresse; et à peu de distance, dans l'intérieur des terres, un bâtiment carré construit avec assez de solidité, surmonté d'un dôme qui se termine en pointe; indice évident d'un tombeau persan ou tartare.

Nous mîmes deux heures et demie pour parcourir les douze werstes qui séparent Tiflis de Saganloug, où nous devions passer la nuit. On trouve à ce poste une petite maison en argile enduite de chaux : la moitié est occupée par les cosaques; l'autre sert de logement aux étrangers. Les écuries sont construites en clayonnage et couvertes de roseaux.

Saganloug est à une centaine de pas du Kour, dans une position assez élevée et salubre. Il étoit six heures du matin lorsque nous en partîmes. Nous continuâmes de marcher dans une plaine stérile qui, à dix werstes de Saganloug, est

bordée par deux chaînes de montagnes peu élevées. Entre Saganloug et Demourtchesali, on compte vingt-huit werstes. Nous employâmes cinq heures pour effectuer ce trajet, voulant ménager nos chevaux, avec lesquels nous avions mille werstes à parcourir dans des pays absolument privés de fourrage.

Les constructions du poste de Demourtchesali sont faites sur le modèle de celles de Saganloug; mais la partie du logement destiné aux étrangers, est beaucoup moins grande et moins commode. Nous nous y reposâmes seulement pendant quelques heures, et en repartîmes ensuite pour Salagli.

Le pays continue à être stérile et inculte. A dix verstes de Demourtchesali, on arrive sur les bords de la Crome ou Khram, qui, à très-peu de distance, se jette dans le Kour : on la traverse sur un pont construit en briques, et qui est très-solide dans les parties supérieures; le pavé seul et le parapet ont éprouvé quelques dégradations. Ce pont, au milieu de ces déserts, est un monument vraiment digne de fixer l'attention des voyageurs, et paroît être d'une haute antiquité. L'arche principale est en ogive, et d'un travail assez hardi. Sur la droite, vers l'occident, ce pont a trois autres arches beaucoup plus pe-

tites; mais vers l'orient, ces arches sont murées, et renferment un emplacement souterrain et voûté, qui a trente-cinq pas de longueur sur huit de largeur, et dans lequel on descend par un escalier placé à l'extrémité du pont. Il suffit d'observer avec attention cette construction singulière, et de reconnoître les traces de fumée qui existent sur plusieurs points, pour juger que le souverain à qui on doit ce bel ouvrage avoit destiné cette partie à un caravanserail. Dans les piliers de la grande arche, on a aussi pratiqué d'une manière très-ingénieuse des logements pour les marchands.

A une distance d'environ quatre cents toises vers l'orient, on voit les restes d'un second pont. Ces constructions, des tours, des parties de murs solides, particulièrement sur la gauche de la rivière, sont les témoignages évidents de l'existence passée d'une ville assez considérable dans ces lieux. Sa population devoit être nombreuse, active, occupée d'un grand commerce, pour que le souverain qui régnoit alors sur ce pays eût fait bâtir deux ponts en pierres aussi rapprochés. Près de ces ruines et de ces monuments, des Tartares vivent pendant l'hiver dans des cavernes; ils ont conservé une partie des habitudes de la vie nomade : dès le mois de mai

ils se mettent en route avec leurs femmes, leurs enfants et leurs nombreux troupeaux de chevaux, de bœufs et de moutons, et se retirent sur les hautes montagnes qu'on voit sur la droite. Ils y restent campés jusqu'à la fin de septembre; quelques-uns d'entr'eux étoient déjà de retour. L'hiver, ces Tartares s'occupent de la fabrication des tapis, dont ils ont porté l'art à un grand degré de perfection. Cette industrie est pour eux d'autant plus avantageuse qu'ils n'ont pas besoin de recourir à l'étranger pour la créer; leurs troupeaux fournissent la laine, leurs femmes la filent. Les plantes du pays leur suffisent pour obtenir les couleurs les plus solides et les plus brillantes.

Après avoir traversé la Khram, on trouve l'embranchement de deux routes, celle d'Érivan au midi, celle de Bakou se dirigeant vers le sud-est. Des ruines que je viens de décrire jusqu'au poste de Salagli, on ne compte que quinze werstes, que nous fîmes en une heure et demie : le chemin étoit bon et la terre aride.

Salagli est dans une position plus agréable que les deux premiers postes où nous nous étions arrêtés. Sur la droite, on trouve un très-beau bois où dominent le saule, le tremble et diverses espèces de peupliers. Dans le lointain, on aperçoit, s'élevant comme par étages, une masse de

montagnes composées de mamelons de différentes formes, et qui, réunies sur des lignes presque droites, forment plusieurs chaînes. Il n'y avoit point alors de neige sur leur sommet.

Le logement du poste de Salagli est assez commode; nous y passâmes la nuit, et nous en partîmes le lundi 6-18 septembre à six heures du matin; nous allions à Astabéglou, qui en est éloigné de dix-huit werstes. Le chemin étoit tantôt montagneux, tantôt traversé par des mares. Presque toute cette contrée est sablonneuse et généralement stérile. De distance en distance seulement, on aperçoit quelques parties cultivées, mais dont les récoltes répondent rarement au travail des cultivateurs.

Avant d'arriver au poste de Salagli, on traverse le lit d'un torrent assez large et couvert d'une couche de trois à quatre pouces de cailloux. Dans ce moment, il étoit entièrement à sec; dans les temps d'orage, lorsque les eaux descendent avec rapidité des montagnes, elles remplissent toute son étendue, et alors le passage en devient impossible. Sur toute cette route, nous ne vîmes qu'un seul village Tartare.

Nous apercevions fréquemment d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons dans les parties de ces steppes ou plaines qui ne partici-

poient pas à l'aridité générale. Nous rencontrâmes quelques Tartares à cheval, qui nous saluèrent avec beaucoup d'affabilité. Ils ramenoient, des montagnes dans la plaine, une partie de leurs troupeaux. La station d'Astabéglou est à très-peu de distance d'un ruisseau, dont l'eau qui coule sur un lit de cailloux est cependant de mauvaise qualité.

D'Astabéglou à Gasanson on compte douze werstes, que nous parcourûmes en moins de deux heures. Le chemin étoit quelquefois inégal, et offroit même sur plusieurs points des difficultés à surmonter. A une werste de ce poste, nous nous arrêtâmes pour dîner près d'un village. La plaine qui l'entoure est couverte de roseaux et de mauvaises herbes. Une vingtaine de bœufs, tous chargés de marchandises, y paissoient sous la conduite de six Tartares; ils se rendoient à Élisabeth-Pol.

Tant que la Géorgie, et surtout l'Immirette et la Mingrelie, ne seront ni plus peuplées ni mieux cultivées, le transport à dos de bœufs sera le plus facile, le plus avantageux et le plus convenable.

En effet, pour ces animaux, le manque de fourrages n'est pas aussi défavorable que pour les chevaux; la plus mauvaise herbe des forêts

et des steppes suffit à leur nourriture; ils portent une charge presque égale à celle des chevaux, ou deux cents à deux cent cinquante livres, poids de marc; ils exigent un moins grand nombre d'hommes pour les accompagner, et une avance de fonds bien moins considérable; et enfin, en cas d'accident, ils ont encore, en les vendant aux marchés, une valeur presque égale à celle qu'ils avoient au moment de leur achat.

On pourroit aussi, pour ces transports, se servir de buffles; mais ces animaux exigent une trop grande surveillance. En effet, dès qu'ils aperçoivent des mares et des eaux bourbeuses, ils s'y précipitent avec leur charge, et si la mare a une profondeur suffisante, ils y restent long-temps plongés, afin qu'on ne puisse les découvrir et les reprendre. Ils mettent seulement de temps en temps une partie de leur tête hors de l'eau pour respirer. Aussi les Immirétiens ne s'en servent généralement que pour leurs *arabats* (chariots tartares).

Le buffle de ces contrées, ainsi qu'Oléarius l'a très-bien observé, est remarquable par la quantité de lait qu'il fournit. Ce lait est très-substantiel, et contient trois fois plus de crême que le lait de vache. Cet animal diffère beaucoup, pour le caractère, du buffle du royaume de Naples. Il

est aussi doux que celui-ci est indomptable, et se distingue par son intelligence et par les preuves d'attachement qu'il donne à ceux qui le soignent et l'approchent habituellement.

Le poste de Gasanson est à peu près dans la même position que celui d'Astabéglou; on aperçoit quelques arbres isolés dans son voisinage. Nous en partîmes à trois heures après midi pour nous rendre à Taouz, qui n'en est qu'à seize werstes.

En sortant de Gasanson, on traverse un ravin, et on entre peu après dans un petit bois assez chétif, où les saules et les peupliers sont les arbres les plus communs. Ce bois n'a pas plus d'une werste et demie de longueur; il est si clairsemé, que sur plusieurs points il se confond avec l'immense plaine aride qui l'entoure, et qui se prolonge à perte de vue à une werste ou deux du chemin. Une chaîne de montagnes peu élevées borde la gauche de la route; mais sur la droite, dans l'éloignement, ces montagnes sont comme entassées les unes sur les autres en lignes parallèles. Les plaines et les vallées sont d'une sécheresse excessive; elle étoit alors d'autant plus grande, que, pendant l'été de 1820, la chaleur avoit été plus forte et plus longue que dans les années ordinaires.

Les Tartares, pour diminuer les effets de la grande sécheresse, profitent habilement du moindre amas d'eau qu'ils trouvent pour arroser les terres; mais comme ils s'occupent très-peu des voyageurs, leurs rigoles traversent souvent la grande route, ce qui exposoit continuellement notre britchka à être renversé.

Dans ces immenses plaines, le gérame, le plus beau des chevreuils, dont l'espèce est particulière à ces contrées, et qui n'habite jamais les forêts, se montroit souvent en troupeaux de quinze à vingt, et à notre approche s'éloignoit avec rapidité.

Après avoir suivi ces plaines pendant quinze werstes et demie, on descend dans le lit d'un large torrent couvert de cailloux, et dont le passage offre quelques difficultés. On trouve sur le plateau qui le domine le poste des cosaques de Taouz. Les vivres et le fourrage y étoient si rares, que nous ne pûmes nous en procurer qu'une très-petite quantité, et à un prix excessif.

Le mardi 7-19, nous en partîmes à six heures du matin pour le poste des cosaques de Dzegam, qui est à dix-sept werstes. Cette partie de la route n'offre rien de remarquable; c'est la continuation de la même plaine, interrompue de

temps en temps par des ravins assez profonds, et creusés par les eaux qui, à la suite des pluies d'orages, se précipitent avec impétuosité du haut des montagnes qu'on a sur la droite.

Nous eûmes occasion dans cette route de remarquer la direction d'une chaîne de montagnes que l'on indique rarement avec exactitude sur nos cartes. Elle court nord et sud, mais un peu en diagonale vers l'est, depuis Tiflis jusqu'à Elisabeth-Pol. D'un côté, elle rejoint le Caucase; de l'autre, elle sépare les plaines de Ghendjé de celles d'Erivan. Sa largeur varie d'une à six werstes au plus. La température y est douce et agréable, et la terre est couverte d'une verdure perpétuelle : aussi les Tartares y font-ils paître leurs troupeaux pendant tout l'été.

Au milieu de cette plaine déserte, nous apercevions sans cesse d'immenses troupeaux de gérames. La manière de chasser ces animaux d'une timidité incroyable, est assez singulière, et n'est, du reste, employée avec succès que par quelques chasseurs Arméniens infatigables. Ils se couvrent d'une peau de bœuf, s'accoutument à marcher à quatre pattes, et, par ce moyen, parviennent à s'approcher du troupeau jusqu'à portée de fusil.

Le poste de Dzegam est sur un plateau un

peu élevé, comme tous les autres postes où nous nous étions arrêtés, et près d'un ruisseau qui, dans un temps de pluie, devient un véritable torrent. Nous avions employé deux heures et demie pour faire les dix-sept werstes qu'on compte depuis Taouz jusqu'à Dzegam; trois heures nous suffirent pour gagner Chamkor, qui en est à vingt-huit werstes.

En partant de Dzegam, on entre dans un bois assez clair semé, et qui n'est couvert que de broussailles. De temps en temps, on rencontre des champs cultivés; on les reconnoît aux fossés creusés par les Tartares pour leurs arrosements.

A environ cinq werstes du poste de Dzegam, on aperçoit déjà la colonne de Chamkor; elle est placée hors de l'enceinte de la forteresse, et remarquable par la hardiesse de son élévation et sa solidité. Elle peut être comparée à la colonne Trajane à Rome. Elle est en briques rouges posées de la manière la plus régulière par assises, et correspondant perpendiculairement l'une à l'autre. Sa base, qui est carrée, a quinze pieds de largeur sur chaque face, et douze pieds de hauteur. Sur cette base s'élève la colonne, dont le diamètre est d'environ douze pieds. Elle peut avoir cent quatre-vingts pieds de haut.

L'escalier, assez large pour deux hommes de front, est en double spirale, et aujourd'hui tellement dégradé, qu'on ne peut y monter sans beaucoup de danger. Il conduisoit à une galerie qui régnoit extérieurement autour de la colonne, et étoit placée à quarante pieds du sommet. Ce monument étoit peut-être autrefois un observatoire. Les Mollahs en ont fait usage depuis pour appeler les Musulmans à la prière. Son origine se perd dans la nuit des temps : il est attribué à Alexandre, roi de Macédoine. Il est tout entouré de ruines plus ou moins considérables; on voit même sur le torrent desséché qu'on traverse en sortant de la forteresse pour aller à Elisabeth-Pol, les restes d'un très-beau pont de pierre. Jadis une population sans doute riche, active et puissante, occupoit le terrain aujourd'hui couvert de débris, au milieu desquels errent, pendant l'hiver seulement, quelques Tartares nomades.

Un Arménien, arrivé avec six domestiques, des chevaux et des marchandises, occupoit le meilleur logement du poste. Il nous l'offrit avec beaucoup d'obligeance; mais nous nous contentâmes d'une très-petite chambre, à peine assez grande pour y placer nos matelas. Enfin, nous quittâmes cette station le mercredi 9, à sept

heures du matin, pour aller à Elisabeth-Pol, qui en est à vingt-cinq werstes.

Pendant la moitié de la route, le pays ne diffère en rien, pour la nature des terres et son aridité, de celui que nous avions parcouru depuis quelques jours; mais, en approchant d'Élisabeth-Pol, la vue s'arrête avec plaisir sur les arbres magnifiques qui entourent les ruines et les constructions encore existantes de l'ancienne Ghendjé. Lorsque le général Titianoff s'empara de cette ville, il en changea le nom en celui d'Elisabeth-Pol, en l'honneur de l'impératrice, épouse d'Alexandre. Le kan qui régnoit alors à Ghendjé prenoit le titre fastueux de kan des kans, sans doute à l'imitation de son souverain le roi de Perse, qui prenoit celui de roi des rois (1).

(1) La division actuelle de la Perse en kanats ne rappelleroit-elle pas celle de l'antique monarchie Persane, qui, du temps d'Hérodote, étoit divisée en vingt satrapies. Leur revenu ou tribut levé alors sur ses divers gouvernements, se montoit à 14,560 talents d'Eubée, que le savant docteur Arbutnot considère comme un revenu égal à 2,807,417 livres sterling, somme que Robertson n'eût pas trouvée foible, s'il avoit su que ces satrapes ne donnoient, comme les kans de nos jours, que la moindre partie de leurs revenus au suzerain, et que celui-ci ne contribuoit sans doute en rien aux charges de l'État, qui sont supportées par les divers kanats.

Lorsqu'en 1801, l'empereur de Russie eut pris possession de la Géorgie, et que Titianoff (né Géorgien) eut été nommé gouverneur général des provinces au-delà du Caucase, il voulut faire valoir les prétentions des anciens souverains du pays sur les kanats environnants. Celui de Ghendjé, ayant refusé de reconnoître la suzeraineté de la Russie, fut attaqué dans sa capitale. Il possédoit héréditairement le kanat depuis très-long-temps; et, voulant à tout prix rester indépendant, il proposa la cession de la totalité de ses Etats, sous l'unique condition de conserver la forteresse où il s'étoit retiré.

Toutes ses demandes furent rejetées. Il prit alors le seul parti qui lui restoit, celui de se défendre. Il le pouvoit avec quelque apparence de succès : cette forteresse, bâtie par les Turcs avec beaucoup de solidité, étoit bien armée. On le voyoit alternativement se porter de tous côtés : ici, il excitoit les ouvriers à réparer les brèches; là, il chargeoit et pointoit lui-même, contre les bataillons russes, une pièce de quarante-deux livres de balles qu'on y voit encore. Efforts inutiles! il fallut céder au nombre. La forteresse de Ghendjé fut prise par les Russes, et le kan fut tué sur le canon même qu'il avoit dirigé contre leurs rangs. Il reçut le premier coup de

sabre du général Liesanevitch, alors colonel, qui, dans la chaleur du combat, refusa de lui faire quartier, laissant à ceux qui le suivoient le soin de l'achever.

Ce kan étoit célèbre par son courage et par son caractère à la fois ferme et sévère. Il punissoit les coupables pour les moindres fautes, sans aucune acception de personnes, et ses fils eux-mêmes, lorsqu'ils se livroient à quelques excès, se ressentoient de sa sévérité. Il avoit fait bâtir dans sa forteresse une citadelle très-forte, où il se retiroit lorsque le mécontentement populaire excitoit une révolte; car la justice rigoureuse qu'il exerçoit contre ses sujets ne s'étendoit pas jusque sur lui-même. Son avidité étoit extrême, et ses peuples étoient soumis à tous les genres d'impôts imaginables; d'énormes droits frappoient les vins, les eaux-de-vie, toutes les boissons, la viande et les comestibles, en un mot, toute production de la terre et tous genres d'industrie. La soie payoit 2 roubles d'argent ou 10 abazes par poud. La Russie n'ayant encore rien changé à l'administration de ces contrées, ces peuples, par suite des vexations des anciens souverains, sont infiniment plus chargés d'impôts que les Russes. Les sujets du kan de Ghendjé, leurs femmes et leurs filles, étoient consi-

dérés comme sa propriété. Si une femme lui plaisoit, il envoyoit l'ordre de la lui amener, et jamais il n'éprouvoit ni refus, ni délai. Son harem se composoit de quatre femmes légitimes et de vingt concubines.

A la prise de la forteresse, on y trouva des richesses immenses; quelques sommes furent pillées, la plus forte partie servit à acquitter la solde arriérée des troupes. Toutefois, les habitants croient que le kan, prévenu de l'attaque qu'on devoit faire, a enterré la plus grande partie de ses trésors. A l'appui de cette opinion, on assure que souvent il avoit fait entrer dans sa forteresse des ouvriers pour les employer à des fouilles; et comme ils n'ont jamais reparu, tout porte à supposer qu'ils ont été sacrifiés à sa prévoyante inquiétude. Ses deux fils, un instant prisonniers chez les Russes, sont aujourd'hui retirés en Perse, et ont vraisemblablement le secret de ce trésor, si toutefois il existe.

Le kan de Ghendjé possédoit encore d'autres palais dans la ville, et à une werste de la forteresse, le long de la petite rivière de Ghendjé, il avoit un magnifique parc et des jardins, où il se retiroit pendant l'été avec ses femmes.

Son palais est aujourd'hui destiné à servir d'hôpital. Les soins qu'on y rendra aux malades

contrasteront avec les actes de barbarie dont ce même emplacement a souvent été le théâtre : on en jugera par le trait suivant :

A l'extrémité d'une très-belle allée de platanes parallèle au bazar, il y a une mosquée assez vaste. Un Tartare, qui en est le portier, et aide le mollah dans son service, est privé d'un œil. L'homme qui nous accompagnoit nous apprit la cause de cet accident. Ce Tartare, sous le règne du dernier kan, étoit un des officiers de sa maison, dont il avoit la surintendance générale. Alors, selon les règles établies dans tous les palais de l'Orient, les officiers qui traversoient les cours marchoient la tête baissée et les mains croisées sur la poitrine. Un jour ce malheureux, levant par inadvertance les yeux vers les appartements, vit le kan, et plus loin une de ses femmes. Appelé chez son maître, celui-ci lui demanda avec sévérité de quel œil il avoit aperçu la sultane. Il répondit qu'il l'avoit vue de l'œil droit. Immédiatement le kan le lui fit arracher, ce qui n'empêcha pas ce Tartare de rester attaché à sa personne et de continuer ses fonctions d'intendant. La mort de son maître lui enleva son emploi, le siége de Ghendjé détruisit ses maisons, et il est trop heureux aujourd'hui d'avoir pour subsister environ 200 roubles d'argent

(800 fr.), que lui rapporte sa place d'aide-mollah et de portier.

Au surplus, l'Asie a été de tout temps le pays où les hommes ont passé avec le plus de rapidité de l'excès du malheur à la plus haute prospérité, et d'une élévation extraordinaire à l'infortune la plus grande. Il y a là plus d'un Priam et d'une Hécube qu'on pourroit citer à tous ceux qui, en Europe, ont éprouvé des infortunes grandes, sans doute, mais bien moindres cependant que celles dont l'Asie, et la Perse particulièrement, ont si souvent offert le spectacle (1).

C'est pour échapper à l'affreux despotisme qui pèse sur cette contrée, que sept mille familles Persanes sont arrivées au mois de mai dernier (1820) sur les frontières du Karabagh,

(1) J'ai parlé tout à l'heure de la punition infligée par le kan de Ghendjé à son intendant Tartare. On doit peu s'étonner d'une pareille cruauté dans un pays où la privation de la vue est souvent considérée comme une grâce, parce qu'elle remplace la peine de mort.

Au temps de l'invasion faite dans le Mazanderan par le premier chah de Perse de la race actuellement régnante, l'eunuque Aga-Mahomet-Kan, un de ses généraux, prit d'assaut une ville défendue par les sujets fidèles à l'ancienne dynastie. Après avoir assouvi sa première fureur, le général traita avec les chefs de la ville du pardon des habitants, qui ne fut accordé que lorsqu'on lui eut remis dix livres d'yeux humains.

sous la conduite de Mustapha-Ali-Kan, en demandant un asile et des terres au général en chef. On avoit eu d'abord l'intention de les placer dans la province de Ghendjé; mais n'y pouvant disposer d'une quantité suffisante de terres, qui d'ailleurs y sont trop peu fertiles pour nourrir cet accroissement de population, on les a laissés momentanément dans le Karabagh, jusqu'à ce qu'on ait pris des dispositions définitives à leur égard.

Rien de plus extraordinaire que la vue de Ghendjé, et le mélange qu'elle offre de ruines et de bâtiments solidement construits, et dont quelques-uns ne manquent pas d'un certain luxe intérieur. Presque toutes les maisons sont bâties en argile pétrie en forme de pierres carrées. C'est un véritable pizay, non de nouvelle invention, mais de la plus haute antiquité, et qui, dans ce climat où il pleut si rarement, se conserve pendant des siècles. Les bâtiments et les ruines sont entourés d'arbres, parmi lesquels on remarque des platanes d'une dimension gigantesque. On estime que les deux tiers au moins des maisons de Ghendjé ont été détruites à la suite des invasions nombreuses des Persans. Le gouvernement possède de magnifiques jardins provenant de la succession de l'ancien kan.

Le district entier de Ghendjé a cent werstes

de longueur sur quatre-vingts de largeur (vingt-cinq lieues sur vingt, ou cinq cents lieues carrées). Le nombre des habitants est de vingt-cinq mille. La ville seule d'Elisabeth-Pol en contient douze mille. Pris en masse, il donneroit cinquante habitants par lieue carrée; réparti sur la totalité des campagnes, ce nombre ne s'élève qu'à vingt-huit.

Une population si foible, dans une contrée aussi fertile, s'explique par sa situation entre la Géorgie et la Perse, qui la rendoit le théâtre continuel de leurs hostilités, et l'objet de leurs ravages, par l'usage des nations de l'Asie d'emmener en captivité les habitants d'un pays envahi; enfin, par les vexations inhérentes au despotisme oriental, à l'intolérance et au fanatisme musulman.

Presque tous les monuments publics de Ghendjé ont été détruits. Un mauvais pont de bois remplace le pont de pierres qui existoit à peu de distance de l'autre, et dont on voit encore quelques arches. Le caravanserail, le bazar en pierres, sont seuls restés intacts, et sont occupés par de nombreux marchands. Les bazars étoient, au moment de notre passage, mal approvisionnés en soie filée et teinte, et en marchandises de Perse et de l'intérieur de la Russie.

L'arrondissement de Ghendjé a, dans ses productions naturelles, les éléments d'un assez grand commerce. L'objet principal est la soie, dont on récolte annuellement au moins mille pouds, ou quarante mille livres de Russie. Cette soie est de trois sortes : la première valoit 90 roubles d'argent (360 fr.) le poud, de trente-trois livres un tiers, poids de marc ; la seconde, 75 roubles d'argent, et la troisième 60.

Les marchands Arméniens achètent ordinairement aux paysans le produit de leurs récoltes ; ils leur payent des arrhes, et les obtiennent alors à bon compte ; mais cette manière de traiter les expose quelquefois à ne rien recevoir pour leurs avances.

Ces marchands se procurent aussi une assez grande quantité de soie dans le kanat de Noucha, situé entre le Karabagh et les montagnes occupees par les Lesghis. J'ai regretté de n'avoir pu faire une excursion dans la province de Noucha, dont les terres sont fertiles, et dont les habitants, presque tous Arméniens, ne manquent pas d'industrie. Cette contrée étoit gouvernée par un kan, mort depuis six mois. Sa succession a été dévolue à la Russie, qui a obtenu par-là un revenu de plus de 800,000 roubles assignations.



On s'occupe, depuis un an, à tracer une nouvelle route, qui de Tiflis traversera la Kakétie, passera à Noucha, et de là, par deux embranchements, ira jusqu'à Derbent et à Bakou. Cette importante communication, qui raccourciroit de plus d'un tiers le chemin actuel, contribuera à vivifier ces belles contrées.

Le canton de Ghendjé fournit du coton d'une qualité inférieure à celui d'Erivan, et cependant beaucoup plus cher, à cause de la consommation qui s'en fait dans le pays, où on en fabrique des toiles communes. On peut s'y procurer aussi de la cire, du miel, de la garance, et des cuirs de bœufs et de buffles. Les raisins de diverses sortes qu'on y récolte sont très-gros; on en extrait un vin d'une bonne qualité, et qu'on y vend à bas prix.

Nous avions été recommandés par l'archevêque Arménien de Tiflis, Narsès, à l'archimandrite de Ghendjé. Ce bon prêtre nous força d'accepter l'hospitalité chez lui; il nous donna pour logement une grande chambre de vingt-cinq pieds de longueur sur douze de largeur; la boiserie en tilleul étoit travaillée avec art : c'est un luxe de cette contrée. Le plafond en étoit entièrement couvert. Cette boiserie étoit bien polie, et encadrée de bois d'if. Les fenêtres étoient en

ogive; et fermées seulement par des volets à jour.

M. le colonel Panamaroff, chef du district d'Elisabeth-Pol, pour qui nous avions des lettres de recommandation, avoit occupé pendant assez long-temps un poste important à Kouba, et en dernier lieu, il avoit accompagné M. le colonel Mouravieff dans une partie de son voyage de Khiva. Nous regrettâmes que son départ d'Elisabeth-Pol, le lendemain de notre arrivée, nous privât de sa conversation instructive sur des pays encore inconnus; nous lui dûmes toutefois quelques notions sur l'ancien kanat de Ghendjé.

Cette contrée est riche en mines de cuivre, de plomb, de sel gemme, de fer et d'alun. Les premières ne sont pas exploitées dans ce moment.

A trente werstes d'Elisabeth-Pol, sur la rive du Cachekara, se trouve la montagne d'Askechan, qui renferme une mine de fer et une d'aimant. Le quintal de minerai de fer donne de soixante-quinze à quatre-vingts livres de fonte.

Dans le même canton, près du village d'Achenichampk, il y a d'autres mines de fer d'une assez mauvaise qualité, exploitées par les habitants. A dix werstes de ce village, on voit une haute montagne qui renferme une mine d'alun

excellent. Elle rend douze livres par quintal. Cet alun est aussi beau que celui de Rome. Cette mine, voisine du village de Zaclique, est exploitée par des fermiers qui payent annuellement au Gouvernement 7,500 roubles d'argent (30,000 fr.). Ils occupent cinquante familles d'esclaves, qui ne travaillent à la mine qu'en automne. Pendant le reste de l'année, ils cultivent la terre. Le fermier n'a pas le droit de vendre l'alun plus de 4 roubles d'argent (16 fr.) le poud; ce qui équivaut à 48 francs le quintal, poids de marc.

Par suite d'un traité fait avec les Tartares, le transport de l'alun, d'Elisabeth-Pol à Bakou, ne coûte aux fermiers que 27 copecs argent par quintal, et ils payent pour Tiflis, qui est cependant moins éloigné, 25 copecs argent (1 fr.) par poud, ou 3 fr. par quintal.

J'ai cru devoir donner ces détails à cause de l'intérêt qu'ils présentent au commerce. J'ai dit ailleurs quelques mots sur les impôts de toute espèce qui avoient été établis par les anciens kans de Ghendjé. Parmi ces droits, un des plus remarquables étoit celui qu'on percevoit sur la glace, objet de première nécessité dans des contrées exposées à une aussi grande chaleur. Ce droit étoit affermé comme toutes les autres impositions.

A cinq werstes d'Elisabeth-Pol, on voit d'immenses ruines, dont quelques-unes sont en pierres, d'autres en briques liées entre elles avec du ciment. On trouve dans ce canton plusieurs débris de villes anciennes, dont on attribue généralement la construction à Alexandre-le-Grand. Quels qu'en soient les fondateurs ou l'origine, il est hors de doute que, lorsque ces villes et ces monuments subsistoient, la population de cette contrée devoit être considérable, et que c'étoit dans l'agriculture, les manufactures et le commerce, qu'elle devoit trouver ses moyens d'existence. Au milieu de ces ruines, on découvre de temps en temps des médailles mèdes, parthes, persanes, grecques et romaines.

A Ghendjé, qui naguères faisoit partie de la Perse, et qui en est encore si rapprochée, les usages, les meubles, les aliments, tout ressemble à ce que l'on observe dans l'intérieur de l'Asie. Ils diffèrent beaucoup de ceux de la Géorgie, que nous venions de quitter, et où l'on rencontre le mélange des usages de l'Europe et de ceux de l'Orient.

Deux colonies allemandes sont établies depuis quatre ans dans les environs d'Elisabeth-Pol. L'une est située à sept werstes de Chamkor, et

l'autre à cinq werstes d'Elisabeth-Pol. Presque tous les colons sont Wurtembergeois, et sont venus dans cette contrée après avoir passé quelques années dans les environs d'Odessa. Dans les premiers temps de leur établissement, ils souffroient beaucoup de la sécheresse du climat, et se livroient avec peine au travail; depuis, ils se sont peu à peu acclimatés, et ils commencent à prospérer.

Elisabeth-Pol fait avec la Perse un commerce qui seroit susceptible de plus d'extension; mais, dans cette malheureuse contrée, les guerres intestines, les affreux résultats des invasions des Persans, depuis le règne de Chah-Nadir, plus connu sous le nom de Thamas-Kouli-Kan, ont détruit toutes les fortunes et tout moyen d'instruction; aussi l'ignorance générale est-elle portée à un point incroyable.

Pour aller d'Elisabeth-Pol à Tauris, on traverse la province du Karabagh, une de celles qui a été cédée à la Russie par les Persans. Elle est gouvernée par un kan tributaire (1). Le Karabagh est borné au nord par la province d'Elisabeth-Pol; à l'est, par le Chirvan; à l'ouest, par

(1) Depuis environ trois ans, le kan du Karabagh, impliqué dans une conspiration, a abandonné ses États, qui sont aujourd'hui administrés par le gouvernement Russe.

l'Arménie; enfin, au sud, par l'Araxe et par les limites incertaines qui traversent les montagnes, et qui donnent lieu à de fréquentes discussions entre les Russes et les Persans.

Le Karabagh est renommé par sa grande fertilité. Les terres qui bordent l'Araxe produisent des récoltes qui surpassent tout ce que l'on cite de plus extraordinaire en ce genre. J'ai parlé de la possibilité de faire réussir la culture de la canne à sucre dans le Karabagh; j'aurois dû ajouter que le général en chef étoit disposé à favoriser, par des concessions de terres, les établissements qui auroient cette plantation pour objet.

La province du Karabagh se compose de plaines et de plusieurs chaînes de montagnes. Dans les plaines, la chaleur est insupportable pendant trois mois de l'année. Alors la population entière se retire dans les montagnes avec ses troupeaux. Les princes et les seigneurs y ont des habitations. On donne aussi au Karabagh le nom de Chouchak, qui est aussi celui de sa capitale. C'est la route la plus courte pour aller de Tiflis à Tauris; mais le passage par les montagnes présente d'assez grandes difficultés, et est même peu sûr, à cause de l'incertitude sur les limites entre les deux Etats, et en raison de ce

que sur cette frontière il y a beaucoup de Tartares nomades qui ne sont réellement sujets ni de la Perse ni de la Russie (1).

(1) Roustan, le mamelouk de Buonaparte, étoit né dans le Karabagh. Il avoit été enlevé dans la dernière invasion des Persans, et fut successivement vendu aux Turcs, et envoyé en Égypte, où il avoit fait partie des Mamelouks qui se recrutoient généralement parmi les esclaves provenant du Caucase et des provinces limitrophes.

CHAPITRE XI.

Départ d'Élisabeth-Pol. — Mengatchaour. — Passage du Kour.—Tchamaïs.—Nouveau Chamakhie. – Vieux Chamakhie.—Son ancien commerce —Observations sur la forteresse de Fitag.—Marazy, village ruiné.—Caravanserail-Arbat.—Arrivée à Bakou.

Après être restés quelques jours à Elisabeth-Pol, nous en partîmes le vendredi 10-22 septembre, à neuf heures du matin. L'archimandrite, malgré la fièvre qu'il avoit eue pendant la nuit, voulut absolument nous accompagner à cheval l'espace de quelques werstes, ainsi qu'un vieux mélit ou prince Arménien. Celui-ci étoit arrivé d'Erivan dix-sept ans auparavant, emmenant avec lui sept cents familles Arméniennes qui fuyoient le despotisme persan, et venoient se fixer à Elisabeth-Pol, pour vivre sous les lois de la Russie. Cette colonie, dont il étoit le chef, ne paroît pas avoir prospéré.

On compte d'Elisabeth-Pol à Kourgoulout-

chaï quarante-six werstes divisées en deux stations; mais le guide Tartare que nous avoit donné le chef du district de Ghendjé, nous ayant asssuré que, pour arriver à la seconde poste où nous nous proposions de coucher, il y avoit une traverse beaucoup plus courte que le chemin ordinaire, nous nous laissâmes facilement persuader. Ce Tartare n'avoit rien du flegme des Orientaux. Il étoit sans cesse en mouvement, et nous fatiguoit de ses discours. A l'en croire, il étoit le conseil de l'administration de Ghendjé; il avoit la direction des ponts et des chemins, et on lui devoit tout ce qui s'étoit fait d'utile dans ce district.

Après deux heures de marche, nous nous arrêtâmes sous un vieux platane, seul arbre resté sur pied dans cette plaine ravagée. L'habitude du plus grand nombre des voyageurs d'établir leurs foyers contre ce vénérable témoin des révolutions qu'a éprouvées cette contrée, en avançoit lentement la destruction, et dans quelques années, ceux qui parcourront le pays ne pourront plus jouir de son ombrage, si nécesaire sous ce climat brûlant.

Aussitôt que nos chevaux furent reposés, nous nous remîmes en route. La plaine que nous avions parcourue pendant les vingt-cinq

premières werstes, étoit absolument plate et mal cultivée. C'est vers ce point qu'on aperçoit à sa droite, et à quelques centaines de pas du chemin, une mosquée assez considérable bâtie en pierres, et entièrement isolée. Sur la gauche, il existe dans le lointain une autre mosquée.

Les Tartares qui habitent Ghendjé assurent qu'un Arménien convaincu de l'excellence de leur religion, s'étant fait Musulman, fut assassiné par ses anciens coreligionnaires, qui ne pouvoient lui pardonner son apostasie. Une des mosquées fut construite sur le lieu même où s'étoit consommé son martyre; l'autre fut destinée à honorer sa mémoire, et son corps y est enterré.

Quinze werstes avant d'arriver à Kourgouloutchaï, on traverse un bois assez touffu; les arbres y sont tortus et chétifs. Les grenadiers sont plus communs; ils étoient alors couverts de fruits. De temps en temps, on apercevoit quelques plantations de cotonniers : le duvet en étoit court et peu soyeux.

Le poste des cosaques est près d'une chaîne de montagnes sablonneuses qui borde sans interruption la rive gauche du Kour, à une distance plus ou moins rapprochée de ce fleuve. Ce poste est situé dans une plaine marécageuse où

l'air est malsain. Le sous-officier qui le commandoit étoit un très-bel homme. Sa figure annonçoit le peu d'influence du climat sur sa robuste constitution : il fut plein d'attentions pour nous.

Le lendemain, vers sept heures, nous partîmes pour Mengatchaour, distant de vingt-deux werstes de Kourgouloutchaï, où nous avions passé la nuit. Nous fîmes ce trajet en quatre heures. Le pays que nous parcourions étoit plat comme celui que nous avions traversé la veille. Les arbres et les arbustes y étoient beaucoup plus multipliés. A la droite du chemin, le sol, un peu plus bas que la chaussée, étoit couvert d'une légère couche de sel extrêmement blanc, qu'on trouve sur un grand nombre de terres de cette contrée. Dans les montagnes voisines, et près du Kour, les mines de sel sont extrêmement abondantes. Les unes sont brillantes et transparentes comme le plus beau cristal de roche; les autres sont opaques, très-blanches, et ont le grain très-fin. J'en ai vu de pareilles en Catalogne, provenant des mines de Cardone.

Le poste de Mengatchaour est situé sur la rive droite du Kour. Ce fleuve, si rapide à Gori, où nous ne l'avions traversé à gué qu'en courant les plus grands dangers, et encore plus ra-

pide à Tiflis, est ici extrêmement tranquille, et son cours est d'une lenteur qui nous eût étonné, si nous ne l'eussions pas cotoyé dans une immense plaine de deux cent cinquante werstes de longueur. Le Kour est, dans presque toute cette étendue, bordé par deux chaînes de montagnes : l'une située à gauche et très-rapprochée, mais d'une foible élévation; l'autre, assez éloignée, située sur la droite, et beaucoup plus élevée. Par suite de cette position, ce n'est qu'après les pluies d'orage que les eaux du Kour, grossies par les torrents, reprennent leur rapidité primitive, et alors les sables, entraînés avec violence, forment partout des écueils qui suffiroient pour gêner la navigation, s'il en existoit une sur ce fleuve.

A Mengatchaour, on a établi une pêcherie qui est affermée par la couronne. On y prend beaucoup de poisson, particulièrement l'espèce d'esturgeon nommé assétine. Le dos de ce poisson en est la partie la plus délicate; on en coupe le long des vertèbres deux filets de deux pieds, et quelquefois de trois pieds de longueur, sur une épaisseur assez forte. On les sale et on les fume. Nous achetâmes six filets d'assétines pêchés le matin même, moyennant 3 abazes (2 fr. 40 cent.). Le passage du Kour sur ce point, et

deux autres passages dans la province du Chirvan, sont affermés moyennant 2,150 ducats par an. Après avoir traversé le fleuve dans un bac construit avec soin, nous cotoyâmes une très-belle forêt de chênes et de hêtres d'assez fortes dimensions : les noyers, les figuiers et les grenadiers y étoient très-multipliés. La vigne sauvage entouroit la plupart de ces arbres. A notre gauche, l'aridité du sol contrastoit avec la verdure de la forêt que nous avions à notre droite. Le chemin étoit bon, et une heure et demie nous suffit pour arriver à Tchamaïs, distant de quinze werstes de la poste que nous venions de quitter.

Tchamaïs est dans une jolie position, sur les bords d'un ruisseau, et à l'extrémité de la forêt d'où nous sortions. Ce ruisseau semble être la ligne de démarcation entre le pays stérile et desséché que nous parcourions depuis huit jours, et le pays fertile dans lequel nous entrions, et dont la verdure réjouissoit notre vue, qui n'y étoit plus accoutumée.

De Tchamaïs, où nous couchâmes, jusqu'à Gourgane, on ne comptoit autrefois que vingt-et-une werstes : on en paye aujourd'hui trente-cinq. La différence provient de ce que, dans le principe, lorsqu'il fut question de fixer les dis-

tances, l'ingénieur chargé de ce travail crut que, dans une plaine unie et qui ne paroissoit offrir aucun obstacle, il pouvoit calculer sa route en ligne droite; mais dans un kanat, où chaque mélit ou prince étoit tout-puissant, la route a été tracée dans la seule convenance des propriétaires; et les détours qu'on lui a fait faire en ont beaucoup augmenté la longueur. Depuis cinq mois seulement, le kan de Nouka ou de Cheki, qui toléroit ces abus, est mort sans enfants, et ses domaines sont devenus le patrimoine de la Russie. On doit donc s'attendre que bientôt l'administration donnera l'ordre de tracer la route entre Tchamaïs et Gourgane, de manière à épargner aux voyageurs beaucoup de temps et surtout de mauvais passages.

A sept ou huit werstes de Tchamaïs, on rencontre un village tartare, dont les habitations, comme toutes celles de ces contrées, sont entièrement cachées au milieu de très-beaux arbres fruitiers et forestiers. Près de ce village, on voit une grande mosquée bâtie en pierre; une werste plus loin, on aperçoit un tombeau, dont le dôme est placé sur une voûte ouverte d'un seul côté. Cette tombe ressemble à celle que nous avions remarquée en sortant d'Élisabeth-Pol.

Une werste avant d'arriver à Gourgane, on

rencontre le Gourgain, petite rivière qui descend des montagnes dont la chaîne s'étend parallèlement au Kour; à peu de distance de ce fleuve, elle se divise, près du poste auquel elle donne son nom, en cinq ou six bras extrêmement rapides, et dont les lits changent si fréquemment, que le cosaque qui nous servoit de guide ne savoit où nous indiquer les gués. Malgré tous les efforts des cochers, nos chevaux, qui la veille avoient refusé de boire la mauvaise eau qu'on leur avoit présentée, et qui étoient très-fatigués par une marche de trente-cinq werstes, faite pendant une chaleur accablante, s'arrêtoient à chaque instant pour se désaltérer dans les passages les plus difficiles et les plus dangereux de la rivière que nous traversions. Ils eurent beaucoup de peine à traîner notre voiture au milieu des cailloux que les eaux avoient amoncelés sur plus de deux cents pas de largeur. La force du courant, au moment où nous passions, avoit presque emporté un arabat ou voiture tartare qui traversoit le bras le plus large.

D'après l'état où se trouvoient nos chevaux, nous nous décidâmes à coucher à Gourgane. Ce poste est un des plus mal situés de la route, tant sous le rapport du défaut absolu de vivres, que de la difficulté des abords et de l'air insalubre

qu'on y respire : aussi la fièvre, dont mon fils étoit attaqué de nouveau, y prit un plus grand degré d'intensité, et mon domestique Sicilien en fut également atteint.

Le lundi nous partîmes de Gourgane pour Goktchaï, qui en est à vingt-trois werstes. En sortant de ce poste, on traverse sur des ponts très-peu solides sept ou huit fossés formés par les eaux qui tombent des montagnes de sable que cotoie le Kour. Plus loin, la terre est entremêlée de glaise, qui alors étoit durcie et fendue par le soleil. Les eaux, en s'y accumulant, forment des marais qui se prolongent sans cesse, et dont une partie est couverte de roseaux extrêmement élevés. Toute cette contrée est plate, et son uniformité n'est interrompue que par quelques ravins peu profonds, dont nos chevaux eurent beaucoup de peine à nous tirer. A moitié chemin, nous rencontrâmes une cavalcade de quinze à vingt Tartares. L'un d'eux se détacha, et après nous avoir salués, il fit approcher ses compagnons, et nous présenta un des fils du tchamkal de Tarki, qui alloit à Tiflis : c'étoit un très-bel homme, dont la figure annonçoit de la douceur, mais peu de vivacité et d'intelligence. Il portoit le costume tartare; tout son habillement étoit garni de ces galons d'ar-

gent étroits qui se fabriquent dans les montagnes du Caucase, et dont les Circassiens font grand usage. Le jeune prince, qui sut que nous nous proposions d'aller à Astrakhan par Tarki, nous pria instamment de donner de ses nouvelles à son père, pour qui le général Yermoloff nous avoit donné des lettres de recommandation. Nous apprîmes depuis que le but de ce voyage étoit de justifier le tchamkal des soupçons de trahison qui un instant avoient plané sur lui à l'époque des derniers troubles du Daghestan.

Le poste de Goktchaï ne nous offrit aucune ressource; mais on nous procura facilement dans un village tartare qui en étoit éloigné d'une werste, tous les vivres dont nous avions besoin. Après nous être reposés quelques heures, nous repartîmes pour la station établie depuis peu, à dix-huit werstes de distance, et qu'on nomme Novo-Outchregy-Denuy.

En sortant du poste, on découvre sur la droite une plaine à perte de vue, et dans laquelle on aperçoit de distance en distance des plantations d'arbres qui indiquent les villages tartares et arméniens qui y sont disséminés. Sur la gauche, on cotoie cette affreuse montagne de sable aride qui réfléchit une chaleur si grande, qu'à la fin de septembre, lorsque le

matin, le thermomètre de Réaumur marquoit à peine huit degrés, il s'élevoit à midi à trente. L'air qu'on respire autour de ces montagnes est non-seulement d'une chaleur insupportable, mais il est très-mal sain, et contribue à engendrer des fièvres continues et intermittentes, dont les habitants du pays eux-mêmes sont souvent atteints.

Nous passâmes la nuit au poste de Novo-Outchregy-Denuy. Nous parvînmes à nous garantir de l'air extérieur, en tapissant le balagan où nous étions logés avec des couvertures et des bourka. Cette cabane étoit divisée en deux parties : nous habitions l'une; l'autre étoit occupée par le général Vlassoff, *attaman* de tous les cosaques qui se trouvent de l'autre côté du Caucase. C'est le même officier que nous avions rencontré au poste de la Quirila, en Immirette, et qui déjà, à cette époque, étoit attaqué de la fièvre, dont il n'étoit pas encore débarrassé.

Le général Vlassoff est un officier distingué, âgé d'environ cinquante ans : il a fait la guerre en France, et se louoit beaucoup de son séjour à Épernay, et de l'excellence de ses vins. Non-seulement nous lui fûmes redevables, pour notre route, de conseils qui nous furent très-

utiles, mais il nous donna un ordre général pour tous les postes de cosaques jusqu'à Derbent. Ils devoient nous fournir tous les fourrages nécessaires pour nos chevaux, en nous laissant à nous-mêmes le soin d'en fixer la valeur. Sans cet ordre, dont l'exception étoit autorisée par les circonstances, il nous eût été impossible de continuer notre route : en effet, la disette des vivres, et surtout celle des fourrages, dont j'ai souvent parlé, ne tenoit pas seulement à la sécheresse excessive de l'été de 1820, elle avoit été produite par une toute autre cause.

A la suite des troubles du Daghestan, le kan du Chirvan, qu'on avoit soupçonné d'y avoir pris part, reçut du général en chef l'ordre de venir à Tiflis. Comme il différoit d'obéir, et qu'on s'attendoit à des hostilités de sa part, on prescrivit à tous les postes de cosaques placés dans le Chirvan de se replier en ramenant leurs approvisionnements sur la frontière. Cette mesure avoit été exécutée; mais, au lieu des hostilités auxquelles on s'attendoit, le kan du Chirvan crut plus sage de s'enfuir en Perse, en abandonnant aux Russes sa belle province, ses revenus, ses chevaux et presque tout son mobilier. Cet événement avoit eu lieu peu de jours avant notre départ de Tiflis. Les postes de co-

saques étoient déjà réinstallés, mais ils n'avoient pas encore eu le temps de former leurs approvisionnements.

Après avoir pris congé du général cosaque auquel nous avions tant d'obligations, nous partîmes à sept heures du matin, le 14-26 septembre, pour le poste d'Ineja. Le pays que nous traversâmes pour nous y rendre avoit un aspect triste et monotone : on n'y voyoit aucune terre cultivée, on n'apercevoit aucun village; seulement de nombreux troupeaux de moutons annonçoient que le pays étoit occupé par des Tartares nomades. Pour la première fois depuis notre départ d'Élisabeth-Pol, nous rencontrâmes cinq à six convois de bœufs, chargés chacun de deux ballots de marchandises, et conduits par quelques Tartares qui alloient de cette ville à Bakou.

Le poste d'Ineja est organisé comme le précédent : au lieu de maisons ou de chaumières en argile, on n'y trouve que quelques barraques formées avec ces nombreux roseaux dont une portion de la plaine que nous parcourions étoit entièrement couverte. Ce poste, placé comme tous les autres au pied de la montagne de sable et d'un ruisseau dont l'eau étoit très-mauvaise, comptoit aussi beaucoup de malades.

Après avoir passé trois heures à Ineja, nous en partîmes pour le nouveau Chamakhie, indiqué comme étant à dix-huit werstes du poste que nous quittions, et qui en est éloigné au moins de vingt-huit. Dans toutes ces contrées, si long-temps exposées aux incursions des peuples des montagnes, on a toujours été dans l'usage de donner aux voyageurs en poste quelques soldats d'escorte. Dans les kanats on nous en avoit toujours fourni cinq ou six; mais dans le canton que nous parcourions, il se trouvoit à chaque poste un si grand nombre de malades, que nous avions beaucoup de peine à en obtenir deux; ce qui, au surplus, suffisoit pour nous garantir de tous dangers.

Le chemin d'Ineja, au nouveau Chamakhie, fait un long circuit autour des montagnes. De distance en distance on traverse des ravins dont le fond se compose de cailloux et de grosses pierres entraînées par les eaux après les pluies d'orage. L'entrée et la sortie de ces ravins offroient toujours à nos chevaux harassés de grandes difficultés, que nous ne parvenions à franchir qu'avec beaucoup de peine.

A huit werstes du nouveau Chamakhie, on entre dans des montagnes peu élevées, mais qui précèdent une chaîne de montagnes d'une

grande hauteur. Sur ce point, nous rencontrâmes un convoi de douze chameaux chargés de marchandises; leur aspect effraya tellement l'un de nos chevaux, qu'il s'emporta et entraîna les trois autres. Heureusement nous nous trouvions alors dans une vallée encaissée, et après un quart d'heure de galop précipité, nos chevaux s'arrêtèrent sans nous avoir causé le moindre accident.

Le nouveau Chamakhie, où nous arrivâmes bientôt, est de fondation moderne, et a remplacé le vieux Chamakhie, lorsque cette dernière ville a été ruinée de fond en comble. Détruite elle-même depuis, durant les nombreuses invasions auxquelles ce pays a été en proie, elle ne renferme plus que quelques centaines d'habitants et un petit bazar, où des Tartares vendent des soies écrues, production du pays, et des marchandises de peu de valeur, pour la consommation ordinaire des Persans.

Le général Vlassoff nous avoit donné le conseil de ne pas rester plus de deux heures au nouveau Chamakhie, à cause du mauvais air qu'on y respire; mais il étoit trop tard, lorsque nous y arrivâmes, pour nous remettre en route, et nous nous décidâmes à braver le danger de la fièvre, et à passer la nuit dans une chambre

étroite, véritable objet de dégoût par la malpropreté qui y régnoit, et par les insectes de toute espèce dont elle étoit remplie.

Nous partîmes le lendemain de bonne heure pour le vieux Chamakhie, distant du nouveau de près de trente werstes. Le relais est compté pour vingt-trois.

En sortant des ruines du nouveau Chamakhie, on traverse une plaine d'environ huit werstes de longueur, qui aboutit au pied de la chaîne de montagnes dont j'ai parlé. On nous y avoit amené, par réquisition, quatre paires de buffles qui devoient nous conduire jusqu'à leur cime. Le trajet est de dix werstes. La taxe ordinaire allouée aux Arméniens pour la location d'une paire de buffles ou de bœufs, est de 8 copecs ou centimes par werste; nous y ajoutâmes une foible gratification, et ils parurent très-satisfaits. Ces Arméniens étoient serfs du kan du Chirvan. Depuis que ses États ont été réunis au domaine de la Russie, ils sont devenus paysans de la couronne, et ils se réjouissoient beaucoup de ce changement dans leur situation. Ces Arméniens sont originaires du Karabagh. Ils avoient été enlevés dans une incursion que le kan du Chirvan avoit faite dans cette contrée.

Les montagnes que nous traversions sont pa-

rallèles à celles du Caucase, et y sont liées par un contre-fort. Elles sont assez élevées, et presque toutes composées de gravier et de sable, au milieu desquels nous reconnûmes un banc de granit.

Arrivés au haut de la montagne, on domine l'immense plaine que nous venions de parcourir, et les ruines du nouveau Chamakhie que nous venions de quitter. Cette plaine, abritée contre les vents du nord par la montagne de sable que nous n'avions cessé de cotoyer, est malsaine, peu arrosée, et aujourd'hui entièrement dépouillée d'arbres : aussi avions-nous de la peine à y reconnoître cette contrée, autrefois couverte de mûriers et de vignes, dont Guldenstædt a laissé une si brillante description, et qu'il représente comme pouvant devenir une des plus fortunées du monde.

Cinq ou six werstes avant d'arriver au vieux Chamakhie, on trouve une très-belle fontaine construite en pierres; l'eau en est excellente. A droite et à gauche, on voit dans l'éloignement, et le plus souvent sur les crêtes des montagnes, des villages tartares et arméniens. Ces positions ont sans doute été choisies par eux comme les plus salubres.

Enfin, nous aperçûmes cette immense réu-

nion de caravanserails, de bazars, de mosquées, d'édifices publics et particuliers, tous bâtis en pierres, qui portent aujourd'hui avec raison le nom de ruines du vieux Chamakhie. Avant d'y pénétrer, un immense cimetière couvert à perte de vue de pierres tumulaires posées les unes près des autres, indique, autant que les ruines elles-mêmes, que cette ville a été pendant plusieurs siècles extrêmement peuplée.

La fondation de Chamakhie remonte à une bien haute antiquité, s'il est vrai, comme le dit Voltaire dans son *Histoire de Pierre-le-Grand*, je ne sais sur quelle autorité, qu'elle ait été un moment la capitale de la Médie et la résidence du grand Cyrus. D'Anville, par suite de sa position et d'un rapport de nom, la croit la *Mamachia* de Ptolémée. Sa population, son commerce et ses richesses la rendirent long-temps florissante; elle étoit encore dans toute sa splendeur lorsqu'Oléarius y séjourna avec la célèbre ambassade du duc de Holstein, vers 1645 : les Russes y faisoient alors un grand commerce. Vers le commencement du dernier siècle, les marchands de cette nation ayant été massacrés par les Persans, Pierre-le-Grand, pour venger la mort de ses sujets, marcha avec une nombreuse armée vers le Chirvan, et ravagea le

vieux Chamakhie. Depuis cet événement, les guerres civiles et les invasions dont la Perse fut le théâtre, firent éprouver à cette ville malheureuse toutes les dévastations qui accompagnent les conquêtes en Orient: la flamme, le fer, l'esclavage n'ont plus laissé aucune trace, ni de son ancienne grandeur, ni de sa population. C'est ainsi, sans aucun doute, que Babylone, Suze, Ecbatane, Persépolis, ont disparu de la surface de l'Asie.

Le poste des cosaques où nous descendîmes avoit été placé dans un ancien caravanserail, dont tous les bâtiments étoient assez bien conservés; on nous y logea dans une chambre voûtée, et tellement humide, que mes compagnons de voyage préférèrent coucher en plein air. Au milieu de ces ruines et de leur solitude, nous ne trouvions aucune ressource, et nous fûmes obligés d'envoyer un Arménien et un cosaque à un village éloigné de six werstes, pour nous chercher quelques provisions. Ils nous rapportèrent un mouton, que nous payâmes 1 rouble d'argent (4 fr.), et une outre de vin nouveau. Sa qualité ne nous permit pas de juger si, comme le dit Guldenstædt, le vin des environs de cette ville vaut le meilleur *claret* de Bordeaux. Le lendemain, nous traversâmes une partie de la

ville pour nous rendre à la forteresse éloignée d'une werste de la poste. En voyant les rues régulièrement tracées, les murs des bazars et des maisons encore debout; enfin, les caravanserails, dont les voûtes étoient, les unes à demi-brisées, les autres encore entières, il sembloit que c'étoit moins contre les édifices que le vainqueur s'étoit acharné que contre la population. Vingt-cinq à trente habitants, demeurant à l'extrémité de la ville, étoient les seuls débris de cent mille âmes que cette cité renfermoit dans ses murs il y a à peine un siècle. La forteresse qui servoit autrefois de demeure au kan du Chirvan, étoit encore en assez bon état, et avec peu de dépense on pourroit la rétablir.

Le palais, ses dépendances, les jardins, étoient situés dans une position élevée et salubre; on y trouvoit de nombreuses sources, qui, par des conduits en terre cuite dont on voyoit partout les vestiges, répandoient une eau pure dans tous les quartiers de la ville. Un mois avant notre passage, ce prince occupoit encore la forteresse de Fitag, à environ vingt werstes du vieux Chamakhie. Désespéré de voir sans cesse sa capitale ravagée et détruite, ses sujets conduits en esclavage, le kan avoit forcé le reste de la population des deux Chamakhie et des plaines

qui les environnent, à se retirer avec lui à Fitag, dont il avoit fait sa capitale, et où il étoit à l'abri des incursions auxquelles son pays étoit en proie. Cette forteresse renfermoit environ trente mille âmes. Malgré les désavantages de la position élevée de Fitag, le commerce devoit y avoir encore quelque importance, puisque les droits de douane, la taxe sur les soies, sur les boucheries, et quelques autres, étoient affermés moyennant 7,000 ducats par an.

Les contributions indirectes sont d'une haute antiquité en Asie, et on peut dire d'origine pastorale. Elles étoient de perception plus facile et moins incertaine que les contributions foncières, qui reposoient sur des propriétés dont la possession comme la culture n'offroient jamais une entière sûreté. L'intelligence fiscale recherchant soigneusement, pour asseoir les impôts, tout ce qui est de consommation ordinaire, la glace, d'un usage indispensable sous ce climat brûlant, avoit été frappée d'une taxe dans le Chirvan comme dans le Ghendjé.

Les revenus du kan de Chirvan étoient très-considérables, et montoient, dit-on, à plus de 2 millions de roubles (2 millions de francs). Indépendamment des droits sur les denrées, le kan du Chirvan étoit propriétaire de la plus

grande partie des terres de ses États. Elles étoient généralement louées à des paysans Tartares et Arméniens, qui ne payoient qu'une foible redevance. Les belles et vastes plaines du nouveau et du vieux Chamakhie, qui sont aujourd'hui désertes, étoient autrefois ses principaux domaines, et leurs productions formoient la plus grande partie de ses revenus.

Parmi les terres qui dépendoient du kan du Chirvan, je ne dois pas omettre la steppe de Mougan, qu'on traverse en allant à Salian par la route directe. C'est cette même plaine qui, suivant les historiens romains, étoit tellement couverte de serpents, que l'armée de Pompée s'y trouva arrêtée par cet obstacle, et n'osa y pénétrer. C'est un des faits historiques que, dans le siècle dernier, on s'est plu à rejeter, et qui cependant, si l'on en juge par la situation actuelle de cette plaine, doit être conforme à la vérité (1).

(1) Après cette dernière bataille, Pompéius s'étant mis en chemin pour pénétrer jusqu'au pays d'Hircanie et à la mer Caspienne, il fut contraint de s'en retourner arrière pour la multitude grande des serpents venimeux et mortels qu'il y trouva, en étant approché de trois journées. Il s'en retourna en Arménie la mineure, là où il reçut les présents des rois Élémiens et des Médois.

Plutarque, *Vie de Pompéius*, *trad. d'Amyot*.

L'opinion générale du pays est que, dans les mois de juin, juillet et août, la steppe ou plaine du Mougan est tellement couverte de serpents, que les hommes et les chevaux n'y peuvent passer sans courir les plus grands dangers; pendant tout le reste de l'année, les serpents se retirent sous terre et dans les interstices des rochers : alors seulement des troupeaux conduits par quelques Persans ou des Tartares peuvent sans danger chercher leur nourriture dans cette plaine.

Lorsque le général Zuboff vint attaquer Salian, son armée campa à la fin de l'automne 1800, et passa l'hiver dans la plaine de Mougan. Ses soldats, obligés de creuser la terre pour y planter leurs tentes, trouvoient à chaque moment des serpents dans cet état d'engourdissement qui, pour ces reptiles et pour plusieurs autres animaux, dure tout l'hiver, et pendant lequel leur vie se maintient sans qu'ils soient obligés de prendre aucune nourriture.

La pêche de Salian formoit une des branches principales du revenu du kan du Chirvan. Elle étoit louée près de 500,000 roubles assignations (ou francs) à Ivanoff, riche Arménien d'Astrakhan.

Du haut de la forteresse, on découvre cette

belle plaine du vieux Chamakhie, autrefois couverte de vignes et de mûriers. Du côté du midi, à une demi-lieue de la ville, on voit de beaux bâtiments qui servoient les uns de mosquée, les autres à la sépulture des kans et des grands seigneurs (1).

Après avoir passé vingt-quatre heures dans cette ville, nous en partîmes dans l'après-midi du 16-28 septembre, avec l'intention d'aller coucher à Karavanserai-Dgematy ou Marazy, qui n'en est qu'à vingt-cinq werstes. Nous employâmes six heures pour parcourir cette distance. De nos deux guides, l'un étoit un cosaque arrivé de la

(1) Lorsque nous étions à Chamakhie, en 1820, il y avoit à peine trois semaines que le kan du Chirvan, soupçonné de trahison, et appelé à Tiflis par le général Yermoloff, au lieu de se rendre dans cette ville, avoit préféré abandonner la forteresse de Fitag et son kanat pour se réfugier en Perse. Ses États ayant alors été réunis à l'empire Russe, le général Yermoloff jugea combien il seroit avantageux de faire descendre dans la plaine de Chamakhie les trente mille habitants accumulés à Fitag, et de leur rendre leur ancienne demeure. Depuis quatre ans, ce noble projet a reçu son exécution. Déjà les murs du vieux Chamakhie, se réparent, ses rues cessent d'être désertes, ses bazars et ses caravansérails se remplissent de marchandises. La plaine s'orne de ces nombreux mûriers qui faisoient sa richesse, et tout annonce à cette cité antique une nouvelle prospérité, et le vaste commerce qui en avoit fait une des villes les plus florissantes de l'Orient.

veille au poste, et qui ne connoissoit pas les chemins; l'autre, un Tartare timide à l'excès, qui, craignant que nous le rendissions responsable des difficultés que nous pouvions rencontrer, se tenoit toujours à l'écart, et ne nous indiquoit pas le chemin. Le pays étoit montagneux; toutes les terres cultivées étoient encloses, et aucune route n'étoit tracée pour les voitures: aussi nous égarâmes-nous plusieurs fois, et la nuit étoit déjà avancée lorsque nous arrivâmes à Marazy.

Ce poste est placé au milieu des ruines d'une ville qui a dû être de quelque importance. Des soldats étoient cantonnés dans un vieux château flanqué de tours, et dont une partie servoit de caravanserail dans le temps où les marchands alloient en grand nombre au vieux Chamakhie pour y acheter la soie et les autres riches productions dont cette ville étoit l'entrepôt.

Le pays où est situé Marazy n'est point cultivé; les montagnes sont dénuées d'arbres et de toute espèce de végétation. Les vallées étroites par où passe la grande route sont également frappées de stérilité. La population que le commerce attiroit et y maintenoit, a fui de cette terre malheureuse avec le commerce lui-même. C'est ainsi que le jour où les caravanes ont cessé

d'être protégées par Zénobie, et de prendre la route de Palmyre pour se rendre à la côte de la Méditerranée, cette ville magnifique est devenue inhabitée comme les déserts au milieu desquels elle étoit située.

Dans les environs de Marazy, on trouve des mines de soufre. D'après le rapport de l'ingénieur envoyé par le Gouvernement, et qui les a reconnues, il paroît qu'elles sont très-riches.

Nous partîmes de Marazy le 17-29 septembre à huit heures du matin pour Grubok-Salka, qui en est à vingt-cinq werstes. Le pays que nous parcourions est assez aride. De temps en temps on voit des réunions de quinze à vingt maisons auxquelles on donne le nom de villages. Elles sont habitées par des Arméniens, des Persans et des Tartares. Huit à dix werstes avant d'arriver à Grubok-Salka, on trouve sur la gauche des sources de naphte. Nous nous arrêtâmes pour les visiter. Elles occupent un espace d'environ cinquante pas carrés. La naphte bouillonne sans cesse, et surnage à la surface de l'eau. Elle communique à l'air, à une grande distance, une odeur désagréable.

On fait dans toute cette contrée un très-grand usage de ce bitume : on s'en sert pour éclairer les maisons, pour graisser les roues des pa-

vosques, des arabats et des autres voitures, dont les essieux sont en bois, et enfin pour enduire intérieurement les outres qui servent à transporter le vin.

Après nous être reposés quelques heures à Grubok-Salka, nous en repartîmes pour Caravanserail-Arbat. Ici on augmenta notre escorte ordinaire de quelques cosaques, afin de traverser avec sûreté un pays qui, un mois auparavant, avoit paru disposé à une insurrection, et où, en cas d'accident, il n'y avoit aucun espoir de rencontrer un village ou une habitation.

Une grande partie de la route étoit assez montagneuse, et cependant nous arrivâmes en trois heures au poste de Caravanserail-Arbat, qui est à vingt-cinq werstes de celui que nous venions de quitter. On nous y logea commodément dans une des petites chambres d'un vieux caravanserail, qui sert aujourd'hui de logement aux cosaques. Ce caravanserail est très-solidement bâti en pierres de taille. Sa distribution intérieure a quelques rapports avec les ventas d'Espagne, et avec les belles auberges de la Gallicie. Il se compose d'un immense emplacement voûté, et assez étendu pour y placer quarante à cinquante chevaux avec leurs bagages. De droite et de gauche sont quelques chambres destinées aux voya-

geurs : sur la voûte règne une large terrasse, sur laquelle les Asiatiques ont la coutume de passer la nuit pendant les grandes chaleurs de l'été.

Nous partîmes le lendemain 18-30 septembre, à six heures du matin, avec des chevaux de cosaques, qui nous conduisirent à Bakou distant de trente werstes. Le pays qu'on parcourt est dépeuplé et entrecoupé de plaines et de collines arides. Six werstes avant d'arriver à cette ville, on gravit une montagne assez élevée, et lorsqu'on est parvenu au sommet, on découvre la mer Caspienne et Bakou, située au fond d'un golfe.

Nous descendîmes au poste des cosaques, placé dans le faubourg. Après nous y être reposés pendant quelques heures, on me donna un soldat pour m'accompagner chez le commandant de la ville, à qui j'étois recommandé par le général en chef Yermoloff. Ce soldat nous faisoit faire place au milieu du bazar, en renversant à droite et à gauche quiconque se trouvoit sur son passage, ce qui sembloit ne pas offenser les marchands, et, au contraire, avoit l'air de les divertir.

Le colonel Melicoff, Arménien, qui occupoit le poste de commandant, réunit à un caractère de

douceur beaucoup de fermeté. Il me reçut à merveille, envoya tout de suite chercher nos équipages au poste, et nous fit donner un logement très-commode, voisin de la maison qu'il habitoit : pendant tout le temps que nous restâmes à Bakou, nous n'eûmes d'autre table que la sienne. C'étoit, au surplus, un usage auquel, depuis long-temps, nous étions habitués, et qui est presque général dans un pays où, parmi les coutumes des peuples primitifs et pasteurs, domine surtout celle de la plus noble hospitalité.

CHAPITRE XII.

Description de Bakou.—Revenu de l'ancien kan.—Prise de cette ville sous le général Titianoff.—Pêche des phoques.—Production du kanat de Bakou.—Manière de conserver le safran.—Ferme de la naphte.—Quantité qu'on en retire.—Feux de Bakou.—Détails statistiques sur ce kanat.—État du commerce.—Détails sur la mer Caspienne et sa navigation.—Chevaux Turcomans.—Développement dont le commerce de Bakou est susceptible.

Bakou est situé au 39° 30' de latitude nord, et au 50° de longitude est; la montagne contre laquelle cette ville est comme appuyée se nomme Beschbarmak; vue de la mer, elle a la forme d'un triangle; la mosquée, placée près de l'ancien palais bâti par Abbas II, roi de Perse, en est le point le plus élevé.

Bakou se compose d'une grande forteresse ou cité, et d'un faubourg. Ses habitants sont la plupart Persans, le reste Arméniens et Tartares. Les rues de la cité sont très-étroites; celles du faubourg sont larges et alignées. Presque toutes

les maisons sont couvertes d'une terrasse, dont la surface est de terre pétrie avec de la naphte, ce qui les rend impénétrables à la pluie. Le bazar est bien approvisionné en marchandises de Perse et de Russie. On trouve dans les mêmes boutiques le beau sucre raffiné sortant des fabriques de Hambourg, que les Arméniens vont chercher à la foire de Makariew, et le mauvais sucre jaune du Mazanderan, à peine purgé de son sirop, et qui n'est que pressé en très-petits pains. Le premier est consommé par les Russes, l'autre par les habitants du pays.

Les rues de Bakou sont pavées en larges pierres plates; aussi la ville est-elle toujours propre. Le commerce y paroît assez animé. Il est cependant bien réduit, depuis que le tarif de la Russie y a assujéti à un droit de vingt-cinq pour cent une grande partie des marchandises qui arrivoient par mer (1). Malgré la décadence du commerce de Bakou, les revenus de la douane s'élèvent encore à 30,000 roubles d'argent (120,000 fr.) par an.

Bakou étoit la capitale d'un petit kanat en-

(1) L'ukase du 8-20 octobre 1821, ayant réduit à cinq pour cent les droits sur les marchandises qui arrivent dans les provinces Russes au-delà du Caucase, Bakou ne peut manquer de recouvrer son ancien état de prospérité.

clavé dans le Chirvan. Le souverain de cet État, ayant eu la guerre avec la Russie, se vit assiégé dans sa capitale par le général Titianoff, gouverneur de la Géorgie. Le kan, désespérant de vaincre cet habile et intrépide guerrier, prit le parti de le faire assassiner au milieu d'une conférence à laquelle il l'avoit appelé, pour convenir des conditions auxquelles il étoit disposé à céder ses États à l'empereur. Des Arméniens, que leur religion et leur intérêt attachent à la Russie, trouvèrent moyen de faire prévenir le général Titianoff du piége dans lequel on cherchoit à l'attirer; mais il répondit comme César en pareille circonstance : *Il n'oseroit*, et périt victime de son imperturbable courage.

A peine ce crime fut-il consommé, que les habitants, craignant avec raison la vengeance des Russes, se révoltèrent contre leur souverain, qui n'eut que le temps d'échapper et de se retirer dans la Perse.

Le kan de Bakou, comme celui du Chirvan, étoit propriétaire de presque toutes les terres et des maisons de son kanat; elles font aujourd'hui partie des domaines du gouvernement Russe. Indépendamment des droits de douane et des revenus territoriaux, la couronne afferme la pêche des phoques ou veaux marins qui se

fait sur une île située à quelques lieues de Bakou. Elle est louée à l'Arménien Vartanoff. On y prend annuellement six mille phoques. Ils sont plus petits que ceux que l'on assomme sur les grandes îles de la mer Caspienne. Le poids des uns est de vingt-cinq livres de Russie, les autres de quarante. On paye aux pêcheurs de 50 à 70 copecs (ou centimes) par phoque qu'ils prennent; et il en coûte 35 copecs pour les transporter à Astrakhan, d'où ils sont expédiés en hiver pour Cazan. Leur huile entre dans la composition des savons communs qu'on fabrique en très-grande quantité dans cette ville, et qui sont consommés dans toute la Russie.

Le général en chef m'avoit recommandé à l'Arménien Vartanoff comme à un négociant très-estimable, et je lui dois les renseignements que j'ai recueillis sur le commerce de Bakou.

La récolte de la soie, autrefois si considérable dans ce canton, est encore aujourd'hui de douze mille pouds (quatre cent mille livres, poids de marc). En 1820, la livre de soie valoit, selon la qualité, depuis 10 jusqu'à 18 roubles (10 à 18 fr.). Le safran est la seconde production importante du kanat de Bakou. On en récolte environ cinq cents pouds (seize mille cinq cents livres) par an. Son prix a varié de 8 à 15 roubles

(8 à 15 francs). Ce safran, connu sous le nom de safran oriental, a la réputation d'avoir beaucoup plus de force que celui qui croît en Europe. Depuis plusieurs siècles, les cultivateurs sont dans l'usage de le pétrir avec de l'huile de sesame, et d'en former des galettes plates; ce qui le rend plus aisé à transporter, et le met à l'abri de la fermentation, de sorte qu'il peut se conserver pendant un grand nombre d'années. Cette manipulation favorise toutefois la fraude, en donnant aux Persans de mauvaise foi la faculté d'y mêler des substances étrangères (1).

La province de Bakou fournit aussi un peu de riz et de la garance sauvage. Le coton qui sert au tissage des toiles qu'on fabrique dans le pays, vient du Mazanderan; il est à courte soie, mais assez doux et très-blanc. Il est généralement plus cher que celui qu'on tire d'Érivan, quoiqu'il ne soit pas beaucoup plus beau (2).

Une production bien plus importante du dis-

(1) En 1823, j'ai envoyé au Jardin-du-Roi à Paris, et à M. Gay, savant botaniste, trois cents ognons de safran de Bakou. Ils ont très-bien levé dans le jardin du Luxembourg; mais leurs produits n'ont pas été différents de ceux du safran du Gatinais.

(2) L'empereur Chah-Abbas avoit une grande affection pour les habitants du Mazanderan, qui, en plusieurs circonstances, lui avoient donné des preuves de dévouement,

trict de Bakou, c'est la naphte noire et blanche qu'on recueille dans des puits, dont on a creusé un grand nombre à peu de distance de la mer. Ces puits ont une profondeur qui varie de dix à soixante pieds. Par un effet de la chaleur excessive du pays, la couche supérieure de la naphte est très-épaisse, pendant que celle qui se trouve à une plus grande profondeur est plus liquide. La naphte noire se rencontre ordinairement dans une terre argileuse mêlée de grès et d'autres roches, dont le sable forme la base. Celle qui est dans un terrain bas et sur les bords de la mer, s'élève du fond de l'eau et surnage à la surface.

La naphte blanche paroît n'être autre chose que la naphte noire purifiée et blanchie par l'infiltration au travers d'une couche de grès; car elle a le même goût, et paroît être absolument de la même nature que la naphte noire.

Les puits de naphte sont loués par le gouvernement à un Arménien, le lieutenant Tarou-

et c'est à lui qu'on doit un beau chemin qui, autrefois, conduisoit depuis Asterabad jusqu'à Salian. Ce chemin est aujourd'hui peu praticable, et presque abandonné. Cet empereur avoit fait construire dans la même province un très-beau palais, dont Forster, voyageur Anglais, reconnut les ruines en 1787. Il y avoit établi quarante mille Arméniens, et cinquante ans après, il n'en restoit pas quatre cents familles. Telles sont les révolutions en Asie.

moff. Il paye pour la ferme de la naphte noire 51,100 roubles d'argent (204,400 fr.) par an, et pour celle de la naphte blanche 1,550 roubles d'argent.

On a creusé cent un puits pour extraire la naphte noire, et quinze pour la naphte blanche. Toute la naphte recueillie est transportée sur des arabats à Bakou; on l'y conserve dans des citernes. La plus grande partie de ce bitume s'expédie pour la Perse, où on en fait une très-grande consommation. On estime à deux cent quarante-un mille deux cent vingt pouds, environ quatre vingt mille quintaux, la récolte et vente annuelle de la naphte noire. Sur cette quantité, la Perse seule en prend deux cent quatorze mille neuf cent vingt pouds; le reste sert à la consommation du pays, ou est expédié pour Astrakhan. On ne paye ordinairement la naphte noire qu'un rouble assignation le poud; mais ce prix est toujours exigé en argent comptant, ou en marchandises qui conviennent aux fermiers. La vente de la naphte blanche ne s'élève qu'à environ huit cents pouds : on la vend ordinairement 10 roubles 50 copecs assignations le poud.

Le lieutenant Taroumoff s'est aussi fait adjuger, moyennant 11,055 roubles d'argent, ou 44,220 francs, la ferme des lacs de sel qu'on

trouve dans la province de Bakou. Le seul lac Massasir, situé à vingt werstes au nord de Bakou, pourroit facilement produire six cent mille pouds de sel. Le fermier se contente d'en extraire cent cinquante mille, qui suffisent à la vente annuelle. Il vend 1 rouble 25 copecs d'argent, ou 5 francs, le kalvard de sel, qui pèse six cent soixante-six livres, poids de marc, et non huit quintaux, comme l'ont supposé plusieurs voyageurs. Ce sel est très-blanc, mais un peu âcre.

Nous ne pouvions rester huit jours à Bakou sans aller voir les feux si célèbres, objet de l'adoration des Guèbres sectateurs de Zoroastre, et de quelques Hindous. En sortant de la ville, nous prîmes sur la droite, et après avoir franchi deux collines dont la seconde est assez élevée, nous traversâmes deux villages dont presque toute la population, moitié Arménienne, moitié Persane, se rassembla pour nous voir passer.

Après quatre heures de marche dans un pays assez aride, nous arrivâmes à un emplacement carré, auquel on donne le nom de Lartichigay. Il est entouré de murs crénelés dont l'intérieur sert de monastère aux adorateurs du feu. Au milieu de la cour, s'élève un autel où l'on monte par plusieurs degrés. A chaque coin, on voit

une cheminée quadrangulaire entièrement fermée, et haute d'environ vingt-cinq pieds. La flamme produite par le gaz dépasse de deux à trois pieds le sommet de ces cheminées. Pendant la nuit, on la distingue parfaitement de la terrasse de la maison du commandant de Bakou. Au centre de cet autel, et presqu'à fleur de terre, on a établi un foyer dont la flamme sort également sans interruption. Tels sont les feux éternels qui, depuis tant de siècles, sont les objets constants de l'adoration des disciples de Zoroastre. Une vingtaine de cellules sont adossées aux murs de cette enceinte sacrée; quelques-unes sont habitées par des Hindous; les autres par des Parsis, ou descendants des anciens Guèbres. Il ne subsiste plus qu'un petit nombre de familles de ces Persans, qui, au milieu des invasions sanglantes dont leur patrie a été le théâtre depuis l'origine du mahométisme, sont restés fidèles à la religion des Mages. Presque tous demeurent à Yezd et dans d'autres villes du midi de la Perse. Quelques familles, à l'époque de l'invasion des Arabes, se sont réfugiées à la côte du Malabar et sur les bords du Gange, où leurs descendants subsistent encore, et ont conservé leur religion et les mœurs de leurs ancêtres.

Les religieux qui habitoient ce monastère

étoient généralement basanés et excessivement maigres. A travers l'expression de douceur qui distingue généralement les Hindous, leur regard avoit quelque chose de fixe et d'incertain. Quelques-uns étoient habillés d'une enveloppe de toile de coton; deux d'entre eux étoient absolument nus, à l'exception d'une ceinture de toile.

Parmi eux, se trouvoit un ancien soldat cipaye, qui avoit long-temps servi dans les armées de la Compagnie des Indes anglaises. Lorsque nous passions près de lui, il s'arrêtoit immédiatement, dans l'attitude d'un soldat respectueux vis-à-vis de ses officiers. Je voulus lui parler anglais, mais il n'en savoit plus que quelques mots, et paroissoit tombé dans un état d'imbécillité complète. Les cellules occupées par les Guèbres étoient fort propres. Dans chacune, on voyoit deux ou trois chandeliers ou tuyaux d'argile enfoncés en terre. Dès qu'on en approchoit une lumière, la flamme paroissoit; mais il suffisoit du plus léger mouvement pour l'éteindre. Le gaz qui la produit avoit une odeur désagréable, à laquelle les Hindous eux-mêmes, dans leurs cellules resserrées, avoient peine à résister long-temps.

En partant du monastère, nous allâmes voir

plus élevée de la ville, celle où l'air est le plus salubre. Le faubourg est de construction moderne; presque toutes les maisons sont bâties en terre et en clayonnage.

Les habitants de la province de Bakou sont gouvernés avec beaucoup de douceur. On a substitué un tribunal régulier à la justice arbitraire à laquelle ils étoient soumis. En conservant une partie des formes et des coutumes, qui, pour les peuples, sont souvent un besoin impérieux, on a laissé aux juges le droit d'appliquer aux affaires civiles ou les lois anciennes, ou les lois Russes, pendant que du Code criminel on supprimoit la peine de mort et les mutilations dont est souillée la justice mahométane. La moitié des juges est prise parmi les Persans, l'autre parmi les Russes qui parlent le persan ou le tartare, langue généralement répandue dans toutes ces contrées.

Il sembleroit qu'une administration sage, et l'avantage de n'être plus exposés aux invasions, auroient dû inspirer aux habitants du kanat de Bakou une confiance entière dans le gouvernement Russe. Cependant, il faut en convenir, jusqu'ici l'or acquis par le commerce reste enfoui dans la terre, et les relations, que de Bakou on pourroit si facilement établir avec tous les pays

qui bordent la mer Caspienne, ne prennent aucune extension. Cet état de choses changera sans doute, lorsque des arrangements entre la Russie et la Perse feront de l'Araxe la frontière des deux empires, et rassureront entièrement les habitants des anciens kanats.

Entre Bakou et Tiflis, les relations de commerce n'ont qu'une foible importance. On expédie de ce port pour la capitale de la Géorgie de la naphte, du caviar, du fer et quelques autres marchandises qui arrivent à Bakou de la Perse et d'Astrakhan; le transport s'effectue en douze ou quinze jours avec une entière sûreté, sur des arabats ou voitures tartares, moyennant 2 roubles assignations le poud, ou 6 francs du quintal.

Le nombre de navires qui arrivoient autrefois à Bakou d'Astrakhan, d'Asterabad, d'Enzeli, et de quelques ports de la côte orientale de la mer Caspienne, étoit très-considérable. Aujourd'hui il n'entre plus dans ce port que soixante à soixante-dix bâtiments.

La navigation de la mer Caspienne passe pour être dangereuse et difficile. Les navires venant d'Astrakhan se mettent rarement en mer avant le 1er mai, et sont presque toujours rentrés avant le 1er novembre. Il est de fait cependant

que, depuis six ans, il n'y a pas un seul exemple de naufrage parmi les bâtiments de la marine impériale; et s'il n'en a point été de même des navires marchands, les accidents qu'ils ont éprouvés ont tenu non aux dangers que présente la navigation de cette mer, mais à l'ignorance excessive des capitaines qui la fréquentent. La plupart ne savent pas lire, et ne font aucun usage ni de carte ni même de la boussole.

La mer Caspienne est de toutes les mers intérieures celle sur laquelle on a formé le plus de suppositions et de conjectures. Strabon étoit persuadé qu'elle communiquoit avec l'Océan septentrional par un bras étroit, et cette opinion existoit encore au temps de Justinien. Cette erreur est d'autant plus extraordinaire, que cinq cents ans avant Strabon, Hérodote en avoit donné une description assez exacte.

Jusqu'en 1558, époque où l'Anglais Jenkinson, voyageant avec une caravane de marchands Russes, cotoya la mer Caspienne, l'opinion commune traçoit sa longueur de l'est à l'ouest, et non du nord au sud, comme elle existe réellement. Struys, qui la visita depuis lors, donna dans sa carte beaucoup trop de longueur à cette mer.

Pour faire connoître sa véritable configura-

tion, j'ai cru utile de joindre à mon voyage la carte de cette mer, réduite d'après celle qui a été gravée au dépôt des cartes à Pétersbourg, en 1819. J'y ai réuni une seconde carte des golfes principaux de cette mer sur la même échelle que la carte russe.

On a supposé aussi que la mer Caspienne avoit long-temps communiqué avec la mer d'Azow, et il faut convenir que l'examen attentif des contrées intermédiaires donne quelque vraisemblance à cette opinion. Enfin, on a prétendu, et on assure encore, qu'il existe une communication souterraine entre la mer Caspienne et le golfe Persique, et on cite à l'appui de cette supposition, que, tous les ans, à l'entrée de l'hiver, il surnage sur les bords du golfe Persique, au point le plus rapproché de la mer Caspienne, des feuilles et des branchages d'arbres inconnus dans la Perse méridionale, et qui ne croissent que dans le Ghilan et le Mazanderan.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures plus ou moins vraisemblables, il existe un fait aussi curieux et plus positif. La mer Caspienne, qui reçoit les eaux de l'Oural, du Wolga et de quelques autres fleuves moins considérables, non-seulement éprouve, comme ces fleuves, une

crue périodique annuelle, mais elle est sujette aussi à des variations de profondeur, qu'on peut appeler séculaires.

Dans ce moment, la mer Caspienne est en décroissance, et la baisse de ses eaux est d'autant plus remarquable depuis quatre ans, qu'alors les bâtiments tirant dix-huit pieds d'eau pouvoient naviguer sur cette mer, et qu'aujourd'hui elle n'admet plus que des navires tirant au plus quinze pieds.

Les flots de la mer Caspienne battoient, il y a peu d'années, les murs de Bakou : à présent ils en sont assez éloignés, et il en résulte que les bâtiments de guerre de la marine impériale ne se tiennent plus dans le golfe de Bakou, mais dans un port assez commode de l'île de Sara, qui en est éloigné de quinze werstes.

Cette baisse des eaux a fait découvrir d'abord le sommet, ensuite les parties plus basses d'un vaste caravanserail, qui est situé dans la mer, à plus de deux werstes de la côte. Ainsi, à une époque plus ou moins éloignée, la mer Caspienne étoit beaucoup plus basse vers la côte occidentale, qu'elle ne l'est dans le moment actuel où l'on remarque sa décroissance.

A l'appui de ce fait singulier, je citerai que, d'après la tradition unanime du pays, on voya-

geoit autrefois le long de la mer Caspienne depuis Lankara jusqu'à Salian, et que le chemin, aujourd'hui couvert en partie par les eaux de la mer, n'est plus praticable.

La baisse des eaux a fait paroître aussi quelques îles nouvelles. L'une d'elles a plusieurs werstes d'étendue. Le sol en est très-solide, et vraisemblablement dans quelques années elle sera habitée par des pêcheurs, comme toutes les autres îles de la mer Caspienne.

Pendant mon séjour à Bakou, la fièvre avoit repris si violemment à mon fils et à mon interprête, qu'à mon très-grand regret je ne pus aller visiter avec un bateau pêcheur l'île de Sara, le caravanserail découvert par les eaux, les îles nouvelles et celle où se fait la pêche des phoques.

Avant notre départ, le commandant nous fit voir six chevaux turcomans arrivés depuis quelques mois du golfe de Balkan. Parmi les chevaux turcomans, ceux de la tribu de Teki tiennent le premier rang. Les seuls chevaux arabes de la tribu de Nedji leur sont supérieurs. Viennent ensuite ceux de la tribu de Jamoutz, dans les environs de Bastan, au-dessus d'Asterabad, enfin ceux de Koukoulans dans la même contrée.

Ces chevaux se distinguent par la hauteur de

la taille et la force des membres, ce qui les rend égaux à ceux du Khorassan, les plus élevés; ils ont plus de fierté, sont plus robustes, supportent mieux les fatigues, courent plus rapidement et plus long-temps que tous les chevaux connus. Ils sont remplis de feu et de courage, très-dociles quand ils sont bien dressés, et si sobres qu'ils peuvent marcher toute une journée en se contentant d'un peu d'orge, et continuer leur voyage pendant plusieurs jours avec aussi peu de nourriture. Quelques personnes prétendent que ces chevaux pourroient fournir pendant vingt-quatre heures une carrière de cinquante farsangs (soixante-quinze lieues) sans en être abîmés. Un des officiers attaché à l'ambassade de Gardanne, en Perse, à qui je dois cette notice, m'a assuré qu'il étoit de notoriété publique à Téheran, que Feth-Ali-Chah, à la mort de son oncle, voulant se trouver à Ispahan assez à temps pour empêcher toute usurpation, s'y rendit de Schyras en vingt-quatre heures sur le même cheval turcoman, quoique la distance qui sépare ces deux villes soit de quatre-vingt-seize lieues.

Bakou est après Tiflis la ville des provinces Russes au-delà du Caucase, la mieux située pour un grand commerce. Lorsque la capitale de la

Géorgie sera devenue le marché principal de l'Asie, Bakou en sera une succursale obligée, le point de passage le plus avantageux pour toutes les marchandises qui arrivent de la Boukarie, du Cachemire et du Tibet, d'Yezd, d'Ispahan, de l'Afghanistan, des bords de l'Indus, depuis le Moultan jusqu'au Guzurate.

En 1820, on a construit des bateaux à vapeur sur le Wolga, et il sera facile d'étendre cette utile invention de ce fleuve sur la mer Caspienne. Alors, en toute saison, les navires expédiés de Bakou pourront, en moins de trois jours, arriver au golfe de Balkan, à Asterabad, à Balfruch. Du golfe de Balkan, en vingt jours les caravanes pourront se rendre à Khiva, en vingt-cinq à Boukhara, et en trente à Samarcande. Ainsi la communication avec les Boukhares, ce peuple si éminemment commerçant, et dont les relations s'étendent à la Chine, au Tibet, et dans le Pendjab, aura lieu par cette voie en aussi peu de temps qu'il en faut pour aller d'une extrémité de la France à l'autre.

De Balfruch, sur la côte du Mazanderan, les caravanes peuvent parvenir en moins de dix jours à Téheran, et en vingt-cinq à Ispahan, où arrivent un grand nombre de marchands des bords de l'Indus. Il faudroit donc à peine un

mois pour communiquer de Bakou avec le centre de la Perse; enfin, d'Asterabad, on arrive en peu de jours à Mesched et à Hérat, les deux villes les plus commerçantes du Khorassan.

Les vastes contrées que ces relations embrasseroient étoient à peine connues de l'Europe, lorsque, il y a quarante ans, le célèbre voyageur Forster les traversoit avec crainte, et n'osoit s'avouer Anglais. Aujourd'hui, si la Russie, dont les armées nombreuses sont placées sur les frontières des grands États de l'Asie, en respecte le territoire, du moins elle y exerce assez d'influence pour être assurée que les caravanes destinées pour la Géorgie seront à l'abri de toutes vexations et de tous dangers.

Parmi les considérations qui doivent déterminer les caravanes des plus riches provinces qui bordent l'Indus à se diriger vers Tiflis, la plus puissante, c'est que ce marché les soustraira au monopole de la Compagnie des Indes anglaises. L'indigo, et les autres productions précieuses de ces contrées, sont ou prohibées dans les possessions de la Compagnie, ou surchargées par elle de droits, afin que leur concurrence ne puisse nuire aux productions de même nature qui font partie de ses revenus. Toutes ces denrées viendront donc au marché de Tiflis, où elles seront

échangées contre des marchandises européennes, et la France, sans aucun doute, est de tous les États de l'Europe, celui qui, par la variété de ses produits industriels, pourra trouver le plus d'avantage dans ces nouvelles relations dont on n'apprécie pas assez l'importance.

Chardin raconte que, quand Chah-Abbas I[er] transporta les Arméniens de la ville d'Yulfa dans un faubourg d'Ispahan, auquel il donna le nom de leur ancienne patrie, ces négociants étoient entièrement ruinés; mais au bout de trente ans, ils étoient si riches, que plus de soixante d'entre eux avoient chacun un million et demi à deux millions de couronnes (8 à 10 millions de francs). Si cet exemple ne peut pas s'appliquer au temps présent, il prouve du moins ce que pourroit être le commerce dans ces contrées, je ne dis pas si un gouvernement régulier y étoit établi, mais même si le despotisme, comme sous Chah-Abbas, tomboit en des mains habiles.

Pour citer un fait plus rapproché, je dirai que le Grec Varvachi, si connu par son généreux dévouement à la cause de ses compatriotes, m'a raconté que, dans le principe de son établissement à Astrakhan, il gagnoit souvent quatre capitaux sur les marchandises qu'il envoyoit dans

les ports du Ghilan et du Mazanderan, et qu'il en obtenoit deux ou trois sur les retours.

En 1737, les marchandises qui étoient expédiées des bords de la mer Caspienne pour l'Europe ne jouissoient pas de l'avantage d'y arriver en peu de temps et sans beaucoup de frais, en traversant les provinces Russes au-delà du Caucase. Il en étoit de même pour les produits de l'Europe destinés à la consommation de l'Asie. Cependant ce commerce parut assez important au gouvernement Anglais pour qu'il en concédât le privilége à la factorerie de Pétersbourg, malgré les réclamations de la compagnie du Levant et de celle des Indes-Orientales, qui prétendoient l'une et l'autre que la mer Caspienne étoit dans leurs attributions. C'étoit de Pétersbourg sur Astrakhan que se faisoient les expéditions des marchandises d'Europe pour la côte du Ghilan; et celles du Ghilan, envoyées en retour, prenoient la même route : les marchandises payoient au gouvernement Russe un droit qui équivaloit à huit pour cent; enfin, à cette époque, on étoit exposé en Perse à mille dangers, et la protection dont avoit besoin Hanway, le chef des comptoirs anglais sur la mer Caspienne, n'avoit aucune stabilité. Malgré ces désavantages, cet établissement a prospéré depuis 1737 jusqu'en

1745, et n'a été abandonné que parce qu'un ukase, de 1746, enleva aux Anglais la concession du transit. Ainsi, des exemples viennent appuyer les considérations que j'ai présentées sur l'importance que doit acquérir le commerce de Bakou.

J'ai indiqué de nouveaux marchés, des débouchés importants pour l'industrie manufacturière; j'ai parlé de l'avantage de positions de Tiflis et de Bakou, des nombreux consommateurs, de la facilité des retours; j'ai prouvé que le commerce trouveroit dans ces contrées une entière sûreté, principale condition qu'il réclame. Mais tous ces moyens de succès seroient inutiles, si de grandes compagnies ou des maisons puissantes confioient l'administration de leurs affaires à des hommes inhabiles.

Si de nouveaux Brue (1), des Dupleix, des Labourdonnaye dirigent les comptoirs, les ressources de l'Asie seront presque sans limites : ils découvriront immédiatement les lieux d'ex-

(1) Lorsque M. Brue, le plus célèbre des gouverneurs de la compagnie du Sénégal, étoit à Saint-Louis, les affaires en Afrique prospéroient; mais l'administration de la compagnie en France étoit mal dirigée; s'il étoit rappelé à Paris, l'ordre ne tardoit pas à s'y rétablir, et au Sénégal la compagnie n'éprouvoit plus que des pertes.

traction de toutes les matières premières : ils établiront des relations de commerce, non-seulement avec les principaux marchands de l'Asie, mais avec les souverains eux-mêmes : ils trouveront des débouchés immenses pour tels produits de nos fabriques, dont aujourd'hui, en Orient, on ne soupçonne pas l'existence. Si on y envoie des hommes médiocres, ils rencontreront partout des difficultés, des obstacles, et on abandonnera des marchés, dont plus tard des hommes plus habiles sauront profiter. L'importance de la situation de Bakou, sous le rapport du commerce, fera excuser la longueur de cette digression.

Pendant notre séjour dans cette ville, les attentions de M. le colonel Melikoff pour nous ne se sont pas démenties un instant : il les prolongea même au-delà de notre départ, en nous donnant avec abondance toutes les provisions qui nous étoient nécessaires, et que nous eussions difficilement pu trouver sur notre route.

CHAPITRE XIII.

Départ de Bakou. — Fours à chaux. — Kaliasi. — Dividje. — Dangers que présentent les pâturages de cette contrée pour les chevaux. — Kouba. — Détails sur cette ville. — Insalubrité de son climat. — Renseignements sur la population de Kouba. — Culture et productions de cette province. — Ziakour. — Sa population. — Aspect du pays. — Koular. — Le Zamour. — Arrivée à Derbent.

Nous partîmes de Bakou le mercredi (22 septembre 4 octobre 1820) pour le Caravanserail-Soumgaita, qui en est éloigné de trente werstes.

En sortant de la ville, on reprend le chemin de Caravanserail-Arbat, et on le suit pendant les dix premières werstes. Nous détournâmes alors sur la droite, et après avoir traversé deux beaux villages Tartares et quelques champs, où nous vîmes des fours à chaux allumés par le gaz naturel, nous arrivâmes à la poste de Soumgaita : elle est placée dans un ancien caravanserail assez bien conservé. On en voit un grand nombre sur toutes les routes qui commu-

niquent avec Bakou. Ils sont tous bâtis en pierres ou en briques, et sont restés comme un souvenir de l'ancienne prospérité de ces contrées; car, heureusement pour l'humanité, le despotisme, le pouvoir absolu a lui-même quelquefois des phases heureuses. Ainsi Rome, si opprimée sous les Tibère, les Caligula, les Néron, les Domitien, connut un état de prospérité et presque de bonheur sous les règnes successifs de Nerva, de Trajan, d'Adrien et des deux Antonins : la Perse elle-même, sous Chosroës Ier, sous Abas-le-Grand, princes que je suis loin cependant de mettre en parallèle avec les empereurs que je viens de citer, étoit florissante, parce que le pouvoir absolu étoit tombé en partage à des souverains sages, éclairés, et entièrement occupés des intérêts de leurs peuples.

De Soumgaita à Kaliasi, où nous nous proposions de passer la nuit, on compte vingt-deux werstes. La pluie abondante des derniers jours avoit rendu les chemins difficiles : il fallut près de quatre heures pour y arriver. Tout le pays depuis Bakou est mêlé de plaines et de collines. Il est généralement peu habité et sans culture.

Nous trouvâmes à Kaliasi un logement assez commode, et qu'une grande propreté distin-

guoit de tous ceux où nous nous étions arrêtés depuis quinze jours. Nous en repartîmes le lendemain d'assez bonne heure pour Khaderzinde, qui en est éloigné de vingt-cinq werstes. Entre les deux stations, le chemin est entrecoupé de montagnes et de larges lits de torrents couverts de cailloux, dont les bords escarpés nous présentoient de continuels obstacles : aussi, nous mîmes près de cinq heures pour arriver à la poste. Après dîner, nous en repartîmes pour Dividje, distant de trente-deux werstes.

Ce village est entièrement habité par des Tartares qui paroissent jouir d'une grande aisance. Il est entouré de belles plantations. Les bâtiments des cosaques sont vastes et construits avec soin, et le logement des étrangers y est très-commode. Le maire du village fut plein de prévenances pour nous. Ce Tartare étoit d'une taille élevée : sa figure avoit l'expression de la franchise et de la bonté. Il mit un grand empressement à nous procurer un mouton, des poules, du beurre et des œufs, dont nous eûmes beaucoup de peine à lui faire accepter le payement. On nous apporta aussi un plateau couvert de melons de diverses espèces, d'arbouzes, de poires et de raisins d'une grosseur remarquable.

Tout le pays que nous parcourions depuis Khaderzinde présente le plus grand danger pour les chevaux, si on a le malheur de les y laisser paître. Parmi les herbes qui couvrent la terre, il en est une qui est un poison mortel pour ces animaux : s'ils sont à jeûn lorsqu'ils la mangent, ils expirent dans quelques moments. Dans le cas contraire, leur agonie se prolonge quelquefois pendant vingt-quatre heures, et il est rare qu'ils puissent échapper à l'effet funeste de cette plante.

Entre la dernière poste et celle où nous nous trouvions, nous avions remarqué à peu de distance de la route un assez grand nombre de chevaux morts. Nous apprîmes que cette perte avoit été causée par l'ignorance dans laquelle on avoit laissé un capitaine de cosaques sur les dangers que présentoient les pâturages de ces contrées. De quarante-six chevaux qu'il avoit emmenés pour la remonte, il y avoit à peine six semaines, il n'en avoit pas sauvé un seul. Leurs cadavres servoient de pâture à des chiens, à des corbeaux et à des vautours d'une dimension extraordinaire. Ces animaux, d'espèce si différente, paroissoient entr'eux de la meilleure intelligence pour se partager cette abondante proie.

A l'époque de l'expédition du général Titia-

noff dans le kanat de Bakou, on négligea de le prévenir du danger que présentent les plantes qu'on trouve dans les pâturages de cette contrée, et il perdit dans une nuit les deux cent cinquante chevaux qui traînoient son artillerie. Cet événement inattendu le contraria beaucoup dans son plan de campagne, en le forçant à remettre à l'année suivante le siége de Bakou. Un siècle auparavant, l'armée de Pierre-le-Grand, quand elle marchoit contre Chamaky, éprouva le même malheur.

On n'avoit pu me donner que des notions vagues sur la nature de cette plante; mais M. le comte de Laizer, qui a servi long-temps dans les armées Russes, et a été aide-de-camp du général Benigsen, dans le Daghestan, m'a assuré que cette plante, si dangereuse pour les chevaux, étoit l'absynthe pontique qui se multiplie de drageons. Elle n'est pas nuisible aux moutons et aux bœufs. Il paroît qu'elle a la propriété de crisper l'estomac des chevaux, et qu'ils meurent dans une sorte de convulsion. M. de Laizer pense que la saignée, le lait aigre et l'huile sont les meilleurs remèdes pour arrêter l'effet de ce poison. Les Tartares, d'accord avec lui sur la saignée, prétendent avoir vu de bons effets d'une bouteille de sang de mouton,

qu'ils font avaler au cheval empoisonné. Les cosaques de ce poste vivent en bonne intelligence avec les Tartares qui habitent le village de Dividje. Aux postes isolés, on ne trouve rien. Ici on avoit tout en abondance. Si on n'a pas établi un grand nombre de postes de cosaques au milieu des villages, c'est que sans doute, dans le commencement de l'occupation, on a craint que des hommes armés ne vexássent les habitants.

Les Tartares de ce village s'occupent de l'agriculture, et surtout de l'éducation des bestiaux. Ils fabriquent aussi des tapis, travail dans lequel leurs femmes les aident. Nous en achetâmes un de huit pieds de longueur, sur trois de largeur, pour 32 roubles assignations. Ces tapis sont presque aussi beaux que les tapis de Perse; mais les dessins sont encore plus bizarres. Les uns sont ras; les autres sont extrêmement épais, et ne coûtent pas beaucoup plus cher, parce que la maille est plus lâche, et que le travail exige moins de temps.

Le 24 septembre 6 octobre, nous partîmes du village de Dividjé pour Tchaktchak, qui en est à vingt-sept werstes. Le pays que nous parcourions étoit meilleur et mieux cultivé que celui que nous avions traversé depuis Bakou. De tous côtés, nous apercevions des villages

bien peuplés. Au milieu des terres cultivées, on avoit laissé un grand nombre d'arbustes et de buissons, afin que leur ombre diminuât les inconvénients résultant des grandes sécheresses.

Sur notre gauche, nous avions des montagnes assez élevées, et dominées par les cimes du Caucase, déjà couvertes de neige. Le pays étant adossé à des montagnes qui s'étendent dans le sud, est coupé d'un grand nombre de torrents qui en sortent, et coulent vers la mer Caspienne; leurs lits, peu éloignés les uns des autres, présentoient les difficultés de passage que j'ai souvent signalées. A la moitié de notre route, nous rencontrâmes soixante cosaques partis de Tiflis pour Kouba, où ils devoient demeurer. Une vingtaine d'entre eux étoient malades de la fièvre, et la plupart étoient couchés sur des arabats.

La poste de Tchaktchak, où nous nous arrêtâmes pendant quelques heures, est dans une situation pittoresque, sur le bord d'un ravin : le logement y est commode, et suffisamment garni des meubles indispensables.

Nous en repartîmes à une heure pour Kouba, ancienne capitale du kanat de ce nom, qui est à vingt werstes.

En quittant la poste, on descend dans le lit d'une rivière, ou plutôt d'un torrent souvent impétueux, et que nous ne traversâmes pas sans courir quelques dangers. Nous rencontrâmes sur ce point quelques familles Tartares avec leurs troupeaux : le froid les avoit chassés des montagnes; ils retournoient passer l'hiver dans leurs villages.

Les domestiques et les servantes étoient montés sur des bœufs ou assis dans des arabats couverts. Les femmes des Tartares étoient deux à deux dans des paniers sur chaque cheval; un domestique, tenant à la main un bâton blanc qu'il portoit comme un cierge, les précédoit; c'étoit pour indiquer aux passants qu'ils devoient détourner les yeux. Lorsque nous passâmes près de ces Tartares, les femmes évitèrent soigneusement de se faire voir.

Tout le reste du chemin jusqu'à Kouba traverse une forêt dont les arbres sont généralement d'une mauvaise venue; mais de temps en temps la vue se récréoit à l'aspect de beaux jardins fruitiers; les branches des arbres plioient sous le poids des fruits dont elles étoient chargées. Les plantations de safran sont très-multipliées dans ce canton; elles sont toujours entourées de haies vives.

Avant d'entrer dans Kouba, nous avions traversé quelques lits de rivières, dont le plus considérable est à une lieue de la ville. Nous y arrivâmes huit jours avant la fête d'Hussein, un des fils d'Aly : elle est l'occasion d'une foire assez considérable, surtout en chevaux et en bestiaux : elle se tenoit dans la plaine, en avant des portes de la ville. Un camp assez considérable de soldats d'infanterie étoit placé près de l'emplacement occupé par la foire.

Kouba est entouré d'une muraille en terre assez haute. La porte d'entrée et les rues étoient si étroites, que nous eûmes beaucoup de peine à y passer avec notre britchka : elles étoient remplies de monde. Nous nous arrêtâmes d'abord au poste des cosaques, puis j'allai chez le général de Wrède, commandant du district. J'avois pour lui des lettres de recommandation du général en chef, et il étoit prévenu de mon arrivée. Il m'accueillit de la manière la plus aimable, et voulut absolument nous loger chez lui.

Le général de Wrède est Livonien : il étoit chargé d'affaires de Russie à la cour de Téheran au moment de l'ambassade du général Gardanne; depuis il a été commandant de Ghendjé, ensuite de Bakou, et enfin il est depuis quelques années gouverneur de l'ancien kanat de

Kouba, un des plus importants de cette contrée. Dans toutes ces places, il a su se faire aimer et estimer.

L'ancien kan de Kouba, homme d'un caractère martial et remuant, parcourt continuellement les montagnes pour exciter l'animosité des habitants du Caucase contre la Russie, et il prend part à toutes les insurrections. Il étoit lié à celle du Daghestan, que le général Mandatoff a terminée en si peu de temps, et avec tant de succès. Au moment même où j'étois à Kouba, le kan couroit le pays avec quelques cavaliers, cherchant à pénétrer en Perse, pour y rester jusqu'à ce qu'il ait trouvé une nouvelle occasion de se mêler de quelque révolte.

Les peuples de Kouba, qui connoissoient bien son caractère impitoyable, et redoutoient les effets de sa vengeance, si jamais il se trouvoit en position de la satisfaire, n'osoient lui refuser un refuge, ni les moyens d'échapper aux recherches. Ses retraites étoient d'ailleurs favorisées par les hautes montagnes du Caucase, contre lesquelles la province de Kouba est appuyée.

Le Kouba renferme environ dix mille familles, formant soixante mille âmes. La ville de Kouba, située sur les bords d'un torrent assez

large, et qu'elle domine de plus de deux cents pieds, a une population de mille familles, ou cinq mille habitants. De l'autre côte du torrent, un village est entièrement habité par des Juifs cultivateurs : ils passent pour être fixés dans ce canton depuis un temps immémorial. Leurs maisons sont propres : ils ont l'air de vivre dans l'aisance, et ne paroissent pas livrés à l'usure et à tous les vices qui dégradent une partie des Juifs d'Europe.

De Kouba on aperçoit dans le lointain plusieurs des hauts sommets du Caucase, dont quelques-uns sont couverts de neige.

L'air qu'on respire à Kouba est très-dangereux pour les soldats, tandis que le village situé dans la plaine, sur les bords de l'eau, jouit d'un climat si salubre, que les Juifs qui y vivent sont presque exempts de maladies. Des officiers qui faisoient partie du convoi qui nous conduisit jusqu'à Kizlar, m'assurèrent que les soldats qui mouroient à Kouba, avoient presque tous les poumons ou le foie gangrénés.

La transition rapide qu'on éprouve souvent dans la même journée, d'une chaleur excessive, suite de la latitude, à un froid rigoureux qui survient immédiatement lorsque le vent tourne au nord, et passe sur les neiges du Caucase avant

d'arriver dans la ville, paroît une des causes principales des maladies qui attaquent la garnison. Il pleut d'ailleurs beaucoup à Kouba, et comme les rues sont étroites et la population concentrée, l'humidité s'y conserve long-temps. Si on ajoute à ces circonstances celle de la mauvaise qualité des eaux, on sera peu étonné de la mortalité qu'éprouvent tous les ans les régiments cantonnés dans cette ville. C'est par ce motif que le général en chef, en donnant l'ordre de chercher dans le canton de Kouba une position convenable pour y bâtir une grande forteresse, a recommandé surtout de s'assurer qu'il y eût des eaux saines, et que l'air y fût salubre.

Le district de Kouba fournit beaucoup de grains, dont ils approvisionnent le Chirvan, quand la récolte manque dans ce dernier kanat. Il produit, outre de la soie, du safran, de la garance et du coton. On y prépare du salep avec la racine de l'orchis, dont on y trouve plusieurs variétés. Le pays abonde aussi en chevaux et en bestiaux de toute espèce, l'humidité y multipliant les foins. Les habitants de Kouba sont agriculteurs, commerçants, et fabriquent de gros draps, qu'ils échangent avec les peuples des montagnes contre du miel, de la cire, et

plusieurs sortes de pelleteries. Ils excellent surtout dans le tissage des tapis, dont Kouba est le marché principal.

Le général de Wrède, qui étoit plein de prévénance pour nous, avoit aussi accordé l'hospitalité à un pauvre Allemand qu'un grand seigneur faisoit voyager en qualité de botaniste. Il n'avoit que 1,000 roubles assignations (1,000 fr.) par an, pour ses frais de route et de nourriture. Comme ses appointements de l'année étoient consommés, et qu'il n'avoit plus le moyen d'aller en Perse, où il se proposoit de recueillir des plantes, il tâchoit, en donnant des leçons de français aux enfants de quelques officiers Russes, de ramasser un peu d'argent pour pouvoir continuer son voyage. Ce botaniste me fit voir la collection de plantes qu'il avoit recueillies dans la province de Kouba et dans les montagnes du Caucase, et je lui dois les diverses espèces d'orchis que fournit le pays, et quelques autres plantes assez rares que j'ai envoyées au Jardin-du-Roi à Paris.

Deux jours avant mon arrivée à Kouba, ma santé, qui jusque-là avoit résisté à toutes les épreuves, commença à se ressentir de l'influence de l'air insalubre des pays que nous parcourions, et de la nourriture à laquelle

nous avions été réduits. J'eus quelques accès de fièvre à Kouba, et, espérant m'en débarrasser en m'éloignant de cette ville, je me décidai à me mettre en route pour Derbent, où nous comptions nous reposer pendant quelques jours, en attendant la réunion du convoi qui devoit nous conduire à Kizlar.

Après avoir pris congé du général de Wrède, dont les attentions s'étendirent sur tout ce qui pouvoit faciliter notre voyage, et ajouter à son agrément, nous nous mîmes en route le 3-15 octobre. Selon l'usage de ces contrées, quelques officiers de la garnison, dont j'avois fait connoissance chez le général de Wrède, voulurent absolument nous accompagner à cheval pendant les huit ou dix premières werstes du relai que nous allions parcourir. C'est celui de Ziakour, qui est à trente-cinq werstes de Kouba. En sortant de la ville, on traverse la Koulinka, dont le passage nous présenta d'assez grandes difficultés, parce que, des deux côtés, les bords sont forts élevés et très-escarpés. Les soldats de notre escorte nous rendirent de grands services dans cette circonstance, et nous mirent à l'abri de tout accident.

Arrivés sur l'autre bord, nous rencontrâmes une partie de l'infanterie et les deux canons des-

tinés à accompagner le convoi qui devoit partir avec nous de Derbent pour Kizlar.

Le pays que nous parcourûmes pendant ce premier relai offre d'assez beaux sites : on voit des plaines, des vallées et des montagnes couvertes d'arbres très-hauts. Les terres me parurent d'une bonne qualité. Les habitants n'exploitent que celles qui, à portée des nombreux torrents qu'on traverse, peuvent facilement être arrosées. Tout ce canton se ressent du défaut de commerce. Quelques Arméniens seuls s'en occupent : malheureusement ils ont très-peu de capitaux, et ne peuvent que foiblement encourager la vente des productions d'une agriculture qui seroit susceptible d'une grande extension.

Les villages tartares sont assez nombreux. Les habitants sont actifs, industrieux, et s'adonnent spécialement à l'éducation des chevaux et des bestiaux.

Il étoit deux heures lorsque nous arrivâmes à Ziakour. Deux cents hommes d'artillerie y sont cantonnés; ils étoient commandés par M. le lieutenant-colonel Fling, né en Livonie. Cet officier nous offrit l'hospitalité, et nous passâmes la nuit chez lui.

La population de Ziakour est de huit cents

âmes; les habitants sont actifs, intelligents et laborieux : ils excellent dans la fabrication des tapis. Leurs femmes jouissent d'une grande réputation de beauté.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous remîmes en route. En sortant du village, on descend une côte très-rapide, et on traverse ensuite un torrent, dont le passage est souvent dangereux. A peu de distance de ses bords, est placé le poste des cosaques. La situation est mauvaise, sous le rapport de l'insalubrité de l'air. Le quart des cosaques meurt dans l'année : aussi eûmes-nous beaucoup de peine à en obtenir trois pour escorte, et cependant le chemin n'étoit pas sûr. Deux Arméniens qui, trois semaines auparavant, traversoient dans leur arabat un torrent qu'on trouve à six werstes du poste, avoient été enlevés par des Lesghis.

Ici commence et continue presque jusqu'au poste des cosaques de Koular la région des torrents et des forêts. On y voit peu de terres cultivées. Le plus rapide, le plus large et le plus dangereux des torrents qu'on est forcé de traverser, est le Zamour, qui se jette dans la mer Caspienne, et que d'Anville suppose être l'*Albanus* de Ptolomée. Ce torrent est formé par les eaux qui se précipitent en abon-

dance, et de plusieurs côtés, du haut des montagnes qui l'environnent. Trois mois auparavant, il avoit présenté beaucoup d'obstacles au passage de l'armée du général Mandatoff, au moment où il alloit attaquer un kan Tartare qui s'étoit fortifié dans le village de Causerek, bâti dans une situation presque inexpugnable. Un cosaque et un Tartare furent cependant les seuls qui se noyèrent dans ce passage.

Quoique les eaux fussent extrêmement basses, nous eûmes néanmoins beaucoup de peine à traverser un des bras du Zamour : la surface du lit étoit entièrement couverte de troncs d'arbres énormes qui, amenés par les eaux, attestoient la force impétueuse du courant après les pluies d'orages (1).

Cette difficulté vaincue, nous arrivâmes en assez peu de temps à Koular, poste des cosaques, où nous ne nous arrêtâmes que le temps nécessaire pour changer de chevaux et d'escorte.

De Koular à Derbent, on compte trente-une

(1) Dans les montagnes qui bordent le Zamour, près du village de Kourouche, dans un arrondissement qui n'est pas encore soumis, et qu'on nomme Allypara, on trouve, au milieu d'une terre argileuse, une mine de plomb en filaments réunis et brillants, qui contient environ dix-huit livres de plomb par quintal de minerai, et une petite portion d'argent.

werstes. La route entre ces deux points est assez bonne et peu montagneuse. Ce n'est que deux werstes avant d'arriver à Derbent, située en amphithéâtre, qu'on aperçoit cette ville près de la mer Caspienne, et sa forteresse, adossée à une partie des montagnes qui communiquent au Caucase.

CHAPITRE XIV.

Opinions diverses sur la fondation de Derbent.—Productions du Daghestan. — Description d'une maison persane. —Détails statistiques sur Derbent.— Départ de cette ville. —Convoi et escorte.—Bereckey.—Bonne réception dans cette bourgade. — Kayayoute. — Bousinac. — Aspect du pays.—Visite des deux fils du tchamkal de Tarkou, et de leur gouverneur.—Arrivées à Tarkou.

La fondation de Derbent est attribuée à Alexandre. Sans chercher à combattre une opinion que, dans toute l'Asie, la vanité a pu déterminer, et qui n'est, je pense, appuyée d'aucune autorité, je me bornerai à dire qu'il suffit de voir l'ensemble imposant de cette ville, les tours, les murs, la solidité de leur construction, pour rester convaincu, non-seulement qu'elle appartient à une très-haute antiquité, mais encore qu'elle a dû être fondée et agrandie par des monarques puissants. On peut donc partager le sentiment de ceux qui croient qu'elle a dû sa fondation à un roi Mède, qu'elle a été

fortifiée par Nouchirvan, qui en a fait un des boulevards de la Perse, et qu'ayant été prise par les Arabes, le célèbre calife Haraoun-Al-Raschid y a résidé, et l'a embellie. Depuis cette époque, elle s'est ressentie des révolutions de la Perse, et a souvent changé de souverains. Pierre-le-Grand s'en empara en 1722 : elle fut ensuite rendue aux Persans, gouvernée par les kans du Daghestan, et enfin reprise par les Russes en 1795. Depuis ce temps elle fait partie de ce vaste empire.

J'arrivois malheureusement à Derbent tellement souffrant de la fièvre, qu'il me fut impossible de visiter la ville et ses environs avec l'attention qu'ils méritoient. Ma description sera donc un peu succincte.

La muraille qui, de la ville, s'étendoit jusqu'à la mer, et qui défendoit la Perse et la Géorgie contre les incursions des Scythes et des peuples guerriers du Caucase, se prolongeoit le long des montagnes. C'étoit vraisemblablement près de la ville que se trouvoit le défilé étroit où l'on avoit placé ces portes de fer de quatorze pieds de largeur, et qui, dit-on, sont les mêmes que celles que nous avons vues à quinze werstes de Kotaïs, au monastère de Gaclaeth.

Derbent est éloigné d'environ quatre werstes de la côte de la mer Caspienne, qui, sur ce point, n'a ni anse ni baie : aussi cette ville n'a-t-elle aucune navigation, et son commerce est-il très-circonscrit.

Indépendamment de la soie qu'on récolte, et dont la qualité est assez médiocre, les terres des environs de cette ville produisent beaucoup de safran, qu'on vend en tablettes comme celui de Bakou; mais il a la réputation d'être plus pur, et de n'être mêlé d'autre substance étrangère que d'huile de sesame. On récolte aussi dans le Daghestan beaucoup de garance sauvage. Des Arméniens ont commencé à cultiver cette plante, et leur essai a été couronné d'un plein succès : il est à souhaiter qu'ils aient beaucoup d'imitateurs, et alors cette production deviendra pour cette contrée un objet de commerce très-important.

Nous avions des lettres de recommandation pour le commandant de Derbent. Il nous logea chez un prince Persan, major au service de Russie. Sa maison étoit bâtie avec beaucoup de régularité; de chaque côté d'une cour carrée étoient placées les cuisines, les écuries et quelques chambres pour les domestiques. Le bâtiment du fond renfermoit le logement du maître,

Arabes descendant de ceux qui envahirent la Perse dans les premiers temps du mahométisme.

Avant mon départ de Tiflis, le général en chef avoit donné ordre au général de Wrède de réunir à Derbent un convoi de cent hommes d'infanterie, de quelques cavaliers, et de deux pièces d'artillerie, qui devoit se rendre de Derbent à Kizlar, et nous devions profiter de cette escorte. Il avoit eu en même temps la bonté de nous remettre des lettres de recommandation pour le tchamkal de Tarkou, et pour les autres princes Tartares que nous devions rencontrer sur notre route. C'étoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour nous garantir de tout danger; car les deux dernières campagnes des Russes dans le Daghestan, et notamment la prise de la forteresse de Coserek, qui fut enlevée d'assaut, avoient répandu parmi les peuples de cette contrée la terreur des armes russes, et avoient augmenté parmi les montagnards le nombre de ceux qui, fatigués d'un état de guerre continuelle, sans aucun avantage pour eux, desiroient franchement se soumettre.

Le convoi avoit été composé de soldats de divers régiments qui étoient réformés ou alloient à Stavropol pour y chercher des farines de seigle

et des munitions destinées pour la Géorgie. Ces divers détachements, avec quelques officiers qui avoient obtenu des congés, les cosaques qui servoient et accompagnoient l'artillerie, des femmes et des enfants d'officiers qui alloient à Kizlar, et un assez grand nombre de domestiques complétoient l'ensemble de la caravane, qui étoit d'environ deux cent soixante personnes. Nous étions suivis par un grand nombre de voitures et de chariots tartares mis en réquisition pour transporter les fourrages.

Le convoi étoit commandé par le capitaine de cosaques Soubkoff. Il venoit nous voir souvent pour s'assurer du jour où nous pourrions nous mettre en route. Enfin la fièvre, qui ne m'avoit pas quitté pendant mon séjour à Derbent, cessa, et nous partîmes le 15-27 octobre. Logés près de la porte de Kouba, nous traversâmes la ville du nord au sud, pour descendre ensuite dans une plaine qui borde la mer, et après l'avoir cotoyée pendant environ treize werstes, nous arrivâmes à une mauvaise redoute entourée de palissades, qui étoit occupée par un bataillon d'infanterie Russe.

Le convoi avec lequel nous devions voyager étoit déjà réuni depuis deux heures à la forteresse, et nous attendoit pour se mettre en route.

Cependant la veuve d'un officier mort depuis trois mois, étant accouchée au moment du départ, nous nous proposions de passer la nuit à la forteresse et d'en repartir le lendemain matin, lorsque nous reçûmes la visite de Joak-Bey, frère naturel d'Amiranza, souverain de Bereckey. Il étoit envoyé par ce prince avec trente Tartares, pour se réunir au convoi, et ajouter à notre sûreté. Joak-Bey nous sollicita vivement de continuer notre route jusqu'à Bereckey, qui n'est qu'à quinze werstes de la forteresse, en nous assurant que nous y serions mieux logés; comme son escorte suffisoit pour notre sûreté entière, nous acceptâmes son offre avec empressement, après avoir reçu l'autorisation du chef du convoi. Nous nous mîmes seuls en route au milieu de nos Tartares, et arrivâmes en moins de deux heures à Bereckey. Le prince, prévenu de notre arrivée, nous avoit fait préparer un logement commode dans une des plus grandes maisons de la bourgade. Nos deux chambres étoient éclairées avec luxe; un grand feu brûloit dans les cheminées; cinq ou six Tartares étoient désignés pour nous servir.

A peine descendus de notre voiture, nous reçûmes la visite de Joak-Bey et d'un assez grand nombre de nobles Tartares. Nous leur

offrîmes du thé, et cette boisson leur parut d'autant plus agréable, que le rhum y entroit au moins pour moitié. Cette liqueur, n'étant pas le produit du raisin, n'est pas comprise dans celles dont le prophète interdit l'uságe, du moins pour les peuples du Causase, qui ne sont pas de zélés Musulmans.

Après nous avoir quittés, le prince ne tarda pas à nous envoyer un immense pillau garni de poulets et viande de mouton, et un plateau couvert de très-beaux fruits. Il avoit fait mettre en même temps quelques moutons à notre disposition. Nous en fîmes tuer un; les autres furent remis au capitaine des cosaques pour les distribuer aux officiers qui faisoient partie du convoi. Il s'étoit décidé à se mettre en route peu de temps après notre départ, et étoit arrivé à Bereckey quelques heures après nous.

Bereckey est une petite bourgade dont les maisons sont éparses, et où le capitaine ne jugea pas à propos de disperser les troupes sous ses ordres et les voyageurs confiés à sa garde. La caravane entière fut placée sous des tentes, dans une cour contiguë à la maison où nous étions logés, et dans une assez grande prairie qui l'environnoit.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous

remîmes en route pour Kayayoute, qui est à trente werstes de Bereckey. Le prince voulut absolument nous accompagner avec un grand nombre de Tartares à cheval, jusqu'à un village qui dépendoit du prince son frère.

Le pays que nous parcourûmes pendant toute cette journée étoit, comme celui que nous avions traversé la veille, entrecoupé de collines peu élevées, et de lits de torrents, où il y avoit très-peu d'eau dans ce moment. Le chemin cotoyoit souvent la mer. Enfin, nous arrivâmes de bonne heure à Kayayoute, grand village situé à mi-côte, dans une très-belle position, assez près de la mer. Nous y trouvâmes un logement commode qu'on nous avoit préparé.

Les habitants de Kayayoute sont riches en troupeaux, et s'occupent de la fabrication des tapis, qui sont d'une espèce beaucoup plus commune que ceux que nous avions achetés à Kouba. Ces tapis sont, en général, rayés rouge et vert, et toujours de couleurs très-solides.

Le troisième jour de notre départ de Derbent, nous fîmes seulement vingt-sept werstes pour venir coucher au village de Bousinac. Le pays que nous parcourûmes ce jour-là étoit assez peuplé : on jouit presque sans interruption de la vue de la mer. Dans cette contrée, les chevaux

et les bestiaux nous parurent composer la richesse des habitants; le riz que leur fournit le canton de Kizlar étant leur aliment principal, on ne voyoit que peu de terres labourées.

Bousinac est un beau village, dont le chef eut pour nous les plus grandes attentions: il pourvut abondamment à tous nos besoins et à ceux de la caravane. De la maison où nous logions, nous pouvions apercevoir la mer. Dans notre cour, le chef du village avoit placé, pour nous servir, quelques Tartares à qui nous ne pûmes faire accepter la moindre gratification. Nous eûmes souvent occasion de remarquer le même désintéressement chez ce peuple.

Dans la soirée, le capitaine des cosaques vint nous trouver, et nous proposa de partir à minuit, pour arriver le lendemain soir à Tarkou, distant de cinquante-deux werstes, où nous pourrions séjourner pendant vingt-quatre heures. J'acceptai cette offre avec d'autant plus de plaisir, qu'entre Bousinac et Tarkou, il n'y avoit, nous avoit-il dit, pas un seul village où nous eussions pu passer la nuit.

Le convoi partit vers une heure du matin, et marcha presque sans s'arrêter jusqu'à sept heures. Nous bivouaquâmes alors dans une gorge, près d'un lac dont l'eau étoit assez mauvaise.

Dans toute notre route, nous cotoyions presque toujours la mer Caspienne, quelquefois à une werste environ de distance. Sur notre gauche, dans le lointain, nous remarquions de temps en temps quelques parties des hautes montagnes du Caucase couvertes de neige. La terre étoit très-bien cultivée en blé et en millet. Les troupeaux de bœufs et de moutons étoient assez nombreux; mais la terre, qui se ressentoit de la sécheresse extraordinaire de l'été précédent, paroissoit aride quand le soc ne l'avoit pas ouverte.

Depuis le 1er mai jusqu'au moment actuel, nous n'avions eu que quinze jours de pluie, dont huit pendant notre court séjour en Immirette, pays beaucoup moins sec que la Géorgie et les anciennes provinces persanes.

Du village de Bousinac aux bords du lac où nous nous reposâmes trois heures, on compte vingt werstes. Le bois étant très-rare dans toute cette contrée, les soldats ramassoient sur les bords des lacs et des mares des brousailles ou des herbes sèches, avec lesquelles en un instant ils allumoient du feu dans des trous qu'ils pratiquoient en terre, et chacun alors s'occupoit de sa cuisine comme il l'entendoit.

J'avois engagé le capitaine à partager nos

repas pendant tout le temps de notre voyage; sa société nous fut d'autant plus agréable, que nous étions toujours au courant de ses dispositions pour la marche de la caravane, et des petits événements qui survenoient.

Repartis de notre bivouac vers dix heures, nous nous arrêtâmes de nouveau à deux heures, après avoir fait seize werstes. Cette partie de la route étoit généralement plate; seulement, de temps en temps, elle étoit entrecoupée de collines peu élevées. A moitié chemin, nous vîmes à notre gauche un assez grand village nommé Manasse; il étoit situé à mi-côte en face de la mer, et habité par des Tartares qui cultivent la terre et élèvent des bestiaux.

La prairie dans laquelle la caravane fit halte pour dîner étoit à environ deux werstes de la mer Caspienne, aux bords d'un lac dont l'eau étoit de mauvaise qualité comme dans toute cette contrée. Au milieu de notre repas, nous fûmes interrompus par la visite d'un seigneur Tartare accompagné d'environ trente hommes à cheval. Il venoit de la part du tchamkal de Tarkou, un des plus puissants princes de cette contrée, me féliciter sur mon arrivée dans le pays, et me témoigner les regrets de son souverain de ce que, se trouvant éloigné dans ce

moment de sa capitale, il ne pourroit accueillir lui-même des voyageurs que le général en chef Yermoloff lui avoit vivement recommandés par une lettre qu'un exprès du général de Wrède lui avoit apportée. Ce seigneur me prévint en même temps que je trouverois à peu de distance de la ville les deux jeunes fils du tchamkal avec leur gouverneur et une nombreuse escorte, et que si je voulois avec eux devancer la caravane, je trouverois à Tarkou un logement commode, et tous les approvisionnements qui nous seroient nécessaires.

Le capitaine commandant qui répondoit de notre sûreté, ayant approuvé cet arrangement, nous nous mîmes en route pour faire les quatorze werstes qui nous séparoient de Tarkou. Nous parcourûmes lentement les six premières, et nous ne tardâmes pas ensuite à apercevoir la nombreuse troupe de cavaliers Tartares qui entouroient les deux jeunes princes, dont l'un étoit âgé de dix ans, et l'autre de douze. Ils étoient montés sur des étalons extrêmement beaux et vifs, qu'ils conduisoient avec autant d'assurance et d'adresse que s'ils avoient été des hommes faits.

L'usage des Tartares, des Calmouks, des cosaques, et de tous les peuples de ces contrées,

de placer leurs fils à cheval dès qu'ils ont atteint l'âge de six à sept ans, leur donne en peu d'années un aplomb et une habitude dont on ne peut se faire une idée en Europe. C'est là vraiment le pays des Centaures : en effet, chaque cavalier semble ne faire qu'un avec son cheval, et conserve la précision de ses mouvements, quelles que soient la rapidité et la vivacité du coursier.

Les deux jeunes princes, présentés par leur gouverneur, vinrent nous saluer, et me témoigner le plaisir que leur causoit l'arrivée d'un ami du général Yermoloff. C'est à lui que je me plais à rapporter une réception si distinguée, et qui peut donner une idée de l'influence du gouvernement Russe dans toutes ces contrées.

Réunis aux quatre-vingts Tartares qui entouroient les jeunes princes, nous prîmes les devants de la caravane, et ne tardâmes pas à arriver dans la partie basse de la ville de Tarkou, qui en forme le faubourg. Nous y descendîmes dans le logement qui nous étoit destiné, et où nous trouvâmes profusion de tapis, de coussins, et tous les préparatifs d'une bonne réception.

CHAPITRE XV.

Bonne réception chez le tchamkal de Tarkou. — Description de sa capitale.—Repas au château.— Départ de Tarkou. — Aspect du pays entre Tarkou et Angiourte. — Arrivée dans cette bourgade.— Réflexions sur le chemin le long de la mer Caspienne.—Le Soulak.—Forteresse et village de Kasiourte. — Réception du Scheffy. — Escorte qu'il nous donne. — Peuples industrieux du Caucase.— Rencontre d'une horde de Calmouks. — Description de leurs tentes.—Arrivée à la quarantaine de Natchivan. — Passage du Terek.—Arrivée à Kizlar.

En arrivant à Tarkou, les deux jeunes princes, leur gouverneur, un beau-frère du tchamkal, et une vingtaine de nobles Tartares montèrent dans les chambres où on nous avoit logés, et nous témoignèrent de nouveau la satisfaction qu'ils avoient de recevoir un ami du général en chef. Peu d'instants après, on nous apporta quatre immenses plateaux chargés de galettes d'une pâte très-blanche et de gâteaux de diverses espèces : un pillau d'une dimension extraordi-

naire, des sorbets et de très-beaux fruits achevoient de couvrir les plateaux qu'on posa par terre.

Le soir même, on fit tuer quelques moutons et deux bœufs; on fournit gratuitement et avec profusion à la caravane, les vivres et les approvisionnements qui lui étoient nécessaires. Avant de nous quitter, le beau-frère du tchamkal me sollicita vivement, au nom de sa sœur, d'accepter à dîner au château pour le lendemain, en ajoutant qu'il viendroit nous chercher, et qu'on nous ameneroit des chevaux.

Le lendemain, favorisés par un temps magnifique, il nous fut permis de jouir de tout ce que la situation de Tarkou a de beau et d'imposant. Cette ville ne doit pas être confondue avec un autre Tarki que les géographes anciens plaçoient vers l'embouchure du Terek, et qui n'existe plus aujourd'hui. Les eaux de ce fleuve et les guerres ayant occasionné sa destruction, les débris de sa population ont été transportés à Kizlar.

Tarkou contient près de deux mille maisons et douze mille habitants, presque tous Tartares. On y trouve quelques Lesghis, d'autres montagnards fugitifs, et un assez grand nombre d'Arméniens, nation qui se mêle à tous les autres

peuples de l'Asie, qu'on rencontre à Alep, à Smyrne, sur les bords de l'Indus et du Gange, et qui partout conserve sa religion, ses mœurs, et son intelligence pour le commerce. Les Tartares du Daghestan portent le costume des Circassiens. Les princes ont leurs vêtements entièrement garnis de galons d'argent. La poignée de leur sabre est en forme de croix, comme du temps des croisades. On trouve, au surplus, parmi eux un grand nombre d'armes qui datent de cette époque.

On ne peut voir une position plus singulière et plus pittoresque que celle de Tarkou : cette ville est bâtie en amphithéâtre, dans le fond d'une demi-ellipse, dont une chaîne de hautes montagnes forme les côtés. De tous les points de la ville, on domine sur la mer Caspienne, qui en est éloignée de deux werstes. Dans le golfe, on est absolument à l'abri de tous les vents, hors de ceux d'est, qui viennent de la mer. Il est vraisemblable que la plaine de deux werstes qui s'étend de Tarkou au rivage étoit autrefois entièrement couverte par les eaux. Les vaisseaux à l'ancre dans ce golfe étoient alors en parfaite sûreté, et la ville étoit bien placée pour un grand commerce.

A midi, une troupe d'environ cinquante cava-

liers, ayant à leur tête les deux jeunes fils du tchamkal, leur gouverneur, et le frère de leur mère, vinrent nous prendre, et nous montâmes à cheval pour nous rendre au château. Le chemin qui y conduit est extrêmement escarpé, le château étant bâti sur la partie la plus élevée de ce magnifique amphithéâtre, dont il forme le sommet. Les rues par où nous passions étoient généralement étroites et tortueuses; presque toutes les maisons étoient entourées de jardins plantés d'arbres de diverses espèces, parmi lesquels on distinguoit le peuplier d'Italie, qui semble indigène dans cette contrée comme dans la Géorgie. Des sources très-multipliées fournissoient en abondance une eau limpide, qui souvent descendoit en cascade jusqu'au bas de la ville. Notre promenade étoit animée par la présence d'un grand nombre de Tartares qui sortoient de leurs maisons pour voir passer la cavalcade, pendant que les femmes, cachées derrière les murs et les portes, cherchoient à satisfaire leur curiosité à la dérobée.

En arrivant au palais du tchamkal, nous trouvâmes la première cour pleine de curieux, qui la plupart paroissoient être des commensaux de la maison. A peine descendus de cheval, nous montâmes au premier étage : on nous

fit entrer dans un appartement composé d'une assez grande antichambre et d'un très-beau salon. C'étoit un parallélogramme très-régulier, au fond duquel il y avoit une cheminée où on avoit allumé un très-bon feu. Je cite ces détails, parce que je considère l'usage habituel du feu parmi les habitants du pays comme un des principaux préservatifs contre la fièvre. En effet, elle attaque surtout les étrangers qui négligent de se prémunir contre la transition trop brusque du chaud et du froid. J'ai eu plus d'une fois occasion de faire cette remarque. Des croisées de l'appartement, on jouissoit de la vue de la ville et de la mer Caspienne : des volets tenoient lieu de fenêtres.

Bientôt on nous présenta du thé, usage que je crois plus ancien dans ces contrées qu'en Europe, et qui doit y avoir été apporté par les Calmouks, sujets des Chinois. Le beau-frère du tchamkal et le gouverneur des jeunes princes faisoient les honneurs de la maison. Notre interprète Arménien, qui parloit bien le tartare, étoit devenu ce jour-là un personnage important : il étoit accablé de questions de toute espèce. On lui demandoit des renseignements sur la France, on multiplioit les compliments, tels que les admettent les usages de l'Asie. Cependant on ne

tarda pas à placer sur toute la longueur de la salle des tapis sur lesquels on apporta trois plateaux énormes couverts de pillau, de morceaux de mouton et de volailles rôties, diverses confitures et de très-beaux fruits. La boisson consistoit dans deux sortes de sorbets, contenus dans de très-belles jattes de porcelaine de la Chine. Chacune des trois tables étoit servie de la même manière. On avoit eu l'attention de mettre des bancs devant celle où on nous plaça, et on nous donna des cuillères d'argent, des couteaux et des fourchettes, ustensiles dont on se passa aux deux autres tables. A la seconde, étoient rangés le beau-frère du tchamkal, les deux jeunes princes, leurs gouverneurs et un prêtre musulman qui savoit quelques mots d'italien, et portoit le turban blanc, indice de son voyage à la Mecque. A la troisième table, étoient placés des nobles Tartares.

Lorsque nous fûmes assis à la nôtre, chaque Tartare s'accroupit à celle qui lui étoit destinée : ils mangeoient le pillau et les viandes avec leurs doigts, prenant le riz avec le creux de la main. A peine convalescents, nous mangions très-peu; les Tartares, au contraire, avoient grand appétit. Cependant le repas ne dura que quelques instants. Quand on se leva de table, des

serviteurs présentèrent aux convives des bassins remplis d'eau pour se laver les mains, usage que la manière de manger rend indispensable.

La profusion des mets de toute espèce qui couvroient les tables fait juger aisément que, lorsque nous les quittâmes, chacune d'elles se trouvoit encore suffisamment garnie pour régaler les nobles Tartares et les commensaux de la maison qui n'avoient pas pris part au premier repas. On recula alors les tapis et les plateaux. Quelques nobles se placèrent à la table que nous avions occupée; des Tartares d'un rang inférieur se mirent à la seconde. Quant à ceux qui étoient ou de la classe la plus commune ou des domestiques, ou les poussa avec une espèce de brusquerie hors du salon, et on plaça la troisième table et les mets qui la couvroient dans l'antichambre, où tout fut bientôt dévoré.

Nous restâmes encore une heure dans la salle. Avant notre départ, la princesse me fit témoigner tous ses regrets de ce que l'usage du pays ne lui permettoit pas de me recevoir. Mais elle me fit dire en même temps que si je desirois quelques approvisionnements pour mon voyage, je pouvois donner mes ordres. On nous fit voir ensuite l'avant-cour de la partie du palais occupée par la princesse et les autres femmes du

tchamkal : nous y remarquâmes un très-beau bassin qui servoit de baignoire, et qui étoit alimenté par une des nombreuses sources d'eau vive qu'on trouve sur tous les points de cet immense amphithéâtre. Enfin, après être remontés à cheval, nous fûmes reconduits jusqu'à notre logement par le cortége qui nous avoit amenés. Cette fois nous prîmes la route des bazars : ils n'avoient pas ce mouvement d'activité et de vie que nous avions rencontré à Tiflis et à Bakou; les boutiques étoient généralement mal approvisionnées.

A peine nous étions rentrés, que deux Tartares apportèrent chacun un plateau chargé de vivres et de fruits destinés pour mon fils, qui, retenu dans sa chambre par la fièvre, n'avoit pu nous accompagner.

L'après-midi, nous reçûmes la visite de deux femmes, l'une d'environ quarante-cinq ans, l'autre jeune et belle : c'étoient la mère et la fille. Elles venoient me prier d'intercéder en faveur, l'une de son fils, l'autre de son frère, pour obtenir sa grâce du tchamkal, qu'il avoit offensé assez gravement, en séduisant une des femmes de la princesse. Les sollicitations de ces femmes étoient vives : elles fondoient en larmes; il n'en falloit pas tant pour me rendre favorable à leurs

vœux. Le jeune homme s'étoit rendu coupable d'un crime regardé comme irrémissible dans ces contrées. J'en parlai au gouverneur des jeunes princes, qui m'assura que le tchamkal ne me refuseroit pas la grâce si je la lui demandois. Je remis alors aux deux suppliantes une lettre dans laquelle je sollicitois le pardon entier du coupable. Elles partirent avec la certitude qu'elles reverroient bientôt celui pour lequel elles montroient un si grand attachement.

Avant de nous quitter, les princes Tartares nous déclarèrent leur intention de nous escorter avec soixante-dix cavaliers jusqu'à Kasiourte, qui est à deux journées assez fortes de Tarkou. Le capitaine des cosaques leur ayant dit alors qu'il comptoit partir le lendemain à six heures, ils nous quittèrent, en nous assurant qu'ils seroient exacts au rendez-vous. Dans la soirée, nous reçûmes un nouvel envoi de pains, de gâteaux, de pillau et de confitures. Il y eut de quoi alimenter une partie de notre escorte.

Le tchamkal de Tarkou possède un territoire assez vaste, et dont la population s'élève au moins à soixante mille âmes. Ses terres sont fertiles; mais le défaut de débouchés nuit à la prospérité de l'agriculture, et en empêche l'accroissement. Les habitants s'occupent particulièrement d'éle-

ver des chevaux et des bestiaux de toute espèce. Les Arméniens font la plus grande partie du commerce de la ville et du pays. Ils voyagent d'ordinaire dans toutes ces contrées sous la sauvegarde de quelques princes, auxquels ils payent une rétribution, et qui leur servent de konac.

Dans nos possessions du Sénégal, le gouvernement du roi payoit aux Mandingues, aux Yoloffs, aux Poules et aux autres peuplades qui habitent sur les bords du fleuve, pour prix de leur tranquillité, une sorte de contribution en produits de nos manufactures, nécessaires à ces peuples. On donnoit à ces dons le nom de coutumes : ils n'ont jamais eu rien de déshonorant. Ne seroit-il pas possible qu'en adoptant un pareil système pour les peuples du Caucase, on parvienne à obtenir, sinon leur soumission, du moins la certitude de les voir renoncer au brigandage, et de remplacer cet affreux usage par les bénéfices plus certains que leur procureroient l'agriculture et le commerce, s'ils étoient en paix avec la Russie?

Vers les dix heures du soir, après le départ des princes, nous étions à peine couchés, lorsque le capitaine des cosaques vint me dire que, si je voulois me mettre en route à minuit, nous

pourrions le lendemain arriver à Angiourte, village situé à cinquante-deux werstes de Tarkou, et dépendant du tchamkal, ajoutant que j'y trouverois un très-bon logement, et que la caravane pourroit s'y procurer les approvisionnements de toute espèce qui lui étoient nécessaires; tandis que si nous ne partions qu'à six heures du matin, comme il avoit été convenu d'abord, nous serions obligés de camper. Je me rendis sans peine à cette invitation : deux heures après nous étions en route.

Le gouverneur avoit laissé près de nous quelques Tartares pour nous servir; j'en envoyai un pour le prévenir de ce nouvel arrangement, et lui témoigner tous mes regrets de ne pouvoir lui faire mes adieux. Je le remerciai en même temps de la noble hospitalité du tchamkal, et lui fis dire que, ne voulant pas causer aux jeunes princes une fatigue sans objet, puisque notre escorte suffisoit pour notre sûreté, je l'engageois à ne pas nous accompagner plus loin.

Le temps étoit très-beau; la lune brilloit de tout son éclat; nous traversions un pays plat et peu cultivé : dans cette saison, il étoit encore couvert d'herbes vertes, qui servoient de pâturages à des troupeaux de bœufs et de moutons. De temps en temps nous rencontrions des col-

lines peu élevées, et des ravins dont le passage ne nous offroit aucune difficulté. La caravane marchoit lentement; parfois elle s'arrêtoit pour laisser aux traînards le temps de rejoindre.

Après avoir parcouru environ vingt-une werstes, on s'arrêta pour déjeûner et faire rafraîchir les chevaux dans un joli pâturage entouré d'arbres, et près duquel il y avoit une mare dont l'eau étoit assez mauvaise; mais dans tout ce pays, souvent on n'en trouve pas d'autre.

Nous avions employé sept heures pour faire vingt-une werstes : c'étoit moins d'une lieue de poste par heure. La position du pays obligeoit presque toujours de marcher sur une ligne, et il en résultoit qu'il y avoit souvent plus d'une werste de distance entre la tête et la queue du convoi.

La prairie où nous avons fait halte est voisine du village de Tarkali-Ousen, qui est peuplé de cultivateurs, et où on fabrique aussi quelques tapis. La consommation des produits de cette industrie pourroit s'étendre en Russie, et ils deviendroient ainsi un article important d'exportation.

Après trois heures de repos sous la tente, nous nous remîmes en route vers les dix heures. On marcha un peu moins lentement que pendant la

nuit; la surveillance étant plus facile et les haltes moins nécessaires, on peut calculer que nous parcourions quatre werstes à l'heure, et évaluer ainsi à seize werstes la distance qui sépare la prairie où nous nous étions arrêtés le matin, de celle où nous campâmes de nouveau vers deux heures.

La route s'éloignoit peu à peu de la mer Caspienne, et se rapprochoit des montagnes du Caucase : c'étoit une véritable steppe, ressemblant parfaitement à toutes celles de l'ancienne Scythie. Nulle part la moindre colline n'interrompoit la surface unie de la plaine; mais cette steppe se distingue de celles d'au-delà du Caucase par des bouquets d'arbres qu'on y apercevoit de temps en temps. Depuis Derbent jusqu'à Angiourte, nous vîmes beaucoup de canards et d'oies sauvages, et un des officiers du convoi, grand chasseur, en tua un assez grand nombre : ces plaines renferment aussi beaucoup de cerfs et de gérames.

Après deux heures de repos, nous partîmes pour Angiourte, dont nous n'étions plus éloignés que d'environ treize werstes. Bientôt nous vîmes arriver au grand galop les deux jeunes princes de Tarkou, leur gouverneur, et les nombreux cavaliers qui les entouroient. Nous étions loin

de nous attendre à cette nouvelle preuve d'attention : elle étoit la suite de l'ordre qu'avoit donné le tchamkal de ne nous quitter qu'à Kasiourte, frontière de ses Etats. Un Tartare, de la suite des princes, nous remit trois caisses remplies de gâteaux pour notre route. Il y en avoit tant que, malgré nos distributions fréquentes, cet approvisionnement ne fut entièrement consommé que le jour de notre arrivée à Astrakhan : les Tartares excellent à faire cette espèce de pâtisserie.

La ville et le canton d'Angiourte avoient pour chef le frère du gouverneur des jeunes princes. Ce Tartare, d'une corpulence remarquable, avoit une figure franche et honnête; il nous reçut à merveille. L'appartement où il nous logea étoit abondammment pourvu de tapis, de coussins et de couvertures de coton, luxe des Orientaux. Nous eûmes le temps de nous y reposer, le convoi ne devant se mettre en route que le lendemain à huit heures.

La maison que nous occupions étoit à mi-côte, dans une position agréable. La vue de la campagne que nous avions devant nous étoit animée par le mouvement continuel des gens qui composoient la caravane, tous logés ou campés dans les environs de notre demeure. En arrivant, nous

avions reçu la visite des Tartares qui avoient accompagné les jeunes princes. Le chef du village prodiguoit les approvisionnements de toute espèce : je n'ai jamais vu l'hospitalité exercée aussi généreusement que dans cette contrée. Pendant l'année 1820, le général en chef Yermoloff ayant séjourné, avec un corps d'armée assez nombreux, dans les Etats du tchamkal, ce prince pourvut avec profusion à tous les besoins de la troupe; ses attentions délicates pour le général en chef et pour son état-major, furent comparables à tout ce qu'on auroit pu attendre dans le pays le plus civilisé de l'Europe.

Nous partîmes le lendemain à huit heures pour Kasiourte, qui n'est qu'à trente werstes d'Angiourte. La route est partout généralement bonne; le terrain est plat, uni et peu cultivé; les villages deviennent plus rares, et sont à de grandes distances du chemin. On est éloigné de la mer, et cependant, à gauche, on découvre à peine quelques traces des hautes montagnes du Caucase : de ce côté, elles paroissent se terminer à pic, et laissent entre elles et la mer Caspienne une large plaine.

Dans l'antiquité la plus reculée, comme de nos jours, cette plaine laissoit l'Asie ouverte à l'invasion des peuples guerriers qui habitoient

les immenses steppes situées en-deçà du Caucase. Ce chemin est celui que suivirent les Scythes, lorsqu'ils poursuivoient les Cimmériens; c'est par-là que Pierre-le-Grand passa, lorsqu'il partit pour la Perse avec Catherine, le 15 mai 1722, menant avec lui une armée de vingt-deux mille hommes d'infanterie, neuf mille dragons, et quinze mille cosaques. Une partie de cette armée étoit dans des navires qui avoient été construits sous sa propre direction à Astrakhan, et sur d'autres points du Wolga. Il partoit pour venger le meurtre de ses sujets massacrés dans le vieux Chamakhie, dont les immenses ruines m'ont causé une si douloureuse impression.

Tout le pays que nous parcourions depuis six jours seroit sûrement mieux cultivé et plus habité, si le défaut de débouché et de commerce, et si l'état continuel d'hostilité de ces peuples entre eux et contre la Russie, ne s'opposoient à toute amélioration.

La sécheresse de cette année n'avoit laissé dans ces cantons aucun fourrage pour les troupeaux; le tchamkal, dont le territoire se termine sur les rives du Soulak, dans lequel M. de Sainte-Croix me paroît avec raison avoir reconnu le Joana de Ptolomée, avoit été réduit à demander au scheffy, souverain des Tartares-

Koumis, la permission de faire paître, moyennant une rétribution convenue, deux cent mille moutons sur son territoire, qui s'étend de la rive gauche du Soulak au Terek.

Depuis quelques semaines, ces animaux avoient déjà passé la rivière, et paissoient sur les terres du scheffy, lorsque celui-ci, ayant eu une altercation avec le tchamkal, exigea que ses deux cent mille moutons repassassent immédiatement la rivière, qui est peu large, mais qui, dans ce moment, étoit extrêmement rapide, par conséquent dangereuse et difficile à traverser. Le tchamkal craignoit donc avec beaucoup de raison de perdre une partie de ses moutons, si le scheffy insistoit sur leur trajet immédiat, qui ne pouvoit avoir lieu qu'à la nage. Ce différend avoit été soumis au général en chef, dont on attendoit la décision.

Nous fîmes à Kasiourte nos adieux au gouverneur et aux jeunes princes, qui, dans l'état de mésintelligence où se trouvoit leur père avec le scheffy, ne pouvoient nous accompagner plus loin. Nous ne pouvons trop nous louer des prévenances et des attentions dont nous avons été l'objet pendant tout le temps que nous sommes restés dans les États de ce prince Tartare.

Un peu avant de parvenir à la rivière, à dix ou douze werstes dans les montagnes, on laisse sur la gauche la petite ville d'Andrew, faisant partie des États du tchamkal. On y a construit l'année dernière une forteresse occupée par des troupes Russes. La plus grande partie de sa population est composée de Juifs desçendus de ceux qui furent dispersés après la captivité de Babylone. Ils sont armuriers, chaudronniers et forgerons : d'après leur tradition, ils sont de la tribu de Gad, dans laquelle on prétend que doit naître l'antechrist.

Il étoit trois heures lorsque le convoi arriva aux bords du Soulak. Sur la droite du fleuve est la forteresse russe; sur la gauche, le village appartenant au scheffy : tous deux portent le nom de Kasiourte. Le commandant du fort, major d'infanterie, qui avoit été prévenu de notre arrivée, vint au devant de nous pour nous engager à entrer chez lui, et à accepter une collation qu'il nous avoit fait préparer.

La garnison de Kasiourte consiste dans un régiment de carabiniers, infanterie, une vingtaine de cosaques, et un assez grand nombre de soldats d'artillerie; quelques canons de remparts, et plusieurs pièces de campagne, mettent le chef de ce poste en état de braver toutes les forces

des montagnards, qui sont très-effrayés de l'artillerie européenne.

Le major est, depuis quelques années, à Kasiourte, et sa santé s'est ressentie de l'air insalubre qu'on y respire. Il attendoit avec impatience, ainsi que ses officiers, le moment où il leur seroit permis de rentrer en Russie. Les environs de Kasiourte sont extrêmement abondants en gibier de toute espèce. Le sanglier, ou plutôt le cochon sauvage, y est très-commun. Sa chair est délicate et légère, qualité que Chardin avoit reconnue dans les cochons de Mingrelie. Le commandant de la forteresse avoit formé une faisanderie; aussi non-seulement nous donna-t-il des faisans à la collation, mais il eut la bonté de nous en envoyer trois pour notre provision de route.

Le départ du gouverneur, des deux jeunes princes, et des nombreux cavaliers qui les accompagnoient, avoit diminué pour le moment notre escorte, mais ce vide ne tarda pas à être rempli. En effet, le commandant de Kasiourte, selon les ordres qu'il avoit reçus, joignit quarante carabiniers à notre convoi : ils étoient commandés par un jeune officier, qui paroissoit très-heureux de s'éloigner pour quelques jours du poste de Kasiourte. Le scheffy, de son côté,

n'ayant pu venir lui-même, nous envoya un de ses parents, qui nous prévint que, le lendemain, au moment de notre départ, il se réuniroit au convoi avec soixante Tartares à cheval, et nous conduiroit jusqu'à Kizlar.

Le village de Kasiourte est situé à mi-côte, sur la rive gauche du Soulak. Il renferme environ cinq cents maisons. Sa population est estimée à trois mille âmes. Ses habitants sont des Tartares-Koumis, des Tchetchens, des Lesghis, et autres peuples des montagnes. Le scheffy est toujours prêt à donner asile à tous les fugitifs, même à ceux coupables de quelques crimes, soit à Kasiourte, soit dans un autre village plus rapproché des montagnes, auquel, en l'honneur du souverain régnant, il a donné le nom d'Alexandrow. Ainsi il a successivement augmenté la population de ses États et sa force. Depuis la première invasion de Pierre-le-Grand, les princes de cette maison ont toujours été attachés à la Russie. Celui qui étoit à la tête de notre escorte nous fit voir un très-beau sabre donné à son père par l'impératrice Catherine, et sur la lame duquel étoit gravée une inscription qui attestoit la fidélité du prince des Tartares-Koumis.

C'est dans les montagnes voisines des États

du scheffy qu'on trouve deux beaux villages habités par un peuple actif, industrieux, sobre, laborieux, riche, indépendant, et dont les mœurs et la religion n'ont aucun rapport avec ceux des autres nations dont il est environné. On croyoit assez généralement qu'ils descendoient d'une colonie de frères Moraves. Cette tradition étoit tellement répandue, que les Moraves de Sarepta y envoyèrent, il y a trente ans, une députation de trois personnes pour fraterniser avec eux; mais, soit que le fait fût controuvé, soit que deux ou trois siècles de séjour dans ces montagnes n'eussent plus laissé parmi ces peuples aucune trace de leur langue, de leur origine, de leur religion, les députés revinrent convaincus qu'il n'y avoit aucun rapprochement à espérer avec cette peuplade.

L'industrie des habitants de ces deux villages est très-variée : ils sont bons fourbisseurs; ils fabriquent de la poudre, dont ils approvisionnent tous les montagnards; ils façonnent des meubles de toute espèce, qu'ils vendent aux peuples du Caucase. M. le major Delpozzo étant prisonnier dans ces montagnes, avoit visité ces deux villages, et me parloit souvent avec admiration de ces hommes sages, tranquilles et laborieux. Leur industrie et ses produits sont considérés

par tous les peuples du Caucase comme étant d'une utilité si générale, que, malgré les richesses qu'ils ont acquises, jamais ils n'ont été attaqués par des voisins plus puissants qu'eux.

Les habitants de ces deux villages s'occupent aussi d'agriculture, et ont une assez grande quantité de bestiaux. Pendant que presque tous les peuples du Caucase ont adopté le gouvernement féodal, comme le plus convenable à des peuplades guerrières qui, sans cesse attaquées et obligées de se défendre, choisissent les plus forts et les plus courageux pour les commander, les habitants des deux villages forment une espèce de monarchie. Ils ont à leur tête un prince; ils lui rendent des honneurs, mais ne lui paient aucun impôt : les revenus de ce chef reposênt sur les propriétés qu'il possède. Il est électif : au moment de sa nomination, on lui prête le serment de le suivre dans les guerres dont la nécessité aura été reconnue par tous. Si l'ambition, ou tout autre motif, déterminoit le prince à déclarer une guerre sans le consentement de la nation, ses sujets ne seroient plus tenus de le suivre : ainsi il seroit réduit à ses propres commensaux, ou aux étrangers qu'il auroit engagés à son service. Lorsque le général Titianoff étoit gouverneur général de la Géorgie, il s'arrêta dans

ces villages, et voulut engager leurs habitants à venir se fixer dans l'une ou l'autre des provinces Russes au-delà du Caucase, en leur promettant un territoire beaucoup plus étendu et de très-grands avantages. Ce peuple, riche et content au milieu de ses montagnes, ne voulut pas courir la chance de compromettre son bonheur et son indépendance, en les échangeant contre une existence plus brillante peut-être, mais dont rien ne pouvoit lui garantir la solidité.

Le scheffy n'étoit pas aussi généreux que le berekey, et surtout que le tchamkal de Tarkou: le commandant de l'escorte eut beaucoup de peine à en obtenir les fourrages nécessaires pour les chevaux et les bœufs qui faisoient partie du convoi. Heureusement nos approvisionnements de réserve pour la route, conduits par les voitures tartares qui nous suivoient, étoient bien suffisants pour les deux journées de marche qui nous restoient à faire pour arriver à Kizlar.

On compte soixante-cinq werstes de Kasiourte à la quarantaine, qui porte le nôm de Nachthourin. Comme dans cet espace on ne rencontre aucun village, il fut résolu que cette fois nous passerions la nuit sous la tente. Cependant une grande partie des chevaux du convoi

étoient tellement fatigués, que nous ne partîmes de Kasiourte qu'à midi, le 20 octobre 1er novembre. Le vieux parent du scheffy, dont j'ai parlé, et soixante Tartares se joignirent au convoi pour nous acompagner jusqu'à Kizlar.

On marcha sans interruption jusqu'à sept heures du soir, et l'on parcourut environ vingt-une werstes dans une steppe, où nous rencontrions de temps en temps des mares d'eau assez larges et profondes, et dont le passage présentoit quelques difficultés. Nous fîmes halte dans une jolie prairie, où un hasard heureux nous servit pour notre campement. Une horde de Calmouks avoit choisi cette plaine, près de laquelle on trouvoit de très-bonne eau, pour y dresser ses tentes; ils s'empressèrent de m'offrir la plus grande pour y passer la nuit, et elle fut en un instant transportée sur le point de la prairie qui parut le plus sec. Rien de si léger et d'aussi facile à déplacer que ces tentes, dont la carcasse se compose de lattes de bois réunies en forme de clissage, et, soutenues par quelques pièces de bois, elles ont absolument la forme d'une ruche. La carcasse est entièrement couverte d'un feutre gris ou noir, impénétrable à l'air et à l'eau; la porté d'entrée, assez étroite, et ayant à peine quatre pieds de hauteur, est également couverte

d'un feutre. L'intérieur avoit près de neuf pieds de diamètre. On fait le feu au milieu : à cet effet, on laisse dans le haut une ouverture d'environ dix-huit pouces, qu'on ferme avec un tampon en bois couvert en feutre, lorsqu'on n'y fait pas de feu. Au moyen de cette précaution, et d'un tapis qui couvroit toute la surface intérieure, nous nous trouvâmes aussi bien logés et aussi à l'abri du froid et de l'humidité que dans une maison tartare. Les Calmouks avoient, selon leur usage, tracé une rigole circulaire, dans laquelle la tente entre très-exactement; ce qui empêche l'air d'y pénétrer.

Une pareille tente, garnie de ses feutres, ne coûte qu'environ 60 roubles : elles seroient extrêmement utiles pour les nouvelles colonies et comme habitations provisoires. Lorsqu'on veut les transporter, on les place tout entières sur des voitures à roues basses. Leur usage seroit bien autrement utile que celui des tentes en toile, qui, mal attachées avec des piquets, n'abritent d'ordinaire que très-imparfaitement contre la pluie et le vent.

Tous les peuples de cette contrée connoissant la fabrication du feutre, le bas prix du poil de chèvre et de la laine leur permet de le vendre à très-bon compte. Pour une somme très-mo-

dique, on a une quantité de feutre suffisante pour couvrir une tente. Astrakhan est un des lieux où l'on peut se procurer cette marchandise au plus bas prix.

Ces tentes sont, depuis bien des siècles, la demeure des peuples nomades qui parcourent les steppes situées à la gauche du Don. Le pays où nous nous trouvions en est séparé par le Terek, mais il est absolument de même nature. Peu de terres sont sillonnées par le soc. L'entretien des chevaux et des bestiaux forme la seule occupation comme la seule richesse de ses habitants. Nous remarquions de temps en temps, dans la plaine unie et assez aride, des campements de Tartares et de Calmouks avec leurs troupeaux, dans lesquels on voyoit toujours quelques chameaux.

A huit heures, nous fîmes halte près d'un ruisseau bordé de saules et de peupliers. Toutes les fois que nous nous arrêtions, notre tente étoit à peine dressée, que nous y recevions la visite du parent du scheffy et de ses Tartares, qui, malgré la défense du prophète, buvoient avec plaisir le rhum que nous leur offrions.

Après le déjeûner, la caravane se remit en route vers dix heures; à midi, elle arriva sur les bords d'un étang assez large, et long d'une demi-

werste. Il étoit trop profond pour que les équipages, les pavosques et l'infanterie pussent le traverser à gué; heureusement trois pontons larges et commodes sont continuellement employés pour ce passage. Notre convoi étoit devenu tellement nombreux, que le trajet dura plus de trois heures.

Nous étions passés avec le premier ponton. On nous avoit préparé une chambre commode dans une chaumière qui sert de logement aux bateliers. Le vieux parent du scheffy nous avoit fait ses adieux de l'autre côté du lac, et avoit laissé à un de ses frères beaucoup plus jeune le soin de nous accompagner avec ses Tartares jusqu'à Kizlar. Celui-ci avoit une très-belle figure et des manières prévenantes et affectueuses. Il se lia d'amitié avec mon fils. Il me demandoit la permission de le considérer comme son frère, et d'avoir pour moi le respect et l'attachement d'un enfant envers son père.

Lorsque tout le convoi fut rassemblé, nous partîmes pour la quarantaine de Nachthourin, qui n'est qu'à trois werstes de l'étang. On avoit envoyé d'avance un cosaque pour prévenir le directeur de l'arrivée de la caravane, et lui remettre les lettres et les déclarations qui attestoient que, dans tout le pays que nous venions

de traverser, il n'y avoit aucune apparence de contagion.

Après avoir attendu près d'un quart-d'heure à la porte, elle fut enfin ouverte. Dès que mon britchka se fut arrêté devant un bâtiment servant de magasin et de logement épuratoire, on nous fit entrer dans une petite chambre, où on avoit placé un réchaud, sur lequel on avoit jeté des matières destinées à produire une fumigation : l'effet en fut tel, que si on ne nous avoit pas immédiatement ouvert la porte, nous courions le risque d'être asphyxiés. Sortis de cette épreuve, nous entrâmes chez l'inspecteur, qui nous offrit avec beaucoup d'obligeance une chambre chez lui pour y passer le temps de la quarantaine. Nous ne pouvons assez nous louer de toutes ses attentions pour nous pendant notre séjour. La quarantaine de Nachthourin est vaste; les bâtiments servant au logement des voyageurs et des marchandises sont grands et commodes : malheureusement le pays est plat, entouré d'amas d'eau mal saine et propre à donner la fièvre à ceux qui séjournent quelques semaines dans ce lieu.

De la quarantaine à Kizlar, on compte treize werstes. Le chemin traverse une plaine souvent inondée : après la pluie, elle doit être un véri-

table marais, qui ne peut manquer de présenter le plus grand obstacle au passage des voitures.

Si le chemin de Kizlar à Derbent devient une des routes principales pour le commerce de l'Asie, son amélioration devra être la première chose dont le gouvernement de la Russie aura à s'occuper. Les habitants de Kizlar en sentent tellement l'importance, que, selon ce qu'on m'a assuré, ils ont proposé récemment de l'établir à leurs frais. Il ne s'agit que de la construction d'une levée qui seroit peu coûteuse.

A neuf werstes de la quarantaine, on traverse le Terek sur un bac très-commode. Cette branche de ce fleuve n'existe que depuis une quinzaine d'années, le Terek changeant fréquemment son lit et le nombre comme la direction des bras par lesquels il verse ses eaux dans la mer Caspienne. Un peu plus loin, nous passâmes à gué avec beaucoup de difficultés un second bras du Terek : quelques instants après, nous arrivâmes à Kizlar le 25 octobre 6 novembre 1820.

CHAPITRE XVI.

Description de Kizlar. — Progrès du commerce des Arméniens de cette ville. — Vignes, mûriers. — Terre de madame Taroumoff. — Mode de culture. — Moyens de transport de Kizlar à Astrakhan. — Départ de Kizlar. — Mauvais chemins. — Rencontre d'une tribu nomade. — Remarque sur les steppes. — Difficulté du passage du lac Beloï. — Arrivée à Astrakhan.

KIZLAR a été bâtie en 1736 sous l'impératrice Anne, pour remplacer la forteresse de Sainte-Croix, qu'on avoit abandonnée. Elle est au 43° 51' de latitude septentrionale, et au 64° 10' de longitude orientale.

La forteresse est solidement construite, bien armée de canons, et a toujours une garnison assez nombreuse. Les Arméniens composent la plus grande partie de la population, et occupent la ville extérieure, qui s'étend jusqu'au Terek. Ses rues sont larges et tirées au cordeau; les maisons sont séparées les unes des autres, et ont généralement de grandes cours et des jardins.

Depuis mon passage à Kizlar, en juin 1818, les relations des Arméniens avec les habitants du Caucase et du Daghestan ont pris un très-grand accroissement, et ont tellement augmenté leurs richesses, qu'on compte plusieurs millionnaires dans cette ville. Aussi, sans s'écarter de leur économie intérieure, ont-ils mis une sorte de luxe dans leurs monuments publics, et dans ce moment ils achèvent une très-belle église bâtie en pierres de taille, qu'ils tirent de très-loin, et dont la construction leur coûtera plus de 600,000 roubles assignations. Les Arméniens ont aussi à Pétersbourg un député qu'ils payent généreusement, et qui est chargé d'y suivre leurs affaires.

Aux richesses acquises par le commerce, ils ont joint les bénéfices que leur ont procurés le produit de leurs vignobles et la fabrication des eaux-de-vie. Ils en expédient de fortes quantités pour la Russie, surtout à l'époque de la foire de Makariew. Cependant le peu de force de leurs vins doit contribuer à réduire le bénéfice de cette fabrication. Pour obtenir une partie d'eau-de-vie, ils emploient neuf à dix parties de vin, et payent à la couronne 2 roubles assignations de droit par wedro (treize pintes un tiers de Paris).

Les Arméniens, qui ne négligent aucun moyen d'étendre leur commerce, ont déterminé quelques peuplades du Caucase, et particulièrement les Tartares du Daghestan, à planter des vignes dans leurs montagnes : ils leur achètent leurs vins, dont ces peuples mahométans ne font aucune consommation, et qui a beaucoup plus de force que celui des environs de leur ville.

Le gouvernement et plusieurs particuliers possèdent des vignobles dont le vin a de la réputation, et s'expédie pour Moscou. Indépendamment des vins et des eaux-de-vie, les marchands de Kizlar partagent avec ceux d'Astrakhan le commerce des raisins frais, destinés pour l'ancienne et la nouvelle capitale de la Russie. Ces raisins sont mis dans de la graine de lin, et se transportent en très-peu de temps à Pétersbourg, distant de cinq cents lieues, où ils arrivent en bon état.

Indépendamment de la culture de la vigne, les Arméniens de Kizlar se sont adonnés à l'éducation des vers à soie. On estime à cinq cents pouds (seize mille six cent soixante-six livres) la récolte de la soie dans ce canton; elle est filée avec beaucoup de soin : une partie se consomme dans le pays, où on en fait des étoffes unies très-solides; le reste s'expédie pour Astrakhan. L'on

cultive aussi dans les environs de cette ville le riz ordinaire dans les parties arrosées, le riz sec dans celles qui sont éloignées du Terek. Le goût de l'agriculture, très-répandu parmi les Arméniens de Kizlar, les porte à tous les essais dont ils espèrent tirer quelques avantages. Ainsi, ils ont commencé à cultiver le coton à courte soie; ils en ont tiré la graine du Mazanderan, et ils ont multiplié la culture du sesame, qui leur fournit toute l'huile nécessaire à leur consommation. Les Arméniens possèdent un très-grand nombre de bestiaux. Tous les vivres sont à très-bon marché dans cette ville; la viande n'y vaut souvent que 5 à 6 copecs (ou centimes) la livre; le gibier et le poisson y sont très-abondants.

Lorsqu'on arrive d'Astrakhan à Kizlar, des saules, des peupliers d'Italie, des frênes, plantés en allées ou disposés en massifs, de nombreux enclos renfermant des mûriers et des vignes, offrent un spectacle ravissant au voyageur, qui, venant de traverser un désert de cent lieues, se trouve transporté comme par enchantement dans un jardin délicieux : un bras du Terek sépare deux pays d'une nature si différente.

Nous étions logés à Kizlar chez un riche marchand Arménien, nommé Makar-Zourabovitch-Samizoff, qui fut plein d'attention pour nous.

L'archevêque de Tiflis, Narsès, nous avoit aussi adressés à deux Arméniens, et nous eûmes lieu de remarquer dans cette circonstance, comme dans beaucoup d'autres, combien ils attachent de prix à la recommandation de ce vénérable prélat.

Pendant notre séjour, nous avons fait la connoissance d'un prince Bekowitz, seigneur Tartare, arrière-neveu du prince du même nom, qui périt si malheureusement dans l'expédition de Khiva, au commencement du siècle dernier. Il est frère d'un prince Bekovitz, aide-de-camp du général Yermoloff, que j'avois connu à Tiflis; il possède d'immenses domaines et de nombreux haras.

L'air de Kizlar passe pour malsain : on compte toujours un assez grand nombre de malades parmi la garnison; mais les Arméniens, plus acclimatés, et dont le régime alimentaire est plus approprié au pays, ne paroissent pas se ressentir de l'influence du climat. La ville étoit peu sûre il y a quelques années : des montagnards traversoient fréquemment le Terek, et venoient la nuit environner une maison isolée, et en enlevoient les habitants, qu'ils ne rendoient ensuite que contre une forte rançon.

Pendant mon séjour à Kizlar, nous fûmes in-

vités par M[me] Taroumoff, veuve d'un ancien major dans le *civil* (1), à aller passer quelques jours à sa terre, située à vingt-cinq werstes de la ville. Pour y parvenir, il fallut d'abord traverser sur un bac un des bras du Terek, ensuite des terres sablonneuses plantées de quelques saules, et nous parvînmes à un village habité par des Arméniens, qui s'occupent de la pêche et de l'éducation des bestiaux; de là, après une heure de marche, nous arrivâmes à Taroumoff, sur la droite d'un des bras du Terek, dont les eaux étoient accrues depuis deux jours, et nous eûmes beaucoup de peine à le traverser à gué. Nous fûmes reçus de la manière la plus aimable par la veuve du major, femme douée d'assez de fermeté de caractère pour s'être décidée, jeune encore, à passer sa vie dans une immense terre, sans cesse exposée aux incursions des montagnards, et où elle couroit le risque d'être assas-

(1) En Russie, dans l'administration civile, on a des grades comme dans le militaire. Ainsi, un juge jouit du rang de capitaine, et en porte le titre; un président est colonel. J'ai vu le général Trigouboff, qui avoit long-temps fait la guerre, exercer à Odessa la place de président du tribunal de commerce, et l'administration de la douane de Taganrog étoit confiée à un Grec, M. Makedonski, long-temps officier de la marine impériale.

sinée ou d'être emmenée captive dans le Caucase.

La population de son village est de cent soixante-dix hommes, et de deux cent trente femmes. La mortalité y est d'environ trente personnes par an : mortalité effrayante sur une population de quatre cents âmes. La disproportion si grande qui se trouve entre les hommes et les femmes prouve que c'est surtout sur les premiers, assujétis à un travail fatigant, dans des terres basses et malsaines, que frappent les maladies. Les paysans de Mme Taroumoff sont divisés en deux classes : ceux qui sont mariés sont les seuls qui consacrent leur temps à l'agriculture; les autres, moyennant le paiement d'une contribution de 24 à 30 roubles par an, sont libres de gagner leur vie comme ils l'entendent : ce qui leur est très-commode, dans un pays où la vigne et la pêche exigent tant de bras. Ceux qui sont laboureurs peuvent cultiver autant de terres qu'ils le veulent, avec la seule obligation de remettre à leur maîtresse une portion très-modique de leurs récoltes. Quelques-uns donnent leurs soins aux pâturages et à l'entretien d'un haras de cinq cents chevaux, d'un troupeau de cent cinquante bœufs et vaches, et de six à sept cents moutons, la plupart de race kirghize. Ces paysans ne sont tenus qu'à trois jours de travail par

semaine pour leur propriétaire, et ont la faculté de faire paître sur sa terre autant de bœufs, de chevaux et de moutons qu'ils peuvent en posséder.

Le domaine contient environ quarante mille arpents de France. Le sol est bien loin d'être partout le même, et un tiers au plus est susceptible de culture. On y sème du blé, du riz, du coton et du sesame. Indépendamment de ces produits, M[me] Taroumoff a une pêcherie assez considérable sur un des bras du Terek, qui traverse sa terre; les ouvriers qui y sont employés partagent par moitié avec elle les produits de la pêche, et peuvent prendre tout le poisson nécessaire à leur consommation. Enfin, cette femme active et intelligente a fait bâtir un pont de bois sur le nouveau bras du Terek, et a obtenu du gouvernement la permission d'y percevoir une taxe de 5 copecs (ou centimes) par piéton et par cheval, et de 15 copecs par voiture. On m'a assuré que ce pont ne lui revenoit pas à plus de 3,000 roubles assignations (3,000 fr.), et qu'elle en retiroit annuellement une somme au moins égale. Ce pont conduit à Astrakhan par une route plus agréable et plus courte que la route ancienne. Déjà elle est choisie depuis un an par les nombreux Tartares qui, pendant les six mois d'été, transportent de Kizlar à As-

trakhan des vins, des eaux-de-vie, de la garance, du sumac, de la soie du Daghestan, et en rapportent du sel et diverses marchandises venant de Makariew.

Pendant notre premier voyage, nous rencontrions fréquemment d'immenses convois de Tartares; leurs voitures légères portoient chacune une pipe d'eau-de-vie ou deux barriques de vin, et conséquemment mille livres pesant, poids de marc; elles étoient traînées par deux bœufs, ou par un cheval. Un homme suffisoit pour six voitures, marchant à la file les unes des autres, comme celles de la Franche-Comté, qui transportent à Paris les marchandises de la Suisse. Les convois étoient ordinairement de cent voitures, jamais moins de cinquante. La dépense des voituriers, qui font quarante werstes par jour, et viennent en dix jours d'Astrakhan à Kizlar, est très-modique, leur usage étant de s'arrêter à midi, et la nuit au milieu des steppes, près de quelques puits ou d'un étang, et de laisser paître leurs chevaux et leurs bœufs jusqu'au moment où ces animaux dociles et accoutumés à ce genre de vie sont repris pour être attelés de nouveau.

Mais je reviens à Kizlar, dont cette digression m'a éloigné.

Après y avoir passé huit jours, nous en repartîmes le 28 octobre 9 novembre pour Astrakhan. Nous avions espéré faire le voyage en quatre jours, et nous y employâmes plus de huit jours. Au temps magnifique que nous avions eu depuis plusieurs mois, avoit succédé le vent le plus violent. Non-seulement il avoit déplacé les sables, mais il avoit couvert et obstrué tous les passages, et les avoit rendus méconnoissables. A chaque instant les postillons s'égaroient; ils trouvoient devant eux des montagnes de sable, et étoient obligés d'aller chercher aux relais cinq ou six chevaux de plus pour nous faire sortir des mauvais pas où nous nous trouvions engagés.

Lorsqu'au mois de juin 1818 je traversai cette même contrée, et que la beauté du temps contrastoit avec celui dont nous éprouvions dans ce moment tous les désagréments, nous rencontrâmes une horde de Tartares. Elle abandonnoit le cantonnement qu'elle avoit occupé pendant quelques semaines, pour en chercherun autre plus convenable à ses troupeaux. Des tentes formées avec des lattes extrêmement légères, et couvertes de feutre, étoient placées sur des voitures, dont elles dépassoient les roues de deux pieds de chaque côté. Des enfants de moins de

huit ans couroient à cheval pour rassembler les bestiaux épars, et les faire avancer sur le point de départ; les femmes, avec les enfants en bas âge, étoient renfermés dans des voitures couvertes : on ne pouvoit assez admirer le respect et l'obéissance affectueuse des Tartares envers leurs chefs. Ceux-ci vinrent nous saluer de la manière la plus affable, et nous offrirent du lait et des fromages; quelques-uns vouloient absolument nous accompagner pendant plusieurs werstes : il sembloit que notre passage dans leurs steppes nous avoit acquis les droits de l'hospitalité. La marche de ces tribus, les déserts où nous nous trouvions, ces troupeaux de toute espèce, ces serviteurs si obéissants, ces enfants si respectueux, tout nous rappeloit les mœurs et les usages des premiers peuples pasteurs.

Cette immense steppe, située entre le Caucase, le Don, la mer Caspienne et la mer d'Azow, est privée de bois et de bonne eau; la plus grande partie de ces terres fournissent pendant quelques mois un peu d'herbe. Elles ne seroient propres ni à la culture des céréales, ni à celle du sesame, du coton et du riz. Ainsi les peuples nomades, qu'on peut appeler les agriculteurs du désert, trouvent seuls les moyens d'entretenir dans cette contrée une grande quantité de chevaux et de

bestiaux de toute espèce. Autrefois les Tartares Nogaïs faisoient partie de ces tribus errantes; mais leur caractère remuant et leurs agressions continuelles ont déterminé l'empereur Alexandre à en faire un peuple sédentaire et cultivateur. C'est sur les bords de l'Oubitchnei, près de l'embouchure de cette rivière dans la mer d'Azow, que sont fixés aujourd'hui ces Nogaïs. L'honorable tâche de changer les mœurs, les usages, les habitudes de ces peuples, de leur donner les premiers éléments de la civilisation, a été confiée à un Français, M. le comte Maison. Il seroit trop long de donner ici l'histoire des moyens à la fois ingénieux et pleins d'humanité qu'il a employés pour obtenir un tel résultat.

Au milieu de la solitude du désert que nous traversions, nous apercevions fréquemment l'aigle de la grande et de la petite espèce, le vautour, l'épervier, tous les animaux de proie; les cygnes, les oies, les canards de plumages variés, les cigognes, les grues, les hérons, y sont très-nombreux. Ils sont attirés par la grande quantité de poissons disséminés dans les lacs, et dont on abandonne les débris sur les bords du Wolga, après en avoir retiré le caviar, la colle de poisson, et quelques filets qu'on fume ou qu'on sale.

A toutes les postes sur cette route, on trouve des maisons de bois; elles sont divisées en deux parties : l'une est habitée par le directeur de la poste, l'autre est destinée aux voyageurs. Toutes ces maisons ont été construites par le riche Grec Varvachi; mais comme elles sont trop rapprochées de la mer, elles sont exposées à être couvertes de sable : aussi est-il question de les transporter dans l'intérieur de la steppe, à deux ou trois lieues de leur position actuelle. Ce changement évitera aux voyageurs tous les inconvénients que nous éprouvâmes pendant notre route.

Arrivés au relai qui précède le lac Beloï, nous trouvâmes le pays couvert d'eaux, à la suite des vents violents d'est qui régnoient depuis quatre jours; la mer Caspienne avoit débordé sur plusieurs points. Les bâtiments de la poste et les tentes des Calmouks campés dans son voisinage avoient été pendant la nuit inondés à plus de deux pieds de hauteur.

En partant de la poste, nous cheminâmes pendant environ huit werstes au milieu des sables jusqu'au lac Beloï. Le chemin que nous suivions étoit entièrement couvert de ses eaux sur une longueur de plus d'une werste. Nous marchions le plus près possible d'une colline de sable

qui avoit opposé un obstacle aux progrès des eaux, et qui, en les encaissant, leur avoit donné de la profondeur. Les difficultés que présentoit la route nous avoient forcés de faire atteler six chevaux à notre britchka, et cependant nous n'avancions qu'avec peine. Une des roues s'étant enfoncée dans la vase, les chevaux s'arrêtèrent tout à coup, sans que les efforts prolongés des deux Calmouks qui nous servoient de postillons, pussent les faire avancer. Ils changeoient sans succès les chevaux de place; enfin, les ayant dételés tout à la fois comme pour faire une nouvelle tentative, ils montèrent à cheval, et nous abandonnant au milieu du lac dans lequel nous étions embourbés, ils reprirent au galop le chemin de la poste. Dès que mon Sicilien et mon interprète s'aperçurent de l'intention de nos Calmouks, et que leurs menaces ne purent les déterminer à s'arrêter, ils sautèrent l'un et l'autre dans l'eau, et ayant gagné le bord, ils se rendirent à pied pour demander des secours à la poste que nous venions de quitter. Pendant ce temps, nous restions mon fils et moi au milieu des eaux, qui grossissoient à chaque instant. Par l'effet de la violence du vent de nord-est, nous étions couverts d'un déluge de sable, enfin exposés à un froid rigoureux, dans un dé-

sert où n'habitent que des tribus nomades, dont la rencontre peut quelquefois offrir des dangers.

Vers les dix heures du soir, mon Sicilien arriva à cheval avec un Calmouk. Il m'annonça que l'obscurité de la nuit ne permettoit de nous porter secours que le lendemain. Ils nous proposèrent de rester près de nous; mais comme ils ne pouvoient nous être d'aucune utilité, nous les renvoyâmes à la poste, en nous résignant à passer la nuit dans cette situation d'autant plus pénible, que mon fils étoit accablé de la fièvre. Ce ne fut que le lendemain à neuf heures du matin qu'on vint nous tirer d'embarras, en nous amenant huit chevaux, et les hommes qui étoient nécessaires.

Cet accident fut le dernier de notre voyage de Kizlar à Astrakhan, où nous arrivâmes le 6-18 novembre 1820, après avoir passé quelques jours à la quarantaine, située à six werstes de cette ville.

CHAPITRE XVII.

Arrivée à Astrakhan.—Description de cette ville.—Population.—Russes.—Tartares.—Persans.—Hindous.—Calmouks.—Détails sur ce peuple.—Arméniens.—Turcomans.—Boukhares.—Marins de la flotte.—Garnison.—Cultes divers.—Anglais de la société Biblique.

Après avoir quitté la quarantaine pour gagner Astrakhan, on est obligé de traverser le Wolga. Ce fleuve a, vis-à-vis de cette ville, plus d'un quart de lieue de largeur; le passage s'effectue avec facilité sur des barques pontées. Les chevaux de poste ne conduisent les voyageurs que jusqu'aux bords du fleuve. Arrivés de l'autre côté, il nous fallut faire traîner notre britchka à main d'homme, chez M. Bozzo, Grec de l'île d'Hydra, ami du riche Varvachi, et son associé dans l'exploitation des pêcheries. J'avois logé chez lui à mon premier voyage en 1818, et il s'empressa de nous offrir l'hospitalité pour les

premiers moments de notre séjour à Astrakhan.

Cette ville est située au 46° 21' 7" de latitude nord, et au 45° 45' 45" de longitude est, sur une île formée par deux bras du Wolga. Elle est distante d'environ quinze lieues de la mer Caspienne.

On ne peut pas décrire Astrakhan, plus que Paris, d'une manière générale : mais pendant que dans la capitale de la France, les constructions, les distributions intérieures des maisons sont calculées d'après l'état, les occupations, le plus ou moins d'aisance des habitants, à Astrakhan, les différences qu'on remarque dans chaque quartier sont déterminées par les mœurs et les usages des peuples nombreux qui forment la population de cette ville.

La forteresse ou Kremlin est située sur les bords du Wolga. La cathédrale y est placée; c'est un vaste et bel édifice, auquel on monte par un très-grand nombre de marches, et qu'à son caractère de vétusté j'aurois jugé devoir appartenir à l'ancienne Astrakhan, capitale temporaire d'un royaume Tartare. Cependant l'opinion commune place ses ruines à quelques werstes de la ville actuelle.

En sortant du Kremlin on entre dans la nou-

velle ville : elle est régulièrement bâtie; presque toutes les maisons sont construites en pierres ou en briques. De très-belles rues aboutissent à une place carrée : la plus remarquable de ces rues est occupée par les Persans. Le long des maisons règne une galerie en arcades; elles ont été bâties par un architecte italien, nommé Digbi. Il étoit encore à Astrakhan pendant mon premier séjour dans cette ville, et s'y étoit fixé à son retour d'un voyage en Immirette et en Mingrelie, qu'il avoit fait avec feu Reinegg. Une rue transversale est occupée par les Hindous. Les Russes et les Arméniens habitent aussi la nouvelle ville.

A l'extrémité orientale d'Astrakhan, se trouvoit autrefois un marais infect formé par une petite rivière (la Coutume), qui se jette sur ce point dans le Wolga. Le riche Varvachi en a encaissé les eaux dans un canal, dont les quais, construits en bois, sont devenus la principale promenade de la ville. Au-delà de cette rivière sont les quartiers occupés par les Tartares. Leurs habitations, la plupart en bois, ne présentent à l'extérieur que le fatigant aspect de longs murs ou de façades en planches. Les fenêtres et les issues de ces maisons sont placées dans l'intérieur, selon l'usage des Musulmans. Au milieu

de ces demeures, s'est élevée, depuis quelques années, une très-belle maison, construite en briques et couverte en plaques de fer. Elle appartient à Aga-Mamet, qui passoit alors pour être le plus riche des Tartares : il y avoit réuni le luxe de l'Europe et de l'Asie. Les chambres, les galeries, de vastes salles étoient revêtues en stucs; les plafonds étoient peints à fresque : des lustres de cristal ou de bronzes dorés y étoient suspendus; des tapis de Perse, des ottomanes couvertes de riches étoffes, garnissoient les appartements : des candelabres, des porcelaines de la Chine décoroient les tables et les consoles; les cours, les jardins, les bâtiments destinés aux femmes, tout correspondoit à la magnificence de ce qu'on peut appeler un palais au milieu des modestes habitations de ses compatriotes (1).

Dans le quartier des Tartares habitent quelques Turcomans et des Bouckhares; plus loin, de nombreux Calmouks demeurent dans des baraques de bois ou sous des tentes de feutre. Enfin, sur les bords du Wolga, dans un immense terrain entouré de murs, sont placés la maison de l'amiral qui commande la flotte de la mer

(1) On m'a assuré que la ruine de ce Tartare avoit été la suite de tant de dépenses et de spéculations mal conçues ou malheureuses.

voyage comme dans les premiers siècles du monde; on couche sous des tentes, on s'arrête près des lacs ou des sources.

C'est sur le chemin d'Astrakhan à Mozdok qu'on trouve près de la Kouma les ruines de l'ancienne ville de Madjar, dont Pallas et M. Klaproth parlent dans leurs voyages, et qui, dans le temps du commerce des Vénitiens à Tana, servoit de lieu de passage et d'entrepôt pour les marchandises qui étoient transportées de l'embouchure du Terek sur la mer d'Azow. Tous les Tartares établis à Astrakhan sont mahométans sunnites; ils y ont une très-belle mosquée. Les Tartares n'étant plus dans un continuel état de guerre avec leurs voisins, ni forcés de défendre à main armée la jouissance de leurs pâturages, n'ont rien conservé de leurs anciennes mœurs barbares. Ils ont aujourd'hui toutes les vertus des peuples pasteurs; ils ont perdu tous les vices des peuples guerriers.

Ces Tartares, d'un caractère doux et tranquille, descendent cependant de ces Tartares qui, sous la conduite de Tamerlan, portèrent leurs armes depuis le golfe Persique jusqu'au Caucase, depuis l'Euphrate jusque dans l'Inde, et qui partout se signalèrent par leurs cruautés. Ce Tamerlan, qui a trouvé un historien et un

panégyriste, donne l'idée de ce que sont les Musulmans victorieux.

Malcolm, dans son *Histoire de Perse*, dit que, lorsque l'armée Tartare, que commandoit Timour (Tamerlan), arriva devant Dehli, elle avoit plus de cent mille prisonniers enlevés dans l'Afghanistan et dans le Moultaz. Timour ayant résolu de faire le siége de cette ville (1), il jugea « que l'opération pourroit se trouver embarras-» sée par le nombre des captifs : un ordre fut » donné pour les tuer, et l'on menaça d'une » terrible punition toute personne qui tenteroit » d'éluder la barbare ordonnance. On croit qu'il » n'échappa pas à la mort une seule des cent » mille victimes. L'histoire du genre humain ne » peut fournir aucun autre exemple d'une si » affreuse cruauté commise ainsi de sang-froid. » Cependant le personnage qui l'a commise a été » vanté par les historiens et les poëtes comme » un demi-dieu; et plusieurs de ces écrivains, » non contents de lui attribuer cette valeur, » cette politique et cette habileté militaire qu'il » possédoit certainement, l'ont célébré pour ses » vertus sans nombre, et sortout pour sa clé-» mence et sa justice. »

(1) *Histoire de la Perse*, par Malcolm, tom. 2, pag. 227.

Tel est l'esprit des Musulmans conquérants ou chefs d'empire. Je les ai vus soumis sur les bords du Wolga, sur ceux de la mer Caspienne; j'ai vu les Nogaïs eux-mêmes, à peine devenus sédentaires, et il ne leur restoit plus aucune trace de leur caractère féroce.

A côté de ces Musulmans sectateurs d'Omar, il y a à Astrakhan environ quatre mille Persans de la secte d'Ali. Ils sont tous marchands, et reçoivent les productions de la Perse et du centre de l'Asie que leur envoient leurs correspondants d'Asterabad, d'Enzili et de Bakou. J'ai parcouru leurs bazars; mais comme nous n'étions qu'à l'entrée du printemps, et au moment des premiers arrivages, ils étoient peu approvisionnés en soie, en coton de Boukharie et du Mazanderan, et en châles de Cachemire.

Les Persans qui vivent à Astrakhan sont habillés avec une sorte de luxe, et ont un air d'aisance et de bonheur qui contraste avec la misère excessive dont ils offrent le spectacle dans leur propre pays. Là, ils gémissent sous la plus affreuse oppression, et sont forcés d'afficher la pauvreté, pour ne pas être exposés à voir aggraver leur sort. Ceux-ci, instruits du sort heureux de leurs compatriotes en Russie, manifestent quelquefois le desir de changer de domination.

M. le lieutenant-colonel Johnson, dans son voyage de l'Inde en Angleterre par la Perse et la Géorgie (en 1817), cite à ce sujet un fait si extraordinaire dans un pays despotique, que je crois devoir transcrire textuellement sa narration.

« Il y a quelques jours, dit-il, Sa Majesté tra-
» versoit à pied les bazars, lorsqu'un marchand
» sortit de sa boutique, et lui dit : Votre Majesté
» connoît peu les souffrances des pauvres dans
» ce moment; pendant que vous vivez dans
» l'abondance, nous ne pouvons nous procurer
» du pain : tous les grains, au moment où ils
» arrivent de la campagne, sont achetés par
» des gens riches, qui, malheureusement pour
» nous, sont toujours protégés. Ils sont ensuite
» enfermés dans des magasins, d'où on ne les
» tire que par petites quantités presque insuffi-
» santes à la consommation, et qu'on vend alors
» à des prix exorbitants. Au nom de Dieu, ne
» soyez pas sourd à nos cris, et secourez vos
» sujets qui meurent de faim. Le roi écoute
» attentivement ses plaintes, et, après lui avoir
» fait quelque réponse peu satisfaisante, il con-
» tinue sa route, accompagné d'un nombreux
» cortége, parmi lequel étoit son fils le prince
» Ali-Mirza. Le marchand désespéré s'écria :

» Que les Russes se rendent maîtres de ce
» royaume, pour le soulagement des pauvres!
» Le prince Ali-Mirza, qui est commandant de
» la forteresse de Téheran, entendit cet homme,
» et en passant il le regarda long-temps et fixe-
» ment, comme pour graver ses traits dans sa
» mémoire et pour le reconnoître. Cependant
» cette affaire n'eut pas de suite, et le marchand
» ne fut jamais inquiété. »

Des Hindous, au nombre de deux cent cin-
quante à trois cents, presque tous du Moultan
ou du Lahor, habitent près du quartier des Per-
sans. Ils sont établis dans cette contrée de temps
immémorial; ils y arrivent ordinairement à l'âge
de vingt ou vingt-cinq ans, et laissent leurs
femmes dans l'Hindoustan. A leur mort, il arrive
toujours des héritiers qui se présentent comme
leurs fils, souvent même lorsqu'il n'existe aucune
possibilité physique dans une pareille filiation.
Les Hindous, dont le teint est généralement
basané, ont les traits réguliers, et leurs regards
ont une expression de douceur très-remarqua-
ble, et qui n'est, au surplus, que la fidèle image
de leurs goûts simples et de leurs mœurs. Ce
peuple paroît n'avoir que deux passions, celle
des fleurs et celle de l'or. On trouve dans leurs
cours des parterres parsemés de fleurs; ils en

portent toujours à la main, et ne manquent jamais d'en offrir lorsqu'on leur fait une visite. Leur passion pour l'or n'est pas mois grande : ils le comptent sans cesse, ils le contemplent. Les jours de fête, ils l'étalent devant tous ceux qui viennent les voir.

Les Hindous reçoivent du Lahor des mousselines et d'autres étoffes; ils commercent avec intelligence, vivent avec économie, et sont généralement riches. Ce qu'on appelleroit usure en Europe, est regardé en Asie comme un intérêt légitime. Dans cette partie du monde exposée à des envahissements, aux conquêtes et à toutes les vexations intérieures, nul homme n'est sûr ni de sa fortune, ni de son existence, et ainsi les intérêts d'un prêt fait à un particulier, quelque riche qu'il soit, se considèrent comme se composant de l'intérêt de l'argent, et de la prime d'assurance pour le risque qu'on court. C'est sans doute par suite des habitudes contractées en Asie, que les Hindous fixés à Astrakhan prêtent leur argent depuis deux jusqu'à quatre pour cent par mois, sur dépôt de marchandises; et les bénéfices qu'ils retirent de ces opérations usuraires ne forment pas la moindre partie des capitaux qu'ils accumulent.

Il y a à Astrakhan et dans les villages en-

vironnants un très-grand nombre de Calmouks; ils possèdent beaucoup de chameaux, de chevaux, de bœufs, et de grands troupeaux de moutons de l'espèce nommée chamtouk. Comme les Tartares, ils s'engagent volontiers pour soigner les bestiaux, mais jamais pour le labourage. Ce peuple, originaire de la grande Tartarie, étoit autrefois extrêmement nombreux. Il compte parmi ses princes le fameux Gengiskan, et son petit-fils le grand Batoukan.

Dans le seizième siècle, ces Tartares se nommoient d'Aidor, et se divisoient alors en plusieurs hordes. Les quatre plus grandes s'étant ensuite réunies, on donna le nom d'Éleutes, en mongol, et de Calmouks ou Calmaks, en tartare, qui signifie *restés,* à ceux qui ne voulurent pas s'y joindre. Ces Calmouks se divisèrent eux-mêmes ensuite en quatre hordes, dont l'une, sous la conduite d'un frère de Gengiskan, habita longtemps les environs du Thibet; une autre, qui erroit sur les frontières de la Chine, se rendit redoutable à cette puissance vers le milieu du dernier siècle. Les deux dernières s'avancèrent successivement vers l'Oural et sur les bords du Wolga, où elles vivoient sous la protection de la Russie. Leurs tribus nombreuses parcouroient

les immenses plaines qui s'étendent de l'Oural à la mer Caspienne et à la mer Noire.

Le 3 janvier 1781, sous la conduite d'Oubachi, régent pour les enfants en bas âge de ce fameux Dundone-Ombo, dont Manstein cite avec tant d'éloge les faits militaires, vingt-huit mille familles ou tentes (1) de Calmouks abandonnèrent le territoire de la Russie, où elles avoient éprouvé quelques vexations, et se réfugièrent dans les provinces de la Chine. Mais au lieu d'y trouver un sort heureux, les chefs en furent massacrés, et les sujets dispersés dans tout l'empire. Il ne restoit en 1806 que quarante mille Calmouks environ sur les deux rives du Wolga, et dans les plaines qui séparent la mer Caspienne de la mer Noire. Le nombre en est aujourd'hui beaucoup plus étendu. D'après le recensement qui a été fait en 1806, ils possédoient :

Cinquante-sept mille quatre cent soixante-trois chameaux;

Deux cent trente-un mille cent six chevaux;

(1) Chaque famille, parmi les Calmouks et les peuples nomades occupant une tente, lorsqu'on veut calculer la population, on dit indifféremment une tente ou une famille.

Cent cinquante-sept mille cinq cent soixante-deux bœufs ou vaches;

Et sept cent trente-quatre mille deux cent cinquante-quatre moutons.

Les Calmouks suivent la religion Lamaïque; ils ont de l'esprit naturel, sont actifs et probes.

Les marchands de Moscou qui commercent avec la Chine, et qui connoissent l'intelligence des Calmouks, choisissent volontiers parmi eux des commis et des voituriers pour transporter leurs marchandises à Kiakhta. A Astrakhan, ils s'occupent beaucoup de pêche, et un grand nombre d'entr'eux sont engagés pour ce travail par les fermiers des princes Kourakin.

Dans la fabrique de tabac de Sarepta, presque tous les ouvriers étoient Calmouks. Une singularité de ce peuple, c'est qu'il est naturellement enclin à l'obéissance, comme d'autres le sont à vivre indépendants ou à dominer. Quand des Calmouks, loués pour travailler dans une ferme ou dans une manufacture, sont réunis, ils s'informent aussitôt quel est le plus âgé d'entr'eux, l'établissent le juge de leurs différends, et lui évitent les corvées; en voyage, ils le portent aussitôt qu'il se trouve fatigué. Un autre trait remarquable du caractère de ce peuple est sa générosité et l'affection mutuelle des individus les

uns pour les autres. Lorsque nous donnions des provisions, ou même un verre d'eau-de-vie à un Calmouk, il appeloit ceux de ses camarades qui étoient à portée, et il partageoit avec eux ce qu'il avoit reçu.

L'hospitalité, la bonté, la générosité forment le caractère distinctif de la plus grande partie des Calmouks, et ces vertus sont portées à l'excès. Il en est de même des vices, pour le petit nombre de ceux qui y sont enclins : aussi dit-on qu'un Calmouk est le meilleur ou le plus mauvais des serviteurs. Parmi leurs passions, la plus forte est le jeu. Ceux qui s'y livrent ne connoissent plus de frein : ils jouent leurs tentes, leurs chevaux, tout ce qu'ils possèdent, et finissent par jouer leur personne, en l'aliénant pour un certain nombre d'années.

J'ai eu occasion de me trouver assez souvent, pendant mon séjour à Astrakhan, avec le prince Toumin, frère du chef principal des Calmouks. Celui-ci a fait en France la campagne de 1814: il commandoit un régiment de cinq cents Calmouks, choisis parmi ceux qui avoient le plus d'aisance. Il n'en étoit aucun qui ne fût propriétaire de quelques chameaux, de trente à quarante chevaux, de cent à cent cinquante bœufs, et d'un grand nombre de moutons. Sur ces cinq

cents hommes qui se distinguèrent par leur courage et leur bonne discipline, deux cent quarante-huit furent tués. Le prince Toumin, leur colonel, eut sept chevaux tués sous lui, et ne reçut pas une blessure. Son séjour à Paris lui a donné le goût de tous les produits de notre industrie, dont il a reconnu l'utilité, ou qui font partie du luxe européen. Parmi les peuples nombreux que la guerre a conduits à Paris, il n'en est pas un seul qui, par l'effet de son contact avec les nations civilisées de l'Europe, n'ait contracté de nouveaux goûts, de nouveaux besoins; ainsi, peu à peu, des éléments de commerce, des relations entre les peuples de l'Europe et de l'Asie s'établissent dans leur intérêt mutuel.

Lorsque le prince Toumin arriva sur ses terres, dont il étoit éloigné depuis deux ans, sa femme, ses enfants, ses serviteurs, tous, par leur malpropreté, lui paroissoient un objet de dégoût; il ne pouvoit, en sortant de Paris, se faire aux habitudes, aux usages de sa nation. Il vouloit tout réformer. On n'opposa nulle résistance, on se résigna à sa volonté; mais peu à peu le régime intérieur de son habitation fut rétabli sur l'ancien pied!

J'ai regretté de ne pas avoir accepté la proposition que m'avoit faite M. le comte d'Orfingo,

Piémontais, long-temps au service de France, colonel du régiment d'Astrakhan, d'aller passer sept ou huit jours à la belle terre du prince Toumin, située à cinquante ou soixante werstes d'Astrakhan. Cette terre est d'une étendue immense. Le prince possède quatre mille chevaux, parmi lesquels il y en a de très-beaux, dix mille bœufs et quarante mille moutons. Dans cette contrée très-abondante en gibier de toute espèce, le plaisir de la chasse est un de ceux auxquels le prince se livre avec le plus d'ardeur. La plus amusante est celle des cygnes sauvages avec le faucon et l'épervier. C'est aux Huns, sortis des contrées environnantes, qui, sous la conduite d'Attila, vinrent ravager l'Italie et les Gaules, que nous devons l'usage de la chasse au faucon.

Avant de terminer mon article sur les Calmouks et leur prince, je dirai qu'il existoit, il y a un siècle, à l'embouchure du Terek, sur la mer Caspienne, une ville du nom de Toumin, et qu'elle est aujourd'hui couverte par les eaux.

On estime à environ quatre mille le nombre des Arméniens fixés à Astrakhan. Il étoit impossible qu'une nation aussi intelligente n'eût pas d'établissement dans une ville si bien située pour le commerce. Elle en a profité pour établir de vastes relations avec Orembourg, la

Perse et toute la Boukharie. Je parlerai ailleurs de ces relations.

En 1812, neuf mille familles nomades de Turcomans, après avoir demandé à l'empereur Alexandre un asile dans ses États, se sont embarqués avec leurs kibitkes et leurs troupeaux à Kotchak-Koultuk, le point de la rive orientale de la mer Caspienne le plus rapproché d'Astrakhan, et sont arrivés dans cette ville. Quelques-uns y demeurent; le plus grand nombre parcourt les plaines de la droite du Wolga, que l'empereur leur a abandonnées. Cette émigration, dont les exemples sont fréquents depuis quelques années, a été déterminée par la réputation de douceur dont jouit le gouvernement Russe; et, afin d'appuyer cette opinion d'un témoignage qui, dans cette circonstance, ne peut être suspect, je rappellerai que sir Robert Wilson, dans un écrit publié en 1817, dont le but étoit de tirer le canon d'alarme contre la Russie, convient que cette puissance n'impose aucune restriction coloniale aux provinces incorporées, qu'on y jouit de la plus grande liberté religieuse; qu'il n'y existe aucune proscription politique excitée contre les étrangers; que partout la Russie respecte les croyances et les coutumes établies, si elles ne sont pas contraires à

l'humanité; qu'elle ouvre enfin à tous ses nouveaux sujets la carrière des emplois civils et militaires.

Parmi les nations asiatiques fixées à Astrakhan, je dois citer encore les Boukhares et les Géorgiens. Les premiers ont été attirés dans cette ville par le commerce; les autres s'y sont réfugiés à la suite de l'invasion des Persans, en 1795.

On trouve enfin dans cette ville des Grecs, des Allemands, des Polonais, quelques Anglais et des Italiens; mais ils y sont en très-petit nombre. Il faut ajouter à cette population les marins faisant partie de la flotte impériale, et le régiment de garnison (1) d'Astrakhan, composé d'environ douze cents hommes, dont quatre cents sont cantonnés à Kizlar. M. le comte d'Orfingo, de qui j'avois reçu le meilleur accueil, se louoit beaucoup de la discipline qui régnoit dans son régiment, et de la bonne conduite de ses soldats; et cependant, me disoit-il, un grand nombre a mérité d'être condamné à l'exil en Sibérie, et ne m'a été envoyé que par commutation de

(1) On appelle en Russie régiments de garnison ceux qui restent constamment dans les villes de l'intérieur, et ne vont à la guerre que dans le cas d'une extrême urgence.

peine. Il me citoit à ce sujet un fait qui prouve le pouvoir des remords sur un criminel.

Un soldat qui s'étoit distingué par la conduite la plus exemplaire, mais chez qui on avoit toujours remarqué un air de tristesse, vint un jour le trouver, et lui dire qu'ayant commis un crime affreux avant d'être soldat, il venoit lui en faire l'aveu, et le conjurer de le remettre entre les mains de la justice. Le comte, touché de ses larmes et de son désespoir, l'engage à garder son secret, et à continuer à se bien conduire, lui donnant l'assurance qu'il ne feroit à son égard aucune recherche. Le soldat insiste, et, avec l'accent de la plus profonde douleur, lui annonce qu'il a assassiné un pope et volé des vases sacrés, ajoutant que ni Dieu, ni les hommes ne doivent pardonner un pareil attentat. Le comte, après de nouvelles et inutiles représentations, est enfin forcé de le livrer à la justice, dont il subit la sentence avec un courage et un sentiment de résignation qui indiquoient assez qu'il n'étoit pas né pour le crime.

Cette longue énumération des divers peuples qui composent la population d'Astrakhan fait pressentir d'avance les nombreux cultes qu'on trouve réunis dans cette ville.

Les Russes, les Grecs et le peu de Géorgiens

qui y sont fixés suivent le rit grec; ils y ont vingt-cinq églises. J'ai été témoin des cérémonies qui accompagnoient le service divin à la métropole, le jour de la fête de Pâques. Vladimir-le-Grand, frappé de l'éclat et de la pompe de l'Église Grecque, lui donna la préférence sur l'Église catholique, alors bien foiblement dotée dans les parties de l'Allemagne que les agents du tzar étoient chargés de parcourir pour lui rendre compte de l'état des deux religions chrétiennes, et de le mettre à même de se déterminer dans son choix.

On ne pouvoit assez admirer dans l'église la richesse du costume de l'archevêque, et des vêtements de cette multitude de prêtres qui l'assistoient dans ses fonctions. Leurs longues barbes, ondulées à la manière des anciens, donnoient à leur tête un caractère à la fois grave et religieux; des perles et des pierres précieuses ornoient la mitre, la croix, tout ce qui servoit au culte. La musique étoit admirable, surtout la musique vocale, qui, pour le chant d'église, semble exiger de fortes basses-tailles, comme on les trouve en si grand nombre dans toute la Russie.

Indépendamment de la religion grecque, telle que l'admet le saint synode, il existe en Russie

plusieurs sectes. La plus nombreuse est celle des raskolniks ou vrais croyants, dont j'ai déjà parlé. Persuadés du relâchement de leur église, ils vivent avec autant de sévérité qu'on le feroit dans les communautés de catholiques de l'ordre le plus rigide. Ils s'interdisent toute jouissance inutile, et ajoutent plusieurs jours d'abstinence aux deux cent trente jours maigres auxquels, dans la religion grecque, on est assujéti (1).

Les raskolniks ne négligent rien pour faire des prosélytes; du moins j'ai lieu de le croire d'après un fait assez curieux pour trouver ici sa place.

Nous rendant, au mois d'avril 1818, de Taganrog à Astrakhan, nous fûmes obligés de nous arrêter à Tchirskaïa, sur la droite du Donets, pour attendre que les pontons sur lesquels nous devions passer, et qui étoient encore retenus par les glaces, fussent descendus. Pendant notre séjour dans cette ville, nous reçûmes la visite

(1) Le fondateur de cette secte demeuroit à Yarvorsk, en Wolhinie, d'où il reçut le nom de Yarvorski. Il vivoit sous le règne du tzar Fœdor-Alexiowitz. Pierre-le-Grand avoit forcé ces sectaires de porter un morceau de drap rouge cousu sur le derrière de leur habit : ordonnance aujourd'hui en désuétude.

d'une Française, âgée d'environ vingt ans. Sa tête étoit enveloppée d'un grand châle, qui passoit sous le menton à la manière des femmes Turques, et laissoit à peine apercevoir sa jolie figure. En entrant, elle fit quelques signes de croix de droite à gauche devant une image de la Vierge, placée dans la chambre. Elle étoit dans un état d'agitation difficile à décrire. Voir pour la première fois, depuis trois ans, des Français à onze cents lieues de sa patrie, étoit un événement si éloigné de ses espérances, et qui se lioit pour elle à tant de souvenirs, que nous fûmes quelque temps avant de pouvoir tarir ses larmes. Elle nous raconta que, demeurant dans une des villes de la Lorraine, occupée par l'armée Russe, elle avoit suivi un officier cosaque qui lui avoit promis de l'épouser, en l'assurant qu'il demeuroit seulement à cent cinquante lieues du Rhin. Fuyant la maison d'un tuteur qui l'avoit élevée, et dont elle avouoit qu'elle n'avoit pas eu à se plaindre, elle avoit successivement traversé l'Elbe, l'Oder, la Vistule, pour acquérir si loin de sa patrie la certitude qu'elle avoit été trompée. S'échappant alors de la demeure de son ravisseur, elle s'étoit réfugiée chez la sœur d'un général cosaque, zélé raskolnik. Seule et sans appui, elle avoit

des prêtres à quelques villages de la colonie allemande de Saratoff, sur les bords du Wolga. Le nombre de ces catholiques s'élève à plus de deux mille. Les Arméniens qui ne sont pas catholiques ont deux églises, et sont sous la juridiction d'un évêque. Enfin, les luthériens ont aussi un temple à Astrakhan.

A côté de ces églises chrétiennes de divers rites, trois familles Anglaises, dépendantes de la société Biblique de Londres, sont venues se fixer à Astrakhan; elles y ont acheté la belle maison du riche Varvachi, et paroissent avoir beaucoup d'aisance. Le but de leur mission étoit la conversion au christianisme des Tartares, des Bouckhares et des Calmouks. Ils distribuent à cet effet des Bibles traduites dans la langue de ces divers peuples; mais le plus grand nombre, ne sachant pas lire, n'en peuvent faire aucun usage, et ceux qui savent lire ne sont guère disposés à changer leur croyance pour une religion privée de toute cérémonie et de culte extérieur. Ces Anglais sont en correspondance intime avec les membres Ecossais de la Société Biblique, qui, ayant long-temps habité près des eaux de Géorgiesk, et ayant été fréquemment pillés par les Circassiens de la Kabarda, sont venus se fixer à Orembourg. Les membres de la Société Bi-

blique ont d'ailleurs des mœurs très-sévères, et sont généralement estimés.

Les Musulmans sont divisés en deux sectes bien distinctes, et dont le rapprochement paroît impossible. Les Sunnites et les Chiites, les peuples du Caucase, tous les Tartares, les Turcs et les Turcomans sont Sunnites; les Persans sont Chiites : chacune de ces sectes a une mosquée particulière à Astrakhan.

Les Hindous, sectateurs de Zoroastre, ont, dans leur enclos, une sorte de temple, où ils adorent les quatre éléments.

Les Calmouks suivent le culte du Dalaï-Lama; le nombre de leurs prêtres est excessif, puisque sur quatorze mille six cent cinquante kibitkes qu'ils habitoient en 1818, il y en avoit dix-sept cent sept, c'est-à-dire, plus d'un neuvième, occupés par les prêtres. On assure que dans quelques tribus calmouques, ils sont dans l'usage, au lieu d'enterrer leurs morts, de les exposer dans des lieux écartés, au sommet des plus hautes montagnes, pour les laisser dévorer par les oiseaux de proie et les bêtes féroces. Il est bien naturel, disent-ils, qu'après notre mort, ces animaux se nourrissent de notre chair, puisque pendant notre vie nous nous nourrissons de la leur.

Les détails contenus dans ce chapitre prouvent que, sans sortir de l'enceinte d'Astrakhan, on peut réunir des notions curieuses et intéressantes sur les sectes répandues dans la Russie méridionale et sur les principales religions de l'Asie.

CHAPITRE XVIII.

Climat. — Hôpitaux. — Arsenal de la marine. — Culture. — Pêche du Wolga. — Ancienneté du commerce d'Astrakhan. Avantages de la position de cette ville. — Détails sur la navigation de la mer Caspienne. — Voyage de quatre marchands du golfe Persique à Astrakhan. — Bateaux en usage sur le Wolga. — Mesures fiscales qui ont nui au commerce avec la Perse. — Dispositions prises par Pierre-le-Grand pour attirer le commerce dans ses États. — Départ d'Astrakhan pour Taganrog et Pétersbourg.

Le climat d'Astrakhan passe pour être peu salubre, et cependant un médecin très-instruit de cette ville m'a assuré que la mortalité n'étoit ordinairement que d'un trentième environ, ce qui est la proportion des décès à Paris. En 1817, la mortalité a été plus foible encore : sur quarante-cinq mille habitants, il n'en est mort que quatorze cents. Malgré l'introduction de la vaccine, les enfants de cinq ans et au-dessous formoient le tiers des morts : on comptoit dans cette ville quelques centenaires.

L'hôpital d'Astrakhan est situé en très-bon air; les cours et les jardins sont vastes; les chambres sont très-proprement tenues. Il s'y trouvoit peu de malades. Dans le local destiné aux aliénés, on en voyoit sept couchés, et tous atteints de folie mélancolique.

L'hôpital de la marine, que nous avons été voir ensuite, étoit encore mieux tenu. Les maladies vénériennes étoient celles qui y dominoient. Après l'avoir visité, on nous conduisit à un hangar, où nous considérâmes avec admiration deux chaloupes construites par le tzar Pierre-le-Grand lui-même. On peut croire sans peine qu'elles sont aujourd'hui dans un grand état de dégradation; mais les cordes qui servoient à leur gréément, et qui sont également fabriquées de sa main avec une rare perfection, se sont très-bien conservées.

Les bâtiments qui servent à l'amirauté sont très-vastes, ainsi que le parc et les chantiers. Cependant on s'occupe très-peu de constructions, et toutes les forces de la mer Caspienne consistent en quelques bricks et goëlettes. Les Russes, naviguant seuls sur cette mer, et n'ayant aucun ennemi à y combattre, ont beaucoup réduit le matériel de leur marine sur la mer Caspienne. Mais s'il leur étoit utile d'y former des

armements, il est peu de chantier en Europe qui puisse être approvisionné avec plus de facilité et à meilleur compte que celui d'Astrakhan.

Lorsque les vents de nord-est arrivent dans cette ville, après avoir passé sur les immenses plaines qui s'étendent jusqu'en Sibérie, cette transition d'une grande chaleur à un froid excessif influe naturellement sur l'agriculture de cette contrée, et nuit beaucoup aux plantes qui doivent rester en terre pendant l'hiver.

Au milieu des terres généralement sablonneuses et arides qui environnent Astrakhan, on s'est attaché avec beaucoup de succès à la culture de la vigne : on prend seulement quelques précautions pour la préserver des gelées. Les premières plantations de vignes sont dues à un prisonnier Autrichien, qui en 1613 embrassa la religion grecque. S'étant fait moine, il cultiva dans les environs de son monastère des ceps de vigne qu'on lui avoit apportés de Chamakhie, et ils y réussirent si bien, que le tzar Mikail-Fœdorovitch lui fit donner l'ordre d'établir un vignoble pour le compte de la couronne. Depuis ce temps, la culture de la vigne s'est multipliée dans les jardins d'Astrakhan, et le raisin qui en provient est envoyé frais à Pétersbourg comme celui de Kizlar.

Une grande partie des terres de ce canton sont couvertes d'une couche de sel, et à peu de distance d'Astrakhan on trouve plusieurs lacs d'eau salée, une mine de sel gemme, et des carrières d'ardoises, de gypse et d'albâtre.

Mais la richesse d'Astrakhan repose moins sur l'agriculture que sur la pêche et le commerce.

On ne peut se faire une idée de l'immense quantité de poissons que fournit le Wolga. L'empereur Paul, chez qui toutes les passions étoient portées à l'extrême, et dont la générosité pour ceux qu'il aimoit étoit sans limites, avoit fait présent aux deux princes Kourakin de la pêche de l'embouchure du Wolga. Le riche grec Varvachi, dont j'ai souvent parlé, en fut long-temps le fermier au prix annuel de 500,000 roubles assignations, et y fit une immense fortune. Cette pêche est aujourd'hui louée 900,000 roubles à un marchand russe nommé Sapojnikoff, qui, avec ses associés, s'y est également enrichi. Il occupe huit à dix mille ouvriers; il couvre tout le fleuve de ses barages et de ses hameçons, et approvisionne la population de la Russie de la plus grande partie des poissons salés et fumés qu'elle consomme pendant ses longs carêmes; enfin il fournit à l'Italie et à la Grèce le caviar,

et à presque toute l'Europe, la colle de poisson réclamée par ses besoins.

Je suis descendu à l'embouchure du Wolga pour être témoin de cette pêche, et j'ai examiné les vastes caves dans lesquelles on sale et on conserve le poisson. Dans cet établissement tout est gigantesque. On ne peut se figurer l'énorme dimension des esturgeons qu'on nomme balouga; il en est qui pèsent jusqu'à deux mille quatre cents livres; les assetrines, les saumons, les carpes, les sterlets, tout est hors de la proportion des poissons en Europe. Je renvoie au surplus le lecteur aux ouvrages de Pallas et de Guldenstadt, pour les détails pleins d'intérêt qu'ils donnent sur la pêche du Wolga, et sur celle des phoques ou veaux marins dans les îles de la mer Caspienne.

Astrakhan, par l'effet de sa position, a toujours été une ville commerçante. Dans le moyen-âge, nous la voyons servir d'entrepôt pour les relations que les villes anséatiques avoient établies avec l'Asie. C'est par cette voie que Bremen, Hambourg, quelques autres ports situés sur la Baltique et la mer du Nord, l'Angleterre et la Hollande, recevoient les épices, les aromates, les pierreries, les riches étoffes de l'Inde, dont l'Italie et la France étoient alimentées par

les Vénitiens et les Génois. Lorsque, dans le seizième et le dix-septième siècles, la plus grande partie du commerce de l'Asie s'est transportée vers les établissements fondés par les Européens dans l'Inde, Astrakhan a dû nécessairement se ressentir, comme les ports de la côte orientale de la Méditerranée, de cette révolution dont on n'a peut-être pas toujours bien apprécié les causes.

On a généralement attribué à la découverte du cap de Bonne-Espérance l'anéantissement du commerce de l'Asie par la mer Noire et la Méditerranée, et la ruine de Gênes et de Venise, dont la prospérité reposoit sur ces relations. Il me semble que, dans cette circonstance, on a confondu l'effet avec la cause, puisque la découverte du cap de Bonne-Espérance est postérieure d'environ trente ans à l'expulsion des Génois de Caffa, et à la fermeture de la mer Noire aux pavillons de la chrétienté.

On avoit long-temps envié le commerce et les richesses des deux puissantes républiques d'Italie, et, en parvenant dans l'Inde par l'Océan, on s'emparoit de ces relations au moment même où l'occupation de toute la côte de l'Asie et de la Méditerranée, et la prise de Constantinople, livroient à la violence et à la barbarie toutes les

contrées qui pendant long-temps avoient été le centre du plus riche commerce.

Depuis que l'ukase du 8-20 octobre 1821 a ouvert de nouveau aux caravanes de l'Asie, sur le territoire d'un Etat puissant et civilisé, des marchés environnés de faveurs et de protection; que ces mêmes caravanes, par suite de l'influence de la Russie, peuvent traverser sans danger toute l'Asie occidentale, depuis la rive droite de l'Indus jusqu'à la mer Caspienne et la côte orientale de la mer Noire; et qu'enfin, de ces marchés, les rapports avec l'Europe peuvent s'établir par mer en temps de paix, et par les communications fluviales en cas de guerre, il n'est pas douteux qu'une grande partie du commerce de l'Asie reprendra son ancienne route, parce qu'elle est plus courte, plus avantageuse, et qu'elle n'est dominée par aucune compagnie privilégiée.

Dès que ce changement aura lieu, Astrakhan, qui communique par une navigation intérieure, d'un côté avec Pétersbourg, de l'autre avec la mer d'Azow, doit nécessairement avoir une grande participation au vaste commerce dont la Géorgie ne peut manquer de devenir le centre.

Aujourd'hui cette ville n'a, pour ainsi dire, qu'un commerce de commission. Les Persans

et les Arméniens qui y sont établis reçoivent en mai et juin les marchandises qu'on leur expédie de la Boukharie et de la Perse, et les transportent à Makariew, où ils achètent, en échange, les marchandises de l'Europe et des fabriques de la Russie qui conviennent à l'intérieur de l'Asie. Astrakhan est également le point d'expédition pour les fers qui arrivent de la Sibérie, et sont destinés pour Bakou, Enzili et Balfruch.

Les navires qui sont expédiés des ports de la Perse depuis le 1er avril jusqu'au 1er août, sont alors favorisés par les vents du sud, qui règnent principalement à cette époque de l'année. Plus tard, ces vents soufflent du nord, et facilitent la marche des bâtiments expédiés d'Astrakhan pour Enzili et Asterabad. Il résulte de cette particularité que les bâtiments destinés pour la côte du Ghilan et du Mazanderan, y arrivent précisément à l'entrée de l'automne, au moment où l'air de ces provinces est tellement mal sain, que les capitaines sont obligés de prendre un équipage double, pour remplacer les matelots qui tombent malades ou qui meurent au bout de quelques semaines de séjour sur cette côte dangereuse : aussi le fret est-il toujours à des prix élevés. L'établissement des bateaux à vapeur

sur la mer Caspienne, en changeant les époques de départ d'Astrakhan pour Enzili, aura, outre l'avantage attaché à la célérité de la marche, et de l'arrivée à époque fixe, celui d'éviter la mortalité qui frappe les équipages qui y abordent en automne.

On n'a jamais été dans l'usage de faire assurer les marchandises qui s'embarquent sur la mer Caspienne. Au surplus, tant que la Russie n'aura pas profité du droit que lui donnent ses traités, d'avoir des consuls et des comptoirs dans les ports de la côte méridionale de la Perse, elle n'aura dans ces contrées qu'un commerce secondaire, et sa navigation sur la mer Caspienne sera très-bornée.

Depuis quelques années un assez grand nombre de marchands Russes de l'intérieur viennent s'embarquer à Astrakhan pour le golfe de Koultiouk, sur la côte méridionale de la mer Caspienne; de ce point, ils vont en caravane à Khiva, et jusqu'à Boukhara, en traversant le pays des Turcomans, qui occupent une partie de la côte.

La ville d'Astrakhan, dont le commerce direct en Perse est si borné, n'a encore établi, comme on peut le croire, aucune relation avec l'Inde et l'Arabie par le golfe Persique. Ce-

pendant, au commencement de ce siècle, elle a été témoin d'un voyage qui eût dû tourner son attention vers ces vastes contrées, et lui prouver que, par cette voie, les communications avec l'Inde étoient faciles.

En 1801, Hadji-Abdoula, marchand Turc de Bagdad, Makou, Grec de Philipol, et deux Arméniens de la Mésopotamie, arrivèrent à Astrakhan avec une cargaison composée de café de l'Yémen, de marchandises de l'Inde, et de tabac de Schiras. La crainte des Vahabites les avoit empêchés de suivre la route ordinaire pour se rendre à Constantinople. Après avoir remonté l'Euphrate jusqu'à Bassora, ils vinrent, en quarante-deux jours, à Enzili, sur la mer Caspienne, en passant par Casroum, Schiras, Ispahan, Cachan et Casbin. Ils s'embarquèrent ensuite à Enzili pour Astrakhan, d'où ils remontèrent le Wolga jusqu'à Dubofka. De ce point les marchandises furent transportées par terre jusqu'à Catchalni, qui en est à quinze lieues. Elles y furent embarquées sur le Don jusqu'à Taganrog, et de là elles furent expédiées pour Constantinople. Depuis cette époque, tous les ans quelques marchands turcs de Bassora traversent toute la Perse pour gagner Recht, capitale du Ghilan, où ils échangent des marchan-

dises d'Europe et de l'Inde contre les produits du Candahar, de la Perse, du Cachemire et du Thibet.

Astrakhan a une navigation assez suivie sur le Wolga et ses nombreux affluens. Ce fleuve a plus de quatre mille werstes (mille lieues) de cours navigable. Il traverse les plus riches provinces de la Russie, et communique, par les rivières qui s'y jettent, avec les points les plus éloignés de ce vaste empire. Il a l'avantage de ne pas avoir de cataractes, et d'offrir partout un halage facile. Malheureusement, depuis quelques années, il éprouve la diminution graduelle que nous avons eu occasion de remarquer sur la mer Caspienne; et cette diminution est tellement sensible, qu'on ne peut plus expédier d'Astrakhan pour le gouvernement de Perme que des bâtiments de cent cinquante tonneaux au plus, pendant qu'il y a dix ans les bâtiments de deux cent cinquante tonneaux remontoient le Wolga avec leur chargement entier.

On se sert sur le fleuve de deux sortes de barques : la première, celles de Viatka, amène à Astrakhan des chargements considérables de bois de charpente. Ces bâtiments ont jusqu'à dix-huit pieds de hauteur, mais en tirent à peine neuf. Ils ne peuvent cependant naviguer

qu'à l'époque des plus hautes eaux et du débordement du fleuve. A leur arrivée à Astrakhan, on vend ordinairement tout ensemble la cargaison de bois et le navire qu'on dépèce. On donne à ces barques le nom de bela (blanche), parce qu'elles ne sont pas enduites de goudron, usage qu'on a adopté, afin que les acheteurs puissent se servir du bois de ces navires dans la construction de leurs maisons.

La seconde sorte de barque dont on se sert sur le Wolga est celle qui apporte le blé à Astrakhan; elles ont la même longueur que les premières dont j'ai parlé, mais elles ne sont pas aussi élevées, et la membrure en est plus mince : ces bâtiments portent les noms des villes d'où ils sont expédiés. On fait encore usage sur le Wolga de bateaux longs à plates varangues, formés d'un bois léger revêtu d'écorce de tilleul, et ayant un pont. Ils servent au transport des eaux-de-vie, du fer et du charbon.

On appelle barque de marche celles qui descendent et remontent le Wolga, dont le cours est assez rapide. Leur longueur est de six à douze sagennes (1), sur une profondeur proportionnée, et elles sont aussi pontées. Leur équi-

(1) La sagenne est de six pieds six pouces six lignes.

page est composé de huit à dix hommes en descendant le Wolga ; il est de quarante hommes pour remonter ce fleuve. Tous ces bâtiments ont un seul mât avec plusieurs voiles.

Après avoir parlé de la navigation intérieure, je dirai encore quelques mots sur les relations actuelles d'Astrakhan avec la Perse.

Rien n'est plus facile que de se tromper dans une loi de douane, parce qu'en prenant les mesures qu'on croit propres à favoriser une nouvelle branche d'industrie manufacturière ou agricole, on ne peut prévoir souvent quelle sera l'influence de ces mesures sur les autres branches d'industrie. Ainsi, une loi en faveur d'une manufacture naissante peut entraîner, par réciprocité de la part des étrangers, des prohibitions qui nuisent à des fabriques depuis longtemps en activité. Ce qui arrive dans les pays les plus avancés dans la science des douanes doit naturellement survenir fréquemment dans une contrée où la législation fiscale, matière si compliquée et si difficile à bien comprendre, est encore dans un état continuel d'incertitude.

La Russie, jusqu'en 1812, achetoit à très-bas prix dans le Mazanderan des cotons à courte soie d'une bonne qualité, et qu'elle payoit en ducats. La sortie de l'or a été prohibée en 1812 et 1813,

et dès-lors les achats de coton ont cessé d'avoir lieu. L'Angleterre, toujours habile à profiter des fautes des nations avec lesquelles elle est en rivalité de commerce, s'est transportée sur le marché de Balfruch, où, délivrée de toute concurrence, elle a acheté à très-bas prix contre des ducats les cotons du Mazanderan, qui depuis sont parvenus en Europe par le golfe Persique, et se sont vendus comme cotons de Souboujac, avec lesquels ils ont une parfaite ressemblance. Les Anglais, pendant les deux premières années, firent leurs achats en ducats; mais leurs agents, par suite des relations nouvelles qu'ils venoient de former, acquirent la connoissance des qualités des couleurs et de la largeur des draps et des étoffes qui convenoient aux habitants du nord de la Perse, et bientôt ils substituèrent des marchandises à l'or qui avoit été nécessaire pour leurs premières opérations. Cependant le ministre éclairé, qui avoit adopté une fausse mesure, ne tarda pas à la révoquer, et la sortie des ducats fut de nouveau permise. Les velours ont cessé d'entrer dans les échanges entre la Russie et la Perse, depuis que, pour favoriser une manufacture de cette étoffe dans les environs de Moscou, le gouvernement Russe a frappé de droits équivalents à une prohibition

les velours étrangers, qui seuls étoient demandés par les Persans.

C'est surtout en 1813, époque de la dernière guerre de la Russie contre la Perse, que les Anglais ont profité de l'interruption du commerce entre les deux nations, pour accoutumer les Persans à leurs draps, à leurs quincailleries, et à beaucoup d'autres articles fournis antérieurement par la Russie.

Le commerce de la Perse et de l'Asie centrale comprend une grande quantité de drogues pour la teinture et la médecine. Il n'en vient encore que de bien foibles parties à Astrakhan, où il n'y a nul spéculateur, nul négociant qui ait la connoissance de ces marchandises. Ainsi, cette branche importante de commerce, dont la Russie pourroit facilement se rendre maîtresse, est encore entre les mains des Anglais et des Hollandais, qui en approvisionnent l'empire Russe, ainsi que tous les autres États de l'Europe.

Indépendamment du coton du Mazanderan et de la Boukharie, la soie des provinces Persanes forme l'article principal du commerce d'Astrakhan. Les Persans apportent aussi des quantités assez considérables de perles fines et de châles de Cachemire. Le commerce des

diamants, qui, sous Louis XIV, avoit attiré en Perse Chardin et Tavernier, paroît y être entièrement tombé.

Si, après avoir indiqué le commerce actuel d'Astrakhan, il falloit tracer le tableau des relations que pourroient établir des maisons européennes puissantes en capitaux et en crédit, fixées dans cette ville, il suffiroit de rappeler les plans et les vues du tzar Pierre relativement au commerce de cette cité.

Cet homme extraordinaire avoit rapporté de son long séjour en Hollande et de ses voyages en Angleterre le génie de ces deux nations pour le commerce. Il aperçoit d'abord l'importance du commerce de la Perse, et pour prix des secours qu'il accorde au souverain de cette contrée, il se fait céder le Ghilan, le Mazanderan et la province d'Asterabad. Par cette possession, dont les avantages furent méconnus de ses successeurs, il maîtrisoit le riche trafic de deux vastes empires, et établissoit des relations promptes avec toutes les contrées qui bordent l'Indus, depuis le Pendjab jusqu'au Guzurate.

Pour être en état de défendre ses nouvelles provinces, il est nécessaire que Pierre-le-Grand domine la mer Caspienne, et immédiatement il fonde un vaste chantier à Astrakhan, et trois ou

quatre années lui suffisent pour y construire de nombreux bâtiments de transport et les vaisseaux de guerre qui doivent les protéger.

Le tzar sait que, dans la Boukharie, Balk, Samarcande, Boukhara sont des villes importantes, dont les relations s'étendent au Thibet, au Cachemire et dans l'Inde; et, après avoir fait reconnoître le pays par le capitaine Allemand Bucholts, auquel il donne des instructions toutes écrites de sa main, il se détermine à faire partir une expédition pour Khiva, et y envoie trois mille hommes commandés par le prince Bekovits, qu'il charge spécialement de rechercher l'ancien cours de l'Oxus, dans l'intention de ramener dans ses États le riche commerce dont Astrakhan avoit joui pendant le moyen-âge.

La malheureuse issue de l'expédition de Bekovits, que le tzar n'eut le temps ni de renouveler, ni de venger, ne prouve rien contre la sagesse de ses plans dans cette circonstance, puisque, maître de Khiva, il l'eût été du commerce de la Boukharie; et s'il falloit démontrer la facilité avec laquelle la conquête qu'il avoit projetée pouvoit se faire, je dirois qu'il y a environ vingt ans, un simple parti de cosaques pénétra des bords de l'Oural jusqu'à Khiva, sans

en avoir reçu l'ordre, s'empara de cette ville, et en auroit conservé la possession, si le gouvernement Russe, instruit de l'événement, n'avoit forcé les cosaques de revenir dans leurs stanitses.

Pour appuyer ses vues sur l'Asie centrale, Pierre-le-Grand fait construire trois forteresses sur la côte orientale de la mer Caspienne.

Portant ses regards sur tous les points de ses vastes frontières, il veut profiter de tous les moyens qui sont en son pouvoir pour étendre le commerce de son empire.

En 1653 (1), un gouverneur de Tobolsk avoit établi les premières relations avec la Chine, par l'intermédiaire d'un homme intelligent, nommé Baïkow. Mais ces relations avoient eu si peu de publicité, qu'un voyageur prétend que les Russes et les Chinois ignoroient réciproquement leur existence, lorsqu'en 1680 ils se rencontrèrent sur les bords du fleuve Amour, poursuivant les uns et les autres des Tongousses qu'ils cherchoient à subjuguer. Chacun d'eux se prétendoit sur son territoire, et les deux nations étoient

(1) Dans un ouvrage allemand sur le commerce de la Russie, on assure que, dès le commencement du dix-septième siècle, il y a eu quelques rapports de commerce entre la Sibérie et la Chine.

prêtes à en venir aux mains, quand le tzar qui régnoit alors envoya à Péking une ambassade, dans le but de calmer ces différends. Elle n'eut d'abord aucun succès; mais, en 1689, Fœdor Golovin, nouvel ambassadeur, fixa les limites des deux États, et signa un traité de commerce. C'est à peu près à cette époque que les autres puissances chrétiennes établissoient par Canton des relations avec la Chine.

Le commerce entre les deux empires limitrophes n'avoit eu, depuis 1691 jusqu'en 1712, qu'une bien foible extension, lorsque le tzar Pierre envoya comme ambassadeur à la Chine Laurent Lange, en lui faisant prendre la route de la Sibérie. Cet ingénieur Suédois, homme habile, réussit complétement dans sa mission, demeura long-temps à Péking comme résident du tzar, et prépara le traité du 14 juin 1728, signé à Kiakhta, qui non-seulement confirma aux Russes le droit d'envoyer tous les ans des caravanes à Péking, mais même celui d'y avoir une église et des prêtres. Si depuis ces priviléges ont été perdus, et si le commerce entre les Russes et les Chinois a été transporté à Kiakhta, aux frontières de la Chine, il n'en doit pas moins au tzar presque toute son importance actuelle. Astrakhan est aussi bien situé que Moscou pour suivre

ces relations, qui seroient susceptibles d'acquérir la plus grande extension, si le gouvernement Russe, dans son intérêt bien entendu, je pense, consentoit à accorder à beaucoup de produits des manufactures européennes le droit de transit qu'ont obtenu les draps Prussiens.

J'ai indiqué les relations qu'Astrakhan peut établir avec toutes les contrées qui bordent la mer Caspienne, avec celles qui sont situées à l'orient du Wolga, le nord de la Russie et la mer d'Azow. Ces détails suffisent pour faire juger l'importance de cette ville, et prouver qu'elle mérite aussi de fixer l'attention des négociants Européens.

Après y avoir passé quinze jours, nous en partîmes le 18-30 novembre pour Taganrog. La surveille de notre arrivée, à cinq heures du soir, le thermomètre étoit à huit degrés au-dessus de glace; le lendemain, à sept heures du matin, il étoit à 16 au-dessous. Les chevaux et les bœufs qu'on avoit laissés dans les champs n'avoient pu résister à une transition si forte et si rapide : nous en trouvâmes un grand nombre gelés le long du chemin. Échappés nous-mêmes presque miraculeusement à ce danger, nous arrivâmes à Taganrog le 1er-13 décembre 1820 : après avoir passé quelques mois dans

cette ville, nous en repartîmes pour Saint-Pétersbourg.

Ici se termine la tâche que je m'étois imposée. Mon but a été d'appeler enfin l'attention de l'Europe, et de la France en particulier, sur une partie de l'Asie, dont la population est quatre fois plus considérable que celle de l'Amérique méridionale, où tous les produits industriels de l'Europe peuvent trouver d'immenses débouchés, où les richesses de toute nature abondent, mais où la plus grande partie de l'or est encore recélée, confiée à la terre, et ne demande, pour reparoître, que la certitude de ne plus en exposer le possesseur à l'oppression. Déjà, au milieu des grands événements dont Constantinople vient d'être le théâtre et des scènes sanglantes qui les ont accompagnés, une loi des peuples civilisés, une loi par laquelle le divan renonce aux confiscations, semble annoncer les futurs changements qui se préparent en Asie, et les ressources qu'offriront un jour ces contrées sous le rapport du commerce.

Dans mon voyage, j'ai indiqué Kotaïs, si bien située pour alimenter toute la Natolie et l'Arménie turque des produits variés de l'industrie européenne; plus loin, Tiflis, point cen-

tral de toutes les relations, chef-lieu de tous les comptoirs; puis Bakou, sur la mer Caspienne, communiquant en peu de temps avec le nord de la Perse, le Candahar et la Boukharie; enfin Astrakhan, reprenant ses anciennes relations avec l'Asie, et servant d'intermédiaire entre cette partie du monde, la mer d'Azow et la Baltique.

En faveur du but utile que je me suis proposé, je réclame de nouveau l'indulgence du lecteur pour les fautes nombreuses, inséparables d'un travail précipité, et d'une rédaction faite au jour le jour au milieu d'occupations multipliées. Il ne me reste plus qu'à rappeler tout ce que je dois de reconnoissance à feu l'illustre duc de Richelieu. C'est à sa recommandation puissante près d'un souverain, dont l'âme élevée avoit si bien su apprécier son mérite et ses vertus; c'est à M. le comte de La Feronnays, ambassadeur du roi à Pétersbourg, dont les sages conseils et l'appui m'ont été si utiles, que je dois le succès de mon voyage, et je me plais à reconnoître que, sans eux, mes projets eussent été stériles et mes plans sans exécution.

FIN DU SECOND VOLUME.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N° 1.

Des Poids et Mesures.

Les poids en usage en Géorgie comme en Russie sont :

Le poud, qui équivaut à trente-trois livres un tiers, poids de marc, et contient quarante livres de Russie ou de Marseille, ces deux derniers poids ne différant que d'une fraction peu importante.

La livre ou fund se divise en trente-deux lots, chaque lot en trois solotniks, chaque solotnik en trois grains, et le grain en scrupules. Ces sous-divisions fractionnaires ne sont connues que pour le commerce des diamants, des perles et de l'or.

Le berkovitz est une mesure dont on se sert pour les marchandises de grand encombrement, comme les chanvres et les potasses. Elle n'est guère connue sous cette dénomination qu'à Pétersbourg, à Riga, et dans les autres villes du nord de la Russie. Cette mesure, qui correspond au tchevert, contient dix

pouds ou trois cent trente-trois livres un tiers, poids de marc, ou quatre cents livres de Russie.

A Tiflis, on se sert aux boucheries, et pour les comestibles, d'une mesure particulière, à laquelle on donne le nom de litre. Elle équivaut au demi-batman royal de Perse, à trois okes turques, et à neuf livres de Russie (1).

Dans un pays si souvent envahi, et quelquefois occupé par les Turcs, et surtout par les Persans, on doit peu s'étonner de la variété qu'on rencontre dans les poids et mesures, et dans les usages du commerce. Elle demande une grande attention, lorsqu'on veut acheter ou vendre des marchandises.

Les mesures de capacité sont aussi variées que les poids.

En Russie on se sert:

1°. De la pipe de douze ancres (elle contient cinq cents pintes de Paris environ);

2°. De l'oxhoft ou barrique de Bordeaux, qui contient trente welts, environ deux cent cinquante pintes de Paris;

3°. De l'ancre, qui contient trois wedros (quarante pintes de Paris);

4°. Le wedro contient treize pintes un tiers de Paris.

Mais à Tiflis, où l'usage des barriques n'existe pas

(1) On se sert aussi en Géorgie, surtout pour les grains, d'une mesure nommée codde, qui est égale à deux pouds.

encore, et où le vin et tous les liquides se transportent dans des outres ou bourdouks d'une dimension plus ou moins grande, on se sert de mesures de capacité particulières au pays.

Ainsi, le vin se vend à la chappe, qui contient trois tonques, et à la tonque, qui contient cinq bouteilles et demie de Bordeaux.

Mesures de longueur.

On se sert presque généralement en Géorgie de l'archine russe : elle équivaut à vingt-six pouces six lignes de France.

Cent aunes de France équivalent à cent soixante-quatre archines de Russie.

La sagenne est de trois archines, et équivaut conséquemment à six pieds sept pouces et demi.

L'archine se divise en seize verchoks, chaque verchok équivaut à vingt lignes de France.

La werste, mesure pour les distances, est de cinq cents sagennes, de six pieds six pouces six lignes, et conséquemment quatre werstes équivalent à deux mille sagennes ou deux mille deux cents toises, et une foible fraction, environ une lieue de poste de France, et un dixième.

Mesures pour les terres.

On vend dans la Russie les terres à la disséatine. La disséatine, entre particuliers, est différente de celle de la couronne. La première est de quatre-vingts sa-

gennes de longueur, sur quarante de largeur : elle représente donc trois mille deux cents sagennes carrées, et équivaut à trois arpents un tiers de France, de cent perches carrées, la perche de vingt pieds, sauf la différence entre le carré de la sagenne et celui de la toise.

La disséatine de la couronne, qui est de soixante sur quarante, contient deux mille quatre cents sagennes carrées, et équivaut, à une fraction près, à deux arpents et demi de France, en calculant la perche à vingt pieds.

Dans toute la Géorgie et l'Immirette, on mesure les terres d'après ce qu'on suppose qu'une charrue attelée de quatre, six ou huit bœufs, peut labourer en un jour. Il n'est pas nécessaire de faire observer quelle incertitude il doit exister dans des mesures établies sur des bases aussi incertaines. Il m'a paru que cette mesure équivaloit à environ le cinquième d'une disséatine.

Au surplus, pour expliquer une telle insouciance, je rappellerai qu'en Géorgie, dans toute l'ancienne Colchide, et en Russie, excepté les terrains enclos plantés en mûriers, en vignes ou en safran, ce n'est jamais l'étendue des terres qu'on considère, mais le nombre des serfs mâles attachés aux propriétés. Tel seigneur, en Russie, qui connoît exactement le nombre de ses serfs, n'a absolument aucune idée de l'étendue de ses propriétés.

Dans l'Immirette et la Mingrelie, long-temps sou-

mises aux Turcs, les poids et mesures russes sont beaucoup moins en usage qu'à Tiflis, et celles dont on se sert à Constantinople sont généralement adoptées.

Le vin cependant s'y vend comme en Géorgie, à la chappe, à la tonque et à la manerque, qui contient une demi-tonque. Je parlerai dans un article particulier des poids et mesures de Constantinople, à cause des relations déjà si fréquentes entre la Natolie, l'Arménie, et de l'extension dont elles sont susceptibles.

Poids et Mesures persans quelquefois en usage en Géorgie.

Dans les kanats de Ghendjé, ou Élisabeth-Pol, du Noucha, du Karabagh, du Chirvan et du Daghestan, aujourd'hui à la Russie, les Persans et les Tartares ont conservé avec leurs anciennes mœurs et coutumes l'usage des poids et mesures persans.

Rien n'est plus difficile que d'indiquer avec exactitude les poids et les mesures de Perse, à cause de leur grande diversité, et du peu d'instruction de ceux qui en font journellement usage.

Le man, ou batman, est le poids le plus généralement en usage à Tauris et dans une grande partie de la Perse. Le batman dont se sert le gouvernement est de quarante sirs, dont cinq équivalent à une livre, poids de marc : c'est à peu près le litre de Tiflis, où ce poids, comme à Tauris, est en usage pour la vente

de la viande, du sucre, du café et de beaucoup d'autres objets.

Dans ce même territoire de Tauris, on se sert, pour la vente du blé et du riz, d'un batman de quarante-cinq sirs, ou neuf livres, poids de marc; il est aussi en usage dans les ports du golfe Persique.

A Ispahan et dans les environs, on se sert du batman d'Érivan, qui contient soixante sirs ou douze livres, poids de marc.

Enfin le man, ou batman royal (meni-chahi), contient quatre-vingts sirs, ou seize livres, poids de marc, et diffère conséquemment très-peu du batman turc de six okes, ou dix-huit livres de Russie. Il est fort en usage à Ispahan, à Kachan, à Téheran, dans tout le Ghilan et le Mazanderan, surtout pour le commerce de la soie.

M. le chevalier Amédée Jaubert, à qui on doit une partie de ces renseignements, assure qu'à Khoy on se sert d'un man ou batman particulier, qui contient cent soixante sirs, ou trente-deux livres, poids de marc: c'est sans doute celui dont on fait usage pour les achats de coton, comme à Téheran et à Casvin pour le froment, l'orge, le beurre et les fruits secs.

Le grain d'orge étoit primitivement la base du poids en Perse. On suppose que quatre grains d'orge, nommés djew, équivalent à un pois chiche (ou nockoud); que vingt-quatre nockouds ou pois chiches égalent un mystqual, ou vingt-deux karats. Cette me-

sure est la même dans toute la Perse, et le terme de comparaison généralement reçu.

Le mystqual de Turquie a deux karats de plus. On vend au mystqual les perles, l'or, l'argent, les drogues, les coupons de châles, et autres matières précieuses.

Seize mystquals composent un sir, qui est égal à quinze cent trente-six grains d'orge.

Cinq sirs font sept mille six cent quatre-vingts grains, et équivalent, comme je l'ai dit, à une livre de France.

Après avoir donné ces renseignements sur les poids en usage en Perse, j'avoue que je reste encore en doute sur l'exactitude de ces évaluations, s'il est vrai que les marchands Arméniens d'Astrakhan considèrent trois batmanstchahs de soie comme équivalant à quarante-deux livres et demie de Russie, puisqu'alors le batmanstchah ne vaudroit que quatorze livres un sixième de Russie, au lieu de seize livres, poids de marc.

Mesures de longueur et de dimension.

Les mesures de longueur ou de dimension sont encore plus variées et plus incertaines que les autres.

Selon un des voyageurs les plus modernes, le gues ou archine royale, dont on se sert le plus communément en Perse, égale un mètre vingt-cinq centimètres, ou près de trente-huit pouces, et cepen-

dant tous les marchands Persans avec lesquels les négocians de Constantinople ont eu des rapports, s'accordent à ne donner à l'archine royale (zeray-chahi) de Perse que trente-sept pouces : ce qui est parfaitement d'accord avec l'archine géorgienne, qui n'est elle-même que celle de Perse. Indépendamment de l'archine royale généralement en usage en Perse, il en existe de particulières à Ispahan, à Yezd, à Chyras, à Lar, à Bender-Boucher, et à Khoy.

La mesure dont on se sert pour arpenter les terres se nomme djirib ou tenef; elle est de seize archines royales. Je n'ai pas besoin de parler des mesures de capacité, l'usage général en Perse étant de vendre les liquides au poids, de même que les graines de toute espèce.

Mesures turques en usage dans l'Immirette et la Mingrelie.

Les mesures de poids dont on se sert dans toute l'ancienne Colchide, long-temps occupée par les Turcs, sont : le quintal, ou cantaro, qui vaut quarante-quatre okes ; lorsqu'il s'agit de denrées coloniales ou d'épices, le quintal se divise à Constantinople en centaines; mais l'usage en Colchide, pour les sous-divisions, est de ne connoître que l'oke, et cette oke se sousdivise en quatre cents dragmes : l'oke équivaut à trois livres, poids de Marseille, et une fraction : ainsi on considère habituellement trente - trois okes comme égaux à cent livres de

Russie ou de Marseille, ou à quatre-vingt-trois livres trois quarts, poids de marc.

On se sert, à Constantinople, pour les essences de roses, les pierres précieuses, les perles et l'or, du médical, qui vaut une dragme et demie.

A l'égard du sel, du blé, du maïs et des autres grains, on les vend au kilo, mesure de capacité, dont cinq kilos sept huitièmes équivalent au schetweert de blé d'Odessa.

Le kilo de sel pèse de vingt-huit à trente-deux okes de quatre-vingt-quatre à quatre-vingt-seize livres, et celui de maïs, environ vingt-deux okes, ou soixante-six livres.

Pour mesure de longueur, on se sert dans toute l'ancienne Colchide, comme à Constantinople, du pic, qui est de vingt-cinq pouces, et diffère ainsi très-peu de l'archine russe, qui est de vingt-six pouces et demi.

Monnoies.

On se sert à Tiflis des monnoies frappées en Russie et de celles qui sont en usage en Perse. Depuis quelque temps on y voit aussi beaucoup de pièces turques, et comme elles ont cours dans toute l'Immirette, je ferai successivement mention des unes et des autres.

Les payements en Russie se font de deux manières: en assignations de banque, et en monnoies d'or, d'argent et de cuivre.

Les assignations de banque ne sont pas, comme dans toute la Russie, la monnoie courante à Tiflis. Tout s'y vend en roubles d'argent; mais les assignations de banque sont très-recherchées pour les envois de fonds à faire en Russie, et surtout pour les achats des Arméniens à la foire de Makariew, aujourd'hui Nijni-Novgorod.

Les assignations de banque servent donc à la fois en Géorgie de monnoie et de lettre de change. J'ai expliqué ailleurs combien la faculté de faire par la poste des remises d'argent, ou d'en recevoir moyennant un simple droit de un pour cent, présentoit d'avantages aux négociants, et facilitoit les grandes opérations de commerce et de banque.

Les monnoies de la Russie consistent en pièces d'or de 20 roubles assignations (20 fr.); elles sont en général peu recherchées, et éprouvent même une perte plus ou moins grande lorsqu'on les échange contre des roubles d'argent: elles n'entrent pas dans les payements du commerce, et d'ailleurs on n'en voit jamais en Géorgie.

Les monnoies les plus courantes sont les roubles d'argent; ils sont comptés dans tous les marchés et transactions ordinaires pour 3 roubles 80 copecs assignations (3 fr. 80 cent.). A Moscou et Odessa, leur cours varie de 3 roubles 60 copecs à 3 roubles 80 copecs.

On voit peu de demi-roubles et de pièces de 80 et 40 copecs russes; lorsqu'on en donne en payement,

on les considère les unes comme des abazes, et les autres comme des demi-abazes.

Les monnoies de cuivre ont en Géorgie une valeur bien supérieure à celle qu'on leur donne dans tout l'intérieur de la Russie, puisque 60 copecs de cuivre sont considérés comme égaux à une pièce de 80 copecs, et conséquemment 300 copecs en cuivre valent 1 rouble d'argent de 3 roubles 80 copecs. Je crois devoir donner ici les motifs de cette singularité. Les gros sous de cuivre de 5 copecs, auxquels on donne aussi le nom de pataques, sont tellement pesants, que soixante-quatre de ces pièces pèsent un poud ou quarante livres de Russie; et comme le poud de cuivre brut ne vaut jamais moins de 30 à 32 roubles assignations, il s'ensuivoit que leur refonte procuroit un capital de bénéfice, opération qu'une grande surveillance n'empêchoit pas toujours d'avoir lieu. Aussi le Gouvernement s'occupe-t-il à retirer ces pièces de la circulation, et il les remplace par des sous assez légers, pour ne laisser aucun bénéfice à la refonte.

Monnoies persanes.

Avant la réunion de la Géorgie à la Russie, les monnoies persanes étoient les seules en usage dans cette contrée.

Les pièces d'or consistent en toman, demi-toman, et quart de toman. Selon M. Amédée Jaubert, les tomans qui sont d'or pur pèsent vingt-huit nockouds,

soit un mystqual un seizième, et valoient 20 francs au moment où l'ambassade du général Gardanne étoit à Téheran. Soit que ce savant et intéressant voyageur ait été induit en erreur sur la valeur réelle de cette monnoie, ou que depuis cette époque son poids ait été réduit, il est de fait que le toman dont les Persans apportent à Tiflis des quantités considérables, y vaut 4 roubles d'argent (16 fr.), et que 3 tomans faisant 48 francs, pèsent exactement 4 ducats de Hollande.

Dans toute la Géorgie, lorsque les marchands Arméniens stipulent un payement en tomans, ils entendent toujours un toman nominal de 40 francs, monnoie imaginaire qui représente 2 tomans et demi d'or.

Le toman se divise en 8 réales, qui valent chacun 2 francs.

On voit très-peu de réales à Tiflis, et je n'en fais mention ici qu'à cause des transactions qui pourront avoir lieu en Perse, et pour faire connoître la division du toman. Ces réales sont en argent très-pur.

Si les tomans d'or et les réales ne sont pas des monnoies courantes à Tiflis, il n'en est pas de même des abazes. Cette pièce, frappée anciennement en Perse, et qui remonte au règne d'Abbas-le-Grand, dont elle a conservé le nom, est d'argent pur, et considérée dans le commerce comme égale à la pièce de 80 copecs : presque tous les payements se font en cette monnoie.

Depuis quelques années, le gouvernement Russe, à l'exemple des rois de Géorgie, a fait frapper à l'hôtel des monnoies de Tiflis une grande quantité d'abazes et de doubles abazes. Au lieu du caractère persan qui forme la légende ou inscription des abazes frappées en Perse, sur celle-ci, d'un côté, on a frappé en caractère géorgien le nom de Tiflis, et de l'autre, les mots monnoie géorgienne, et l'année.

Ces dernières abazes ne sont pas d'argent pur comme celles frappées en Perse. J'ignore quel en est l'alliage. Toutefois, l'on ne fait dans les payements aucune différence entre l'une et l'autre monnoies.

Indépendamment de ces deux espèces d'abazes, les anciens kans de Ghendjé, et surtout ceux du Chirvan, en ont fait frapper qui ont plus ou moins d'alliage, et qui diffèrent beaucoup de valeur avec celles qui étoient frappées en Perse, et même en Géorgie.

Outre les monnoies persanes et turques, une des monnoies les plus en usage à Tiflis, ce sont les ducats de Hollande. Lorsqu'ils sont neufs ou absolument de poids, ils se payent à Tiflis de 3 roubles d'argent à 3 roubles un quart, et se vendoient au même prix en 1820, quand le change sur Paris étoit à 115. Le sequin de Venise est moins recherché à cause de la prévention qui y est attachée.

Monnoies turques.

Les monnoies turques ont à Tiflis un cours chez

les Arméniens comme les ducats et les assignations. En Immirette et en Mingrelie, elles servent à tous les payements du commerce; mais elles ne sont pas admises dans les caisses du Gouvernement.

Depuis trente ans, les monnoies turques ont été tellement altérées, si souvent fabriquées et contrefaites dans les pays étrangers, elles ont éprouvé tant de changements dans leur valeur, qu'elles ne présentent que désordre et confusion. Et comme le discrédit de l'empire Ottoman, sous le rapport du change et des finances, a suivi la détérioration de ses monnoies, on peut dire que cette cause seule, au milieu de beaucoup d'autres, suffiroit pour ébranler cette puissance dans un moment où sa conservation exige des dépenses énormes et de grands sacrifices d'argent.

En Immirette et en Mingrelie, tous les payements se font en paras, dont quarante forment la piastre turque.

Cette piastre, qui valoit, il y a trente ans, 2 francs 50 centimes, ne vaut plus, dans ce moment, que 40 copecs ou centimes, et peut-être moins; car les derniers événements survenus à Constantinople ne sont pas propres à améliorer le cours de ses changes et la valeur de ses monnoies.

La piastre turque a, pendant long-temps, été considérée en Immirette et en Mingrelie comme équivalant à l'abaze; et ainsi les marchands Géorgiens qui

venoient à Kotaïs, y échangeoient le rouble d'argent de 5 abazes pour 200 paras, et l'abaze pour 40.

La détérioration de la piastre à Constantinople avoit, depuis deux ans, déterminé une foible diminution dans la valeur des paras, dont on donnoit 42 au lieu de 40 pour un abaze.. A ce taux, il y avoit un bénéfice de plus de vingt-cinq pour cent pour ceux qui tiroient leurs paras de la Turquie même. Aussi les marchands Arméniens n'ont-ils pas manqué de transporter à Constantinople des ducats qu'ils payoient à Kotaïs 3 roubles d'argent et quelques copecs, et d'en rapporter la valeur en paras, dont ils ont inondé le pays. Il s'en est suivi qu'en 1822, dans quelques jours, les abazes sont montés à 50 paras; et ils sont sûrement aujourd'hui à un taux beaucoup plus élevé.

Les pièces turques en or, qu'on trouve en plus grande quantité sur la place de Tiflis, sont les makmoudies, qui étoient, à Constantinople, égales à 25 piastres. En 1823, on les obtenoit à Tiflis pour 4 roubles d'argent ou 20 abazes, monnoie qu'on avoit long-temps considérée comme égale à la piastre turque.

On trouve à Tiflis des demi-makmoudies, qui se payent 2 roubles d'argent.

On y achète aussi des roubiers, petite pièce d'or de Turquie, d'une valeur d'environ 3 piastres turques, et qu'on obtient à 2 abazes et demi, et quelquefois à moins.

Les piastres d'Espagne, et les thalers d'Allemagne, de même que les monnoies de France, ne sont pas encore connus à Tiflis, et comme lorsqu'il s'agit d'une chose incertaine, les marchands Arméniens ont toujours soin de prendre leurs précautions pour ne pas être trompés, on fera très-sagement, et tant que les négociants Européens n'auront pas des établissements dans cette contrée, de s'abstenir de toutes autres remises que des assignations de banque et des ducats.

N° 2.

Extrait d'un ukase de Sa Majesté l'Empereur Alexandre Ier, du 10 *mai* 1817.

Le transit des draps de Prusse pour l'Asie est permis aux conditions suivantes;

SAVOIR :

1°. Tout sujet Russe, ayant droit de trafiquer d'objets étrangers, peut faire venir des draps de Prusse pour les envoyer en Asie.

2°. Ils doivent payer les droits aux douanes de Pollangen, de Brest-Litowky ou de Pétersbourg.

3°. A leur arrivée, le négociant, ou son agent, doit déclarer par écrit le nombre des ballots, des pièces de draps et des archines que chaque pièce contient. Il paye pour droits de transit 15 copecs

argent blanc pour chaque archine, et le droit peut être payé en assignations d'après le cours.

4°. Les droits payés, on appose sur les caisses ou ballots le sceau du transit en plomb.

5°. En même temps la douane fait signer au propriétaire de ces draps un engagement de présenter, dans l'espace de temps ci-dessous indiqué, au département du commerce, et d'envoyer d'une douane quelconque d'Asie une attestation que les draps mentionnés sont véritablement et en entier transportés hors des frontières. S'il manque à remplir cette condition au terme indiqué, ou si toute la quantité n'a pas été envoyée, il payera pour tout ce qui sera resté en Russie le droit d'entrée, d'après le tarif de 1816, c'est-à-dire 1 rouble 10 copecs par archine au-dessus de 15 copecs argent blanc, perçus auparavant.

6°. Il doit donner à la douane, pour sûreté de ses engagements, la caution de quelqu'une des maisons de commerce qui possèdent la confiance du gouvernement.

7°. La caution acceptée, et les droits perçus, enregistrés, les draps sont remis au représentant du négociant avec une attestation qui marque le nombre des ballots de pièces et d'archines sur lesquels est apposé le sceau.

8°. La copie de cette attestation est envoyée par la douane au département du commerce.

9°. L'attestation du commerçant, qui doit être

envoyée au département, au sujet de la sortie des draps hors des frontières, a pour terme deux ans pour Kiakhta et Bouhhorma, et douze mois pour Troistka, Orembourg, Astrakhan, et les autres douanes de l'Asie, à compter du jour de leur arrivée à celles de Polangen, de Brest-Litowsky ou de Pétersbourg.

10°. A l'arrivée des draps à une douane frontière d'Asie, avant de les laisser partir, elle les vérifie d'après l'attestat, et si tout se trouve juste, ils partent pour l'Asie.

11°. Il est défendu de laisser en Russie des draps de couleur noire, et si on en trouve, ils seront saisis et confisqués.

N° 3.

Itinéraire de Moscou à Kiakhta aux frontières de la Chine.

		werstes.
Gouvernement de Moscou.	Nowaïa (ville),	24
	Bogorodsk (ville),	26
	Poltava (ville),	23
	Pocrow (ville de district),	25
Gouvernement de Wladimir.	Lipnia,	28
	Dmitriewskoie,	27
	Wladimir (ville de gouvernement),	22
	Brakova,	15
	Soudogda (ville de district),	22

Gouvernement	Station	werstes.
Suite du gouvernemt de Wladimir.	Mochak,	29
	Dratchewo,	26 1/2
	Mourom (ville de district),	29 1/2
	Monacowo,	31
	Ziablicowo,	28 1/2
Gouvernement de Nijni-Novgorod.	Jarimowo,	18 1/2
	Alechkovo,	25
	Bolchoé-Doskino,	20
	Nijni-Novgorod (ville de gouvt),	25
	Kotovo,	20
	Poliana,	30
	Letnewa,	25
	Ostachikha,	26
	Tchougouny,	25
	Sloboda-Kmelefka,	22
	Emangach,	19
Gouvernement de Kazan.	Kozmodemiansk (ville de district),	20
	Vilowatoy,	26
	Souadirewka,	26
	Tchebstassari,	23
	Pitchourina,	26
	Ackazina,	22
	Antchicowo,	27
	Sviachsk,	29
	Kazan,	32
	Bizuli,	30
	Arskoë (jadis ville),	31
	Arbach,	33
Gouvernement de Wiatka.	Jangoul,	24 1/2
	Jurké *,	21 1/2
	Melet,	20 1/2
	Près la rivière de Poick,	19
	Bolchoy-Kilmes,	22
	Bolcha-Mouki-Kaxy,	28
	Sumsimojey,	19 1/2
	Juberi-Poumza,	14 1/2
	Kilmez-Selti,	29

* Il n'y a point de chevaux à cette station; on change de relais à Malmichel, ville située à dix werstes de ce village, à droite.

		werstes.
Suite du gouvernem[t] de Wiatka.	Ouzi,	20
	Ziatzi,	15
	Baktschegourt,	24 1/2
	Tchemoschour,	14 1/2
	Zoura,	18
	Debessy,	24
	Lipovka,	23 1/4
Gouvernement de Perme.	Kleivantsova,	10 1/4
	Sosnowskoïé,	21
	Dalnodoubrowskoïé,	26
	Okhansk,	26
	Polondennaia,	17
	Koultaïewa,	28
	Perme (ville de gouvernement),	22
	Kaïanowa ou Tassimova,	25
	Yanitchewska,	17
	Krylasowskoïe,	24
	Koungour (ville de département),	21
	Sabarskoïe,	23
	Zlatoustowskoïe,	22
	Bikowa,	19
	Atchitskaïa (forteresse),	19 1/2
	Bisserskaïa (d[o].),	21 1/2
	Klenowskaïa (d[o].),	24
	Kirghichanskaïa (d[o].),	32
	Grobowskoïe,	25
	Bilimbaïevskoy (fabrique),	23
	Recheta,	30
	Yekaterinbourg,	23
	Kossoulina,	25
	Sloboda-Bietoiarskaïa,	25 1/2
	Beleïka,	24
	Parchina,	26
	Kamischlow,	26
	Tcheremich,	20
	Pilaïewa,	20
	Beloialanskaia,	26
	Tarassova,	23
	Kilinskaia,	28
Gouvernement de Tobolsk.	Loutchinkina,	22
	Ouschakova,	20 1/2
	Tumen (ville de département),	21 1/2
	Wilijanska,	21

		werstes.
	Sozonowo,	25
	Sloboda-Pocrowskaia,	30
	Youjakow,	24
	Perevoze-Jevlef,	23
	Batchalima,	24
	Baïcalowaé-Yourti,	22
	Khoutarbitka,	24
	Choulgina,	28
	Tobolsk,	26
	Bakcheewa,	32
	Staroy-Pogost,	25
	Kopotilowa,	30
	Dreswianka,	31
	Istiatskié-Yourti,	31
	Balakhleiskié-Yourti,	23
	Kousseriadskaïa,	18
	Zimowie-Tchistiakowskoïe,	27
	Gotopoutowskoie,	29
	Orlowogorodistche,	31
	Bazarikha,	23
	Atchimowa,	23
Suite du gouvernemt de Tobolsk.	Aiewskoy-Wolok,	29
	Zoudilowa-Podstava,	30
	Kototchicowa,	20
	Rybina,	16
	Baslinskaïa,	19
	Tschaounina,	23
	Sloboda-Aiewskaïa,	32
	Znamenskoïe,	20
	Botoukowa,	18
	Tara,	30
	Seckmenewa,	35
	Mechkowa,	29
	Artinskaïa,	27
	Kopiewa,	28
	Rezina,	20
	Mouracheva,	24
	Kamicheva,	31
	Woznessenskoé,	20
	Golopoupova,	23
	Touroumova,	18
	Pokrovskoé,	17
	Antochekina,	23
	Boulatova,	18
	Possad-Kaïnskoy,	31

		werstes.
Suite du gouvernemt de Tobolsk.	Ossinovi-Kolki,	31
	Kalmakova,	31
	Oubinska,	30
	Karganskoïa,	28
	Kargatinskoy-Forporte,	27
	Kargatskaya-Doubrova,	25
	Ikloulskoie,	21
	Letkinskaya,	26
	Orschinnikova,	18
	Kroutié-Loga,	26
Territoire appartenant aux mines de Kolivano-Koskressenske	Tirische-Kina,	20
	Tschaouskoy-Ostrog,	26
	Orskoy-Boré,	19
	Doubrovnaya,	20
	Tacharinskaya,	20
	Oyachinskaya,	21
	Werckelbabzakaya,	25
	Elisarofskaya,	22
	Tchernoya,	19
	Warukinskaya,	25
	Kaltaïskaya,	21
	Tomské (ville de gouvernement),	25
	Semilouznoé,	29
	Kaldeeva,	15
	Tourountaeva,	23
	Ichimskaya,	22
	Koliouskaya,	22
	Potchitanska,	22
	Birikoulska,	26
	Pod-Elnichena,	30
	Kouskoë,	24
	Sousslova,	24
	Teginevskaya,	28
	Itatskaya,	33
	Bogotolskoé,	34
	Krasno-Tetchinskaya,	29
	Possad-Atchinskoy,	28
	Tcherno-Tetchinskaya,	31
	Bolchoé-Kemtchoutskaya,	35
	Malo-Kemtchoutskaya,	33
	Zelodéeva,	32
	Krasno-Jarskoé,	24
	Batoya,	23
	Kousskouskaya,	24

Suite du territoire appartenant aux mines de Kolivano-Koskressenske.

	werstes.
Balaya,	23
Ouyarskaya,	30
Ribinskoé,	25
Klutcherskaya,	30
Ourskava,	19
Kamskoy-Ostrog,	23
Ilanska,	27
Poïmskaya,	32
Tinskaya,	28
Klutchinskaya,	28
Polovinno-Tcheremkovskoya,	19
Birussimskaya,	23
Baronofskaya,	23
Rassegonnoé-Zimovié,	18
Alzamaïsskaya,	30
Zanozorskaya,	17
Novo-Outchregedennaya,	17
Oukofskaya,	25
Nijni-Oudinsko (ville de départ),	30
Kaïu-Gouyskaya,	16
Khoudoy-Slane,	21
Cherbatinskaya,	21
Kourzanskaya,	24
Sloboda-Toulonnofskaya,	25
Cheragoulskaya,	23
Toulinskaya,	19
Slaboda-Koutouskaya,	19
Stanoke-Oulisfflirmchinagoboron,	19
Sloboda-Kimilteisskaya,	29
Sloboda-Kiminskaya,	25
Tiretskaya,	23
Sloboda-Zal-Timskaya,	30
———Zoutolitskaya,	28
———Tcheremkofskaya,	16
———Novo-Polorinnaya,	29
———Maltinskaya,	26
Biliktouiskaya,	22
Zouefskaya,	24
Irkoutche,	23
Zimovie-Pache-Kovo,	30
Zimovie-List-Vimichenoé,	30
Listvinichenoymicé (capitale),	29
Ziniovie-Goloustnoé,	21
Possolskoé, monastère sur le lac Baïkal,	55

30.

Suite du territoire appartenant aux mines de Kolivano-Koskressenske.		werstes.
	Stepnaya,	23
	Ostrog-Kabauskoy,	23
	Tarakonofskaya,	24
	Ostrog-Illiniskoy,	24
	Zartava-Polovinmaya,	21
	Verkhne-Oudinké,	19
	Ivolenskaya,	18
	Chichekina,	20
	Nijni-Ouboukinskaya,	25
	Solenaya-Pad,	29
	Selenginske,	27
	Povorotskaya,	20
	Zimovié-Kalniskoé,	36
	Lipovskaya,	17
	Kiakhta ou forteresse,	
	Troitz-Kossavskaya, douane et frontière de la Chine,	18
	De Moscou à Kiakhta,	5,807

La traversée du lac Baïkal, présentant souvent beaucoup de danger, les caravanes et les voyageurs préfèrent quelquefois cotoyer cette mer, ce qui allonge leur chemin de deux cent dix-sept werstes (1).

(1) J'ai cru utile de joindre à l'itinéraire pour Kiakhta ceux de Tiflis aux principales villes de commerce de l'Asie occidentale.

Itinéraire de Tiflis à Bender-Boucher.

De Tiflis à Saganluk,	12 werstes ou	3 lieues.
A Koua,	15	3 3/4
Emirkvaslhu,	20	5
Ourghroni,	20	3
Achekorki,	14	3 1/2
Aguezibiouik,	18	4 1/2
Adjem-Oglou (où l'on passe la petite rivière Laury),	17	4 1/4
Yergner,	10	2 1/2
Kichlak,	12	3
Hamamli,	16	4
Bekaute,	15	3 3/4
Goumri, frontière de la Perse et de la Russie.	27	6 3/4
Au Petit Cara-Kilissiah,	6	1 1/2
Taulin,	60	15
Erivan (on traverse le Zangui sur plusieurs points),	60	15
Devéhlu,	42	10 1/2
Scherour,	36	9
Khoy,	24	6
Nackchiwan,	42	10 1/2
Gerger,	45	11 1/4
Merend,	42	10 1/2
Sophian,	24	6
Tebris ou Tauris,	36	9
Seïd-Abad,	5 farsengs,	7 1/2
Tikméh-Tack,	6 1/2	9 3/4
Turkmen,	7	10 1/2
Mianéh,	6	9
Ak-Ken,	7	10 1/2
Erman-Khanéh,	6 1/2	9 3/4
Zenghian,	5 3/4	8 6/8

A Sultanieh,	6 farsengs ou	9 lieues.
Saïn-Caléh,	4	6
Nourri,	4	6
Siadehoun,	6	9
Adjour-Keis,	3 1/2	5 1/4
Kazwin ou Cazbin,	2 1/2	3 3/4
Kara-Khob-Abad,	6 1/2	9 3/4
Hassan-Abad,	5	7 1/2
Ali-Chah-Abbas,	9	13 1/2
Téheran,	5 1/2	7 3/4
Kinarguierd,	5	7 1/2
Poli-Tellak,	14	21
Koum,	3	4 1 2
Semsem,	10	15
Kachan,	6	9
Korou,	7	10 1/2
Sow,	6	9
Mourtchegor,	7	10 1/2
Guiez,	6	9
Ispahan,	3	4 1/2
Maïer,	9	13 1/2
Koumin-Chah,	5	7 1/2
Emn-Abad,	7	10 1/2
Yezd-Khast,	3	4 1/2
Tehiol-Ghistoun,	6	9
Abadé,	6	9
Khouñé-Kergoun-Caravanseray,	10	15
Dehbit-Caravanseraï,	5	7 1/2
Mech-Hedmorgab,	8	12
Kiami,	2	3
Seïdoun,	4	6
Kinar,	3	4 1/2
Zargoun,	4	6
Chiraz,	5	7 1/2
Dewlet-Abad,	4	6
Zendjiran,	8	12
Firouz-Abad,	5	7 1/2

A Ali-Chahwen,	10 farsengs ou	15 lieues.
Bouch-Khoun,	8	12
Kélémé,	5	7 1/2
Harem,	5	7 1/2
Tenghistoûn,	4	6
Bender-Boucher,	4	6
	TOTAL...	591 5/8

Itinéraire de Tiflis à Yezd.

De Tiflis à Tauris,	613 werstes ou	153 lieues *.
De Tauris à Téhéran,	95 3/4 farsengs ou	143 *
De Téhéran à Ispahan,	67	100 1/2 *
D'Ispahan à Guieulu-Abad,	3	4 1/2
A Koupa,	10 1/2	15 3/4
Guioskoun,	7 3/4	10 3/4
Chouvaché,	9	13 1/2
Agda,	8	12
Ardékou,	7	10 1/2
Heïz-Abad,	6	9
Yezd,	6	9
	TOTAL...	480 3/4

* Itinéraire de Tiflis à Bender-Boucher.

Itinéraire de Tiflis à Bagdad, en passant par Téhéran; mais il y a une route de Tauris à Bagdad qui est beaucoup plus courte.

De Tiflis à Tauris,	613 werstes ou	153 lieues*.
De Tauris à Téhéran,	95 3/4 farsengs ou	143 *
De Téhéran à Ispahan,	67	100 1/2 *
D'Ispahan à Tchalissié (Caravanseraï),	7	10 1/2
A Deh-Ak,	9	13 1/2
Dour,	6	9
Koughé,	6	9
Komein,	5	7 1/2
Leilikhan,	2	3
Tedjéré,	6	9
Kosmidjan,	4	6
Deh-Châl,	6	9
Baroubant,	6	9
Hamadan,	3	4 1/2
Seïd-Abad ou Souffi,	7 heures ou sahat,	10 1/2
Keingherar (Konkobar),	7	10 1/2
Sahanéh,	4	6
Bisutoun-Caravanseraï,	4	6
Kermanchah,	6	9
Maïdest,	4	6
Haroun-Abad,	5	7 1/2
Kerind (Kerina),	7	10 1/2
Serpoul (Zargopolis),	9	13 1/2
Cassri-Chirin,	9	13 1/2
Hadji-Cara,	6	9
Kizil-Abad,	6	9
Chehr-Aban,	6	9
Bacouba,	8	12
Bagdad,	9	13 1/2
	TOTAL...	632

* Itinéraire de Tiflis à Bender-Boucher.

Itinéraire de Tiflis à Constantinople par terre.

De Tiflis à Coda,	3	heures ou farsangs à 1 lieue 1/2	ou 4 1/2 lieues.
A Choulavir,	4		6
Lori,	8		12
Cara-Kilissiah,	8		12
Goumri,	10		15
Kisilthiasthiak,	2		3
Ghumuchlu,	3		4 1/2
Khalepi-Oglou,	3		4 1/2
Kars,	3		4 1/2
Beugli-Hamet,	4		6
Coumlar,	3		4 1/2
Monginghier,	4		6
Khorassan,	2		3
Kiorpi-Kiomdé,	3		4 1/2
Hassan-Caléh,	3		4 1/2
Erzeroum,	6		9
Jlidja,	2 3/4		4
Ach-Cala,	6		9
Pekerik,	00		13
Toros,	00		7
Lori,	4		6
Kerkif,	0		10
Sebakutan,	6		9
Zilé,	10		15
Cara-Hissar,	6		9
Endrès,	0		11
Poullé-Hissar,	8		12
Mellen,	0		11
Kilzil-Ghevizlik (bourg),	6		9
Ermeny-Keuï,	8		12

Niksar (New-Casaris) (ville),	0 farsengs ou	8 lieues.
Tokat (ville),	0	13
Bazar-Keuï (bourg),	0	10
Kizildjek	0	11
Hadji-Kein,	0	11
Sourkoum (bourg),	0	13
Djebidji (bourg),	0	6
Iuzghat (ville),	0	7
Kiatibounou(bourg),	0	18
Baltchiek (bourg),	0	9
Aksakhan (bourg),	0	8
Haïri-Keui (bourg),	0	9
Angora (ville),	0	10
Aias (bourg),	0	12
Bey (bazar) (ville),	0	12
Sivri-Hissar (bourg),	0	8
Nali-Khan (ville),	0	7
Kiostabeck (bourg),	0	11
Tourbalu (bourg),	0	12
Taraklu (bourg),	0	9
Geivach (bourg),	0	9
Ak-Terny (bourg),	0	4
Isnik (*Nicée*),	0	11
Kir-Dervend (bourg),	0	6
Cara-Moussal,	0	9
Ismid (*Nicomédie*),	0	11
Ghebizé (ville),	0	13
Kartal (bourg),	0	7
Scutari,	0	6
Constantinople,	0	1 1/2
	TOTAL...	523

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

Pages.

Pages.

Pages.